

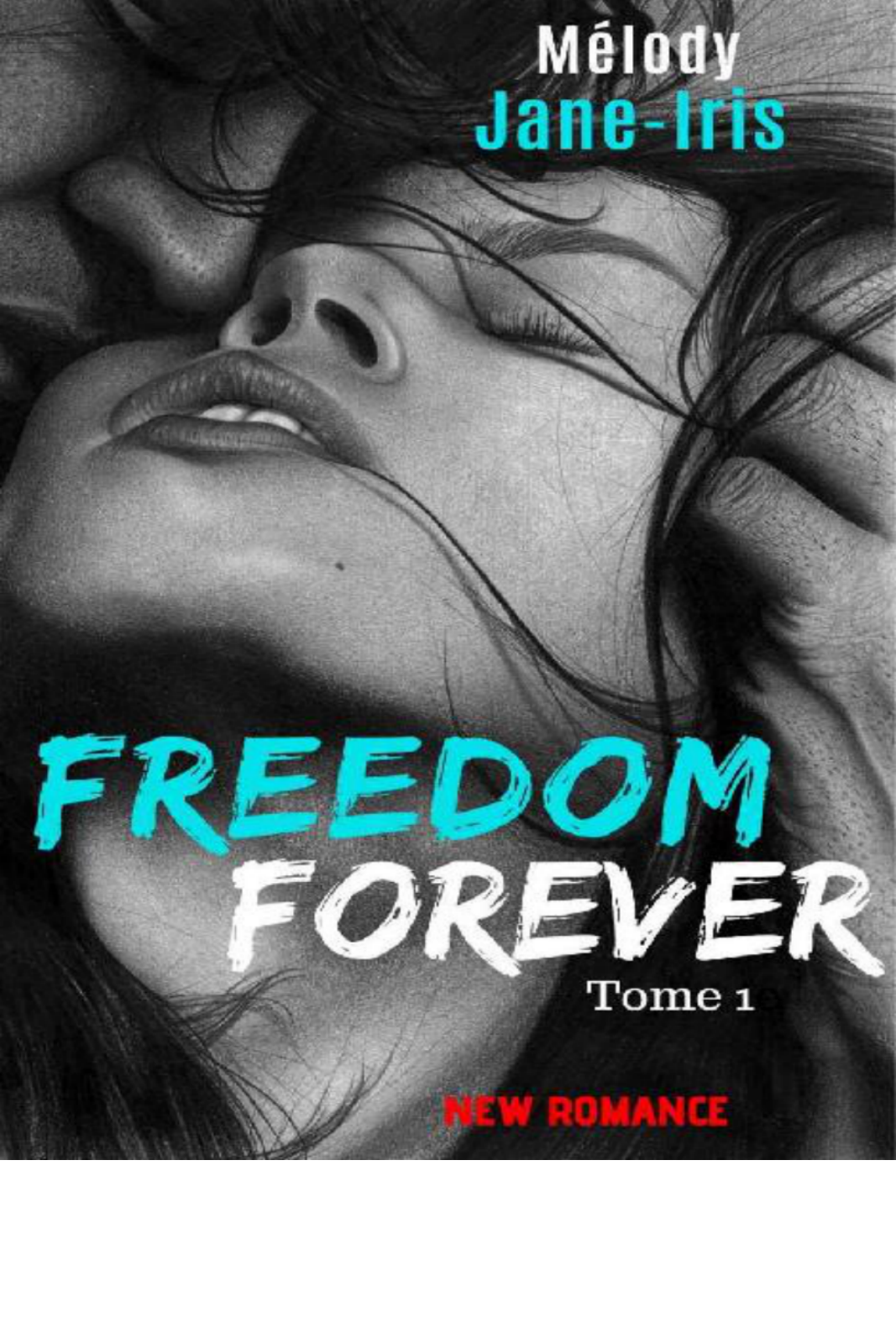
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the entire page.

Freedom Forever (French Edition)

Mélody Jane-Iris

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Mélody
Jane-Iris

FREEDOM
FOREVER

Tome 1

NEW ROMANCE

Contents

TITRE

MENTIONS LEGALES

NOTE DE L'AUTEUR

CHAPITRE 1

CHAPITRE 2

CHAPITRE 3

CHAPITRE 4

CHAPITRE 5

CHAPITRE 6

CHAPITRE 7

CHAPITRE 8

CHAPITRE 9

CHAPITRE 10

CHAPITRE 11

CHAPITRE 12

CHAPITRE 13

CHAPITRE 14

CHAPITRE 15

CHAPITRE 16

CHAPITRE 17

CHAPITRE 18

CHAPITRE 19

CHAPITRE 20

CHAPITRE 21

CHAPITRE 22

CHAPITRE 23

CHAPITRE 24

CHAPITRE 25

CHAPITRE 26

CHAPITRE 27

CHAPITRE 28

CHAPITRE 29

CHAPITRE 30

CHAPITRE 31

CHAPITRE 32

CHAPITRE 33

CHAPITRE 34

CHAPITRE 35

CHAPITRE 36

CHAPITRE 37

CHAPITRE 38

CHAPITRE 39

CHAPITRE 40
CHAPITRE 41
CHAPITRE 42
CHAPITRE 43
CHAPITRE 44
CHAPITRE 45
CHAPITRE 46
CHAPITRE 47
CHAPITRE 48
CHAPITRE 49
CHAPITRE 50
CHAPITRE 51
CHAPITRE 52
CHAPITRE 53
CHAPITRE 54
REMERCIEMENTS.

FREEDOM
FOREVER
TOME1

Melody
Jane-Iris

FREEDOM

FOREVER

TOME 1

NEW ROMANCE

© Melody Jane-Iris tous droits réservés 2019

Photo de couverture : Pixabay

Note de l'auteur

Les noms des personnages et des établissements mentionnés dans ce récit sont issus de mon imaginaire. Il ne s'agit que d'une fiction et toute ressemblance avec des personnages, des faits existants ou ayant existé ne serait que coïncidence fortuite.

D'autre part, ce livre est destiné à un public averti car il comporte des scènes érotiques qui peuvent choquer la sensibilité des plus jeunes.

CHAPITRE 1

Marlow à cinq ans.

Me voilà une nouvelle fois assise sur un banc dans le bureau de la directrice, punie pour avoir poussé son fils dans la cour de récréation. Et bien que j'aie peur des conséquences, la seule chose que je regrette en cet instant, c'est de ne pas avoir eu le temps de régler son compte à Jimmy une bonne fois pour toutes.

— Marlow ! m'interpelle Mademoiselle Greyson d'un ton sec.

Eh oui, c'est bien moi. Je suis une fille et pourtant je porte un prénom de garçon ce qui ne me dérange pas, bien au contraire, puisque je l'adore.

— Tu veux bien me regarder quand je te parle Marlow, grogne ma maîtresse sur un ton exaspéré.

Je hausse les épaules et garde le menton obstinément baissé pour lui faire comprendre que je me fiche de ce qu'elle peut bien avoir à me dire. Je n'aime pas cette bonne femme. Elle a ses têtes et la mienne ne lui revient visiblement pas.

— Bon comme tu voudras. Mais cette fois, tu ne t'en tireras pas comme ça.

Je sais qu'elle cherche à m'effrayer, mais je refuse de lui montrer qu'elle me fout la frousse. Habitée aux railleries et aux méchancetés de la part des enfants de mon âge, je ne comprends pas pourquoi les adultes s'en prennent à moi alors qu'ils devraient me protéger.

Comprenant qu'elle n'obtiendra aucune réaction de ma part, Mademoiselle Greyson tourne les talons et s'éloigne dans le couloir en soupirant. Ce n'est pas que je ne veuille pas lui répondre, c'est juste qu'elle me fait tellement peur que je suis sur le point de pleurer. J'ai donc besoin de toute mon énergie pour résister.

J'ai l'impression que ça fait une éternité que je patiente sur ce banc et j'en ai mal aux fesses. C'est dur de l'avouer, mais j'aurais quand même préféré être dans la cour avec les autres. Car même si je ne m'y amuse pas beaucoup, c'est toujours mieux que d'être enfermée

dans le bureau de la directrice qui n'arrête pas de me lancer des regards meurtriers pour m'intimider. Je crois bien que si maman n'était pas là pour me défendre elle n'hésiterait pas à me frapper.

Je jette un coup œil dehors et vois Jimmy qui me tire la langue à travers la fenêtre tandis que ses abrutis de copains me font des grimaces. Il profite du fait que sa mère est occupée pour me narguer. Trop content de me voir punie par sa faute.

Pour l'instant, il rigole et fait le malin, mais je sais que dans le fond, je lui fais peur. Parce que bien que nous ayons le même âge et qu'il soit un garçon, je suis plus grande et plus forte que lui. Je détourne le regard, serre les poings et retiens mes larmes. Il ne perd rien pour attendre, celui-là.

Je ne sais pas pourquoi, mais les autres enfants m'ont toujours détestée. J'ai pourtant tout essayé pour me faire accepter. Mais rien à faire, ils ne m'aiment pas. Ils ne me comprennent pas et je ne les comprends pas non plus. Un gouffre nous sépare.

Soudain, des voix de femmes résonnent derrière la porte. Aussitôt, je me mets à trembler et mon poulx s'accélère. Parmi elles, je reconnais la voix douce de ma maman. Elle est venue me libérer. Mon cœur se gonfle d'amour et j'ai un tout petit peu moins peur. J'essuie rapidement les larmes qui perlent à mes cils pour ne pas montrer que j'ai du chagrin. Je sais que si je leur dévoile mes faiblesses, ils sauteront sur l'occasion pour me blesser davantage.

Seule, ma maman peut me rassurer. Je prie de toutes mes forces pour qu'elle m'emmène loin d'ici. Loin de tous ces gens qui ne veulent pas de moi. Elle me répète que toutes les deux nous formons une équipe et que rien ni personne ne peut nous atteindre.

Tout à coup, la directrice se lève. Elle arrange son tailleur noir qui lui donne des allures de vieilles filles et passe une main dans ses cheveux gris regroupés en chignon d'où aucune mèche ne dépasse. Ses traits durs et son grand cou fripé me font penser aux vautours que j'ai vus à la télé dans un documentaire animalier. Ses yeux de tueur en série se posent sur moi. Son regard est tellement glacial que je me tasse sur moi-même, le cœur battant. Je la fixe et entortille mes doigts en me mordillant la lèvre inférieure. Elle me balance un dernier regard qui en dit long sur la haine qu'elle me porte, puis la bouche pincée, elle sort de la pièce.

Je ne comprends pas ce que je lui ai fait.

Je tends l'oreille pour écouter ce que les deux harpies vont raconter sur moi. Comme ni l'une ni l'autre ne me porte dans son cœur, je sais d'avance que ça ne va pas être gentil.

— Madame, je ne vous cacherai pas que Marlow est une enfant difficile, commence ma maîtresse. Elle ne respecte aucune consigne et ne participe à aucune activité. Dehors, elle frappe ses petits

camarades. Ça ne peut plus continuer ainsi. Son comportement affecte celui des autres élèves de la classe.

— Mademoiselle Greyson à raison, confirme la directrice sur un ton sévère. Nous sommes désolées Madame, mais nous ne pouvons plus tolérer une telle attitude. J'estime que nous avons été suffisamment patients. Mais aujourd'hui, je suis dans l'obligation de sanctionner votre fille. Il faut qu'elle comprenne qu'il y a des règles à respecter en société. La première étant de ne pas faire de mal à ses camarades.

— Avant de m'annoncer votre verdict, pourriez-vous m'expliquer ce qu'il s'est passé, s'il vous plaît ? demande maman sur un ton posé.

Mademoiselle Greyson se racle la gorge.

— Elle a poussé Jimmy et lui a jeté du sable dans les yeux.

— Pourquoi a-t-elle fait une chose pareille à votre avis ?

Maman cherche à comprendre. Moi j'attends la réponse, sachant déjà qu'elle ne va pas me plaire.

— Pour rien d'après Jimmy, intervient la directrice.

Mon ventre se crispe. C'est un mensonge. Mais personne ne m'a posé de questions. Comme toujours, ce sont les autres qui ont parlé pour moi. Mais quelle importance puisque de toute façon les adultes ne me croient jamais. Pourtant, je dis toujours la vérité.

— Je n'y crois pas une seconde, s'énervé maman. Si ma fille a poussé Jimmy, c'est qu'elle avait une bonne raison de le faire. Votre fils et ses copains ne cessent de la provoquer.

— Mais c'est faux ! s'exclame ma maîtresse. C'est elle qui vous a raconté de telles inepties ?

— Marlow me raconte tout.

— Cette petite est une menteuse ! réplique la directrice.

Maman inspire bruyamment. Elle fait ça uniquement lorsqu'elle est très en colère.

— Votre fils harcèle ma fille. Alors je vous préviens que s'il continue à s'en prendre à Marlow, je me verrai, tout comme vous, dans l'obligation de porter plainte.

— Je ne vous permets pas d'inventer des histoires pareilles sur mon fils.

— Mais regardez-vous. Votre acharnement est monstrueux. Vous n'avez même pas conscience que nous parlons d'une petite fille de cinq ans incapable de se défendre qui réclame votre protection. Si vous étiez moins bornées toutes les deux, vous auriez remarqué que Marlow est un enfant adorable qui ne demande qu'à être aimée. Au lieu de cela, vous laissez votre fils et ses copains maltraiter ma fille en toute impunité.

— Ce n'est tout de même pas de notre faute si votre fille a le diable dans le ventre !

— Ça suffit ! s'exclame maman d'une voix agressive. J'en ai assez entendu. Laissez-moi voir ma fille à présent.

La porte s'ouvre brusquement et ma mère apparaît devant moi. Je suis tellement soulagée de la voir que je me jette dans ses bras. Elle m'arrache du sol et me serre contre elle. Mes bras s'enroulent autour de sa nuque et je me blottis contre la seule personne qui m'aime et me protège. Je respire mieux et me sens enfin en sécurité.

— On rentre à la maison, ma puce.

Sa voix est si douce, qu'elle me réconforte. J'enfouis mon visage dans son cou pour respirer son odeur et je laisse enfin libre cours à mon chagrin. Mes larmes coulent et aussitôt la douleur dans mon ventre diminue. Maman franchit les portes de l'enfer et ne me lâche pas avant que nous ne soyons dehors.

CHAPITRE 2

Marlow

Sous un ciel bleu et sans nuages, maman et moi marchons main dans la main pour rejoindre le parking. Elle ne dit pas un mot et son silence m'inquiète. J'espère qu'elle n'est pas fâchée contre moi. Arrivée à la voiture, elle ouvre la portière.

— Monte, Marlow.

Je n'arrive pas à deviner quelle est son humeur. Ne voulant pas la contrarier, je grimpe sur la banquette, m'assois et boucle ma ceinture. J'ai de nouveau envie de pleurer. Comme je me retiens, mes yeux me brûlent et une boule se forme dans ma gorge. Quand maman s'installe derrière le volant, je croise son regard dans le rétroviseur et la tristesse que j'y lis me fend le cœur en deux. Aussitôt, une larme m'échappe et vient s'écraser sur ma joue. Elle s'en aperçoit et me sourit.

— Ne sois pas triste, ma chérie. Je suis certaine que tu avais une bonne raison de t'en prendre à Jimmy. J'aimerais juste savoir laquelle.

— Il voulait que je lui montre ma culotte. Je lui ai dit non. Alors il a essayé de soulever ma jupe et je l'ai poussé.

Ma mère écarquille les yeux, puis fronce les sourcils.

— Pourquoi n'en as-tu pas parlé à ta maîtresse ?

Je secoue la tête.

— Parce qu'elle m'aurait punie pour lui avoir raconté des mensonges. Au moins là, elle avait une bonne raison de me punir.

Un sourire s'étire sur son visage et l'illumine. Je suis tellement fascinée par sa beauté que je reste un long moment à la contempler sans rien dire. Comme tous les enfants de mon âge, je trouve ma maman vraiment belle. Mais pas seulement. Je la trouve aussi douce, merveilleuse et je l'aime si fort que parfois j'ai l'impression que mon petit cœur va exploser d'un trop-plein d'amour.

La voix douce de maman me sort de ma rêverie.

— Je crois que Jimmy méritait une bonne leçon, finit-elle par me

dire en riant.

Son rire cristallin résonne dans la voiture et emporte avec lui mes craintes, mes doutes et mes angoisses de petites filles. Et d'un seul coup, le monde redevient cet endroit merveilleux, magique où il fait bon vivre et où rien ni personne ne peut me faire du mal.

Au moment où nous quittons l'enceinte de l'école, je me sens soulagée. J'ai vécu un enfer dans cet endroit et ne souhaite plus y retourner. Car la seule chose que j'y ai apprise, c'est que certains individus sont capables du pire, quel que soit leur âge. Ce qui a fait naître en moi un sentiment d'injustice qui, à cette époque, n'était encore qu'à l'état embryons et qui aurait d'ailleurs dû le rester.

Seulement voilà, le destin en avait décidé autrement. Et c'est à mes dépens que, par la suite, j'allais découvrir que l'existence ignorait l'équité et qu'elle pouvait aussi se montrer cruelle envers certains d'entre nous. Dès mon plus jeune âge, il a donc fallu que j'apprenne à faire avec.

— Tu ne retourneras pas dans cette école, m'annonce soudain maman comme si elle lisait dans mes pensées.

Mon cœur fait une embardée et un large sourire se plaque sur ma figure. Sa décision me fait sautiller sur la banquette, les poings levés au-dessus de ma tête en signe de victoire. Me voyant exulter, maman éclate de rire.

Les jours suivants, je participe à des entretiens bizarres avec des gens bizarres qui passent leur temps à me poser des questions étranges, à me montrer des images marrantes et à me proposer des jeux insolites en souriant.

Quinze jours plus tard, maman m'informe que nous avons rendez-vous avec le directeur d'une école pas comme les autres. Sachant lire, écrire et compter depuis l'âge de quatre ans cette entrevue est déterminante pour savoir si je suis apte à intégrer un programme spécial pour enfant ayant de l'avance sur les autres. Maman a eu beau m'en vanter les mérites, l'idée de retourner en classe et d'être de nouveau confronté aux autres enfants est loin de me faire sauter de joie. Échaudée par mes récentes mésaventures avec Jimmy, sa mère et mon ancienne maîtresse, je ne peux m'empêcher d'être méfiante comme un chat qu'on aurait ébouillanté puis balancé dans l'eau froide.

Quand nous sortons de la maison, nous sommes accueillies par une pluie fine qui se déverse par intermittence entre deux éclaircies. Les odeurs de terre mouillée emplissent mes narines. Vêtue de mon imperméable et de mes bottes en caoutchouc violettes, ma couleur favorite, je saute dans les flaques à pieds joints en fredonnant. Maman, un sourire au coin des lèvres, marche à mes côtés en me tenant par la main. La sentir heureuse me comble de joie. Sa confiance me

contamine et me met de bonne humeur.

— Marlow, tu vas être trempée, chérie.

Je lui montre du doigt les gerbes d'eau créées par mes bottes sur l'asphalte détrempé.

— On dirait les couleurs de l'arc-en-ciel.

Maman observe les gouttelettes aux reflets multicolores qui scintillent au soleil.

— C'est très beau, Marlow.

Après une demi-heure de marche, nous entrons dans un bâtiment moderne. De grandes baies vitrées donnent sur un parc arboré. Des enfants courent sur la pelouse en riant. Ça m'étonne qu'ils soient autorisés à piétiner l'herbe. Je lève les yeux et demande :

— Ils ont le droit de faire ça ?

Maman hoche la tête.

— Bien sûr. Toi aussi tu pourras courir dans l'herbe.

Je commence à réviser mon jugement. Nous poursuivons notre chemin. Dans les couloirs, nous croisons des enfants de tous les âges qui rigolent, discutent et se chamaillent gentiment. J'examine au passage les dessins qui tapissent les murs. Parmi eux, il y a de nombreuses fresques abstraites très colorées exécutées de toute évidence par les élèves. Certaines sont vraiment magnifiques. Alors que ça ne m'avait pas effleuré l'esprit jusqu'à présent, je rêve désormais de participer à l'un des ateliers de dessins dont maman m'a parlé.

Ça a vraiment l'air chouette.

Nous nous arrêtons devant une porte. Elle est ornée d'une plaque en cuivre sur laquelle est indiqué le nom du directeur : Matthew Pearce. Mes petites mains sont humides et je tremble malgré moi. J'ai peur. Maman frappe deux petits coups discrets. Quelques instants plus tard, le battant s'ouvre sur un homme vêtu d'un jeans et d'un polo. Ses cheveux blonds sont tout ébouriffés comme s'il avait oublié de se coiffer. Je trouve ça drôle.

— Je vous en prie, Madame Ross.

Il nous fait signe d'entrer dans son bureau. Mes yeux s'arrondissent comme des soucoupes en voyant l'état de celui-ci. Des boîtes remplies de tubes de colle, des cartons pleins de rouleaux de scotch, de pots de peinture sont stockés le long des murs. Ma chambre est quand même mieux rangée, même si mes culottes et mes chaussettes traînent souvent par terre.

— Ne faites pas attention au désordre, dit-il en passant plusieurs fois sa main dans ses cheveux.

Ça explique pourquoi sa coiffure est en pétard. Puis il se laisse tomber dans son fauteuil et rajoute :

— Nous sommes en pleins préparatifs pour une fête de charité qui

a lieu dans un mois.

— Ne vous inquiétez pas. Je ne suis pas venue pour inspecter votre bureau, plaisante maman.

L'homme rit en nous désignant les deux fauteuils positionnés en face de son bureau, qui lui est envahi par des piles de documents et de chemises cartonnées en équilibre instable. Je me demande comment il fait pour travailler alors qu'il lui est impossible de poser ses mains quelque part.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

Nous nous installons et attendons patiemment qu'il termine de tirer une pochette qui se trouve sous une pile de documents tout en essayant d'en maintenir la stabilité. Défiant toutes les lois de la gravité, il doit aussi être le seul à pouvoir s'y retrouver dans ce désordre.

— Le voilà, marmonne-t-il en chaussant une paire de lunettes.

Ça lui fait une drôle de tête et je pouffe dans ma main. Il lève les yeux et me fixe d'un air amusé.

— Tu es Marlow, n'est-ce pas ?

Je promène mon regard dans l'espace pour lui signifier qu'il n'y a pas d'autre petite fille en dehors de moi dans la pièce avant de lui répondre :

— Marlow, c'est moi.

Un sourire s'invite sur ses lèvres et il secoue la tête.

— J'ai étudié les tests psychologiques que tu as effectués ces dernières semaines. Je te félicite Marlow. Tes résultats sont excellents.

Comme je n'ai pas l'habitude qu'un inconnu me fasse des compliments, je me sens un peu gênée.

— C'était facile.

Il arque un sourcil.

— Facile. Bon sang !

— Je vous avais prévenu, intervient maman. Marlow n'est pas une enfant comme les autres.

— Je vois ça.

Il plonge son regard dans le mien.

— Qu'as-tu préféré dans les tests ?

— Le raisonnement logique et le vocabulaire étaient très intéressants. Les images, elles étaient plutôt marrantes. Les calculs étaient trop simples et ennuyeux.

— Rappelle-moi ton âge, s'il te plaît.

Je redresse fièrement les épaules.

— J'ai cinq ans, monsieur.

Il fait une grimace rigolote qui me fait rire.

— Ici tout le monde s'appelle par son prénom. Alors tu peux m'appeler Matthew.

— Je peux pas faire ça. Vous êtes le directeur.

— On s'en fout.

Je plaque ma main sur ma bouche pour étouffer mon rire. Maman en revanche ne s'en prive pas et rigole de bon cœur.

— Je vous félicite à mon tour, Matthew, d'avoir réussi à clouer le bec à ma fille qui n'a pas sa langue dans sa poche d'habitude.

Il acquiesce en souriant, puis se tourne vers moi.

— Est-ce que ça te plairait de venir étudier dans cette école ?

Mon cœur tressaute dans ma poitrine.

— Si les enfants et les adultes sont gentils avec moi, je veux bien essayer.

Devinant que ça n'a pas été facile pour moi jusqu'à présent, un voile de tristesse s'imprime sur son visage, puis son regard bienveillant se pose sur moi.

— Rassure-toi. Tu n'as rien à craindre.

Je le fixe un instant, hésitant à lui faire confiance. Mais en sondant ses yeux, quelque chose me dit que je peux me fier à lui. Alors je lui tends la main pour sceller notre accord comme je l'ai vu faire dans les films. Surpris, il la regarde un instant puis finit par la serrer dans la sienne. Je redresse les épaules et prends mon air sérieux et déclare d'une voix solennelle :

— Marché conclu, Matthew. J'accepte.

D'un air halluciné, il coule un regard en biais vers maman qui se retient de rire. Il lui adresse un petit sourire de connivence avant de déclarer :

— Tu m'en vois ravi, Marlow.

Une fois dehors, maman décide qu'il faut fêter ça et nous partons faire des courses.

CHAPITRE 3

Marlow

Douze ans plus tard.

Ébahie, je découvre enfin la chambre qu'on m'a attribuée après l'obtention de ma bourse d'études. Le mobilier constitué de deux lits, deux bureaux, deux tables de chevet et deux penderies est sobre, mais très beau. Les murs fraîchement repeints en bleu pâle rendent la pièce très lumineuse et les meubles en bois blond s'harmonisent à la perfection avec l'ensemble du décor. Sans oublier la vue qui donne sur le parc et qui est à couper le souffle. Je n'aurais pas pu rêver mieux et je souris. La seule chose qui me retient de sauter de joie est de devoir partager ma chambre avec une autre étudiante de premier cycle. Je me connais, j'ai du mal à me lier d'amitié et je ne suis pas très sociable. Alors si nous n'arrivons pas à nous entendre cela risque de se compliquer pour moi. Je me rassure en me disant que si je fais des efforts, les choses ne devraient pas trop mal se passer. Mais mon optimisme retombe aussi sec en songeant que lorsque les élèves apprendront qu'une orpheline de condition modeste a investi leur rang et pris la place d'un des leurs, ils vont m'en faire baver.

La dernière robe rangée, je referme la porte de la penderie et m'assois sur mon lit. Puis repense à tout le chemin parcouru depuis la mort de maman et soupire.

Honnêtement, ça n'a pas été facile de tenir la promesse que je lui ai faite. Je ne compte plus le nombre de fois, où j'ai failli déraiper. Mais malgré toutes les difficultés que j'ai rencontrées, j'y suis parvenue. Et si maman me voyait aujourd'hui, je crois qu'elle serait fière de moi.

Après avoir terminé mes deux années préparatoires au City collège de Santa Monica, afin de limiter mes frais de scolarité, mon objectif était d'intégrer une université pour obtenir une licence. C'est chose faite. Une fois mes crédits validés, j'ai postulé à Berkeley, à Stanford, Harvard, sans trop y croire, ainsi qu'à un grand nombre

d'universités publiques dans lesquelles je savais que j'avais toutes les chances d'être reçue. Par miracle, les deux premières universités m'ont acceptée. Je n'oublierai jamais le jour où j'ai ouvert le courrier que m'avait fait parvenir la prestigieuse université de Stanford et découvert que j'avais été admise. Ce jour-là, j'ai frisé l'arrêt cardiaque. Sur le moment, j'étais tellement heureuse que de m'inquiéter de l'endroit où j'allais dormir ne m'a même pas effleuré l'esprit. Parce que dans le fond, ça n'avait pas vraiment d'importance. Après tout ce que j'avais traversé, j'étais prête à m'installer n'importe où. Même dans la rue s'il le fallait.

Quelques semaines plus tard, on m'annonçait qu'une bourse au mérite couvrant la totalité de mes frais de scolarité, d'hébergement et de restauration m'avait été accordée à condition que mes résultats soient à la hauteur de leurs attentes. Pour mes dépenses courantes, il me faudrait donc me débrouiller. Comme il était d'ores et déjà exclu que je prenne un job qui me demanderait trop de temps et compromettrait mes chances de réussites, je décidais dès à présent de me passer de sorties. Ce qui ne me changerait pas beaucoup de l'ordinaire, puisque j'en avais l'habitude. Et en économisant la somme dérisoire que l'état me verse tous les mois pour subvenir à mes besoins, je pourrais me permettre d'acheter les livres et le matériel nécessaire pour poursuivre mes études. En attendant, j'allais devoir emprunter des bouquins à la bibliothèque ou aux élèves qui voudront bien m'en prêter, sachant que l'espoir était plutôt mince de ce côté-là.

Je me préparais à vivre les trois prochaines années de façon monacales. Mais croyez-moi, le jeu en valait vraiment la chandelle. Parce qu'à la fin, je savais que j'obtiendrais un emploi bien rémunéré qui me permettrait de ne plus jamais craindre les lendemains incertains.

Mais avant d'en arriver là, il me fallait résister trois ans de plus. Sachant que la bourse ne m'avait été attribuée que pour cette année. Il ne me restait plus qu'à espérer que la somme d'argent que maman avait épargnée pour mes études, à laquelle j'allais enfin avoir accès d'ici deux mois, serait suffisante pour couvrir mes frais d'universitaires durant les deux prochaines années.

Ne pouvant compter que sur moi-même, l'espoir d'une vie meilleure à toujours été la seule chose à laquelle je pouvais me raccrocher depuis ma plus tendre enfance.

Perdue dans mes pensées, je sursaute lorsque la porte s'ouvre brusquement. Une fille blonde, vêtue d'une jupe ultracourte et d'un T-shirt moulant entre dans la chambre. Elle souffle bruyamment en traînant deux énormes valises à roulettes, capable de contenir l'équivalent de deux cadavres.

Merde ! Une pom-pom girl.

C'est la première chose qui me vient à l'esprit en la voyant. Je n'aime pas porter de jugement hâtif sur les gens, mais cette fille provoque en moi une répulsion immédiate. Elle est la caricature parfaite de la blonde écervelée, me faisant penser aux starlettes de la télé-réalité.

Je l'observe tandis qu'elle tourne sur elle-même avec une moue de dégoût comme si elle venait d'entrer dans des toilettes publiques.

Deux secondes plus tard, un garçon entre à son tour et éclate de rire.

— C'est super ! déclare-t-il sur un ton moqueur.

La fille le toise d'un œil mauvais.

— Bordel, c'est quoi cette histoire ? J'avais demandé une chambre individuelle.

Je reste muette tandis que ni l'un ni l'autre ne semble avoir remarqué ma présence. J'ai l'impression d'être invisible.

Le garçon se tourne vers moi et me sourit gentiment.

— Salut !

— Salut ! je réponds en l'interrogeant du regard.

Il me tend la main et m'annonce :

— Moi, c'est David. Et cette espèce de folle est ma sœur : Jody. Et toi ?

— Marlow.

La fille en question me jette un regard noir, puis secoue la tête.

— Ça ne va pas le faire !

En quelques mots, elle me fait comprendre que je ne suis pas la colocataire rêvée. Je suis à deux doigts de lui en coller une. Mais n'en fais rien et approuve son commentaire d'un vigoureux hochement de tête. Cohabiter toutes les deux dans cette chambre sans que cela se termine par un bain de sang me paraît carrément impossible. Pensant la même chose que moi, la bimbo me toise comme si elle avait le pouvoir de me pulvériser du regard. Bien déterminée à ne pas me laisser intimider, je soutiens son regard, tout en songeant à me trouver un bon avocat pour plaider ma cause auprès d'un jury dans l'hypothèse où je commettrais un meurtre.

Voyant que son attitude hostile ne m'impressionne pas, la blonde décide de m'ignorer, reportant toute son attention sur son frère qui, lui, semble être la proie idéale.

Dans un geste théâtral, elle écarte les bras et tourne sur elle-même.

— Mais regarde-moi ce trou à rat. Je ne passerai pas une minute de plus dans cette chambre avec miss hors la loi !

Je laisse échapper un ricanement en entendant le surnom dont elle m'a affublé, pas si éloigné de la vérité tout compte fait.

David me jette un coup d'œil désapprouvateur, puis soupire avec

lassitude.

— Je crains que tu n'aies pas vraiment le choix. Papa et maman t'avaient prévenue qu'ils prendraient des mesures si tu ne changeais pas ton comportement. C'est à cause de tes conneries que tu te retrouves dans cette situation. Si tu veux récupérer ton train de vie d'avant, tu sais ce qu'il te reste à faire.

— Hors de question que je me plie à leurs exigences.

Il lève ses deux mains à la verticale, vaincu.

— Dans ce cas, ne viens pas pleurnicher.

D'une oreille distraite, j'écoute cette *pauvre* petite fille riche continuer à se lamenter sur ses conditions de vie horribles. Son discours horripilant qui n'en finit plus commence sérieusement à me taper sur les nerfs et l'envie de la balancer par la fenêtre devient de plus en plus tentante. Mais je m'oblige à rester silencieuse tandis qu'elle m'insulte rien qu'en me regardant avec son air dédaigneux.

Ma tension nerveuse venant d'atteindre un seuil critique, me voilà en train, d'évaluer la condamnation que j'encours si je défenestrais une étudiante à peine arrivée. J'en conclus qu'en plaidant la folie passagère et grâce au témoignage du frère, qui comme moi, semble sur le point d'étriper sa frangine, je peux m'en tirer avec une peine de dix à quinze ans de prison au maximum. Estimant que nous aurions beaucoup à y gagner en nous débarrassant de ce fléau, je braque mes prunelles sur David, qui visiblement n'en peut plus, et lui propose sur un ton sérieux :

— Si t'es partant, on peut se débarrasser de ta sœur et faire en sorte que jamais personne ne retrouve le corps.

Tous deux s'interrompent et se figent, me fixant les yeux ronds comme des soucoupes. Je ne leur laisse pas le temps de répliquer, car je suis en train d'étouffer. Il me faut de l'air. Alors avant de faire un geste que je risque de regretter, j'attrape mon sac et sors de la pièce en claquant la porte.

CHAPITRE 4

Marlow

Une fois dehors, adossée au mur de l'entrée, j'expulse tout l'air contenu dans mes poumons, me forçant à inspirer et expirer lentement pour calmer les battements de mon cœur. Il me faut une énergie phénoménale pour faire redescendre la colère qui me consume. Pour finir de me vider la tête, je sors mon téléphone de la poche intérieure de mon perfecto, place mes écouteurs dans mes oreilles et balance la musique. Quand les premiers accords des *Matchbox Twenty* se déversent dans mes tympans, je ferme les yeux et me retransche dans ma bulle. Ça me fait un bien fou et je m'apaise peu à peu, oubliant cette première entrevue catastrophique avec ma colocataire. Je ne suis pas venue ici pour me faire des amies. À vrai dire, je m'en fous.

Au bout de quelques minutes, je me décolle du mur. Puis, le plan du campus entre les doigts, je me mets en route afin de dénicher les bâtiments administratifs. N'imaginant pas l'université aussi gigantesque, je prends conscience qu'il va me falloir plusieurs semaines, voire des mois, pour me familiariser avec les lieux. Je m'en réjouis d'avance. Même si je dois me coltiner une coloc irascible, je reste assez lucide pour savoir qu'être acceptée à Stanford pour une fille comme moi est un grand privilège. Donc peu importe les conditions, je n'ai pas le droit de me plaindre.

Je souris en me disant que les planètes devaient être parfaitement alignées le jour où l'université a reçu mon dossier. Bon sang, j'ai encore du mal à concevoir que je foule le sol d'une des plus illustres universités du pays.

Tout en marchant dans les allées bordées de palmiers, je promène mon regard sur les bâtiments en pierre couleur sable et savoure l'instant. Prête à me lancer avec fougue dans la plus belle aventure de ma vie. Je lève les yeux en passant sous les voûtes soutenues par des colonnes de style byzantin. Je croise sur mon passage des étudiants et des visiteurs ébahis qui tout comme moi en prennent plein les yeux.

Des rires fusent autour de moi tandis que je traverse la place centrale où sont exposées des statues de Rodin. Avec ses fontaines, ses arbres, ses parterres de fleurs colorées, ses mosaïques de pelouse d'un vert tendre, je trouve le décor très joli. Vraiment. Si j'étais accessible au romantisme, je pense que j'aurais pu en apprécier davantage l'atmosphère abbatiale, exempte de toute austérité. Malheureusement, à force d'ériger une forteresse autour de mon cœur afin de maintenir mes émotions en résidence surveillée, une part de moi-même a fini par s'éteindre. En dehors de la colère, de la frustration et de la peur, je ne ressens pas grand-chose d'autre. Sauf en ce moment, où j'éprouve une rare satisfaction, alors que d'aucuns exulteraient de joie.

Au moment où je m'apprête à pénétrer dans les bureaux administratifs, une fille blonde, vêtue d'un pantalon beige et d'un chemisier crème, me barre la route. Habillée de cette façon, il me faut quelques secondes pour la reconnaître. Jody me sourit.

— Je t'ai cherché partout, m'annonce-t-elle.

— Pour quelle raison ?

Elle a soudain l'air gênée. De mon côté, je ne dis rien, attendant qu'elle s'explique.

— M'excuser pour mon attitude de toute à l'heure.

Méfiant, je la fixe en silence, tandis qu'elle semble guetter ma réponse.

— D'accord, je lance en la contournant pour rejoindre le bureau de mon professeur-référent.

La voix de Jody retentit dans mon dos.

— Marlow, attends !

Je fais volte-face et me retrouve face à son joli minois dépourvu de maquillage, ses iris bleus plantés dans les miens.

— Qu'est-ce que tu me veux, encore ?

— On est partie du mauvais pied toutes les deux. Je souhaitais rectifier la situation.

Je croise les bras sur ma poitrine et comme elle est un peu plus grande que moi, me redresse.

— OK.

Alors que je tourne à nouveau les talons, espérant mettre un terme à cette conversation, elle me retient par la manche de mon blouson. Là, j'avoue que je dois faire un effort pour ne pas lui balancer mon poing dans la figure en récupérant mon bras. Gardant à l'esprit que je vais devoir partager ma chambre avec elle pendant toute une année, je me contains.

— Comme tu es nouvelle sur le campus, commence-t-elle d'une voix timide, je comptais t'offrir mes services en tant que guide.

Sa proposition me paraissant suspecte, étant incapable de faire confiance à des inconnus, mes neurones entrent immédiatement en

action, cherchant à savoir quel piège cette fille est en train de me tendre. Malgré mes réticences, je m'entends lui répondre :

— Pourquoi pas ? Ça pourrait être sympa.

Je lui adresse un petit sourire forcé, le mieux que je puisse faire. Le visage de Jody s'illumine d'emblée et ses yeux pétillent d'enthousiasme. Sa soudaine gentillesse me paraît suspecte. Pourtant, je simule, feignant de la croire sur parole. Mais le doute, pareil à un parasite impossible à éradiquer, s'est déjà infiltré dans mon esprit. On pourrait penser que je suis parano, mais avec tout ce que j'ai vécu, il est tout à fait normal que je réagisse de cette manière. La méfiance est une seconde nature chez moi. Le hic c'est que je n'arrive plus à m'en défaire. D'autant plus que la dernière fois que quelqu'un s'est montré amical envers moi, cela s'est très mal terminé. Ce qui explique la raison pour laquelle je ne peux m'empêcher de me demander quel coup tordu cette fille me réserve.

— Parfait ! lâche-t-elle avec un sourire éclatant. Je t'attends devant l'entrée.

Je tente de la dissuader. Rien à faire, cette nana est aussi têtue qu'une mule.

— Ça peut durer longtemps, tu sais.

Elle secoue la tête en riant. J'observe ses cheveux blonds et soyeux frôlant l'ovale parfait de son visage.

— J'ai tout mon temps. Les cours ne commencent que demain, me rétorque-t-elle sur un ton enjoué.

— Tu n'as pas des amis à voir sur le campus.

Son regard s'assombrit.

— Pas vraiment, murmure-t-elle.

Pas d'amis. Intéressant.

Je capitule et nous convenons de nous retrouver après mon entretien avec le professeur Campbell, mon professeur principal. J'abandonne ma colocataire qui avant de me laisser partir, m'a indiqué le chemin. Je traverse un nombre incalculable de couloirs, sans me perdre, et m'arrête devant une porte barrée d'une plaque en cuivre me signalant que je suis au bon endroit. Je frappe deux petits coups discrets et patiente sagement. Une voix de femme me dit d'entrer. Je pénètre à l'intérieur d'un hall d'accueil et me plante devant le bureau de la secrétaire, attendant qu'elle daigne détacher son regard de son écran et lever les yeux sur moi. Elle finit par délaisser son ordinateur hors de prix et reporter son attention sur moi.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Je m'appelle Marlow Ross. J'ai rendez-vous avec le professeur Campbell.

Elle écarquille les yeux, me détaillant un long moment d'un air hébété. Si bien que je commence à me demander si j'ai une tache sur

le visage ou bien un truc qui cloche dans ma tenue vestimentaire.

— Quelque chose ne va pas ? je lui demande d'une voix posée.

Elle secoue la tête, comme pour s'ébrouer mentalement.

— Excusez-moi. C'est juste que nous pensions avoir affaire à un jeune homme.

Amusée et ne voyant pas où est le problème, je lui souris.

— C'est souvent le cas, ne vous en faites pas.

La voyant froncer les sourcils avec une expression embarrassée, je constate que mes paroles n'ont pas eu l'effet escompté. Je devine qu'il doit y avoir un souci plus grave que ce que je pensais. Mais, j'ai beau y réfléchir, celui-ci m'échappe. Elle me désigne un fauteuil en face de son bureau et me demande de patienter avant de prévenir mon professeur. J'obtempère et m'installe tranquillement. Vingt minutes plus tard, alors que je n'y croyais plus, elle m'appelle enfin.

— Mademoiselle Ross.

Je lève les yeux et m'aperçois qu'elle est postée juste devant moi.

— Suivez-moi, je vous prie. Le professeur est prêt à vous recevoir.

Je la suis dans le couloir. Elle s'arrête devant une porte, frappe et ouvre. Je m'avance dans la pièce dont les murs sont recouverts de diplômes et de titres honorifiques retraçant le parcours prestigieux du maître des lieux. J'avoue que je suis très impressionnée par le nombre de distinctions.

— Marlow Ross, Professeur, annonce la secrétaire dans mon dos avant de s'éclipser rapidement comme si elle avait un plat sur le feu.

Bizarre.

Je reste plantée au milieu de la pièce, tandis qu'un homme aux cheveux grisonnants, portant un costume sombre, étudie le dossier me concernant avec minutie. Les feuillets sont étalés sur son bureau impeccablement rangé, lorsqu'il relève la tête. En m'apercevant, il devient pâle et son sourire s'efface d'un seul coup pour laisser place à un petit rictus contrarié. Comme il me paraît au bord de la syncope, je songe un instant à appeler les secours. Mais y renonce aussitôt qu'il m'invite à m'asseoir d'un geste de la main. Le professeur n'ayant toutefois pas repris l'usage de la parole, le silence s'éternise. Je le vois déglutir et l'entends se racler la gorge.

— Pardonnez-moi, cet accueil, s'excuse-t-il, pas totalement remis de sa surprise. Mais je m'étais préparé à rencontrer un jeune adolescent de dix-sept ans. Pas une jeune femme.

Sa réflexion me refroidit.

— Et cela pose un problème ?

— Aucun, rassurez-vous. Sauf que...

Il s'interrompt en soupirant tout en lissant sa cravate en soie rouge carmin. Un petit morceau d'étoffe qui doit coûter plus cher que toutes mes tenues réunies. Mais bon, passons. Je suis à Stanford, ne

l'oublions pas. Je me redresse sur ma chaise et, le dos bien droit, attend qu'il m'expose ses préoccupations.

Il reprend d'une voix plus affermie.

— Vous n'êtes pas sans savoir que l'on attribue un tuteur aux étudiants qui font leur entrée dans notre université. Afin que tout se passe au mieux, entre nos étudiants et les nouveaux arrivants, nous nous basons sur les matières et les centres d'intérêt qu'ils ont en commun.

— Cela me convient.

— Je n'en doute pas, dit-il, mal à l'aise. Mais voyez-vous, l'étudiant de deuxième cycle que nous avons choisi pour vous épauler durant cette troisième année universitaire ne correspond plus tout à fait à nos critères.

Je n'y comprends plus rien.

— Pourquoi cela ?

— C'est un jeune homme charmant et un excellent élève qui a toutes les qualités requises pour soutenir un étudiant masculin, mais qui manque parfois de tact avec les jeunes femmes.

Autrement dit, c'est un coureur de jupons. Ma tension chute brutalement, mais je m'efforce de conserver une attitude stoïque.

— Que proposez-vous dans ce cas, Professeur ?

Ma question a l'air de l'achever. Mais bon, j'ai quand même le droit de savoir à quelle sauce je vais être mangé, non ? Sa mine affligée me donnerait presque envie de rire, si l'enjeu n'était pas aussi important pour moi. En troisième année, les élèves sont tous habitués au fonctionnement de l'université. Ce qui n'est pas mon cas. Venant d'une école communautaire, j'ai conscience qu'il me faut un sérieux coup de pouce pour m'organiser au niveau de mes cours avant d'être totalement autonome. Consciente que l'échec n'est pas une option envisageable. Car la rue me guette avec tous les dangers que cela comporte pour une orpheline issue d'un milieu défavorisé. Le mieux que je pourrais espérer est de me retrouver mariée à un sale type qui me cogne tous les soirs et au pire, de finir droguée ou prostituée. La voix du professeur me tire de mes pensées toxiques.

— Nous ne pourrons pas effectuer de changement avant le prochain semestre. Peu d'étudiants se portent candidats pour devenir tuteurs. Ce qui fait que les demandes des nouveaux élèves n'aboutissent pas toujours. À moins que vous parveniez à faire un échange avec un élève de votre promotion, je ne vois pas ce que nous pouvons faire pour le moment. Je vous conseillerais donc de prendre votre mal en patience.

— Très bien. Je vais suivre votre conseil.

— Selon moi, il n'y a aucune inquiétude à avoir, car votre dossier est exemplaire. Je vous souhaite donc la bienvenue dans notre

université, Mademoiselle Ross. Si vous avez des questions, n'hésitez pas à m'en faire part.

Il me tend une feuille par-dessus son bureau, visiblement pressé d'abrégé cet entretien. N'ayant pas le bras assez long, je me soulève de ma chaise pour la saisir.

— Sur ce document, vous trouverez tous les renseignements nécessaires sur votre tuteur. Ses coordonnées téléphoniques et son parcours universitaire y sont mentionnés. Il ne devrait pas tarder à vous contacter. Sachez qu'il est l'un de nos plus brillants élèves. Si vous arrivez à vous entendre avec lui, vos résultats s'en ressentiront.

Son intonation laisse percer une part de doute. Lorsqu'il se lève et me tend la main, je me sens tout à coup fébrile.

— Bonne chance, Marlow, me dit-il d'une voix compatissante comme si je portais à l'échafaud.

— Merci, Professeur.

Pour la première fois depuis le début de notre entretien, il me sourit, puis enchaîne sur un ton paternaliste.

— Me permettez-vous de vous donner un dernier conseil ?

— Je vous en prie.

— Tenez-vous éloignée des fraternités.

— C'était bien mon intention.

Quand je quitte le bureau du professeur, je suis nerveuse comme jamais. Le regard et la mine contrite de la secrétaire ne sont pas faits pour me rassurer. Mais bordel, quel genre de type m'ont-ils mis entre les pattes ?

Un serial killer ?

Mais bon, il je relativise. Parce qu'avec la veine que j'ai, ils auraient très bien pu me foutre dans le dortoir des mecs. C'est rassurant de savoir qu'il existe des secrétaires encore capables de lire une fiche d'inscription.

CHAPITRE 5

Marlow

L'entretien avec Campbell n'aura finalement duré guère plus de vingt minutes. Je ne crois d'ailleurs pas me tromper en disant qu'il l'a volontairement écourté. Je ressors un peu déçue qu'il ne m'ait pas parlé de mes résultats scolaires. Je sais qu'ils sont excellents, sinon je ne serais pas ici. Mais j'avoue que j'ai parfois besoin que l'on m'encourage. D'autant plus que j'ai bossé comme une damnée pour en arriver là.

Lorsque je franchis la porte, j'aperçois Jody de l'autre côté de la rue en grande conversation avec une petite brune. Je m'approche et adresse un sourire forcé à la fille qui m'observe en silence. Elle est jolie. Mais pourrait l'être bien davantage si son air supérieur et son expression hypocrite ne gâchaient pas l'ensemble. Jody me désigne de la main.

— Alicia, je te présente, Marlow. Ma colocataire.

L'autre pouffe entre ses doigts.

— Tu partages ta chambre, maintenant ?

Je ne la connais pas depuis longtemps et voilà qu'elle me gonfle déjà avec son attitude condescendante.

— Je vais vous laisser discuter entre vous, je lance pour m'esquiver. J'ai des tas de trucs importants à faire.

Traduction : votre conversation m'ennuie à mourir.

Au moment où j'amorce un pas en direction de *je ne sais où*, Jody qui a saisi mon manège me retient par le bras.

— Attends-moi. J'allais partir aussi. Ça m'a fait plaisir de te revoir, Alicia. À plus tard.

La brune esquisse un sourire de façade.

— On devrait se faire une sortie un de ces soirs. Toutes les trois.

Mais bien sûr.

— Carrément, lui répond Jody avec hypocrisie. Salut !

— Salut !

Dès que l'autre pimbêche s'est suffisamment éloignée, Jody pose une main sur son cœur en grimaçant.

— Tu viens de me sauver la vie, Marlow.

Son air faussement dramatique m'arrache un sourire.

— Si je comprends bien cette fille n'est pas ton amie ?

— Tu plaisantes ! s'exclame-t-elle, outrée, ce qui me fait éclater de rire. Alicia est encore plus vicieuse qu'un crotale. Elle t'ensorcelle en douceur avant de planter ses crocs dans ta chair et d'y injecter son venin.

Je rigole de plus belle.

— Cool, la figure de style.

Le caractère franc et enjoué de ma colocataire n'est finalement pas pour me déplaire. Je n'irais pas jusqu'à dire que je lui fais confiance, mais sa bonne humeur est contagieuse. Ayant tendance à rester silencieuse, toujours sur la réserve, cette complicité naissante est une grande première pour moi.

Au bout de quatre jours de cours, si j'exclus les piques continuelles et les remarques désobligeantes proférées par la fameuse Alicia et sa bande de suiveuses, je peux affirmer que cette première semaine à Stanford s'est relativement bien passée. D'ailleurs, le fait que mon ennemie déclarée soit encore en vie prouve que je me contrôle parfaitement. Je mériterais une médaille pour un tel exploit. Que les autres élèves me détestent, j'en ai pris mon parti depuis longtemps. Mais cette fille commence vraiment à me taper sur les nerfs.

D'autant plus que l'ambiance à Stanford est très différente des autres établissements que j'ai fréquentés jusqu'à présent. Les étudiants de ma promotion sont très sympas. Grâce à eux, je commence à reprendre confiance en moi.

Avant d'entrer à l'université et durant toute ma scolarité, la réussite était très mal vue, voire considérée comme une tare. Dans mon milieu, la plupart des gens choisissent toujours leurs amis parmi ceux qui s'en sortent le moins bien, ou à peu près comme eux, afin d'éviter qu'ils leur fassent de l'ombre. Ce changement me déstabilise et m'oblige à modifier mon comportement. Que des jeunes à peine plus âgés que moi me félicitent, ne cesse de me surprendre.

Jody et moi terminons notre semaine sur les rotules. Nous sommes vendredi, il est seize heures et je n'ai rien mangé de la journée. Avant de rentrer et afin de ne pas m'écrouler, je décide de faire un détour au self. Ma colocataire propose de m'y accompagner, ce que j'accepte volontiers. Une fois sur place, nous commandons nos salades et nous installons à une table en terrasse pour profiter des derniers rayons de soleil de la journée.

Jody en profite pour me demander des précisions sur les flux

financiers et les échanges internationaux qu'elle semble ne pas avoir compris. Je lui résume le cours, lui apportant des précisions sur les notions qu'elle doit à tout prix connaître sur l'économie mondiale. Quand je comprends les difficultés qui l'attendent, je me dis que cette matière n'est peut-être pas faite pour elle.

À la fin de mon explication, elle soupire d'un air las, puis me sourit.

— Ça paraît tellement simple pour toi, conclut-elle sur le ton du découragement.

— Nous n'en sommes qu'aux révisions, Jod. Il faut revoir tes cours de l'an dernier, si tu ne veux pas être larguée.

Elle fait une petite moue qui me fait rire.

— Tu ne serais pas un peu du genre tortionnaire, toi ? Ça fait quatre jours que les cours ont repris. Et on ne fait que bosser du matin au soir. Demain, c'est samedi. On pourrait sortir ? Qu'en dis-tu ?

Mon compte en banque étant presque à sec et n'osant pas le lui avouer, je m'apprête à lui sortir une excuse bidon pour décliner son offre. Mais au même moment, mon téléphone se met à vibrer dans le fond de ma poche. Lorsque je m'en empare, je remarque la petite icône m'annonçant l'arrivée d'un SMS. Les yeux écarquillés, je reste bloquée devant l'écran comme si j'avais le pouvoir de faire disparaître le message par la pensée.

Salut, mec !

Rendez-vous, demain dix-huit heures devant la bibliothèque.

T'as intérêt à être à l'heure.

Aïden.

Merde, mon tuteur.

Comme il ne m'avait donné aucun signe de vie, j'avais osé espérer qu'il m'aurait oublié. Malheureusement pour moi, Aïden semble avoir une excellente mémoire et prendre son rôle de *coach* très au sérieux.

Mon silence finit par alarmer ma colocataire.

— Mauvaise nouvelle ? me demande-t-elle, les sourcils froncés.

Je relève le menton et mon regard dévie sur son visage anxieux. Que cette fille puisse s'inquiéter pour moi, m'étonne encore.

— Mon tuteur vient de me donner rendez-vous.

Jody se fend d'un sourire.

— C'est super ! Tu vas enfin faire sa connaissance.

— J'admire ton optimisme, je lâche. Sauf que ce n'est pas aussi simple.

Il n'en faut pas plus pour éveiller sa curiosité. C'est de ma faute, j'aurais dû me taire.

— Pourquoi ? T'as un souci avec ce gars ?

— Il pense que je suis un mec, je grogne.

Puis je lui tends mon téléphone pour qu'elle cerne mieux la situation. Elle relève la tête après avoir lu le message plusieurs fois et me dévisage d'un drôle d'air, la bouche grande ouverte. Il lui faut plusieurs secondes avant de retrouver l'usage de la parole.

— Ôte-moi d'un doute, là. Il ne s'agit quand même pas d'Aïden Price ?

J'aime bien le : *quand même pas*.

Qui à mon avis ne présage rien de bon.

— Si. Pourquoi, tu le connais ?

Ses yeux ronds me fixent comme si je débarquais d'une autre planète, puis elle éclate de rire. J'aimerais bien comprendre ce qu'il y a d'hilarant. Mais je dois attendre qu'elle se calme et qu'elle retrouve son sérieux pour le savoir.

— Putain ! Tu vas prendre des cours avec Aïden Price. J'en reviens pas.

— On peut savoir ce qui te met dans cet état euphorique ?

— Ce type est une bombe atomique. Sur une échelle d'un à dix, commence-t-elle en faisant mine de réfléchir, un doigt sur sa bouche, je lui mettrais onze.

Dépitée, je soupire.

— Ça promet.

— Ouais. D'autant plus qu'il le sait et qu'il en profite.

Elle rigole encore et je lève les yeux au ciel.

— Qu'est qu'il y a encore ?

— Rien, glousse-t-elle. J'étais juste en train d'imaginer sa tête quand il te verra.

— Et tu trouves ça drôle ?

Elle me jette un regard amusé avant de prendre un air suppliant.

— Oh que oui ! S'il te plaît, laisse-moi t'accompagner à ton rencard ?

Je proteste aussitôt.

— Ce n'est pas un rencard.

Son expression devient sérieuse, mais une lueur espiègle clignote dans ses prunelles. Autrement dit, elle se paie ma tête. Son attitude immature me fait tellement marrer que je ne songe même pas à m'en offusquer.

— Tu as raison, reprend-elle sur un ton solennel. Il s'agit d'un rendez-vous entre deux étudiants studieux. Surtout, toi, ajoute-t-elle. Il n'y a donc aucun risque que tu succombes à son charme. Maintenant que ce point est éclairci, je peux venir ? S'te plaît, s'te plaît, me supplie-t-elle avec un air de chien battu, les mains jointes. Je ferais tout ce que tu voudras.

Avec sa désinvolture naturelle et son grain de folie, ma

colocataire finit par me faire craquer.

— D'accord, je soupire, tu peux venir.

Elle saute de joie sur sa chaise en tapant des mains. Je confirme, cette fille est vraiment folle.

— Bon sang, mais t'as quel âge ? je lui demande en rigolant.

Un ricanement s'échappe de ses lèvres.

— L'âge de faire des folies de mon corps, tu ne crois pas ? rétorque-t-elle, me sciant.

— Ce type est beau à ce point ?

Le regard avide, elle hoche vigoureusement la tête en roulant des yeux. Et cette fois, j'explose de rire.

— Sans compter qu'il a deux frangins tout aussi canons.

Mon rire se stoppe net.

— Quoi ?

Face à mon air hébété, elle développe. Mais avant elle jette un coup d'œil autour d'elle pareille à une espionne qui aurait peur que quelqu'un écoute ses révélations.

— Voilà le topo, me dit-elle à voix basse, le buste penché au-dessus de la table, me faisant signe de me rapprocher aussi.

— T'en fait pas un peu trop, là ? Tu te comportes comme un agent de la CIA, je me moque.

Elle glousse et poursuit :

— On est jamais trop prudente. Aïden a vingt-trois ans. Il entame sa dernière année de second cycle. Son jeune frère s'appelle Declan, il a vingt-et-un ans et suit le même cursus que nous. C'est sa dernière année. Tu auras sans doute l'occasion de le voir, car c'est un des meilleurs joueurs de notre équipe de football. Autrement dit une star ici. L'aîné s'appelle Dorian. Il a vingt-six ans. Ce type est beau comme un dieu ou le diable en personne. Au choix. Ce mec pue le sexe à cent lieues à la ronde. Mais il vaut mieux éviter de s'en approcher. Il est aussi canon qu'il est dangereux. De toute façon, il y a peu de risque qu'on le rencontre sur le campus puisqu'il a été nommé vice-président de Price entreprise à Palo Alto l'année dernière. Il lui arrive parfois de participer à des conférences ou à des réunions d'anciens élèves. Ce sont les rares fois où il se montre en public. La famille Price est une des plus riches de Californie. Sa fortune se chiffre en milliards de dollars. Inutile de te préciser que les trois frères sont d'excellents partis. De plus, étant encore tous trois célibataires, ils sont évidemment très convoités par les femmes. Nombreuses sont celles qui ont tenté de leur mettre le grappin dessus. Mais aucun n'entretient de relation sérieuse avec une fille. Ils utilisent les femmes comme bon leur semble, puis les jettent comme des kleenex ensuite. Pour l'une d'entre nous, tomber amoureuse d'un frère Price serait comme le baiser de la mort. La déception assurée.

— Me voilà prévenue.

Son visage s’empreint de gravité.

— Je suis sérieuse, Marlow.

Son attitude pique ma curiosité, mais je n’en laisse rien paraître et lui réponds sur un ton désinvolte :

— Je vois ça ! Et malgré le danger qu’ils représentent, tu veux quand même voir un de ces spécimens masculins de plus près ?

Elle pouffe dans sa main.

— Entre adultes consentants, il n’y a aucun mal à se faire du bien.

— Tu sais que tu me fais peur, parfois.

Elle coule vers moi un regard de connivence, un petit sourire au coin des lèvres.

— Le danger a quelque chose d’excitant, me murmure-t-elle.

— Je ne suis pas sûre d’être d’accord avec toi.

— Tu ne veux quand même pas finir bonne sœur ?

— Bien sûr que non. Mais on reparlera de mes aspirations une autre fois, dis-je pour clore le débat.

Elle soupire, s’avouant vaincue.

Je profite du répit qu’elle m’accorde, sachant que cela ne va pas durer, pour répondre à Aïden. Sur le même ton.

OK, mec.

Serai sur place pile à l’heure.

Salut !

Marlow.

Voyant la teneur de mon message, Jody se tord de rire sur sa chaise tandis que moi je sens venir les problèmes à plein nez.

CHAPITRE 6

Marlow

Ce samedi, nous ne sommes finalement pas sorties comme l'avait suggéré Jody. Au lieu de cela, nous avons passé la journée à essayer des fringues. Ma coloc s'étant mis en tête qu'il était bien plus important de choisir les vêtements que nous allions porter pour *notre* première rencontre avec Aïden. J'insiste bien sur le *notre*, car elle m'a bassinée toute la journée avec ça. Si bien qu'il n'est que dix-sept heures, et pourtant je suis déjà à cran.

Je repousse son bras tandis qu'elle approche un tube de rouge à lèvres de mon visage. Si elle insiste, je vais finir par lui mordre un doigt.

— Je ne mettrai pas ce truc de pouffiasse, je lui dis en levant les mains devant moi.

Elle soupire comme si elle avait en face d'elle une gamine capricieuse qui n'en fait qu'à sa tête. Ce n'est d'ailleurs pas tout à fait faux, puisque je n'ai que dix-sept ans. Enfin bientôt dix-huit. Ce qui ne fait pas de moi une adulte pour autant. Même si j'ai vu et vécu trop de saloperies à mon âge.

Jody finit par capituler. Elle repose son maquillage sur son bureau en foutoir. Faut dire que notre chambre se trouve dans le même état qu'après le passage des stup's suite à une perquisition. Pourquoi fais-je référence à cela ? Parce que la dernière famille d'accueil chez qui j'ai atterri avait un fils qui dealait toutes sortes de drogues dans mon quartier. Un matin à l'aube, les flics ont débarqué dans l'appartement miteux où nous survivions pour le fouiller de fond en comble. Quand je dis : de fond en comble, ce n'est pas une expression choisie à la légère. Ce jour-là, tout y est passé. Jusqu'à mon matelas qu'ils ont retourné et lacéré à coups de canif. J'avais quatorze ans lors de leur première intervention, comme ils n'ont rien trouvé, la fois suivante ils s'en sont donné à cœur joie, détruisant tout ce qui leur

tombait sous la main. J'ai même eu droit à un passage dans leurs locaux. Un épisode qui s'est reproduit à maintes reprises durant mon séjour. Si bien qu'à la fin, j'étais blasée. Ce qui a eu le mérite de me donner le courage et la volonté de me battre pour m'en sortir. Ne gardant pas un bon souvenir de cette période de ma vie, je l'archive rapidement dans un coin de ma mémoire avec tous les autres trucs dégueulasses qui me sont arrivés. Sachant que je dois à tout prix éviter de me remémorer le passé : trop douloureux.

Me forçant à revenir au présent, j'enfile en vitesse le jeans noir et le haut bleu croisé sur le devant que Jody m'a proposés et qui, selon elle, mettent en valeur mes formes. Je suis bien forcée d'admettre qu'elle n'a pas tort. Jody, elle, dans sa petite robe noire qui épouse son corps à la perfection, est ravissante. Sur moi, une tenue pareille ne ferait qu'accentuer mes courbes et mes rondeurs et l'on pourrait me prendre pour une prostituée. Je n'éprouve aucune jalousie, aucune envie envers quiconque. Je ne fais que souligner un fait, c'est tout.

Enfin prête, j'attrape mon sac à main et me dirige vers la porte. Jody m'attrape le bras et me ramène au milieu de la pièce, me stoppant net dans ma lancée.

— T'aurais pas oublié un truc ?

Je l'interroge du regard, vérifie que mes cours sont bien dans mon sac et secoue la tête. Lorsqu'elle pointe son index sur ma tête, je devine que le souci est ailleurs.

— Ta coiffure, lâche-t-elle, implacable.

Mes cheveux sont attachés en queue-de-cheval, comme d'habitude. Je ne vois donc pas où est le problème.

— Détache-les !

On dirait qu'on se rend à un bal de promo, là. Comme elle me sent réticente, elle ajoute :

— S'il te plaît. Pour me faire plaisir.

Cette nana est une vraie plaie quand elle s'y met. Pourquoi je reste avec elle, si je ne suis pas maso ? Parce que ça me fait du bien qu'elle me bouscule et me pousse dans mes retranchements. Depuis que je la fréquente, la muraille que j'avais érigée autour de mon cœur se fissure peu à peu. Et je ressens enfin autre chose que la colère.

Comme je sens qu'elle ne va pas me lâcher, je soupire et retire l'élastique qui maintient ma tignasse en place. Des mèches brunes et ondulées glissent sur mes épaules et dans mon dos jusqu'à la courbure de mes reins.

— Satisfaite ? je lui lance en la défiant du regard, passablement agacée.

Elle me fixe, tandis qu'un sourire appréciateur glisse sur son visage.

— Tu sais que t'es canon comme ça ?

J'arque un sourcil, me demandant quel est le message subliminal qu'elle tente de me faire passer.

— Ça fait rien. Laisse tomber.

Profitant du fait qu'elle a le dos tourné et se dirige vers la sortie, j'esquisse un mouvement pour rattacher mes cheveux.

— N'y songe même pas, me balance-t-elle de manière qu'aucune réplique ne soit possible.

C'est pas vrai ! À croire qu'elle a des yeux derrière la tête.

Chiante et insupportable, ce sont les mots qui me viennent à l'esprit sur le moment. Jody m'énervé autant qu'elle me surprend et m'amuse. Je ne sais jamais à quoi m'attendre avec elle et, quelque part, j'aime bien ça. Parce que l'imprévisible fait partie de moi aussi.

Je soupire et lui emboîte le pas en bougonnant. En m'entendant, elle éclate de rire.

— Arrête de marmonner, me dit-elle en m'attrapant le bras. Et cesse de faire cette tête, ça te rend toute moche.

— As-tu conscience que je pourrais te tuer pour avoir osé me dire un truc pareil ?

Son rire s'accroît.

— Ah oui ! Et que ferais-tu sans moi pour te distraire, hein ?

— Je travaillerais davantage pour obtenir mon diplôme.

Elle secoue la tête.

— Tu l'auras ton diplôme, t'en fais pas.

— Au train où vont les choses, je commence à en douter.

— Tu as juste besoin de te dévergondé un peu.

Je rigole.

— Qu'entends-tu par là ?

Comprenant que lui poser cette question est une erreur monumentale, je fais aussitôt machine arrière.

— Ne réponds surtout pas. Car tout compte fait, je préfère ne pas savoir.

Puis j'ajoute :

— Tu sais que tu ferais fureur dans une dictature.

— À ton avis, pourquoi crois-tu que j'ai choisi la section business ? me rétorque-t-elle, appuyant son propos par un clin d'œil.

J'éclate de rire.

Tandis que nous poursuivons notre conversation sur les méthodes de managements qui dans certaines entreprises frisent le despotisme, nous empruntons les allées pavées entrecoupées de carrés de verdure. Passons sous les arcades des bâtiments érigés par les fondateurs. Croisons des étudiants à skate ou à vélo qui nous saluent en se démontant le cou pour nous relâcher.

Ignorant leurs regards salaces, je me fais la réflexion que moi aussi j'aurais bien besoin d'un moyen de locomotion pour parcourir le

campus.

Dans huit semaines, j'aurais enfin accès à l'argent qu'a économisé ma mère pour me payer mes études et pourrais enfin faire quelques emplettes. Entre la vente de l'appartement dont elle a hérité à la mort de mes grands-parents et son compte épargne, selon mon estimation, la somme doit se rapprocher des trois cent mille dollars. De quoi souffler quelque temps sans avoir peur de l'avenir et terminer mes études sereinement. Par la suite, j'envisage de m'acheter un studio en ville. Je ne suis pas matérialiste, mais ne plus être effrayée à l'idée de se retrouver à la rue du jour au lendemain doit être une sacrée délivrance. Malheureusement, ce sentiment m'est inconnu. Seule la morsure de l'angoisse m'est familière.

Nous arrivons à notre point de rendez-vous. Je me fige, hésitant à prendre mes jambes à mon cou en apercevant le type assis sur le capot de sa voiture de sport.

Les yeux ronds, je me tourne vers Jody qui bave à mes côtés.

— C'est lui ?

— Hum... hum !

Ce sont les seuls sons qui parviennent à franchir la barrière de ses lèvres. Là, je l'ai définitivement perdue.

— Rappelle-moi à combien tu l'évaluais sur ton échelle des bombes atomiques ?

Comme elle ne me répond pas, trop absorbée par sa contemplation, j'enchaîne :

— Je crois me souvenir que c'était onze sur dix. C'est un peu léger si tu veux mon avis. Ce type est carrément hors compétition.

Les yeux rivés sur Aïden, Jody hoche la tête avec vigueur.

— Et tu n'as pas encore vu ses frères.

— Je n'y tiens pas. Trop dangereux. Allez, on fait demi-tour.

Au moment où je prononce cette phrase en amorçant un demi-tour, le type se retourne et je tombe littéralement sous la coupe de deux yeux d'un marron très clair pailleté d'or qui me fouillent et me scannent comme s'il cherchait à explorer les tréfonds de mon âme.

Moi qui pensais que j'allais avoir affaire à un gamin, j'avais tout faux. C'est un homme grand, viril, sexy, et j'en passe, qui se dresse devant nous dans toute sa splendeur.

Malgré moi, je tombe littéralement sous le charme d'Aïden comme toutes les autres filles. Je me déteste d'être aussi faible qu'elles. Quant à Jody, subjuguée par l'adonis avec lequel j'ai rendez-vous, je la vois se diriger vers lui d'une démarche chaloupée et un sourire de séductrice au coin des lèvres.

Je sais que le ridicule ne tue pas, mais il doit tout de même y avoir une limite, non ?

Chose curieuse, alors que mon cerveau m'ordonne de partir, mes

jambes prennent l'initiative de suivre ma colocataire vers notre perte. Je me serais bien mis des gifles pour me remettre les idées en place, seulement il est trop tard, Aïden nous a déjà repérées.

CHAPITRE 7

Marlow

Maintenant que je suis à moins d'un mètre du spécimen masculin qui me fixe comme si j'étais son déjeuner, je suis bien forcée d'admettre qu'il est encore plus canon de près.

Il sourit, nous passant en revue de la tête aux pieds. Son regard se fait plus insistant lorsque ses yeux se posent sur moi.

— Salut les filles ! Je peux peut-être faire quelque chose pour vous ?

Il se mord la lèvre inférieure en souriant. Craquant. Vraiment. Il a dû s'entraîner à faire ça durant des heures devant un miroir pour que ce soit aussi torride.

— Possible, je réponds.

Je contourne la voiture en caressant la carrosserie du bout des doigts. Cette bagnole est magnifique tout comme son propriétaire. J'ignore pourquoi j'agis comme une pétasse. Je joue avec le feu, là.

Aïden m'observe, les bras croisés sur sa poitrine. Du coin de l'œil, je remarque qu'il porte un jean noir qui dévoile des cuisses musclées et un T-shirt blanc prêt du corps sous une veste de costume. Ses cheveux bruns sont ramenés en arrière. Seule une mèche rebelle lui tombe sur le front, accentuant la couleur de ses yeux. Comment fait-il pour être classe et décontracté en même temps ?

Dès que j'ai terminé de faire le tour de la voiture, je me plante devant lui. Jody, elle, est restée soudée sur place, n'osant plus parler. Moi, il en faut bien plus pour m'impressionner.

Aïden me fixe comme s'il attendait que je lui parle.

— C'est quoi ton nom, finit-il par me demander en élargissant son sourire.

J'entends fuser le rire de Jody. La traîtresse me file un coup de coude dans les côtes.

— Aïe ! Mais t'es malade, je râle.

Monsieur-Perfection se marre.

— Alors, me dit-il.

Je prends une grande inspiration et lâche à mes risques et périls, mon regard planté dans le sien :

— Marlow, mec.

Aïden se fige. Je vois son sourire s'effriter avant de s'éteindre complètement. Je lâche un petit rire qui m'attire les foudres du beau brun.

— Tu te fous de ma gueule, là ?

Je me tourne vers ma coloc qui vient de reculer d'un pas. Après m'avoir entraînée dans sa combine, voilà qu'elle se débîne.

Je penche la tête sur le côté, un sourire provocateur plaqué sur mon visage.

— Un peu. En revanche, j'ai bien aimé ton message, je me moque.

— Tu aurais pu me prévenir, bordel.

— Te prévenir de quoi ?

— Que t'étais une gonzesse.

— Qu'est-ce que ça change ?

— Tout, me rétorque-t-il, furieux, avant de tourner la tête vers ma coloc qui n'en mène pas large. Et toi, t'es qui ?

— Euh !

Elle coule un regard vers moi, l'air de dire : sauve-moi ! J'éclate de rire. Elle avait raison. Voir la tête d'Aïden valait le détour, mais la sienne est impayable.

— Fiche-lui la paix, je lâche. Elle n'y est pour rien. C'est Campbell qui s'est planté en nous réunissant.

Comme il m'observe en silence, j'ajoute :

— Si tu n'es pas capable de gérer la situation, on peut toujours aller lui régler son compte.

En analysant les mots qui viennent de sortir de ma bouche, je prends conscience d'une chose : que j'ai des tendances suicidaires. Mais je crois surtout que ça m'amuse de titiller Monsieur-Perfection en égratignant son ego.

— Une cinglée, réplique-t-il en souriant. C'est bien ma veine !

Puis il fronce les sourcils, l'air de réfléchir. Je devine que je viens de chambouler ses projets. Et à la façon qu'il a de me mater, je ne suis pas certaine que le changement qu'il prévoit me convienne.

Il prend un air sérieux tout à coup.

— Tu n'as réellement que dix-sept ans ?

Sa question fait écho en moi, lorsque ses yeux se posent sur mes seins. En principe, comme je suis plutôt du genre cartésienne, il faut m'expliquer clairement les choses pour que je les comprenne. Mais là, je saisis immédiatement ce qui se cache derrière ses paroles.

— Oui. Alors, je te conseille de ne tenter aucune approche. Car vu ton âge canonique, ça pourrait s'apparenter à de la pédophilie.

Il me regarde d'un air hébété avant d'éclater de rire. Puis secoue la tête toujours hilare et me désigne la portière passager.

— Grimpe dans la caisse, m'ordonne-t-il. On va faire un tour.

Comme je n'ai pas envie d'être portée disparue dans les prochaines heures, je cherche du soutien du côté de Jody. Mais son regard fuyant m'informe que je n'ai rien à espérer de sa part.

La voix grave d'Aïden me parvient soudain comme un bruit de fond.

— Ta copine reste ici !

Jody esquisse une petite grimace désolée.

— Ça ne fait rien, me murmure-t-elle à l'oreille.

C'est peut-être moi qui me fais des films, pourtant j'ai bien l'impression qu'elle est soulagée. Il est passé où son discours sur les mérites de se faire du bien ? Que le danger était excitant ?

Tandis qu'Aïden ouvre la portière de sa voiture, Jody se jette sur moi et me serre dans ses bras comme si c'était la dernière fois qu'elle me voyait.

— Je reviens dans pas longtemps, tu sais.

— On ne sait jamais, me répond-elle sur un ton dramatique.

Je lève les yeux au ciel et souffle d'exaspération.

— À plus tard, lui dis-je en montant dans le coupé sport.

Aïden installé derrière son volant, arbore un petit sourire malicieux qui ne me dit rien qui vaille.

— Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de toi ?

— Ne change rien à tes plans. Tu n'as qu'à faire comme d'habitude.

Un rire s'échappe de ses lèvres.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles.

— Explique.

— Oublie. On va faire différemment.

Sans se départir de son sourire ravageur, il pose une main sur ma cuisse. Ma réaction est immédiate. Je recule contre le dossier et arrache sa main de ma jambe.

— Tu ne me touches pas ! Jamais ! Compris ?

Mon doigt pointé dans sa direction, je le foudroie du regard. Il lève les paumes à la verticale et se cale en biais contre sa portière, un petit rictus étirant le coin de ses lèvres.

— D'accord. Je ne touche pas la marchandise.

Puis il se rassoit en face de son volant en riant et démarre. En chemin, il commence à me demander des précisions sur les cours que j'ai sélectionnés pour mon cursus universitaire afin d'établir une base de travail.

— Je récapitule, me dit-il. Économie, droit international, finance, administration des entreprises, management, comptabilité, marketing

et langues étrangères. Prendre autant de matière en troisième année, c'est risqué. Tu n'as pas peur de te planter ?

— Non. L'économie et le droit international sont un peu plus ardu, mais le reste ne devrait pas me poser de difficultés.

— Tu devrais laisser tomber le management. L'administration des entreprises suffit amplement. Enfin, tout dépend de ce que tu envisages de faire plus tard.

— Je ne suis pas encore fixée.

Tout en conduisant, il m'explique en quoi va consister précisément son aide. Je constate qu'il est bon pédagogue quand il m'explique la volatilité des marchés financiers. Il a l'air d'en connaître un rayon sur le sujet.

— Tu sembles te passionner pour ce que tu fais ?

Il détourne son regard de la route une seconde.

— Détrompe-toi. Je déteste la section business. Mais je n'ai pas le choix. Je dois suivre la route qu'on m'a tracée.

— Pourquoi ?

Il ne me répond pas et se gare sur le parking d'un fast-food. Je n'avais même pas remarqué que nous étions sortis du campus.

— Qu'est-ce qu'on fait là ?

— J'ai faim.

D'un mouvement souple, il s'extirpe de la voiture. Je fais de même et le suis tandis qu'il se dirige à grandes enjambées vers les portes du Burger King. Même de dos, cet homme est canon. Il m'attend devant les portes automatiques.

— À la vitesse où tu marchais, j'ai cru que tu cherchais à me semer.

Il effleure ma joue du bout des doigts et me sourit. Une fois de plus je recule, sur la défensive.

— Pourquoi ne supportes-tu pas que je te touche, Marlow ?

Son regard s'est assombri. Il ne plaisante plus.

— J'ai mes raisons.

Il hoche la tête et n'insiste pas. Nous entrons dans le restaurant. Il n'est pas loin de dix-neuf heures et les tables libres se font rares. Nous en repérons une dans un coin au fond de la salle, collée à la baie vitrée.

— Assieds-toi. Je vais commander. Qu'est-ce que tu veux manger ?

Je baisse les yeux.

— J'en sais rien. Tu n'as qu'à choisir pour moi.

— Ne me dis pas que tu n'as jamais bouffé dans un fast-food ?

— D'accord. Je n'en parlerais pas.

Je serre les lèvres et sors un billet de cinq dollars de mon sac que je lui tends.

— Ne dépasse pas cette somme. J'ai un budget à respecter.

Il secoue la tête d'un air agacé et repousse ma main.

— Garde ton argent ! grogne-t-il.

Puis il tourne les talons et se faufile parmi la foule. Je l'aperçois près d'une machine qui ressemble à un distributeur de billets. Je le vois discuter avec deux blondes qui lui font les yeux doux et se trémoussent sous son nez. Des fois qu'il serait aveugle et n'aurait pas remarqué leur décolleté vertigineux. Il revient un quart d'heure plus tard, muni de deux plateaux en équilibre dans chaque main qu'il dépose sur la table avant de s'installer en face de moi.

Il m'énumère le contenu du mien sur un ton moqueur.

— Je t'ai aussi pris, un milk-shake à la vanille, fillette.

— Fillette ? je répète.

— Mange. T'es toute maigre.

Je ris.

— Vas-y. Moque-toi.

Il se marre franchement. Comme son rire est communicatif, je me joins à lui.

Cela peut paraître surprenant, mais à sa façon de se comporter, j'ai l'impression qu'Aïden a renoncé à me séduire. Il n'y a plus aucun sous-entendu dans ses propos.

Quand je goûte pour la première fois au milk-shake qu'il m'a offert, je ferme les yeux en poussant un grognement de plaisir.

— C'est super bon !

Aïden laisse échapper un ricanement.

— Je n'avais encore jamais vu quelqu'un se régaler à ce point avec la bouffe d'un fast-food.

— C'est mal ?

Il me fixe les yeux ronds.

— Bien sûr que non. Il n'y a aucun mal à ça. Au contraire, c'est agréable de te regarder, dit-il en m'adressant un clin d'œil. Au moins, toi, tu n'es pas difficile à contenter.

À sa remarque, j'arque un sourcil.

— Ça signifie quoi au juste ?

Il me sourit.

— Laisse tomber. T'es trop mignonne, tu sais.

Je ne lui en veux pas d'esquiver ma question. J'imagine qu'il faisait référence à une femme qu'il n'arrive pas à satisfaire et dont il ne souhaite pas me parler. Ce qui peut se comprendre. Mais voilà de quoi attiser ma curiosité.

CHAPITRE 8

Marlow

Après notre arrêt au fast-food, qui était une première approche pour que nous fassions connaissance, nous reprenons la route en direction du campus. Nous empruntons l'artère principale où circule un nombre surprenant de véhicules. À travers la vitre, j'observe un groupe d'étudiants qui déambulent dans les allées en arborant des T-shirts imprimés du S rouge de Stanford.

— L'université fournit des T-shirts aux élèves ? je demande, m'inquiétant de devoir en porter un.

J'aime et suis fière d'être une élève de cet établissement, mais pas à ce point.

Aïden émet un rire bref.

— Il y a une boutique dans le campus dans laquelle on peut s'offrir des casquettes, des vestes, des blousons, des écharpes et plein d'autres babioles avec Stanford écrit en grosses lettres. Mais faut payer pour en avoir.

— Je pense pouvoir m'en passer.

— Tu serais pourtant mignonne avec un des T-shirts de l'équipe de football.

— Tu y joues ?

— Non. Mon frère Declan en revanche est bien classé.

— Il est à quel poste ?

— Receveur.

Nous poursuivons notre conversation en longeant les bâtiments cossus des fraternités qui ressemblent à des manoirs modernisés. Aïden m'apprend qu'il n'en a jamais été membre. Mais que ses frères ont passé leur deuxième année de promo dans l'une d'entre elles. Il m'explique que seuls les étudiants de premiers cycles ont le droit d'intégrer une fraternité et qu'en principe, ils ne peuvent y rester qu'une année. Idem pour les filles.

— T'as l'intention d'entrer dans une sororité ? me demande-t-il.

Je secoue la tête.

— Pas assez blonde pour ça, je rétorque.

Il rigole.

— Ça te plairait ?

— Franchement, non ! J'ai des projets plus constructifs. Et puis, je ne bois jamais.

Il détourne son regard de la route et me fixe les yeux écarquillés.

— Sérieux ? Même pas pour le Nouvel An ?

— Je ne peux pas. Je suis intolérante à l'alcool.

— Je ne savais pas que ce genre d'allergie existait. Et ça se traduit comment ?

— Nausées, vertiges, pertes de connaissance, jusqu'au coma dans certains cas. Les deux seules fois où j'ai absorbé quelques gorgées d'alcool, j'ai terminé aux urgences.

— C'est dangereux pour toi, alors ?

— Je peux y rester. Donc, oui c'est dangereux.

— Putain, c'est dur !

Sa tête me fait marrer.

— Ça n'a rien de dramatique, tu sais, je le rassure. Je m'en passe très bien.

— Un conseil, si tu es invité à une fête étudiante n'accepte aucun verre qu'on te proposera. Même si cette personne t'affirme qu'il n'y a pas une goutte d'alcool dedans.

— Tu m'as l'air d'être bien informé.

— Je ne suis pas un saint.

— Inutile de le préciser. Ça se voit au premier coup d'œil.

Il éclate de rire.

— Tu dis toujours tout ce qui te passe par la tête, n'est-ce pas ? J'ébauche un sourire.

— Non. La plupart du temps, je modère mes paroles.

— Comme avec moi en ce moment, je suppose ?

— Surtout, avec toi.

— Tu plaisantes ?

— Pas du tout. C'est la vérité.

— T'es incroyable, lâche-t-il en ricanant.

Il se gare devant la porte de mon dortoir et coupe le moteur.

— Te voilà arrivée à bon port, fillette, et en un seul morceau.

Je me tourne vers lui et lui souris.

— Merci, Aïden. C'était vraiment sympa.

Il me rend mon sourire.

— Moi aussi j'ai apprécié ce moment. Tu n'es pas une fille ordinaire, Marlow. Ne laisse pas tous ces cons qui peuplent cette université te changer.

— Promis, je ferai gaffe.

J'ouvre la portière et sors de sa voiture. Aïden me rejoint devant la porte du bâtiment qui me sert de foyer.

— On se retrouve jeudi à 18 heures à la bibliothèque. Pense à prendre tes bouquins.

Je baisse la tête et réfléchis à la façon dont je vais me débrouiller pour emprunter des livres à des élèves de ma promotion. Ce qui risque d'être compliqué puisque nous n'étudions pas tous les mêmes matières. Jody, elle, vient tout juste d'intégrer un groupe de soutien dans le but d'améliorer ses résultats qui ne sont pas fameux et a besoin de ses livres de cours pour réviser. Je ne peux donc pas lui demander ça, même si je sais qu'elle n'hésiterait pas une seconde à me dépanner.

Aïden, qui a perçu mon trouble, prend mon menton entre ses doigts, m'obligeant à le regarder.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Comme je n'ai pas envie de lui mentir, je me tais.

— Tu n'as pas de bouquins, n'est-ce pas ?

Je me sens un peu honteuse et gênée. Mais je n'y peux rien si je n'ai pas les moyens de me les offrir pour le moment.

— Pas encore.

— Je vois, murmure-t-il. Je vais arranger ça.

Sa répartie m'inquiète. Je crains qu'il s' imagine que je cherche à profiter de son argent.

— Je refuse que tu m'achètes mes livres de cours.

Il secoue la tête en riant.

— Putain, ce que tu peux être têtue par moments ! J'en ai largement les moyens, tu sais.

— M'en fous, ce n'est pas une raison ! Si tu fais ça, je te ferai bouffer tes bouquins page après page !

Il éclate de rire et lève les mains.

— OK ! Je ne dépenserais pas un rond pour toi. Satisfaite ?

— Très ! je soupire, soulagée.

Je ne veux ni de sa pitié ni de son aide financière.

— On procédera autrement, ajoute-t-il.

Je me fige.

— Quoi ?

Je scrute son visage pour essayer de savoir ce qu'il mijote. Mais son expression reste impénétrable. Soudain, il se penche et m'embrasse sur la joue, me prenant au dépourvu. Le temps que je retrouve mes esprits, il a déjà filé vers sa voiture.

— À jeudi, petite sauvagette, me lance-t-il avec un clin d'œil.

Agacée, je tape du pied :

— Qu'est-ce que tu veux dire par procéder autrement ?

Il ne me répond pas et monte à bord de son bolide en ricanant. Je

le regarde partir en fulminant tandis qu'il me nargue en me faisant un signe de la main par la vitre ouverte de sa portière. Ce qui me donne envie de l'étrangler.

Je reste plantée là jusqu'à ce que la voiture d'Aïden disparaisse de mon champ de vision puis me décide enfin à rentrer.

CHAPITRE 9

Marlow

J'ai à peine le temps d'ouvrir la porte de ma chambre que Jody se précipite sur moi et me prend dans ses bras.

— T'es encore vivante ?

Me tenant à bout de bras par les épaules, elle m'observe en me détaillant sous toutes les coutures.

— Ouais. C'est bien toi. Tu m'as manqué... me souffle-t-elle.

Son expression soulagée me fait éclater de rire. Cette fille est encore plus dingue que je le pensais.

— Aïden n'est pas un tueur en série, tu sais.

Elle secoue la tête et me répond :

— Les frères Price sont des psychopathes en puissance. Tout le monde ici pourra te le confirmer.

— N'importe quoi.

Je mets un terme à cette discussion sans intérêt et attrape mes affaires de toilettes. Au passage, je remarque que Jody a remis de l'ordre dans la pièce. Je la remercierai plus tard.

— Je vais prendre une douche, je lui annonce.

Ma colocataire hoche la tête et retourne s'asseoir à son bureau en soupirant, la mine désespérée.

Jody est une élève studieuse et appliquée. Ça me fait mal au cœur de la voir s'acharner de la sorte et ne pas obtenir les résultats à la hauteur de ses efforts. Ça fait un moment que j'hésite à lui dire qu'à mon avis elle s'y prend mal. Apprendre ses leçons par cœur sans les comprendre ne sert à rien. Pour mémoriser un cours, il faut avant tout en saisir le sens.

Je me dirige vers les douches qui se trouvent à l'autre bout du couloir tandis que de la musique en sourdine et des conversations filtrent à travers les murs. Ce ne sont que des bruits de fond et des voix étouffer auxquelles je ne prête aucune attention jusqu'à ce que

j'entende mon prénom. Je me fige instantanément, puis dresse l'oreille. Parmi toutes les voix que je perçois derrière les cloisons, il y en a une qui ne m'est pas inconnue. Celle d'Alicia. J'ignore pourquoi cette fille me déteste à ce point. Je ne lui ai pourtant jamais rien fait. J'écoute et ce que j'entends me glace le sang. Ma respiration se bloque.

— C'est une sale petite orpheline, dit-elle sur un ton méprisant. Mon frère a candidaté pour faire partie de notre promotion et il a été recalé. Cette garce lui a volé la place qui lui revenait.

Voilà qui explique sa haine envers moi.

— Dire qu'en plus elle a obtenu une bourse d'études, lâche une de ses copines.

— On ne peut pas laisser une moins que rien se pavaner dans notre université, reprend Alicia avant d'ajouter d'une voix haineuse : cette moins que rien n'a rien à faire à Stanford. Il faut la renvoyer dans les bas quartiers qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

— Tu as raison, rétorque une autre. On va devoir agir...

Des larmes me brouillent la vue et l'air qui s'infiltre dans mes poumons me brûle de l'intérieur. Moi qui croyais en avoir fini avec l'injustice, je m'étais lourdement trompée. Je ne m'attendais pas à cela et tombe de haut. Mais à présent je sais à quoi m'en tenir. À l'avenir, il va falloir que je me méfie et reste sur mes gardes en permanence.

De peur de me faire surprendre en train d'écouter aux portes, je préfère m'éloigner. Ce n'est pas le moment que je me fasse remarquer. De toute façon, j'en ai assez entendu.

Cinq minutes plus tard, je me glisse dans l'une des cabines de douche. Mes muscles crispés se décontractent et je me détends peu à peu sous le jet d'eau chaude. Cela faisait des années que je n'avais pas éprouvé l'envie de pleurer. Ce qui me fait prendre conscience que mes défenses intérieures se sont considérablement affaiblies. Il va donc me falloir y remédier.

J'étais encore très jeune, quand j'ai compris que je pouvais remplacer la souffrance par la colère et le désespoir par l'indifférence pour des questions de survie.

Lorsque je sors de la douche, je tombe nez à nez avec une étudiante que je n'ai jamais vue. Elle m'observe d'un regard haineux et méprisant.

— C'est donc toi, l'orpheline.

Ça phrase me hérisse le poil et fait grimper en flèche mon rythme cardiaque. Je la détaille de haut en bas avec un dégoût marqué comme si elle me donnait la nausée.

— Et c'est donc toi la garce de service.

Ses yeux me foudroient, et je ricane.

— N'oublie pas que je viens des quartiers malfamés, je lui dis

pour la faire flipper, appuyant mon propos d'un sourire mauvais. Je pratique le combat de rue depuis l'âge de six ans.

La blonde se décompose sous mes yeux et je savoure chaque seconde qui suit.

— On dirait que je te fais peur ? je lui demande en plongeant mes yeux dans les siens.

— Pas... du tout, balbutie-t-elle, soudain pâle comme la mort.

J'étire mon sourire et continue d'avancer dans sa direction.

— Ah, oui ! je rétorque en ricanant. Alors explique-moi pourquoi tu recules.

Son dos heurte le mur carrelé et sa respiration se coupe net. Je me rapproche et colle mon corps contre le sien. Comme je suis nue sous ma serviette de bain, je pourrais me sentir vulnérable. Mais ce n'est pas le cas, bien au contraire. Je ressens plutôt une forme de puissance comme à chaque fois que j'entre dans cet état second. Je plaque mes mains de part et d'autre de sa tête et plante mon regard noir dans le sien.

— Je t'avertis que si tu tentes quoi que ce soit contre moi, tu t'en mordras les doigts.

J'effleure sa joue de mon index avant de murmurer à son oreille :

— Il serait tellement dommage d'abîmer un si joli visage, tu ne crois pas ?

Elle m'envoie son souffle erratique en pleine face, me fixant les yeux exorbités, puis hoche plusieurs fois la tête. Je sais parfaitement de quoi j'ai l'air. D'une tarée prête à tout. Mon but étant de l'effrayer pour qu'elle me foute la paix. En général ce genre d'avertissement fonctionne assez bien et m'évite d'avoir à me battre.

Je retire mes mains et m'écarte d'elle pour la laisser respirer.

— Tu peux t'en aller, maintenant.

Elle ne se fait pas prier et quitte les sanitaires en courant. Au moment où la porte se referme, je ne me fais aucune illusion. Je sais très bien qu'elle va parler de cette rencontre à Alicia et que les choses ne vont pas en rester là. M'en prendre à l'une d'entre elles, c'est un peu comme si je venais de leur déclarer la guerre.

Je suis vraiment dans la merde !

Je soupire en enfilant mon T-shirt et mon vieux pantalon de jogging. Puis je sors des douches à mon tour, surveillant mes arrières en rejoignant la sécurité relative de ma chambre. Tout en sachant que désormais, je ne suis plus à l'abri nulle part.

CHAPITRE 10

Marlow

Je passe les jours suivants à serrer les dents et à résister aux provocations d'Alicia et de sa clique de blondasses. En tout elles sont cinq à me pourrir la vie. Cynthia, la fille que j'ai malmenée dans les douches, profite du soutien de ses amies pour me narguer et m'insulter. Leur projet étant de me faire sortir de mes gonds pour me faire renvoyer. Elles savent aussi bien que moi que si j'ai le malheur de toucher à un seul de leurs cheveux, je n'aurai aucune chance de m'en tirer face aux accusations de leur richissime famille. Alors, tandis qu'elles me tourmentent H24, j'entre en résistance, ferme ma gueule et garde tout à l'intérieur. Ma rage, ma colère, ma frustration. Ayant déjà vécu des situations similaires par le passé, je suis immunisée contre toutes formes de persécutions. Moi qui m'imaginais que cette période de mon existence était derrière moi, je tombe de haut.

Leurs conneries, en plus de mes cauchemars, m'empêchant de dormir, ma concentration s'en ressent. Étant constamment sur les nerfs et obligée de me contrôler en permanence, j'éprouve de plus en plus de difficultés à gérer les gestes du quotidien. Comme aller en cours, faire mes devoirs, m'alimenter, me reposer...

Espérant me faire craquer, les *Cinq Garces* se sont mises à me surnommer l'orpheline, répétant leur mantra à longueur de temps à qui veut l'entendre. Du coup, ce surnom horripilant s'est répandu sur le campus comme une traînée de poudre et en seulement quelques jours tout le monde a fini par m'appeler ainsi.

Quand j'arrive devant mon casier, j'ai un mouvement de recul et un goût amer me remonte dans la gorge. Celui-ci a été tagué d'insultes du style : *retourne d'où tu viens, salope de pauvre. Ici, on ne veut pas de putes dans ton genre...* et j'en passe. Le ton est donné.

C'est dur, violent, injuste. Mais je ferme les yeux et encaisse.

Nous finissons la journée de ce mercredi par un cours d'économie.

Le prof ayant du retard, lorsque j'entre dans la salle, les rires et les moqueries fusent de toute part. M'efforçant d'ignorer les paroles ignobles qui me parviennent, je parcours la salle sous le regard amusé d'une trentaine d'étudiants assis à leur table. Parmi eux, certains me fixent avec compassion, d'autres détournent le regard. Ce qui a le don de m'énerver davantage. Je serre les poings et ravale ma colère.

Lorsque je m'installe dans le fond de la salle, toutes les conditions sont réunies pour que je passe un moment pourri. N'ayant pas le choix, je prends sur moi et m'efforce de faire le vide dans mon esprit pour ne plus penser à rien.

Se produit alors un évènement que je n'avais pas prévu. Un type grand et baraqué fait irruption dans la classe. Inutile de chercher à savoir qui il est. Sa ressemblance avec son frère est frappante. Son physique d'athlète et ses traits virils sont à couper le souffle. D'ailleurs dès son apparition toutes les filles ont cessé de respirer. Il est accompagné par deux gars, moins canon, mais tout aussi costauds que lui. Sans doute des joueurs de son équipe.

Pour éviter qu'il me remarque, je me tasse sur ma chaise. Mais c'est peine perdue.

— Marlow Ross, montre-toi ! hurle-t-il d'une voix retentissante.

Le silence tombe comme un couperet, toutes les têtes se tournent vers moi et les regards me sautent dessus, alors que je tente de me faire toute petite. Comme je n'ai pas le choix, je me lève et esquisse un petit sourire gêné.

— C'est moi !

Declan arrache le sac qu'un de ses potes tient entre les mains et trace sa route jusqu'à moi. Comme mes jambes ont du mal à me soutenir, je me rassois. N'ayant rien pu avaler de la journée, je me sens faible et le mâle qui se rapproche de moi ne m'aide pas beaucoup sur ce coup-là.

Declan se plante devant mon bureau. Ses yeux bleus me fouillent, me scrutent, me dissèquent. Une vraie torture.

— Alors c'est toi la petite protégée de mon frère ?

J'acquiesce d'un mouvement de tête timide. À ce moment-là, j'entends une vague de murmures parcourir les rangs. Declan pose le sac devant moi.

— Pour toi, me dit-il à voix basse.

Puis il chope une chaise derrière lui, la place devant la table qui nous sépare et s'y assoit à califourchon, croisant les bras sur le dossier. Il me dévisage longuement avec intérêt sans prononcer un mot, si bien que mon cœur rate quelques battements. Entre lui et son frère, je vais finir par avoir un AVC.

— Je devais te déposer ces bouquins dans ton casier. Mais la déco laissant à désirer, j'ai finalement décidé de te les remettre en main

propre, lâche-t-il.

— Merci, je souffle, tandis qu'un immense soulagement m'envahit.

— Le manque évident de subtilité et de vocabulaire dans la rédaction des messages qui t'ont été adressés m'a laissé sur le cul, me dit-il en souriant. Qu'en penses-tu ?

— Tout le monde ne peut pas être à la hauteur de notre intelligence, je rétorque dans un murmure, ne sachant pas quoi dire d'autre.

Il marque une pause, rigole, puis enchaîne :

— J'ai fait un petit détour par le secrétariat pour demander qu'on efface ces conneries. En attendant, je te prête mon casier. J'ai viré mes affaires. Comme ça, tu pourras y entasser tous tes trucs de meuf.

— Mes trucs de meuf ? je répète, hébétée.

Je suis con des fois.

— Ouais. Tampons, serviettes hygiéniques...

Je lève la main.

— C'est bon, j'ai compris, je le coupe en riant.

Il me tend un petit trousseau de clés orné d'un ballon de football.

— Maintenant, tu veux bien me dire qui t'emmerde que je lui défonce le crâne ? me demande-t-il soudain d'une voix forte tout en balayant l'assemblée d'un regard menaçant.

Muette de stupéfaction, j'écarquille les yeux. Il sait que je ne peux pas répondre à sa question sans m'attirer les foudres de mes ennemis. Mais il me rassure en me faisant comprendre d'un seul regard que ce n'est pas son objectif. Je jette un coup d'œil discret en direction d'Alicia pour observer sa réaction. Ses yeux toujours aussi froids et cruels sont rivés sur moi. Mais sa respiration saccadée laisse percevoir son angoisse. Je détourne la tête, satisfaite, de voir que la situation est en train de lui échapper.

Declan se lève, écarte les bras et tourne sur lui-même. Ses traits sont durs, fermés, déterminés. Ses prunelles sombres scannent l'assemblée. Il ne dit rien. Inutile, tout le monde semble avoir compris l'avertissement. À présent, je suis sous sa protection et celle de son frère. Ses deux potes postés sur l'estrade, réservée en principe aux enseignants, scrutent à leur tour les étudiants qui leur font face d'un regard menaçant, les bras croisés sur le torse. Tout comme des flics le feraient pour pousser un suspect à passer aux aveux. Moi-même, je me sens prête à avouer n'importe quoi tellement ces trois jeunes hommes, venus pour prendre ma défense, m'impressionnent. Grâce à leur intervention inespérée, je sens que mon moral en berne remonte en flèche tandis que ma conscience entame un rock endiablé.

Mon sauveur reprend sa place en face de moi et me sourit.

— T'as plus rien à craindre, petite sauvageonne.

Petite sauvageonne ? Lui et son frangin ne me feraient pas un « remake » de Game of Thrones par hasard ?

Je suis encore en plein délire quand Declan se penche et dépose un baiser léger sur ma joue. Je me crispe tandis que ce con se marre. Mais quand son téléphone émet un bip, il reprend son sérieux, déserte sa place et traverse l'allée centrale d'une démarche assurée. Arrivé devant la porte, il fait signe à ses équipiers de le rejoindre. Tout en souplesse, ses deux potes sautent de l'estrade. Mais avant de sortir, Declan se tourne dans ma direction :

— Aïden t'attend à la fin du cours. Rejoins-le sur le parking.

Son regard vole au-dessus de l'assemblée et s'arrête sur Alicia.

Putain, il sait !

Puis il ajoute sans lâcher ma persécutrice des yeux :

— Et ne traîne pas en chemin, Marlow.

Ce qui signifie que personne n'a intérêt à m'empêcher de sortir. Je saute sur mes pieds et souris de toutes mes dents.

— J'y serais.

Au moment où les trois footballeurs s'apprêtent à quitter la salle de cours, le prof entre en scène.

— M. Price, c'est toujours un plaisir de vous revoir, déclare ce dernier sur un ton amusé.

Declan le salue d'un signe de tête :

— Un plaisir partagé M. Campbell. Nous partions à l'instant. Ravi de vous avoir revu.

— Vous ne trouvez pas cela curieux que vous soyez ici, l'arrête le professeur, alors que je viens à l'instant de m'entretenir avec votre frère dans le couloir ?

Declan se marre.

— Que voulez-vous, Professeur, commence-t-il sur un ton ironique, le monde est petit. Et Stanford insignifiante à l'échelle mondiale.

La porte se referme et le professeur, pas dupe, laisse échapper un petit rire avant de s'excuser de son retard, nous expliquant avoir été retenu par un élève de second cycle. Comprenant qu'Aïden et Declan ont orchestré toute cette mise en scène, je fais un gros effort pour ne pas éclater de rire.

Il y a toutefois une question qui me turlupine. Pourquoi les frères Price font-ils tout cela pour moi ?

CHAPITRE 11

Marlow

À la fin du cours, je range mes affaires, ramasse le sac contenant les livres que Declan m'a remis. Quand je passe les lanières sur mon épaule, je m'affaisse sur le côté.

La vache c'est lourd !

Un sourire flotte sur mes lèvres en repensant à la scène avec Declan, qui m'a valu de passer l'heure la plus agréable de la semaine. Plus d'insultes désobligeantes, plus de surnom, plus de boules de papiers expédiés en pleine tête contenant des dessins obscènes. Le calme après la tempête.

Le rêve absolu.

Quand je me lève pour quitter la salle, chargée comme une mule, une fille m'attrape par le bras. Je ne la connais pas, crois même ne l'avoir jamais vu. En revanche, elle, me connaît.

— Marlow, commence-t-elle toute timide qu'elle en est presque ridicule avec sa tenue de *sexy girl*. Tu pourrais refiler mon numéro de téléphone à Declan ?

Je la fixe les yeux ronds.

— Pour quoi faire ?

Je vous l'ai déjà dit, il m'arrive parfois de poser des questions stupides. Celle-ci en est un bel exemple !

Je vois qu'elle est mal à l'aise. Elle a les cheveux châtons, les yeux noisette et un joli visage. Mignonne, sans plus.

— Pour... enfin..., bafouille-t-elle en se dandinant dans sa jupe ultracourte et son T-shirt moulant qu'il lui sert de seconde peau.

Je suis sûre qu'elle a dû payer le prix fort pour s'offrir ces quelques bouts de tissus qui n'ont pas l'air des plus confortables. Sans compter qu'il doit faire guère plus de quinze degrés dehors et qu'elle doit vraiment se les geler.

Pourquoi s'inflige-t-elle une telle torture, sérieux ?

Décidant que tout compte fait, je ne tiens pas à en savoir davantage sur ses motivations, je tends la main, paume ouverte vers l'extérieur.

— OK, donne ! je lâche, exaspérée.

Elle pose un petit morceau de papier plié en quatre avec délicatesse dans le creux de ma main, comme s'il s'agissait d'un précieux sésame, tout en me souriant de toutes ses dents.

— Merci, Marlow. Je te revaudrai ça.

Puis elle se sauve sans me laisser le temps de répliquer. Quand j'arrive dans le couloir, je suis aussitôt harcelée par une horde de filles en minijupe qui me proposent de devenir mes meilleures amies. D'autres qui veulent que nous sortions ensemble un de ces jours afin que nous fassions plus ample connaissance. À condition que les frères Price soient présents, cela va de soi.

Ben voyons !

Les propositions sont si nombreuses que je ne sais plus où donner de la tête. En moins d'une heure, me voilà devenue la fille la plus populaire du campus. Celle qu'il faut coûte que coûte fréquentée.

J'hallucine !

Lorsqu'enfin, je parviens à me dépêtrer de toutes les admiratrices hystériques du receveur de l'équipe de football et de son frère businessman, je suis exténuée et à bout de nerfs. Je cours comme une folle pour échapper à toute autre demande, serrant entre mes doigts, les mots doux et les numéros de téléphone rédigés à l'attention de Declan et d'Aïden.

Les femmes sont complètement cinglées. Toutes bonnes à enfermer. Voilà la seule conclusion à laquelle je parviens lorsque je déboule sur le parking, hors d'haleine. Quand j'aperçois Aïden, qui m'attend appuyé contre l'aile de sa voiture de sport, je fais la chose la plus stupide de toute ma courte existence. Je me jette dans ses bras et mes nerfs, mis à rudes épreuves, lâchent d'un seul coup. Résultat, je me mets à pleurer.

Il me serre contre lui.

— Tout va bien, petite sauvagonne. Je suis là.

Je renifle et secoue la tête, le nez enfoui dans sa chemise blanche que j'inonde allègrement.

— Pourquoi ? je demande entre deux sanglots.

Il me relève le menton et me scrute tandis que mes larmes continuent de se déverser sur mes joues. Je serais incapable de dire pourquoi je me mets dans un état pareil. La fatigue, la faim, la pression accumulée... Allez savoir.

— Pourquoi, quoi ? me demande Aïden.

— Pourquoi es-tu toujours là ? Pourquoi fais-tu tout cela pour moi ? je hoquette les yeux noyés, le nez rouge.

Je ne dois pas être belle à voir, mais je m'en fiche.

— Parce que j'en ai envie.

Je le dévisage, les yeux plissés pour marquer mon scepticisme.

— Et si je n'avais rien à t'offrir en retour ?

Il rit et m'embrasse sur le front. Une fois de plus je me crispe, ne supportant pas que quelqu'un me touche de cette manière, puis m'écarte de lui. Il ramasse mes affaires, que j'ai laissées tomber au sol, et les balance sur la banquette arrière. Ensuite, il me saisit par les épaules et plonge son regard mordoré dans le mien.

— Et si je n'attendais rien en retour ? Si le simple fait de te voir heureuse me suffisait, t'en penserais quoi ?

— Je te répondrais que ce n'est pas possible. Qu'une telle abnégation n'existe pas.

Il se mord la lèvre en souriant.

— Placer le mot abnégation dans une conversation n'est pas donné à tout le monde, plaisante-t-il. Cela dit, tu as tort.

Je médite sur sa réponse, tout en essuyant mes joues humides d'un revers de main. Je m'aperçois que mes poings serrés emprisonnent toujours les billets doux des adoratrices de mes deux *super-héros*, fixe Aïden et lui montre ce que je tiens entre mes doigts.

— C'est pour toi et ton frère.

Il fixe mes mains d'un œil circonspect.

— Qu'est-ce que c'est ?

Lui mettant les papiers quasiment sous le nez, j'énumère :

— Numéros de tel, propositions indécentes, rendez-vous galants de la part de tes groupies et de celles de ton frère.

Une main posée sur le capot de sa voiture, il est plié en deux.

— J'en fais quoi ? je m'énerve en tapant du pied.

Il me désigne la poubelle à l'entrée du parking, toujours mort de rire quand soudain une idée me traverse l'esprit.

Je fourre les morceaux de papier dans mon sac et me fends d'un sourire espiègle.

— Bon, quand tu auras fini de te bidonner, on pourra peut-être y aller ?

Il se redresse, reprend son souffle et pointe son index sur mon sac.

— Que comptes-tu en faire ?

— Je t'expliquerais dans la voiture, dis-je sur un ton mystérieux en contournant le coupé sport et monter à l'intérieur.

— Il m'est venu une idée.

Il secoue la tête et son sourire malicieux réapparaît.

— Une idée venant de toi me fait craindre le pire, dit-il en grimant à son tour dans son bolide.

J'attends qu'il soit installé derrière le volant pour répliquer :

— T'inquiète, je gère.

Lorsque nous sortons du parking, tous les étudiants nous observent comme si nous étions des bêtes de foires. Être le nouveau centre d'intérêt du campus ne me réjouit pas des masses. J'ignore d'ailleurs comment ils ont fait pour obtenir mon numéro, mais mon téléphone est saturé de messages. Je ne vous parle même pas de ma boîte vocale. J'en ai eu tellement marre de le sentir vibrer dans ma poche, au point d'en avoir la tremblote comme si j'avais chopé la maladie de Parkinson, que j'ai fini par l'éteindre. À présent, je n'ose plus le rallumer de peur qu'il m'explose au visage. On ne sait jamais. Mais oublions ça, j'ai des trucs bien plus urgents à régler.

Je sors la liasse de papier et pose le petit monticule sur mes genoux. Je sens le regard d'Aïden se poser sur moi, et jubile intérieurement. Il m'observe du coin de l'œil, un petit sourire en coin.

— Qu'est-ce que tu fous ?

— Je tente d'établir des statistiques, je lui réponds d'un ton vague, absorbée par ma tâche.

Je trie un à un les morceaux de papier. À droite ceux adressés à Declan, à gauche ceux à l'attention d'Aïden.

— Quel genre de statistique ?

— Je cherche à déterminer lequel d'entre vous a le plus grand nombre d'admiratrices déjantées.

Il se tourne vers moi et m'adresse son sourire qui tue. Celui du charmeur invétéré. Je cligne plusieurs fois exagérément des yeux et mets ma main en visière.

— Arrête, merde ! Tu es en train de m'éblouir là, avec ton sourire étincelant.

Son rire résonne dans l'habitable. Je me penche et ouvre la boîte à gants. Au milieu des boîtes de préservatifs, je finis par dénicher ce que je cherche. Avec un petit sourire victorieux, je chausse les lunettes de soleil, trop grandes pour moi, qui doivent me faire de gros yeux de mouche, puis me tourne vers Aïden.

— Maintenant, tu peux sourire autant que tu veux. Je ne crains plus d'être aveuglée, je suis parée.

Il me fixe d'un air ahuri, avant d'exploser de rire. Pour marquer mon mécontentement, je lui file un coup de poing dans l'épaule pour qu'il arrête de se payer ma tête, même si je sais que je l'ai bien cherchée. Il continue de se marrer au point qu'il en a presque les larmes aux yeux.

— T'es complètement allumée comme nana, Marlow, me dit-il en me retirant ses lunettes du nez.

— Ouais, je grogne. Eh bien, c'est mieux que d'être considérée comme une allumeuse. Je le prends donc pour un compliment. Merci, Aïden.

Cela doit faire dix bonnes minutes que nous avons quitté

l'enceinte de l'université. Je m'étonne de ne pas m'être inquiéter de notre destination plus tôt. C'est tellement inhabituel chez moi que je m'entends le révéler à Aïden. Pourtant ma bouche n'a pas reçu l'autorisation de s'exprimer. Je ne sais pas ce qu'il se passe en ce moment, mais mon corps, mon esprit, mon cerveau semblent avoir décidé de fonctionner indépendamment les uns des autres.

Je souffre peut-être d'un dédoublement de la personnalité, qui sait ?

— J'ai confiance en toi, je lâche donc. Comme ce n'est pas dans mes habitudes, ça me fait un peu peur.

Surpris par ma franchise, il abandonne la route des yeux un instant pour les focaliser sur moi.

— Ce n'est pas dans mes habitudes, non plus, Marlow. Mais avec toi c'est comme une évidence.

Comprenant ce qu'il veut dire, j'approuve d'un hochement de tête.

— Ça n'a rien à voir avec une attirance physique, je précise pour qu'il n'y ait aucun malentendu entre nous.

— Je sais, Marlow. Mais rassure-toi, je ne suis pas attirée par toi de cette manière.

J'en conclus que je ne suis pas assez jolie pour lui. Vexée, je me renfrogne.

Faudrait savoir ce que tu veux, me crie une petite voix furibonde dans ma tête.

Je montre à Aïden la liasse que j'ai fini de trier.

— Il est vrai que tu as l'embarras du choix avec toutes ces filles super canon qui te tournent autour.

Il secoue la tête, se gare sur le bas-côté de la route, puis coupe le moteur.

— Je pense qu'il est temps que nous ayons une petite discussion tous les deux.

Je n'aime pas le ton qu'il prend.

— Tu penses que c'est le bon moment, là ? je demande, d'une toute petite voix.

Un rire bref sort de ses lèvres. Il pivote sur son siège pour me faire face et rive ses yeux aux miens.

— Tu es très belle, Marlow, commence-t-il. N'en doute pas une seconde. Sûrement la plus belle femme que j'ai jamais vue de ma vie. J'ai même eu du mal à croire que tu n'avais que dix-sept ans.

Il marque une pause comme s'il hésitait à poursuivre. Tandis que moi je le fixe bouche bée.

— J'avoue que te faire l'amour m'a tout de suite effleuré l'esprit la première fois que je t'ai vu. Mais ce serait une erreur.

Gênée par ses propos, je dois être rouge coquelicot, là. Tandis que lui rigole de ma confusion.

— Notre relation n'irait pas très loin et gâcherait les moments agréables que nous partageons. Cette complicité qui est en train de naître entre nous, Marlow est beaucoup trop rare et précieuse pour la bousiller. Tu es une bouffée d'oxygène dans ma vie.

Je fronce les sourcils.

— Pour faire court, je te plais, mais tu ne veux pas de moi, alors restons bons amis, je réplique d'une voix acerbe. C'est bien ça ?

Il se rembrunit.

— Putain ! Tu cherches quoi, là, Marlow ? Si on parlait un peu de toi. Ressens-tu du désir pour moi ?

Je baisse les yeux, mais il m'oblige à le regarder.

— Je ne crois pas, finis-je par lui avouer.

Ma réponse le fait rire. Il n'est donc pas fâché. C'est déjà ça.

— C'est bien ce qu'il me semblait. En revanche, tu veux que moi j'en éprouve pour toi, si j'ai bien compris ? Tu ne trouves pas ça un peu contradictoire ? me demande-t-il sur un ton moqueur.

— Peut-être un peu, je murmure de mauvaise foi, tout en m'enfonçant dans mon siège.

Il secoue la tête en ricanant, redémarre le moteur, puis s'engage dans la circulation. Le silence règne dans l'habitacle.

— Tu veux que je te confie un truc ? me demande-t-il tout à coup.

Je me redresse sur mon siège.

— Si c'est un truc du genre interdit au moins de dix-huit ans, évite.

Il soupire, puis se marre.

— Il ne se passera jamais rien entre nous.

Je serai presque déçue.

— Sauf, bien sûr, si c'est toi qui en prends l'initiative. Je suis un homme, Marlow, m'annonce-t-il et...

— Pour être franche, ça serait difficile de ne pas le remarquer, je le coupe.

Il rit.

— T'est pas croyable ! On ne peut pas rester sérieux une seconde avec toi ! Bref, je voulais que tu saches que si un jour tu te pointes devant moi et que tu commences à me toucher de manière explicite, je serais incapable de te résister. Oui, j'ai envie de toi par moments, bien que tu sois emmerdante au possible, pas sortable et que tu me tapes sur les nerfs la plupart du temps. Ou peut-être à cause de tout ça. Je n'en sais rien.

J'éclate de rire.

— T'as perdu, je lui lance.

Il me fixe d'un air interrogateur.

— De quoi parles-tu ?

— Declan te bat de trois points. Le score est de trente-deux pour

lui, et vingt-neuf pour toi.

Il lève les yeux au ciel.

— Bon sang, qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? se plaint-il.

Je prends un des mots doux qui le concerne et commence à le lire à voix haute :

— *Aïden, je rêve de tes mains sur mon corps, de ta bouche sur mes seins, mon ventre. De te sentir entre mes cuisses. Si t'es intéressé, appelle-moi. Charlène.*

— Waouh ! C'est chaud ! je commente. Alors qu'est-ce qu'on lui répond ? je demande en riant.

— On ?

— Oui, on ! je confirme. J'ai entendu dire qu'il fallait toujours répondre à ses fans.

Il soupire bruyamment.

— Je ne suis pas une star.

Puis il me coule un petit regard en biais.

— Pas assez audacieuse, cette Charlène. On l'oublie.

— OK ! je réponds en froissant le papier. Suivante.

Je déplie le mot et mes yeux s'arrondissent.

— La vache ! je lâche. Comment peut-on écrire des cochonneries pareilles à quelqu'un qu'on ne connaît pas ?

— Là, tu m'intéresses, me dit-il en arquant plusieurs fois les sourcils avec un regard lubrique.

— Très bien.

Je commence ma lecture :

— *Aïden, je rêve de ton corps viril au-dessus du mien. De ta langue me léchant, me fouillant dans tous les recoins de mon intimité. Tu pourras disposer de moi, comme bon te semble. Par-devant, par-derrrière si le cœur t'en dit...*

Je me stoppe net en voyant ce qui suit.

— Mais c'est dégoûtant ! je m'exclame. C'est possible de faire ça ? Je crois que je vais en rester, là, sinon je vais vomir.

— Dommage. Ça me plaisait bien à moi. Celle-ci, tu peux la garder, conclut-il en riant.

— Beurk ! J'espère que t'es immunisé contre les MST.

— Mes antivirus sont dans ma boîte à gants.

— Un conseil, mets en plusieurs à la fois.

— Tu deviens une experte, on dirait.

— Avec ce que je viens de lire et tous les dessins qu'on m'a fait parvenir cette semaine, mon éducation sexuelle est complète !

— Ce n'est que de la théorie. Il ne te reste plus qu'à mettre tout ça en pratique.

J'écarquille les yeux, outrée.

— Ça va pas la tête !

— C'est bien ce que je pensais. Tu n'as jamais été avec un homme, Marlow.

Je fais la moue.

— Me voilà démasquée. De toute façon, je ne suis pas encore prête.

— Tu as peur ?

— Non, la peur c'est un sentiment qui se contrôle. Je n'en ai tout simplement jamais eu envie. Je ne vais pas coucher avec un mec qui ne me plaît pas et qui ne me fait rien ressentir pour faire plaisir à tout le monde. Et je me fous de ce que les autres en pensent.

Je crois que pour une fois je viens de le scier parce qu'il ne dit plus rien.

Je remarque soudain que nous traversons le quartier chic de Palo Alto. Des maisons luxueuses entourées de hauts murs d'enceinte se succèdent le long de la route bordée de palmiers.

— La classe ! Où m'emmènes-tu ?

— Chez moi !

— Hein ?

— J'aimerais me changer. J'en ai marre de porter ce costume.

— Ça te va bien pourtant.

— Des talons hauts et une robe sexy t'iraient terriblement bien, ce n'est pas pour autant que tu te sentirais à l'aise dedans.

— Pas faux !

— Ensuite, on pourrait aller au King, si ça te branche ?

Je tape dans mes mains et roule des yeux. Je crois que les sales manies de Jody m'ont déteint dessus. Aïden rigole.

— En fait, je suis une sorte d'attraction pour toi, non ?

— Tu serais plutôt une agréable distraction, rectifie-t-il.

— Voilà à quoi j'en suis réduite, je rétorque, d'une petite voix plaintive.

Il stoppe la voiture devant une maison. Que dis-je ? Une demeure, une résidence, une bâtisse, un hôtel particulier ? Je ne sais même pas dans quelle catégorie la ranger. Je n'ai jamais vu un endroit tel que celui-ci. Faite de verre, de bois et d'acier enchevêtrés, l'immense demeure d'architecture moderne doit être aussi grande qu'un des blocs de mon ancien quartier. Au moins trois mille mètres carrés sont répartis sur deux étages dont les façades tapissées d'immenses baies vitrées donnent directement sur un parc de plusieurs hectares arboré de chênes centenaires.

Bouche grande ouverte, j'en reste sans voix. Quand je prends conscience du gouffre social et culturel qui nous sépare, Aïden et moi, la sensation est aussi violente qu'un uppercut.

Repensant à la dernière chose qu'il m'a dite me qualifiant d'*agréable distraction*, je prends soudain conscience que je ne suis pas à

ma place, n'étant en réalité pour lui qu'une putain de distraction !

Avant de devenir sa putain tout court, me souffle ma conscience.

Effrayée par cette idée, j'ouvre la portière, sors de la voiture et m'enfuis en courant.

CHAPITRE 12

Marlow

Au moment de franchir le portail, je percute un individu à la carrure massive avec une violence inouïe. Sonnée par l'impact, je manque de tomber à la renverse, mais deux mains me rattrapent de justesse et me collent contre un torse dont j'ignore l'appartenance. Un parfum masculin me parvient dans une sorte de torpeur étrange. Quand je lève les yeux pour voir qui j'ai heurté de plein fouet, je me retrouve nez à nez avec un homme aussi séduisant qu'effrayant.

Dorian !

Celui-ci affiche une expression impénétrable. Ses traits sculptés dans le marbre sont aussi durs et froids qu'un bloc de glace. Ses yeux d'un bleu cobalt me sondent, me fouillent, m'analysent et me voilà projetée dans un abîme insondable. La noirceur que je perçois dans son regard me glace le sang et aussitôt toute une série d'alarmes se déclenche en moi, tandis qu'une petite voix dans mon esprit me crie : ATTENTION DANGER.

Prise de panique, je tente de me dégager de l'étau de ses bras qui m'encerclent et me retiennent prisonnière. Je tente de me débattre. Mais n'ayant rien mangé de la journée mes forces m'abandonnent rapidement et mes jambes se mettent à trembler avant de me lâcher d'un seul coup. À l'instant même où je perds connaissance Dorian me rattrape de justesse, m'évitant de m'effondrer à ses pieds. Il me prend dans ses bras et me transporte à l'intérieur. Le fait d'être blottie contre lui et de sentir la chaleur de son corps musclé contre le mien me fait frissonner.

Plus tard, lorsque j'ouvre les paupières, je me sens un peu désorientée. Afin de reprendre mes marques, j'observe avec attention le lieu où je me trouve. Le lit dans lequel je suis allongée est tellement confortable que j'envisage d'y élire domicile. Je fixe l'immense paroi vitrée qui s'ouvre devant moi et à travers laquelle je distingue les

branches des arbres ballottées par le vent et le bleu du ciel parsemé de nuages.

Je promène mon regard sur l'espace qui m'entoure. Les meubles en bois blonds qui peuplent la pièce s'harmonisent parfaitement avec les murs aux subtiles nuances de beige tapissés de photographies immortalisant des paysages de toute beauté. Je me redresse pour admirer ce que je considère comme des œuvres d'art. Les couleurs qui se détachent de ces clichés leur confèrent du relief et de la profondeur, comme s'ils avaient été créés en trois dimensions.

Quand la porte s'ouvre sur Aïden et qu'il pénètre dans la chambre, j'ai encore les yeux rivés sur les photographies. Il traverse la pièce en deux enjambées et vient s'asseoir sur le lit. Lorsque je sens le matelas s'enfoncer à mes côtés, je mets fin à ma contemplation. Il me sourit et me caresse les cheveux du plat de la main avec une infinie douceur. Je tourne mon visage vers lui et lui souris.

— Ces photos sont magnifiques.

Il rend mon sourire et hausse les épaules.

— Elles ne sont pas trop mal réussies, en effet.

— Pas trop mal réussi, tu plaisantes ? Ce sont de véritables chefs-d'œuvre.

Le voyant fuir mon regard, je comprends qu'il en est lui-même l'auteur.

— C'est toi l'artiste qui les a prises, n'est-ce pas ?

Il semble ennuyé d'avoir été percé à jour.

— Comment as-tu deviné ?

— À la manière désinvolte dont tu m'as répondu.

— Désinvolte, tu trouves ?

J'élude sa question.

— Tu devrais envisager de les exposer dans une galerie.

— Ce n'est qu'un passe-temps.

— Je...

— Laisser tomber, me coupe-t-il sur un ton sec. Et je te demanderais de bien vouloir garder ça pour toi.

Voyant qu'en insistant je lui pose un problème, je préfère abandonner. Il a le droit d'avoir des loisirs.

— J'emporterai ton secret dans ma tombe, promis. Croix de bois, croix de fer...

Il se marre comme à chaque fois que j'ouvre la bouche. Je devrais peut-être envisager une carrière de comique. J'aurais au moins un admirateur qui apprécie mes vannes pourries.

— T'en fais pas un peu trop, là ?

Il prend soudain un air sérieux.

— Je n'aime pas quand tu me regardes comme ça, je lui dis en battant des cils pour tenter de l'amadouer, voulant éviter

l'interrogatoire qui va suivre.

Il secoue la tête et fronce les sourcils.

— Pourquoi t'es-tu sauvée comme une fusée tout à l'heure ? me demande-t-il en déposant un sachet en papier entre mes mains, sans me lâcher des yeux.

Je me dérobe à son regard inquisiteur, en baissant la tête. Mais il me saisit le menton pour m'obliger à le regarder.

— C'était trop pour moi tout ça, je lui réponds en lui désignant le décor qui nous entoure. Quand on sait d'où je viens.

— L'important, ce n'est pas d'où tu viens, rétorque-t-il, mais qui tu es, Marlow.

— Et je suis qui, selon toi ?

— Une jeune femme spirituelle, drôle, intelligente, courageuse qui se bat pour atteindre ses objectifs, quelles que soient les difficultés qu'elle rencontre.

Je suis sidérée par l'image qu'il a de moi.

— Je ne suis rien de tout ça. Sauf drôle et encore. Les personnes appréciant mon humour étant plutôt rares.

Il pointe l'emballage qu'il a déposé sur mes genoux.

— Tais-toi et mange. Dorian ne sera pas toujours là pour te soutenir quand tu t'effondres.

La simple évocation de son frère me hérisse les poils et me glace le sang. Et quand on parle d'un prédateur, il n'est jamais bien loin. Je le vois entrer dans la pièce. Il m'observe avec attention, une lueur diabolique et arrogante au fond des yeux.

— J'espère que tu lui as fait signer un contrat de confidentialité avant de l'amener chez toi, lance-t-il à son frère sur un ton cassant.

Quand Aïden s'esclaffe, je me dis qu'il prend des risques. Mais après tout, c'est sa vie qui est en jeu, pas la mienne.

— Lui faire signer un contrat de confidentialité ne servirait à rien.

Dorian plante ses prunelles assombries dans celles de son frère.

— On était d'accord, Aïden.

— Avec elle, c'est différent.

J'ai bien envie de lui demander en quoi c'est différent avec moi mais je me ravise et attaque mon hamburger. C'est tellement bon que je ne peux m'empêcher de gémir de satisfaction. Dorian me foudroie du regard.

— Quoi ? je demande la bouche pleine.

Après m'avoir fusillé du regard, à présent, il m'ignore royalement comme si j'étais une petite chose insignifiante à ses yeux.

— En quoi serait-elle différente des autres gonzzesses que tu te tapes ?

— Elle n'a que dix-sept ans.

— Tu plaisantes ? Cette fille ne peut pas avoir dix-sept ans.

Regarde-la.

Aïden rigole. Tandis que moi je bouillonne intérieurement en écoutant Dorian parler de moi comme si je n'étais pas dans la pièce. Il commence vraiment à me taper sur les nerfs celui-là. Et quand je m'énerve, le résultat est souvent catastrophique. Mais je ne peux pas m'en empêcher d'intervenir, levant le doigt et le fixant d'un regard effronté.

— J'en aurai dix-huit, le 6 novembre prochain, je précise sur un ton exaspéré.

Il me jette un regard noir, espérant me faire taire.

— Tu parleras quand on t'interrogera.

— Désolée, mais ça ne va pas être possible ! je rétorque d'une voix forte, agacée par son comportement de mâle dominant.

— Elle n'a pas appris à se taire ? demande Dorian à son frère d'un air consterné.

Aïden éclate de rire.

— Il faut croire que non. D'où l'inutilité d'un contrat de confidentialité. Marlow n'a aucun filtre. Elle dit tout ce qui lui passe par la tête.

Pas tout, non. Car je ne suis pas certaine que son frère apprécierait que je lui expose ma façon de penser.

Lorsque les yeux menaçants de Dorian se posent sur moi, je jurerais qu'il cherche un moyen efficace de se débarrasser de moi. J'en ai même des palpitations. Je lui souris avec insolence, puis attaque mon milk-shake à la vanille en faisant un maximum de bruit avec ma paille pour l'énervier. Mais Dorian n'a pas la réaction à laquelle je m'attendais. Très calme, il enfonce ses mains dans ses poches, puis se tourne vers son frère.

— Arrange-toi pour qu'elle ne nous crée pas d'ennuis.

Au moment où il me fixe, un frisson désagréable s'agrippe à ma nuque. Je n'ose plus bouger tandis qu'un courant électrique me transperce de part en part. Son magnétisme me coupe le souffle.

— Toi, t'as intérêt à te tenir tranquille, me dit-il sur un ton qui n'admet pas d'être contredit.

Sa voix rauque et intimidante me rentre sous la peau, provoquant en moi une sensation de malaise indescriptible. Ses yeux me provoquent en duel. Mais la menace que je perçois au fond de ses prunelles est bien réelle et me force à abdiquer. D'un simple regard, Dorian vient de me faire comprendre qu'il ne joue pas et qu'il est prêt à me détruire si je me mets en travers de sa route. Quand je hoche la tête pour lui confirmer que le message est bien passé, il tourne les talons et sort de la pièce. Et enfin, je respire. Cinq minutes après son départ, je tremble encore. Cet homme séduisant aux prunelles dévastatrices me fait peur. Il y a chez lui quelque chose d'intrigant et

de démoniaque. Mon instinct me dit que je dois l'éviter. Et pour une fois, je pense que je vais l'écouter.

CHAPITRE 13

Marlow

Après m'être remise de mon malaise, Aïden et moi avons étudié ensemble dans sa grande pièce à vivre. Ensuite, vers le coup des vingt-et-une heures, il m'a raccompagné en voiture jusqu'à mon dortoir. Durant le trajet ni l'un ni l'autre n'a reparlé de Dorian.

Les quinze jours suivants se sont déroulés dans un calme relatif, si l'on exclut les allées et venues des étudiants se pressant en masse dans les amphis pour obtenir la meilleure place, ainsi que la file interminable à la cafétéria toujours pleine à craquer à l'heure du déjeuner. Sans compter le distributeur de café pris d'assaut qui nécessite de faire la queue une bonne vingtaine de minutes pour avoir sa ration quotidienne de caféine. Comme je ne peux pas m'en passer, je me plie volontiers à ce rituel.

Pourtant, malgré les nombreuses matières que j'étudie avec assiduité et l'agitation qui règne dans le campus, le souvenir des prunelles glaciales de Dorian plongées dans les miennes ne cesse de me hanter. Il a planté ses griffes profondément en moi et je n'arrive pas à m'en dépêtrer.

Comment d'un seul regard un homme peut-il vous chambouler à ce point et mettre à mal toutes vos défenses ?

Suite à cet épisode, Declan est régulièrement passé me voir avec Jason et Matt, ses deux équipiers, pour s'assurer que tout allait bien pour moi. Tenant à faire comprendre par sa seule présence aux étudiants qui nous entourent qu'ils n'ont pas intérêt à m'approcher, jouant à la perfection son rôle de garde du corps qu'Aïden lui a assigné.

J'apprécie sa sollicitude et celle d'Aïden. Vraiment. L'inconvénient de toute cette surprotection, c'est qu'elle m'isole un peu plus chaque jour des autres élèves. Je devrais y être habituée, car depuis ma plus tendre enfance, j'ai toujours été seule. Pourtant ici

cette solitude me pèse davantage. D'autant plus que Jody et moi, n'ayant pas le même planning, nous ne nous retrouvons qu'au déjeuner et le soir après les cours. Pas suffisant pour égayer mes journées.

Bref, on peut donc en conclure que ma popularité se retourne contre moi. Les filles ne viennent me parler que pour me demander le numéro de téléphone d'un des frères Price. Ce que je m'abstiens de faire. Tandis que les garçons me fuient comme la peste de peur de se prendre une raclée par l'un des joueurs baraqués de l'équipe de football.

Là-dessus, mes cauchemars n'ont fait qu'empirer et je me réveille toutes les nuits sous le coup des quatre heures du matin. Comme il m'est impossible de me rendormir, je n'y arrive jamais, je me lève, enfile un jogging, sors de la chambre puis traverse les couloirs déserts dans un silence profond qui m'indique que tout le dortoir est encore endormi.

Quand je me retrouve dehors dans la fraîcheur ambiante, je me mets à courir dans les allées éclairées du campus, pendant qu'il fait encore nuit. Ce n'est que lorsque le soleil décide de faire son apparition que je reprends le chemin du retour, me rendant directement aux douches pour ne pas réveiller ma colocataire.

À cette heure matinale, je n'y rencontre jamais personne. Une fois propre et habillée, je me dirige vers la cafétéria pour prendre un copieux petit-déjeuner, profitant de la tranquillité qui règne dans les lieux. C'est l'unique moment de la journée que je savoure, hormis ceux que je passe avec Aïden. Le reste du temps, je m'ennuie à mourir, au point que les heures durent des décennies et les jours des siècles.

Ce matin, à peine arrivée en cours d'économie, Amanda, une des rares filles de mon groupe qui ose encore m'adresser la parole, m'a invitée à participer à une fête qui aura lieu demain samedi, et qui se déroulera à l'extérieur du campus dans une propriété privée. Voilà, les seuls renseignements dont je dispose. Comme je n'ai pas de voiture, Amanda m'a proposé de venir me chercher. Après avoir hésité un instant, j'ai fini par accepter de l'accompagner à cette fête à condition de pouvoir amener une amie.

Ce vendredi soir en entrant dans ma chambre, je surprends, une fois de plus, Jody endormie sur son bureau. C'est la troisième fois cette semaine qu'elle tombe d'épuisement. Il est donc temps pour moi d'agir avant qu'elle y laisse sa santé.

J'hésite à la réveiller, puis pose une main sur son épaule et la secoue en douceur. Elle ouvre ses yeux encore embrumés par le sommeil et m'observe à travers ses longs cils.

— Tu t'es encore endormie sur ton bureau. Ça t'arrive un peu trop souvent en ce moment.

— Les cours m'épuisent, soupire-t-elle d'un ton las.

Je m'assois sur son lit et la fixe.

— J'aurais peut-être dû t'en parler plus tôt, mais, selon moi, ta méthode de travail n'est pas appropriée.

Elle se frotte les yeux avec ses deux poings fermés, comme le font les enfants. Je la trouve mignonne et attendrissante quand elle fait ça.

— Je ne sais plus comment m'y prendre, m'avoue-t-elle dans un souffle.

Je devine qu'elle est perdue. Elle se couche trop tard et se lève trop tôt afin d'ingurgiter des montagnes d'informations mot à mot. Elle se prend pour un stupide ordinateur. Alors que son cerveau est capable de raisonner.

— Tu dois comprendre ce que tu lis, Jody. Ça ne sert à rien de répéter et répéter inlassablement des phrases qui n'ont aucun sens pour toi. Tu es un être humain, pas un perroquet. Alors sers-toi de ton cerveau.

— J'ai peur de ne pas utiliser le bon vocabulaire, les formulations correctes.

— À partir du moment où tu as compris les notions fondamentales en économie et en finance, ainsi que les termes techniques qui s'y rattachent, tu as tout ce qu'il te faut pour répondre aux questions qui te seront posées lors des examens.

Je lui montre la pile de manuels qui trône sur son bureau et lui dis pour finir de la convaincre :

— Ceux qui ont rédigé ces livres ne sont rien d'autre que de simple mortel comme toi et moi. Non pas des Dieux tout puissants et omniscients. Ils utilisent les mots, les phrases et la syntaxe qui leur correspondent. Ta propre façon de développer et d'expliquer un sujet n'est pas moins efficace ni moins correcte que la leur. Tu dois lâcher prise et te faire confiance. Ne plus t'attarder sur la forme, mais plutôt sur le fond. La compréhension et la réflexion sont les clés de la réussite. Apprendre par cœur dans notre discipline est une technique vouée à l'échec. Ce qui n'est pas le cas en fac de médecine par exemple. Ta manière d'analyser une situation compte énormément pour une entreprise. Garde toujours cette idée à l'esprit.

Ses yeux se brouillent de larmes. Ce qui me prouve qu'elle est à bout.

— Je vais essayer.

— Essayer ne sert à rien, je lui rétorque, impitoyable. Tu le fais, un point c'est tout. Je te garantis que si tu appliques cette méthode de travail, je te donne moins d'un mois pour remonter ta moyenne. Tes résultats ne sont pas à la hauteur de tes efforts et tu t'épuises inutilement. Tu n'as donc rien à perdre et tout à y gagner. À partir d'aujourd'hui, tu arrêtes d'apprendre comme un foutu perroquet et tu

te concentres sur la substance. Tu t'en sortiras très bien.

Elle me sourit et hoche la tête.

— D'accord.

— Maintenant, ferme-moi tous ces bouquins et range-moi tout ce bordel qui traîne sur ton bureau. On va sortir pour s'aérer la tête. Rester enfermée H24, ce n'est bon ni pour ta santé ni pour ton moral. T'es toute pâle, on dirait un zombie.

Jody, n'ayant aucun argument valable à m'opposer ni la force de discuter mes ordres, capitule. Je sais qu'elle a autant besoin de prendre l'air que j'ai besoin de compagnie pour combler ma solitude.

La vie étudiante est difficile et stressante. Les jeunes des universités ne font pas que boire et faire la fête comme la plupart des gens se l'imaginent. Beaucoup d'entre nous doivent travailler dur pour décrocher leur diplôme. Certes, il y en a certains qui parviennent à concilier la brigue, les cours en obtenant de bons résultats, mais ceux-là sont rares. Toutefois, l'université ce n'est pas non plus les travaux forcés et on a aussi le droit de se distraire de temps à autre.

Prenez-moi par exemple. Personne n'est au courant, mais je participe à un cours de musique et je joue du piano deux fois par semaine à l'auditorium. J'aime la musique par-dessus tout.

Ma mère était une grande musicienne. Elle faisait partie du grand orchestre philharmonique de Seattle et elle m'a transmis son virus en me collant devant un clavier à l'âge de deux ans. Depuis, je n'ai jamais cessé de jouer. Quand je le pouvais là où je le pouvais. N'importe où n'importe quand. Souvent dans les gares qui mettent un piano à la disposition des passagers.

Comme Aïden et sa passion pour la photographie, c'est mon jardin secret que je ne partage avec personne. J'aurais trop peur que cela ternisse les seuls souvenirs agréables qu'il me reste de ma mère.

CHAPITRE 14

Marlow

Jody et moi venons de mettre la touche finale à notre tenue vestimentaire. J'ai opté pour une petite robe violette, qui sculpte mon buste jusqu'à la taille et s'évase en corolle au-dessus de mes genoux. J'ai déjà une poitrine généreuse, inutile de dévoiler mes rondeurs. Avec ma paire de bottines, mon perfecto dans une nuance plus sombre, je dois dire que l'ensemble est plutôt réussi. Sur les conseils de Jody, j'ai laissé mes cheveux détachés et de longues mèches brunes indisciplinées retombent en vagues souples sur mes épaules et dans mon dos. Jody, quant à elle, porte une robe bleue sexy, fendue sur le côté. Avec sa silhouette filiforme, ses cheveux blond vénitien, elle a la chance de pouvoir tout se permettre. Je la trouve ravissante.

— Tu vas faire tourner les têtes, je lui fais remarquer en riant.

Elle me détaille de haut en bas, secoue la tête et déclare :

— Détrompe-toi. Toi, tu es captivante.

Elle dit ça pour me faire plaisir et j'apprécie. Même si je sais que je n'ai absolument rien de captivant, loin de là. Brune, de taille moyenne, les yeux marron et rondelette, je suis tout ce qu'il y a de plus banale.

— Merci du compliment.

Dix minutes plus tard, nous montons dans la voiture d'Amanda. Lorsque je lui présente Jody, le courant passe immédiatement entre elles. J'imagine qu'entre blondes on se comprend plus aisément.

Je plaisante.

En fait, je suis soulagée qu'elles parviennent à s'entendre. Car si les deux seules filles que je côtoie ne pouvaient pas se supporter, cela compliquerait mon projet de sociabilisation. Je les écoute parler des mecs sur lesquels elles comptent jeter leur dévolu. Quelque part au fond de moi j'envie leur légèreté, moi qui ne tolère pas qu'un homme me touche.

— Et toi, me demande Amanda, tu as quelqu'un en vue ?

La question qui tue.

— Non. Je ne suis pas intéressée, je rétorque.

— Elle attend celui qui lui fera tourner la tête, intervient Jody.

— Moi, je préfère qu'ils me fassent tourner en orbite, si vous voyez ce que je veux dire, rétorque Amanda.

Sa vanne pourrie nous fait éclater de rire. Je me sens tout excitée à l'idée de me rendre à ma première soirée étudiante. J'ai hâte d'y être. Je ne bois pas, en revanche, j'adore danser et ne me débrouille pas trop mal dans ce domaine. Durant le trajet, les deux blondes qui s'accordent à merveille, discutent des garçons avec qui elles ont couchés au cours de ces deux dernières années. Lorsqu'elles me révèlent le chiffre de leur coup d'un soir, je suis effarée. Car cela fait plus d'une trentaine pour chacune d'entre elles.

— Il y a trois cent soixante-cinq jours par an, me fait remarquer Amanda. Si on y réfléchit bien, ce n'est pas beaucoup finalement.

Vu sous cet angle, ça paraît peu en effet.

— Certaines filles se tapent un mec tous les soirs, surenchérit Jody.

J'écarquille les yeux.

— Tous les soirs, sérieux ?

— Ouais, confirme Amanda.

Je n'en reviens pas. Je fais un rapide calcul. Sur deux ans, cela fait sept cent trente garçons qui leur sont passés dessus, pardonnez-moi l'expression. Vous vous rendez compte ? J'en ai la nausée. Voyant ma mine écœurée, Amanda et Jody se fichent ouvertement de moi. Elles doivent me prendre pour une sainte-nitouche. N'ayant jamais éprouvé de désir, il est possible que je souffre d'un trouble sexuel ? Ce qui serait un comble alors que je n'ai même pas dix-huit ans.

Si cela existe encore de nos jours, je devrais peut-être envisager d'entrer dans un couvent.

Sœur Marlow, ça m'irait bien, non ?

Faut vraiment que j'arrête de me prendre la tête avec ces conneries.

Nous roulons depuis vingt minutes et tout se passe bien. Jusqu'à ce que nous entrions dans le quartier huppé de Palo Alto où là, je commence à avoir des palpitations. Quand Amanda bifurque dans la rue où Aïden et ses frères habitent, je me mets à manquer d'air. Comme je suis assise à l'arrière, Jody et Amanda ne peuvent pas voir l'expression paniquée qui fige mes traits. Je me reprends pour paraître calme et sereine. Mais en fait, je bous intérieurement.

J'ai encore le mince espoir que la fête se déroule ailleurs que chez Aïden, jusqu'à ce que j'aperçoive sa maison illuminée comme un casino de Las Vegas et que j'entende la musique s'échapper des baies

vitrées. À ce moment-là, toutes mes illusions s'envolent, remplacées aussitôt par un profond sentiment d'amertume. J'ignore comment gérer toutes les émotions négatives qui m'assaillent de toute part. Déception, tristesse, colère...

Et soudain, la vérité me saute dessus, me percutant si violemment que j'en perds le souffle quelques secondes. Il ne fait plus aucun doute pour moi qu'Aïden et Declan ne voulaient pas de la présence d'une pauvre orpheline sous leur toit. Voilà la raison pour laquelle ils se sont bien gardés de me parler de cette fichue fête. J'en déduis qu'ils se sont bien foutus de ma gueule tous les deux.

Les traîtres !

La déception et la douleur que je ressens au creux de ma poitrine me fout en l'air. Et ça fait un mal de chien. À tel point que je suis obligé de faire un effort colossal pour ne pas m'effondrer en larmes. Et le seul moyen que je connaisse pour y parvenir est de me raccrocher à la colère qui commence à poindre en moi. Je la laisse enfler jusqu'à ce que le besoin de me venger se fasse sentir et que l'envie de les blesser autant qu'ils m'ont blessée devienne plus forte que la tristesse et le chagrin. C'est à cet instant précis que je décide de tirer un trait définitif sur leur pseudo-amitié.

Voilà où en sont mes pensées chaotiques au moment où Jody se gare dans une rue adjacente, à deux cents mètres de la maison. En voyant que le parking devant la baraque est plein à craquer, je constate avec dépit qu'en dehors de tout l'univers, il n'y a que moi qui n'ai pas été invitée. Un fait qui aura au moins eu le mérite de m'ouvrir les yeux et de savoir à quoi m'en tenir à propos des frères Price.

Jody se tourne vers moi.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Marlow ? Ça va faire près de cinq minutes que tu n'as pas desserré les dents.

— T'en fais pas, ça va, je lui réponds sèchement.

Elle n'insiste pas et nous suivons Amanda qui semble connaître les lieux aussi bien que moi, voire mieux. La pression qui monte en moi est inédite. Ma colère se transforme en rage et colonise chacune des cellules de mon corps. Mon sang n'est plus que de la lave en fusion. Tout mon être un volcan en éruption.

Voilà ce qui arrive lorsqu'on fait confiance à des inconnus. Tôt ou tard, ils vous trahissent.

Je sens que je vais faire un malheur ce soir. Rien ne pourra me soulager tant que je n'aurais pas vu Aïden pour lui en coller une. Qu'il me la rende m'est complètement égal. Je sais comment encaisser les coups. La trahison en revanche me reste en travers de la gorge.

J'entre dans la pièce principale décorée pour l'occasion. Si je n'étais pas aussi remontée, j'aurais sans doute été subjuguée. Mais je vois rouge. Tout a subitement une saveur amère. Même l'eau que me

refile Jody en arrivant, sachant que je ne peux pas boire d'alcool.

Je la remercie d'un signe de tête.

— Tu vas finir par me dire ce qui t'arrive ? grogne-t-elle. On dirait une bombe à retardement, là.

Bien vu !

— Pas maintenant ! je lâche, lui indiquant d'un geste de me laisser tranquille.

— Comme tu voudras, me dit-elle.

Puis elle hausse les épaules et s'éloigne. Pour l'instant, expliquer ce que je ressens m'est impossible. Trop intense, violent, ravageur. Alors pour tenter de m'aérer la tête et remettre de l'ordre dans le bordel qui règne dans mon esprit, je sors dans le jardin. Mais rien n'y fait. Si je ne relâche pas la pression, je sens que je vais finir par implorer. Je déambule sans but dans le parc. Des jeunes sont assis dans l'herbe par petit groupe en train de fumer des pétards. Moi je n'ai aucun moyen d'apaiser la fureur qui m'anime. Ni l'alcool ni la drogue n'étant capables d'en venir à bout. La seule chose qui pourrait me faire du bien, c'est cogner, frapper celui qui m'a mise dans une rage sans précédent.

— Marlow !

Je me fige en reconnaissant la voix d'Aïden.

Il tombe à pic celui-là.

Sans m'en rendre compte, mes pas m'ont conduit au bord de la piscine. Du monde danse autour de moi sans que j'y prête la moindre attention. Mes yeux sont focalisés sur celui que j'attends depuis tout à l'heure et qui s'approche de moi avec un grand sourire aux lèvres que je vais m'empresser de lui faire ravalier.

Je lui laisse à peine le temps d'arriver à ma hauteur et lui expédie mon poing dans la figure. J'entends mes os craquer sous l'impact. L'adrénaline coulant à flots dans mes veines, je ne ressens aucune douleur. Avec une satisfaction malsaine, je vois sa tête partir sur le côté et ses jambes vaciller. Je ne l'ai pas loupé et je m'en félicite.

Il pose une main sur sa mâchoire et me fixe abasourdi.

— Mais putain, t'es complètement malade ! hurle-t-il.

Tout le monde s'arrête de se trémousser sur la piste de danse improvisée et des dizaines de paires d'yeux viennent se river sur nous.

— Tu n'es qu'un sale traître ! je crie à la limite de l'hystérie. Doublié d'un menteur !

À la fin de ma phrase, je me jette sur Aïden et le frappe de toutes mes forces avec mes poings.

Il me saisit les poignets.

— Tu vas te calmer à la fin !

Il tente de me maîtriser, mais je me débats si violemment que je parviens à lui échapper et, avant de m'enfuir, je lui colle une gifle

monumentale. Comme cette fois-ci personne n'est là pour m'intercepter, je me retrouve rapidement dans la rue déserte et je me mets à courir à en perdre haleine. Quand j'entends des pas dans mon dos, j'augmente ma foulée.

— Marlow, attends ! me crie Aïden.

Je ne l'écoute pas et accélère encore. Je m'entraîne tous les jours, alors je peux courir ainsi pendant des heures sans m'arrêter. Au croisement, je prends la direction de mon ancien quartier, ne voulant plus rien avoir affaire avec cet univers superficiel dans lequel évoluent les frères Price. Aïden me talonne, et je constate que lui aussi a une excellente condition physique. Pour le distancer, je fonce tête baissée, jusqu'à ce qu'un torse me percute dans le dos et que deux bras musclés me ceignent par derrière et m'arrachent du sol, me coupant net dans mon élan. Declan tente de me maîtriser, mais je ne me laisse pas faire et me débats de toutes mes forces en poussant un cri de rage.

— Lâche-moi, connard !

Je soulève les jambes et les propulse devant moi. Mes deux pieds percutent Aïden en plein plexus solaire tandis qu'il se précipitait sur moi. Il part en arrière, se récupère et tombe à genoux, le souffle coupé. Je continue à envoyer mes jambes vers l'avant pour déstabiliser Declan qui tangué sur ses jambes et manque de tomber à la renverse.

Aïden se relève, un bras barrant ses côtes, l'autre tendu devant lui, puis il prend une profonde inspiration. Il souffre, je le vois dans son regard. Mais ma fureur est telle que je continue de gesticuler dans les bras de son frère dans le but de lui faire perdre l'équilibre. Celui-ci grogne entre ses dents :

— Si tu veux que je te lâche, t'as plutôt intérêt à te tenir tranquille.

— Va te faire foutre !

Chaque fois que je balance mes jambes vers l'avant, comme si j'étais sur une balançoire, je m'arrange pour que mes pieds ne touchent jamais le sol. Ce qui oblige Declan à supporter tout le poids de mon corps et la violence de mes ruades.

— Bordel, c'est une vraie furie cette gonzesse, lance-t-il à son frère. Fais quelque chose pour la calmer !

Je perçois la colère et la stupéfaction dans sa voix. J'en éprouve une immense satisfaction. Tous deux vont comprendre de quel bois je me chauffe. Téméraire, Aïden tente une approche. Mais lorsque mes bottines effleurent ses pectoraux, il fait un bond en arrière. Alors il change de tactique. Tel un dompteur cherchant à apprivoiser une bête sauvage, il penche le buste en avant, tend les bras vers moi et se met à me parler d'une voix douce, ses yeux noisette cherchant les miens :

— Je ne voulais pas te blesser, Marlow. Pardonne-moi.

Je rue une nouvelle fois et Declan resserre sa prise, me broyant

les côtes. Je ne peux presque plus respirer. Mais n'abandonne pas pour autant.

— Enfoiré ! je rugis. Te pardonner, alors que toute la planète était au courant que tu organisais cette putain de soirée, sauf moi, je lui crache au visage.

J'ai hurlé si fort que j'ai l'impression que mes cordes vocales m'ont lâchée.

— Ma seule intention était de te protéger, me dit-il.

Je n'en crois pas un mot.

— Dis plutôt que tu ne voulais pas de ma présence dans ta baraque de bourge. J'aurais dû me douter que je n'étais pas assez bien pour toi et ta famille.

— C'est faux ! se défend-il. Tu comptes pour moi, Marlow.

— menteur ! Tu cherches encore à me manipuler.

— Tu te trompes, Marlow. Je ne suis pas comme ça. Donne-moi au moins une chance de te prouver que tu as tort. Que tout ce que tu penses est faux et irrationnel.

J'arrête de me débattre avec Declan. D'une part, parce que ma colère est en train de retomber. D'autre part, parce que les bras de Declan qui me compriment le thorax m'empêchent de respirer. Je suis au bord de l'évanouissement.

— Lâche-la, lui ordonne Aïden. Tu vas finir par lui faire mal.

— T'es sûr ? lui demande Declan sur un ton anxieux.

Aïden fixe son frère.

— Oui. Je vais lui parler.

— Et tu crois qu'elle va t'écouter ?

— Je lui fais confiance, lui dit-il sur un ton convaincu.

Declan desserre légèrement sa prise.

Aïden écarte les bras.

— S'il te plaît, Marlow. Laisse-moi t'expliquer pourquoi j'ai agi ainsi.

Le regard suppliant qu'il pose sur moi me bouleverse et me touche en plein cœur. Il y a tellement d'attentes dans ses prunelles que je me sens soudain incapable de lui refuser quoi que ce soit. Et d'un seul coup, cette connexion puissante et indéfinissable qui nous lie l'un à l'autre refait surface et balaie en un instant toutes mes réticences et ma colère. Tout ce que je peux dire, c'est que j'aime profondément Aïden.

Je finis par hocher la tête.

— D'accord, je soupire à bout de forces.

Ayant laissé toute mon énergie dans cette lutte acharnée, lorsque Declan me relâche, je tombe à genoux sur l'asphalte et des larmes se mettent à ruisseler sur mon visage. Aïden se précipite sur moi, m'aide à me relever et m'attire contre lui. Bien au chaud entre ses bras, je me

sens en sécurité. Le visage enfoui au creux de son épaule, je me laisse aller et déverse toute la peine que j'ai sur le cœur. Au bout de quelques secondes, j'entends les pas de Declan s'éloigner. Aïden et moi sommes seuls à présent dans cette ruelle sombre et déserte. Sa main caresse mes cheveux avec une infinie tendresse tandis que la chaleur de son corps se répand en moi.

— Tout va bien, me dit-il d'une voix rassurante. Je suis là.

— Je te déteste, je murmure d'une voix étouffée.

Son rire grave qui sort de sa poitrine résonne contre mon oreille.

— Si c'était le cas, tu ne serais pas en train de pleurer dans mes bras et mouiller mon T-shirt.

La joue écrasée sur un de ses pectoraux, je relève la tête et le fixe droit dans les yeux.

— Pourquoi m'as-tu caché que tu organisais cette fête ? Pourquoi étais-je la seule à ne pas être au courant ?

Il soupire et me caresse la joue.

— Je ne voulais pas que tu voies la manière dont je me comporte durant ses soirées, Marlow. C'est une facette de moi dont je ne suis pas particulièrement fier.

— C'est si moche que ça ?

Il rit.

— Tu n'as pas idée à quel point.

— Tu aurais dû m'en parler.

— Je sais, admet-il. Et je regrette de ne pas l'avoir fait.

— Uniquement parce que je t'ai foutu une raclée, avoue.

Il éclate de rire.

— Non. Si je regrette, c'est parce que je t'ai fait de la peine. Alors que mon but était de te protéger de toute cette merde qui alimente ma vie.

Je m'écarte de lui pour sonder son regard doux, tendre, protecteur. Et j'aime ce que je vois. Il passe un bras autour de mes épaules.

— Allez viens, ma petite sauvageonne. Retournons à cette fête.

J'hésite un instant.

— Tu crois que c'est une bonne idée ? Ils vont tous me regarder comme si j'étais une folle furieuse échappée d'un asile.

Il hausse les épaules.

— Ne te préoccupe pas de ça. On se fout de l'opinion des autres. De plus, tu es une folle furieuse, ajoute-t-il en déposant un baiser sur mon front. Et, la vache, t'as une sacrée droite.

Je pars d'un grand éclat de rire tandis qu'il m'entraîne en direction de sa maison.

CHAPITRE 15

Marlow

La musique me parvient alors que nous nous engageons dans la rue. Je me demande comment avec un tel vacarme les voisins n'ont pas encore appelé les flics. Aïden, lui, n'a pas l'air de s'en soucier le moins du monde.

La famille Price serait-elle au-dessus des lois ?

Aïden me tient serré contre lui, comme s'il craignait que je lui échappe à nouveau. Surprise d'apprécier son contact, je me rends compte qu'il est le seul homme autorisé à poser les mains sur moi.

Avec un mâle pareil à mes côtés, peut-être devrais-je revoir mon projet d'entrer dans un couvent, finalement.

Je souris à ma connerie.

— On peut savoir ce qu'il y a de si amusant.

Je secoue la tête.

— Une pensée qui m'est venue.

— Partage-la avec moi.

Je me vois bien lui dire ça, tiens.

— Plus tard, peut-être.

Il fronce les sourcils, puis abandonne.

— Attends-toi à être le point de mire de tous ces cons, me glisse-t-il à l'oreille.

— T'as drôlement l'air de les apprécier, dis donc.

Il se marre.

— Il n'y a que toi que j'apprécie, Marlow.

Tout en marchant, je lève la tête vers lui surprise par sa réplique. Je remarque que sa lèvre est légèrement fendue et sa mâchoire un peu rouge.

C'est moi qui ai fait ça ? Ben merde alors !

C'est à ce moment-là que mes doigts commencent à m'élancer et qu'une douleur lancinante se propage dans mes phalanges. Je serre les

dents. Ne dis rien.

Nous franchissons le portail. Aïden me tient à présent par la taille. Nous grimpons l'escalier du perron et entrons dans la grande salle où l'ambiance bat son plein. Aïden m'agrippe le poignet et nous fraye un passage parmi les jeunes qui se trémoussent sur de la musique électro. Une sorte de *boum boum* carrément insupportable qui agresse mon oreille de musicienne. Dès qu'ils nous aperçoivent, la plupart des étudiants s'arrêtent de danser pour nous observer. Comme ils nous barrent le passage, nous empêchant d'avancer, Aïden les foudroie du regard et leur lance sur un ton rageur :

— Cassez-vous de là, bon sang !

Intimidés, tous s'écartent d'un seul coup, formant ainsi une haie d'honneur. Tous ces regards braqués sur moi me mettent mal à l'aise. Mais à quoi d'autre pouvais-je m'attendre après m'être donnée en spectacle, franchement ?

Je baisse la tête et suis Aïden qui me conduit jusqu'à l'escalier menant à son appartement. En grimpant les marches, je sens un regard dans mon dos. Je détourne la tête et mes yeux tombent dans ceux de Dorian qui sont aussi expressifs qu'un océan de glace. Appuyé contre le mur, celui-ci me scrute à la manière d'un prédateur étudiant sa future proie. Je ne peux m'empêcher de frissonner. Remarquant mon trouble, un sourire carnassier se dessine sur ses lèvres pleines.

Aïden me tire par le bras.

— Tu viens, Marlow ?

Surprise d'entendre sa voix, je me rends compte que je suis restée figée au milieu de l'escalier. Je reporte mon attention sur Aïden et lui réponds en reprenant mon ascension :

— J'arrive !

Lorsque je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule, Dorian a disparu. Nous entrons dans l'appartement d'Aïden. Quand la porte se referme, le silence qui règne dans les lieux me surprend, alors que derrière le battant la musique est diffusée à pleine puissance.

Aïden se dirige vers la cuisine séparée de la partie salon par un long comptoir incurvé qui doit bien faire deux mètres de long. Il le contourne et sort une bouteille de whisky d'un placard suspendu au-dessus de l'îlot central.

— J'ai besoin d'un verre, se justifie-t-il.

— Je t'en prie. Fais comme chez toi.

Il ricane en se servant. Puis il ouvre le frigo, attrape une bouteille de jus de fruits, pose le verre, qu'il vient de me servir sur le plan et vient s'installer de l'autre côté du comptoir. Je me juche sur un des tabourets et chope ma boisson. Assis en vis-à-vis, nous nous dévisageons longuement sans dire un mot. Aïden est le premier à rompre le silence.

— Trinquons ! me dit-il en heurtant mon verre.

J'arque un sourcil et le fixe d'un air interrogatif.

— À quoi ?

— À la première femme qui m'a filé une dérouillée pour lui avoir menti.

Je pouffe.

— Tu ne t'es pas beaucoup défendu.

— Je ne pouvais pas. T'es bien trop forte pour moi.

Je secoue la tête en rigolant.

— N'importe quoi !

Il penche la tête et me dévisage avec un petit sourire en coin trop craquant.

— Tu sais que tu es magnifique quand tu es en colère ?

Je lui envoie mon poing dans l'épaule. Une douleur partant de mes doigts irradie l'ensemble de mon bras. Je grimace et retiens un cri. Aïden saute par-dessus le comptoir tel un félin et se plante devant moi, sous mes yeux stupéfaits.

— Fais-moi voir ta main, m'ordonne-t-il.

Je la cache derrière mon dos et fais non de la tête. En retour, il m'offre un regard noir.

— T'inquiète, ce n'est rien !

Il persiste.

— Montre-moi, S'IL TE PLAÎT, Marlow !

Le ton qu'il a employé ne souffrant d'aucune contestation, je lui tends ma main gonflée.

Il l'observe en détail.

— Bordel, c'est moche ! Tu t'es peut-être fracturé les doigts ?

— Non. Je peux encore les bouger.

— On va mettre de la glace dessus. Ensuite, je t'emmène aux urgences passer une radio.

Mon sang se glace.

— Hors de question que je remette les pieds dans un hôpital.

Quand il me fixe les yeux ronds, je comprends que j'en ai trop dit.

— Ça veut dire quoi exactement : remettre les pieds ?

— Laisse tomber, tu veux bien ?

Son regard de braise est braqué sur moi.

— Justement, je ne veux pas, me rétorque-t-il, déterminé à obtenir une réponse.

Je détourne la tête vers l'immense paroi de verre qui donne sur le parc.

— Marlow...

J'envoie valser mon verre qui vole à travers la pièce et finit par exploser contre le mur. Je me lève d'un bond et me dirige vers la porte.

— N'insiste pas ! je lui lance, le dos tourné.

Aïden me chope le poignet et me fait exécuter un demi-tour complet avant de m'attirer contre son torse.

— Dis-moi d'où te vient toute cette colère, Marlow.

Mes doigts s'agrippent à son T-shirt, et je réprime mes larmes.

— Je ne peux pas, je murmure, la gorge nouée.

Il prend mon menton entre son pouce et son index et m'oblige à relever la tête pour le regarder.

— Pourquoi ?

Mes yeux sont prêts à déborder et une boule se forme dans ma trachée.

— Parce qu'en parler me ferait revivre le cauchemar que j'ai vécu. Et je ne suis pas certaine de pouvoir l'endurer.

Estomaqué, il a un mouvement de recul comme si je l'avais frappé.

— C'est si terrible que ça ?

— Tu n'as pas idée à quel point, je lui avoue dans un souffle, lui volant sa réplique.

Il se passe les mains sur le visage en soufflant.

— OK ! On va faire autrement.

Face à mon air inquiet, il ajoute :

— Pas d'hosto.

Cinq minutes plus tard, je suis assise sur une chaise dans sa salle de bains plus grande que ma chambre d'étudiante, la main plongée dans un seau rempli de glaçons, tandis qu'Aïden s'affaire dans son armoire à pharmacie.

Tout à coup, la voix de Dorian me fait sursauter.

— Tu devrais la conduire à l'hôpital.

Aïden me coule un regard en biais alors que Dorian vient de se matérialiser sous mes yeux. Bouche bée, je contemple le splendide spécimen masculin appuyé contre le chambranle de la porte. Avec son costard de luxe et sa chemise légèrement entrouverte sur son torse musclé, il est à tomber. Ce type étant l'incarnation du diable, je me méfie de lui. Son regard ténébreux me transperce la poitrine. Ses prunelles ont un éclat si froid et en même temps si sauvage que je manque de suffoquer, constatant que la glace peut être aussi brûlante que le feu. J'ignore pourquoi en sa présence, je perds tous mes moyens. Mais cet homme me fascine autant qu'il me terrifie.

J'entends Aïden lui répondre :

— Ça va aller.

— J'ose espérer que tu sais ce que tu fais avec cette gamine ?

— On en a déjà parlé, tu te souviens ?

Durant une fraction, il me semble voir la carapace de Dorian s'effriter. Mais cette impression est si fugace, que je me demande si

elle ne sort pas tout droit de mon imagination.

— C'est vrai, finit-il par dire.

Puis il pose une dernière fois son regard de psychopathe sur moi avant de s'éclipser comme il est apparu.

Aïden se focalise sur moi.

— T'es toute pâle, me dit-il. Ça va ?

— C'est juste que ton frère a l'air d'un tueur en série, je lâche d'une voix enrouée.

Aïden ricane.

— Il fait souvent cet effet-là. Mais c'est juste un air qu'il se donne.

— Vachement efficace en tout cas. J'ai failli me faire pipi dessus en le voyant.

Aïden éclate de rire.

— Il ne te fera jamais aucun mal. Au contraire.

— T'es sûr de ça ? Parce que là, j'ai bien l'impression qu'il est parti chercher un couteau pour me trancher la gorge.

Ce con se marre.

— Je te retrouve enfin. J'aime te voir comme ça. Joueuse et déraisonnable.

Je hausse les épaules.

— Bon, on n'était pas censés participer à une fête, là ? je demande.

— Tu t'ennuies avec moi ?

— Jamais !

— Tant mieux. À la place, on pourrait se mater un film, qu'en penses-tu ?

Je lui jette un regard soupçonneux.

— Il se passe quoi de si terrible à cette fête au point de chercher n'importe quel prétexte pour m'empêcher d'y participer ?

Ma question semble le contrarier, mais il me répond quand même.

— Sexe, drogue, alcool... Rien de bien folichon.

Ces propos me choquent. Mais je n'en montre rien et me compose un air blasé, comme si je passais mes soirées à m'envoyer des rails de coke.

— En effet, pas très original.

Son petit sourire ironique m'indique qu'il n'est pas dupe. Il sort ma main à moitié congelée du seau à glace. Il était temps parce qu'à la longue, il aurait fallu m'amputer.

— J'ai juste envie de passer un peu de temps avec toi, me dit-il en passant un gel à base d'arnica sur ma peau meurtrie.

J'aime la façon dont il s'occupe de moi. Personne ne l'avait jamais fait avant lui.

— C'est louche comme proposition, je lui fais observer.

Il m'adresse un clin d'œil en enroulant une bande autour de mes phalanges.

— Je suis sincère.

— Si j'accepte, tu promets de ne pas me peloter ?

Il se marre et hoche la tête.

— Pas de pelotage. Juré.

— Dans ce cas, allons-y pour un film.

Le sourire ravi qui vient illuminer son visage me prouve qu'il est vraiment sincère. Pourtant, je n'arrive pas à me sortir de la tête qu'Aïden me cache un élément important. Lequel ?

Alors qu'il s'apprête à sortir de la salle de bains, je le retiens en l'attrapant par son T-shirt.

— Reviens par là.

Il fait volte-face et me fixe d'un air interrogateur. Je pointe mon index sur sa mâchoire qui commence à bleuir.

Il comprend et prend ma place sur le rebord de la baignoire en soupirant. Je dépose une noisette de crème sur mes doigts et l'étale sur sa peau marquée.

— Je m'en veux de t'avoir frappé, Aïden, je lui avoue dans un souffle. Je n'aurais pas dû m'emporter comme je l'ai fait, mais...

Je baisse les yeux.

— Mais quoi, Marlow ?

Je relève les paupières.

— J'ai souvent du mal à gérer ma colère. Alors que ça a l'air si simple pour les autres, je soupire.

Il se redresse et me caresse la joue du bout des doigts. Il n'y a rien d'équivoque dans son geste.

— Ça peut parfois prendre des années pour contrôler ses humeurs, mais on finit par y arriver.

Puis nous finissons par sortir de la salle de bains pour nous rendre au salon. Quelques minutes plus tard, nous sommes tous les deux confortablement installés dans le canapé en train de regarder *10 Cloverfield Lane*. Au trois quarts du film, je perds le fil de l'histoire et finis par m'endormir, la tête posée sur l'épaule d'Aïden. Et aussitôt mon cauchemar recommence comme toutes les nuits. Inlassablement.

CHAPITRE 16

Marlow

Maman a mis de la musique très fort. Il est trois heures de l'après-midi et les voisins sont tous au travail. Nous dansons et chantons toutes les deux sur un titre des Three doors down : Without you. Elle adore le rock et moi aussi. Elle me dit que lorsque je serai grande, nous irons les voir en concert. J'ai vraiment hâte de grandir. Avoir mon âge avec des pensées d'adulte, c'est un peu difficile à gérer. Ça m'oblige à réfléchir tout le temps avant de parler, sinon les gens me trouvent prétentieuse.

Toujours sous les riffs de guitares et la voix du chanteur, nous nous rendons à la cuisine en nous déhanchant comme des folles.

— Sors les saladiers, Marlow, me dit maman.

Comprenant que nous allons faire un gâteau, je tape dans mes mains. J'adore faire de la pâtisserie avec maman. Je sautille en rigolant jusqu'au placard et attrape deux saladiers colorés que je dépose sur la table. Maman commence à verser la farine dans le premier récipient tandis que je casse les œufs dans le second que je bats ensuite avec un fouet.

La chanson sur la chaîne hi-fi vient de changer. C'est un titre de Matchbox Twenty « Heroes » qui est diffusé à présent. Tout en m'attelant à la tâche, je remue les fesses en rythme et maman se marre.

Qu'est-ce qu'elle est belle !

Quand quelqu'un frappe à notre porte, Maman abandonne sa préparation, baisse un peu le volume des enceintes et va voir par le judas qui se trouve sur notre palier. Soudain, je la vois se figer avant de se décomposer sous mes yeux. Ne comprenant pas pourquoi, j'ouvre la bouche pour la questionner, mais elle revient vers moi en courant et pose son doigt sur mes lèvres pour me faire taire.

— Chut, Marlow ! me chuchote-t-elle à l'oreille.

Une voix d'homme traverse la porte.

— Ouvre cette putain de porte, Kimi !

Il a l'air très en colère. Maman complètement affolée, tourne sur elle-

même comme si elle cherchait quelque chose. Tout à coup, elle s'immobilise, m'attrape par le bras et murmure à mon oreille d'une voix tremblotante :

— Ne fais pas de bruit, mon cœur.

Elle se dirige vers le mur en face de la fenêtre, m'entraînant avec elle, se baisse vers la grille d'aération, tire dessus et la dépose en douceur à côté d'elle. Je sursaute tandis que les coups redoublent contre la porte. Je tremble comme une feuille et mon cœur martèle ma poitrine comme un fou. Pour la première fois de ma courte existence, je découvre la peur. La vraie. Celle qui s'apparente à la frayeur.

— Kimi, crie l'homme. Espèce de salope. Laisse-moi entrer où je défonce cette putain de porte !

— Fous le camp, Ben ! hurle maman.

Les bruits contre le battant s'intensifient et se répercutent dans tout l'appartement. Il est en train de démolir la porte à coups de pied. Mes yeux se remplissent de larmes. Maman m'embrasse sur la joue avant de me montrer la gueule béante du trou d'aération. Je secoue la tête. Je n'ai pas envie d'être enfermée dans ce réduit minuscule. Il y fait trop sombre et il doit y avoir des tas de bestioles là-dedans. Des cafards, des araignées... J'ai horreur des araignées à cause de leurs grandes pattes velues. Mais maman ne me laisse pas le choix, elle m'empoigne par le bras et me force à y entrer.

— Je t'en... supplie Marlow, promets-moi de rester cachée quoi qu'il arrive.

Sa voix est désespérée, son souffle erratique, ses yeux exorbités. Je ne l'avais encore jamais vue aussi paniquée.

— Je t'aime tellement, ma puce.

Je la dévisage à travers mes larmes tandis que derrière la porte les coups et les insultes pleuvent sans discontinuer. Les pupilles de maman se dilatent.

— Sale traînée ! Je veux voir ma gosse, putain. T'es qui bordel pour me l'interdire ?

L'expression de frayeur sur le visage de maman et les rugissements de l'homme me terrifie. Elle tourne la tête, fixe l'entrée une fraction de seconde, puis reporte son regard effrayé sur moi.

— Jure-moi que tu resteras ici, Marlow.

Sa voix se brise. Ses yeux me supplient. Mon cœur saigne.

— Je te le promets, maman, je chuchote en sanglotant.

Quand elle me serre très fort dans ses bras, je la sens trembler contre moi. Elle me relâche à contrecœur, attrape la grille et la remet en place. Je la vois se relever et courir vers son sac pour récupérer son téléphone. Au même moment, la porte cède dans un fracas étourdissant. L'homme entre en trompe et saisit ma maman par les cheveux. Elle pousse un cri strident et lâche son sac. Celui-ci tombe au sol et tout le contenu se répand sur le

carrelage. De ma cachette, à travers les minuscules trous de la grille j'aperçois le téléphone qui se trouve seulement à quelques centimètres de moi. Il me suffit de tendre le bras pour l'attraper, mais j'ai juré à maman de rester cachée et je tiens toujours mes promesses.

Alors malgré moi, j'assiste désarmée à la scène qui se déroule sous mes yeux. L'homme frappe ma maman au visage. Sa tête part en arrière et ses jambes menacent de flancher, mais l'homme la maintient debout en la tenant par le cou d'une seule main. Maman fait des moulinets avec ses bras et tente de se défendre en le griffant à la figure. Mais l'homme enroule son autre main autour de ses poignets, tandis que l'autre enserme toujours sa gorge.

— Tu vas regretter de m'avoir quitté en kidnappant ma gosse. Dis-moi, où est ma gamine !

— Elle... n'est pas là, articule maman dans un souffle.

Du sang coule de sa lèvre. Son œil et sa joue sont enflés. L'homme crie plus fort encore. Maman le supplie de la laisser tranquille. Soudain, je sens un liquide chaud s'étaler sous ma robe. Mes paumes sont trempées. J'ai fait pipi dans ma culotte et un sentiment de honte m'envahit, vite remplacé par la terreur. Mon cœur cogne si violemment contre mes côtes que tout mon corps tressaute.

Furieux, l'homme balaie la table avec sa main, de l'autre il pousse maman en la tenant toujours par le cou. Tandis que les saladiers avec tout ce qu'ils contenaient sont projetés en l'air. Ils retombent en pluie sur le carrelage et les éclats de verre multicolores s'éparpillent au sol. La farine se dépose en fine couche sur les meubles. Maman, elle, n'arrive presque plus à respirer et s'accroche aux poignets du type pour tenter de se libérer, en vain.

D'un geste brusque, il la soulève de terre et l'allonge sur la table. Elle gémit de douleur, se débat, agite les bras et les jambes dans tous les sens. Pour l'obliger à se tenir tranquille, il la plaque plus durement sur la table. L'arrière de son crâne heurte le bois dans un bruit sourd et elle pousse un cri de souffrance.

— T'es à moi, Kimi, putain ! TU M'APPARTIENS. T'as pas encore compris ça ?

— Tu... me fais... mal, Ben. Lâche-moi. Je t'en prie...

Il éclate de rire.

— Tu souffres, là. Et moi ? T'as pensé à moi quand tu t'es barrée avec ma gosse ? Tu crois que je n'ai pas souffert durant toutes ces années ?

Des larmes coulent sur ses joues.

— Tu ne peux pas... souffrir, Ben. Parce que tu... ne ressens rien. Tout comme... tu... es incapable... d'aimer.

— C'est ma fille. Elle est à moi.

Je comprends soudain avec horreur que l'homme qui torture ma maman en ce moment est mon père. Il l'a dit plusieurs fois, mais

l'information ne parvient que maintenant à mon cerveau. Avant même de le connaître, je le hais déjà.

Tout à coup, je le vois ouvrir sa braguette et sortir son sexe. C'est la première fois que j'en vois un et cette vision me donne envie de vomir. Il soulève la jupe de maman jusqu'à la taille. Je ne comprends pas ce qu'il fait, mais j'ai conscience que c'est mal. Maman essaie de le repousser, mais il est beaucoup trop fort pour elle. Lorsqu'il lui arrache sa culotte en grognant, je mets mon poing dans ma bouche et le mord pour me retenir de crier.

J'ai promis.

Puis tout s'accélère, tandis que l'homme fait des mouvements de va-et-vient entre les cuisses de maman, celle-ci attrape quelque chose sur la table et plante un objet dans son bras. Il émet un cri bestial en retirant la fourchette fichée dans son biceps. Je remarque qu'il porte un tatouage en forme de croix sur son poignet et range cette information dans un coin de ma mémoire.

— Salope ! Tu vas me le payer.

D'un geste brusque, il arrache maman de la table, la force à rester debout et la frappe en plein visage de toutes ses forces avec ses poings. Du sang gicle sur les murs, sa tête part dans tous les sens. Elle vacille sur ses jambes, puis ses genoux cèdent. Mais l'homme la tient fermement et continue de cogner, encore, encore et encore... Tétanisée, je regarde les poings de l'homme s'abattre sur le beau visage de ma maman et le sol blanc de la cuisine devenir écarlate. Ma jolie maman est à présent méconnaissable. Ses joues sont toutes aplaties, ses lèvres déchirées et elle n'a plus de dents. Je les ai vues tomber et ricocher sur le carrelage. Je crois que je vais vraiment vomir cette fois.

Lorsque l'homme la relâche, maman s'effondre au ralenti sous mes yeux, son visage tourné dans ma direction. Ses beaux yeux couleur chocolat sont tout boursouflés et sa bouche est entièrement déchiquetée. Je remarque avec angoisse que sa poitrine se soulève avec difficulté et qu'il y a du sang partout autour d'elle. J'ai si peur que j'en tremble.

Je n'arrive plus à respirer, à pleurer, à bouger. Comme si mon cerveau avait choisi de désertier mon corps pour échapper à la réalité.

L'homme se penche sur maman, l'empoigne par les cheveux et lui murmure :

— Je t'avais prévenu, Kimi.

Ce n'est qu'au moment où il se redresse que je vois distinctement son visage. Un visage qui restera à jamais gravé dans ma mémoire.

Il donne un dernier coup de pied dans le ventre de ma maman qui pousse un gémissement de douleur, puis tourne les talons. Quand la porte se referme, les ténèbres s'abattent sur moi comme si quelqu'un venait de refermer le couvercle d'une boîte.

Le diable est enfin parti, laissant un carnage derrière lui.

Il aura suffi de quinze malheureuses et effroyables minutes pour que toute mon existence bascule dans un chaos monstrueux.

Je tente de me réveiller, en vain. Trop enchaînée à cet épisode cauchemardesque de mon passé qui ne cesse de me tourmenter jour après jour.

CHAPITRE 17

Marlow

Lorsque je pousse la grille d'aération avec mes pieds, je ne sens plus mes jambes ni le reste de mon corps, comme s'il était entièrement anesthésié. Seule la douleur intense dans ma poitrine reste intacte. Un trou béant s'y est formé, m'empêchant de respirer. Oubliant même comment faire.

La grille finit enfin par céder et tombe sur le carrelage dans un bruit métallique. Pour rejoindre maman, je rampe au milieu des éclats de verre qui s'enfoncent dans ma chair. Je ne ressens rien. Absolument rien.

Dès que je parviens jusqu'à ma maman, j'examine son visage. Je peine à la reconnaître, tellement elle est défigurée. Je n'ose pas la toucher de peur de lui faire mal. J'observe sa poitrine monter et descendre avec un mélange d'inquiétude et de frayeur. À chaque inspiration et expiration, un sifflement se fait entendre.

— Mar... low...

Sa voix est si faible que je me penche et colle mon oreille contre sa bouche.

— Il... va falloir que tu sois... forte, ma chérie.

D'une main tremblante, je caresse ses cheveux, constate qu'ils sont gluants et me mets à pleurer. Voulant sentir sa chaleur corporelle, je me blottis tout contre elle. Le liquide poisseux qui, à présent, forme une flaque imbibe peu à peu mes vêtements. Les débris de verre crissent sous le poids de mon corps et se plantent plus profondément dans ma chair. Il y a du sang partout. Lorsque mon regard plonge dans celui de ma maman, mon cœur cesse de battre. J'ai peur de ne pas avoir le temps de lui faire mes adieux. Car je sais qu'elle va mourir.

— Ne... me laisse... pas, maman. Je t'aime.

La voir souffrir provoque en moi un tsunami.

— Moi... aussi, je... t'aime, mon bébé. Promets-moi... de te battre...

Elle s'interrompt pour reprendre son souffle. Les mots qui sortent de

ses lèvres ensanglantées lui coûtent beaucoup. C'est une véritable torture pour elle comme pour moi. Malgré tout, entre deux respirations laborieuses, alors que mon cœur explose en milliards de particules, elle reprend :

— Faut que tu te battes... pour réussir... ta vie. Fais...ça... pour... moi, Mar... low.

Je sanglote si fort que ma gorge me fait mal. Je déglutis et au prix d'un effort surhumain, je parviens à lui répondre :

— D'accord...maman. Je le ferai. C'est promis.

Un soupir de soulagement se faufile entre ses lèvres éclatées. Elle sait que je tiendrai parole. Je vois une lueur d'espoir passer dans son regard puis sa respiration s'arrête net. Je la secoue doucement, mais elle ne réagit pas et je comprends qu'elle n'est plus là. Elle n'attendait que cette promesse de ma part pour pouvoir partir en paix.

Soudain, j'entends les hurlements des sirènes. Mais plus rien n'a d'importance désormais. Le monde s'est écroulé autour de moi et personne n'est en mesure de le rebâtir. Tout l'amour que je portais en moi vient de s'évaporer, emportant avec lui tous mes rêves d'enfants. Il ne me reste plus que le désespoir et la haine agrippés à mes épaules qui m'entraînent inexorablement vers l'obscurité. Les ténèbres.

Je pousse un cri déchirant de souffrance. Un cri qui deviendra au fil du temps un hurlement de rage silencieux qui ne cessera de retentir dans mon esprit des années durant.

Des hommes en blouses blanches suivis par des policiers en uniformes entrent dans l'appartement. Tous se figent en entrant dans la cuisine, devenue une scène de crime. Un homme en blouse blanche tente de m'arracher du corps de maman que je tiens toujours serrée contre moi. J'ai beau me démener furieusement pour lui échapper, il finit par avoir gain de cause.

L'infirmier m'allonge sur une civière. Je crie, je hurle et m'agite dans tous les sens. Je veux en découdre avec la terre entière. La colère est le seul moyen qu'il me reste pour combattre la douleur. Deux hommes me maintiennent de force et une femme s'approche de moi avec une seringue. Je panique et crie :

— Noooooon ! Pas de pique !

J'essaie de lui donner des coups de pied, mais l'homme me bloque les jambes. L'aiguille se plante dans mon bras et quelques minutes plus tard, un rideau tombe devant mes yeux.

Bourrée de sédatifs, je reprends conscience, quelques jours plus tard, dans une chambre blanche et rose. Des dessins en couleurs sont accrochés aux murs, mais le décor me laisse indifférente. À peine les yeux ouverts, la scène à laquelle j'ai assisté se met à défiler devant mes yeux et je recommence à crier pour tenter d'évacuer ma souffrance, ma détresse, ma colère... En vain.

Je passe les jours suivants à hurler et à me débattre contre les

infirmières et les médecins qui tentent de m'approcher jusqu'au jour où plus aucun son ne franchit mes lèvres et où je refuse de quitter ma chambre. Le monde extérieur me paraissant un endroit bien trop dangereux, depuis la mort de maman, pour m'y aventurer.

Des aides-soignantes m'ont aidée à me laver, puisque maman n'est plus là pour le faire. Des infirmières dévouées ont pansé les innombrables blessures causées par les éclats de verre qui parsemaient le sol de la cuisine que les médecins ont passé des heures à retirer un à un. M'expliquant gentiment que je garderais quelques cicatrices, mais rien de bien méchant. Comme si ça pouvait avoir une quelconque importance à mes yeux. S'ils savaient comme je m'en fiche.

Une femme jeune, plutôt mignonne avec ses cheveux blonds qui lui tombent sur les épaules et ses grands yeux bleus entre dans ma chambre. Elle est accompagnée par un homme. Celui-ci reste debout près de la porte. La femme s'approche de mon lit avec un sourire timide au coin des lèvres. Elle s'assoit sur le bord du matelas et prend ma main dans la sienne. Je la rétracte aussitôt et la glisse sous mon drap. Je ne supporte plus que l'on me touche.

— Bonjour, Marlow, me dit-elle d'une voix douce.

Son regard bienveillant m'enveloppe, mais je me méfie.

— Je m'appelle, Kate Lowell. Je suis assistante sociale.

Elle désigne l'homme en costume qui l'accompagne. Celui-ci porte un jean, un T-shirt, une arme et un insigne de police à la ceinture comme à la télé.

— Lui, c'est un policier. Il s'appelle Lee Barrow. Nous sommes ici pour t'aider, Marlow. Est-ce que tu comprends ?

Je fronce les sourcils, puis hoche la tête en guise de réponse.

Elle sourit à nouveau.

— Nous aimerions te poser quelques questions ? Je sais que c'est difficile pour toi en ce moment, mais c'est très important, Marlow.

Je ne dis rien et me contente de la fixer, attendant qu'elle poursuive.

— Tout d'abord, nous aimerions savoir si tu connaissais l'homme qui est entré chez toi ?

Je secoue la tête.

— Tu ne l'avais jamais vu ?

Je lui fais signe que non.

— Si je te montre des photos, crois-tu pouvoir le reconnaître ?

Entre mille ! Jamais, je n'oublierai son visage. Impossible, puisqu'il hante toutes mes journées et toutes mes nuits.

Pourtant, je décide de ne pas partager cette information avec elle et lui réponds par la négative d'un signe de tête. Pour la première fois de ma vie, je viens de mentir à un adulte. Je ne veux ni qu'il l'arrête ni qu'il le jette en prison. À ce moment-là, mes motivations ne sont pas encore bien définies dans mon esprit.

Juste après ma réponse, le policier sort de la pièce et nous laisse toutes les deux en tête à tête. Je devine que je viens de lui fournir le renseignement qu'il était venu chercher. Il n'a donc plus aucune raison de rester, puisque je ne lui suis plus d'aucune utilité. Je m'en moque.

La femme m'adresse un petit sourire contrit.

— Je suis vraiment désolée de ce qui vous est arrivé, Marlow. À toi et à ta maman.

Quand elle prononce le mot maman, mes yeux me brûlent. Je m'oblige à retenir mes larmes de toutes mes forces. J'ai beaucoup trop pleuré et ça ne sert à rien.

— Écoute, ma puce. Tu vas bientôt sortir d'ici. Nous t'avons trouvé une famille qui est prête à t'accueillir. Les gens à qui nous allons te confier sont vraiment très gentils. Ce sont eux qui prendront soin de toi jusqu'à ce que tu sois en âge de te débrouiller toute seule. Il est évident que les choses ne seront plus comme avant. Quand tu vivais avec ta maman. Tu vas devoir t'habituer à de nouvelles règles de vie. Nous avons rencontré le directeur de ton école et, d'après lui, tu es parfaitement capable d'assimiler tout ce que je viens de te dire. Toutefois, j'ai besoin que tu me le confirmes. Alors, s'il te plaît, parle-moi, Marlow et dis-moi si tu as bien saisi la situation.

J'hésite puis finis par lui dire :

— J'ai compris.

Ne s'attendant pas à ce que je lui réponde, elle écarquille les yeux, puis me fait un beau sourire.

— C'est bien, Marlow. J'aimerais que nous formions une équipe toutes les deux, si tu es d'accord ? Mais c'est à toi de décider si tu es prête à me faire confiance ou non.

Une fois de plus, elle attend ma réponse. De mon côté, je sais que de toute façon je n'ai pas vraiment le choix.

— Je veux bien essayer.

— Tout se passera bien, m'assure-t-elle.

Malheureusement pour moi, je vais rapidement découvrir qu'elle avait tort. Car rien ne se passera comme prévu. Et durant les années qui vont suivre, le déficit avec lequel je démarre dans la vie va me pourrir l'existence. Et mes facultés d'apprentissages, au lieu d'être un atout, seront un véritable handicap pour moi. Qu'à cause de cela, par jalousie ou par envie, les autres s'acharneront sur moi pour tenter de me détruire.

Au fil des années, je vais apprendre à me fondre dans la masse. Apprendre aussi à lutter, à résister et à masquer mes capacités pour tenir la promesse que j'ai faite à maman.

Il y a toutefois deux choses que n'implique pas cette promesse : la haine et la vengeance.

CHAPITRE 18

Marlow

Mon hurlement me déchire les entrailles et je me redresse d'un seul coup. Le souffle saccadé, en nage et bord de l'étouffement, je tremble et j'ai très chaud. Je repousse les draps roulés en boule autour de moi, puis observe le décor très masculin qui m'entoure.

Il me faut plusieurs minutes pour que ma mémoire se remette à fonctionner normalement. Je finis par reconnaître la chambre d'Aïden et me rappelle m'être endormie pendant le film que nous regardions tous les deux.

Soudain, la porte s'ouvre à la volée, et Aïden, suivi par Declan, se précipite dans la pièce. Je suis incapable de parler, de respirer, les images horribles de mon cauchemar étant toujours présentes dans mon esprit. J'ai l'impression de me noyer dans mes propres émotions. Des émotions bien trop intenses pour que je parvienne à les évacuer rapidement.

Je prends conscience que ce cauchemar récurrent qui envahit mes nuits est en train de me détruire à petit feu. J'expulse tout l'air contenu dans mes poumons et inspire profondément pour tenter d'éradiquer l'incendie qui vient de se déclarer en moi, ravageant tout sur son passage. Ma gorge se noue, mon cœur percute mes côtes avec violence et des larmes quittent mes yeux pour atterrir sur les draps.

Aïden s'approche du lit avec prudence, puis me tend la main. Les mots n'arrivant pas à franchir mes lèvres, je secoue la tête pour lui faire comprendre que je ne veux pas qu'il me touche, pour l'instant. Il saisit le message et stoppe son geste. Immobile, il me sonde, m'interroge d'un regard perdu et angoissé. Mais je reste muette.

Sachant que pour calmer la tempête qui gronde en moi, il me faut être seule, je me lève d'un bond, attrape mon perfecto accroché à une chaise et l'enfile en vitesse.

— Où tu vas ? me demande-t-il, inquiet.

Je ne réponds pas et me dirige vers la porte. Je suis pieds nus, mais peu importe, il faut que je sorte pour ne pas sombrer. Que j'évacue les saloperies qui me trottent dans la tête et les sons qui brouillent mes perceptions avant que ma tête éclate.

Aïden me barre le passage.

— Pas maintenant, je parviens, toutefois, à lui dire en hoquetant.

Mes pensées s'entrechoquent à la vitesse de la lumière comme dans un accélérateur à particules. Je dois absolument enrayer cette crise de panique. Dorian apparaît à son tour, fidèle à lui-même, avec son arrogance et sa froideur coutumières.

— Laisse-la partir, dit-il à son frère, une main posée sur son épaule. Il faut qu'elle fasse le vide dans sa tête. T'en fais pas, dès qu'elle se sentira mieux, elle reviendra.

Comment Dorian peut-il savoir ça ?

Je ne m'attarde pas sur cette question. Le chaos indescriptible qui règne sous mon crâne m'en empêche. Arrivée dans le parc, j'enclenche mon processus de remise à zéro, qui consiste à courir jusqu'à l'épuisement. Je ne connais pas d'autre moyen pour entamer un nouveau cycle de pensées.

Quand je m'élance, le ciel est encore noir et les étoiles scintillent au-dessus de moi. Au bout de deux heures, j'ai fait plus de dix fois le tour du parc et mes poumons sont en feu. Chaque muscle et chaque parcelle de mon corps me brûle et me consume, mais mon esprit est enfin apaisé. Je suis couverte de sueur et mes vêtements me collent à la peau. Mes jambes n'arrivant plus à me soutenir, je m'écroule dans l'herbe, les bras en croix. Je peux de nouveau respirer sans ressentir ce poids énorme qui me broie la poitrine. Malheureusement, mon répit est de courte durée, car Dorian vient d'apparaître dans mon champ de vision. Adossé contre un arbre, superbe dans son costume sur mesure, il m'observe avec son éternel petit rictus suffisant.

Depuis quand est-il là ? Cinq minutes, une heure...

Me sentant en danger, je me relève d'un bond, le souffle court.

— Pas de panique, fillette. Ce n'est que moi !

Il avance. Je recule. Il s'arrête. Je me stoppe. Il m'effraie. Je l'amuse. Ça peut durer des siècles comme ça.

Me faire peur n'est qu'un jeu pour lui. Un jeu dont je ne connais pas les règles. Il fait plusieurs pas en avant si bien que je me retrouve acculée contre l'écorce rugueuse d'un arbre. Dorian me domine de son impressionnante stature. Tout son être dégage une sexualité bestiale qui me fait paniquer et me fascine en même temps. Quand nos corps se frôlent, une décharge électrique me perfore la poitrine et mon cœur s'accélère. Son parfum masculin qui titille mes narines m'enivre et je ferme les paupières un instant pour m'imprégner de son odeur comme si je sniffais une drogue.

Attentif à chacune de mes réactions, son regard perçant et calculateur m'étudie, me scrute. Remarquant le trouble qu'il suscite en moi, un sourire carnassier s'invite sur ses lèvres, mais ses yeux cobalt conservent leur froideur initiale. Lorsque Dorian cale son bras au-dessus de ma tête, je tressaille. Son visage n'est plus qu'à quelques centimètres de moi. Il me surplombe de toute sa hauteur et je dois lever la tête pour saisir son regard et tenter de comprendre ce qu'il veut. Sa beauté sauvage et son charisme me font perdre mes moyens. La proximité de son corps musclé et le regard intense qu'il pose sur moi me troublent au-delà du raisonnable. Je le contemple, puis me perds dans le bleu manichéen de ses iris. L'expression satisfaite qui s'affiche sur son visage m'indique clairement qu'il a conscience de l'effet qu'il produit sur moi.

Soudain son sourire calculateur s'élargit et je deviens la proie de son magnétisme. Quand sa main vient effleurer ma joue, mon souffle se coupe net. Le pouvoir hypnotique de ses yeux me retient prisonnière. Ne jouant pas à armes égales avec Dorian, il m'est impossible de lutter.

— Intéressant, murmure-t-il à mon oreille d'une voix grave et sensuelle.

— Quoi ?

Ma voix est un peu trop aiguë à mon goût quand je pose cette question idiote. Un ricanement cynique sort de ses lèvres.

— Je faisais allusion à ta façon de réagir à mon contact.

Ayant besoin de reprendre le contrôle de mon corps et de mes émotions, j'ignore sa remarque.

— Vous êtes trop près, je souffle, voulant à tout prix qu'il s'éloigne.

Mais il n'en fait rien.

— Pas assez, selon moi.

Ses paroles brouillent mes pensées et attisent le brasier qui brûle en moi.

— Vous...

Il pose son index sur mes lèvres pour me faire taire. Mes yeux se ferment quand son doigt suit la courbe de ma mâchoire pour arriver jusqu'à mon cou, laissant une traînée de feu sur ma peau. La sensation est intense et ma respiration se coupe de nouveau, tandis que tout mon corps se tend vers lui.

La voix de Dorian me sort de ma torpeur.

— C'est du désir que tu éprouves, petite fille, m'annonce-t-il sur un ton caressant qui me fait vibrer tout entière.

Du désir.

Pour lui.

Impossible.

En rouvrant les yeux, je rencontre cette lueur diabolique et arrogante qui anime ses prunelles et qui le caractérise. Je lui réponds non d'un mouvement de tête. En l'entendant rire, je crois déceler un peu d'humanité dans la personnalité de Dorian Price. Cet homme énigmatique et ténébreux serait-il finalement un homme comme les autres ? L'instant d'après me prouve le contraire, car ses yeux ont repris leur aspect polaire et ses traits toute absence d'émotions.

— Je comprends qu'il est encore trop tôt pour que tu acceptes l'attirance qu'il y a entre nous.

— Vous prenez vos désirs pour des réalités.

— Ton corps, tes yeux te trahissent, Marlow. Mais si c'est vraiment ce que tu souhaites, tu n'as qu'à me demander de ne plus t'approcher et je respecterai ton choix.

Je m'apprête à formuler une réponse lorsqu'il ajoute :

— Pas maintenant. Prends le temps d'y réfléchir.

— Avez-vous songé à Aïden ?

Son sourire arrogant et manipulateur réapparaît.

— Les intentions de mon frère envers toi sont sans arrière-pensée. Les miennes en revanche ne le sont pas. Je te propose de faire une expérience intense et inoubliable entre mes bras, Marlow. Dans quelques semaines, tu auras dix-huit ans. J'attendrai ta réponse. D'ici là, il ne se passera rien entre nous.

Ses propos me choquent et me sidèrent. Moi qui en général ai de la répartie, je reste sans voix tandis qu'il s'éloigne. Tout en le regardant disparaître dans la maison, j'en suis toujours à me demander si mon esprit perturbé n'a pas imaginé cette conversation.

Ce n'est qu'au bout de plusieurs minutes que je comprends que Dorian vient de me proposer de coucher avec lui. Sa manière indécente de me présenter les choses en serait presque excitante, si elle n'était pas totalement dépourvue d'émotions. À la place, j'éprouve un sentiment de révolte qui me donne envie de lui mettre mon poing dans la figure. Mais je ne peux tout de même pas frapper tous les frères Price. D'autant plus que j'ai déjà mal à la main.

Ma décision est prise. Il peut toujours courir, jamais je ne lui céderai.

CHAPITRE 19

Marlow

De retour dans la maison, je retrouve Aïden dans la cuisine en train de préparer le petit-déjeuner. Il me sourit sans me poser de questions. Je me perche sur un tabouret tandis qu'il dépose une assiette remplie d'une omelette appétissante devant moi. Je m'aperçois que j'ai faim.

Il s'installe de l'autre côté du comptoir. Nous mangeons en silence. Pas un de ces silences gênants qui vous mettent mal à l'aise, mais de ceux qui reconnectent deux individus entre eux. Ça peut paraître bizarre, mais c'est ainsi que nous fonctionnons Aïden et moi.

Mon plat terminé, mon jus d'orange avalé, je le fixe droit dans les yeux :

— J'ai eu une petite conversation avec Dorian, je lui annonce à voix basse.

Il boit une gorgée de son café et m'observe.

— Et ?

— Il m'a fait une proposition.

Il fronce les sourcils.

— Il m'en a parlé.

— Quoi ? Il t'en a parlé ? Ne me dis pas que Declan est également au courant.

— Bien sûr qu'il l'est. Ça le concerne aussi.

Je suis perdue. Je ne vois pas en quoi coucher avec Dorian peut le concerner. Y a un truc qui m'échappe dans leur façon d'agir. Certes, ils vivent tous les trois sous le même toit, mais possèdent chacun un appartement indépendant et semblent jouir d'une totale autonomie.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

— Dorian voulait te l'annoncer lui-même. C'est son idée après tout. Je pensais que sa proposition te ferait plaisir. Je constate que je me suis trompé.

Dites-moi que je rêve, là. Parce qu'il a vraiment l'air déçu. Je le dévisage, interloquée.

— Plaisir ? Mais qu'est-ce qui ne va pas chez vous ? Vous ne seriez pas tombés sur la tête quand vous étiez gosses et gardés de grosses séquelles depuis ?

Monsieur a l'air vexé. Tant pis.

— Écoute, Marlow, commence-t-il, si venir t'installer chez moi dans une chambre d'ami ne te convient pas, je peux le comprendre. Mais ce n'est pas une raison pour nous insulter.

Je mets quelques secondes à percuter.

— Euh, bien sûr que ça me plairait. Beaucoup même, je balbutie ne sachant pas comment me sortir de ce quiproquo. C'est juste que...

Aïden me dévisage, les yeux plissés, un pli barrant son front.

— Ce n'est pas de cela qu'il est question, n'est-ce pas ?

Je secoue la tête.

— Il n'a même jamais abordé le sujet. Je me trompe ?

Aïden peut se montrer très perspicace. J'ai aussi remarqué qu'il a une sorte de sixième sens très développé quand il s'agit de moi. C'est même un peu gênant parfois. N'ayant plus envie de lui exposer les raisons de mon embarras, je botte en touche.

— Oublie. C'est sans importance.

Aïden me scrute avec attention tandis que j'évite son regard. Il me prend la main, celle qui est encore bandée et qui m'élance de temps à autre.

— Je connais mon frère, commence-t-il sur le ton de la confiance. Il ne fait jamais dans la délicatesse et a l'art de mettre les gens mal à l'aise. Qu'est-ce qu'il a bien pu te raconter pour que tu sois troublée à ce point ?

Les joues en feu, je baisse la tête. Ma gêne évidente lui donne l'indice qui lui manquait pour comprendre et il se met à rire.

— Il n'aurait quand même pas osé faire ça ? se marre-t-il en secouant la tête.

Je le foudroie du regard tout en gardant le silence.

— Ça prouve que tu lui as tapé dans l'œil, conclut-il en souriant. Faut dire que tu es très appétissante.

Je le contemple les yeux ronds un long moment sans rien dire, réfléchissant à la manière de le tuer.

— T'es incroyable, finis-je par dire. Ton frère me demande de coucher avec lui et toi tu trouves ça normal.

Aïden semble avoir du mal à garder son sérieux.

— Le connaissant il a dû te faire une offre. Il gère sa vie privée, comme il dirige son entreprise. Faire signer des contrats, passer des accords est un peu obsessionnel chez lui. Faut pas lui en vouloir, il ne sait pas faire autrement. Te faire cette proposition, c'est sa façon à lui

de te dire que tu lui plais. J'admets qu'il manque souvent de tact. Et je comprends que ça puisse te paraître indécent de te demander ça. Mais à mon avis, tu devrais le prendre plutôt comme un compliment. Dorian ne ment pas. Ne triche pas. Il te veut. Il te le dit. Si ça ne te convient pas, alors tu n'as qu'à faire pareil. Réponds-lui non, un point c'est tout. C'est aussi simple que cela. Il n'insistera pas et te laissera tranquille.

— Vous êtes vraiment particuliers tous les trois.

— C'est vrai, approuve-t-il. On est solidaires et loyaux les uns envers les autres. Mais avoue que tu n'es pas mal non plus dans ton genre.

Je ris.

— J'avoue. Entre mes crises de colère et mes crises de larmes, je ne suis pas facile à gérer non plus, c'est un fait.

Il se lève.

— Je te sers un café ?

— Un double, s'il te plaît.

— Pour moi aussi, s'exclame Declan en traversant la pièce pour venir s'asseoir à côté de moi.

Il me claque une bise tonitruante sur la joue, me prenant par surprise.

— Comment va notre furie, ce matin ? me demande-t-il en riant, envoyant son poing dans l'espace. J'ignorais que tu savais boxer. Y aurait-il d'autres talents cachés dans ce joli petit corps ?

Aïden dépose nos tasses sur le comptoir.

— Ferme-la, sinon tu risques de t'en prendre un toi aussi.

Declan pointe son doigt sur la mâchoire de son frère et explose de rire.

— Elle t'a pas loupé !

— Tu peux te foutre de ma gueule, tant que tu veux. N'empêche que tu faisais moins le malin quand elle a failli t'envoyer valser sur le bitume.

Les voir se chamailler m'amuse. Moi qui n'ai jamais eu ni sœurs ni frères, j'ignore ce que signifie une famille. Celles qui m'ont recueilli n'étaient pas des modèles de stabilités. La plupart du temps, le père buvait comme un trou et cognait sur sa femme et ses gosses. Durant mon enfance et mon adolescence, j'ai pris plus de coups que je ne pouvais en encaisser. Mon corps s'en souvient encore. J'ai également échappé à plusieurs tentatives de viol durant cette période. Au bout du compte, on peut affirmer que je ne m'en suis pas trop mal tirée, malgré les traumatismes profonds qui m'enchaînent à mon passé et dont je n'arrive pas à me libérer.

La main d'Aïden passe plusieurs fois devant mes yeux.

— T'es parti où Marlow ?

Je cligne des yeux pour me ramener au présent.

— Nulle part. Je me demandais juste à quoi pouvait ressembler une famille.

Aïden et Declan se figent.

— Difficile à dire, finit par lâcher ce dernier. Nos mères ne sont plus là et notre père est un enfoiré de première. Moins on le voit, mieux on se porte.

— Vos mères ! Vous n'avez pas tous la même ?

— Non. En revanche, on a tous les trois le même père, m'explique Aïden.

— Où sont-elles aujourd'hui ?

— Au cimetière ! répond la voix glaciale de Dorian.

Voilà le trio au complet.

— Toutes les trois ?

— Je constate que toi aussi tu trouves cela étrange, souligne Dorian sur un ton cassant.

Puis il ajoute :

— Eh bien, figure-toi que nous aussi.

Aïden et Declan paraissent surpris d'entendre Dorian s'exprimer sur ce sujet. Celui-ci se tourne vers moi et braque son regard bleu iceberg sur moi.

— Et toi, quelle est ton histoire ?

Embarrassée, je baisse les yeux, tandis que tous les trois m'observent en silence. Je comprends que je ne peux plus faire l'économie d'une partie de mon histoire alors qu'ils viennent de m'en révéler un peu plus sur eux.

— Ma mère est morte quand j'avais cinq ans. Je n'ai jamais connu mon père. Peu après le décès de ma mère, on m'a d'abord placée dans un orphelinat avant de me confier à des familles d'accueil toutes aussi instables les unes que les autres.

— Et tu as quand même réussi à suivre à l'école ? me demande Aïden sur un ton admiratif.

Je le regarde droit dans les yeux.

— Je n'avais rien ni personne à qui me raccrocher. Seules deux possibilités s'offraient à moi : faire des études ou faire le trottoir. J'ai choisi la première option.

Declan pose sa main sur mon épaule. Curieusement, mon corps accepte son contact.

— Tu as beaucoup de courage, me félicite-t-il.

Je lui adresse un sourire timide. Les compliments ont tendance à m'embarrasser, car je ne sais pas comment les recevoir.

Mais alors que je crois être tirée d'affaire, Dorian m'interroge encore :

— Et comment ça se passait dans les familles qui t'ont accueillie ?

Je soupire.

— Mal.

— On t'a battue ? me demande Aïden d'une voix étouffée.

Sa question me percute de plein fouet, me faisant l'effet d'une gifle. N'ayant pas l'habitude que les gens s'inquiètent pour moi, je ne comprends toujours pas pourquoi mon sort le préoccupe autant. Mais ce qui me fait encore plus flipper, c'est lorsqu'ils essaient de me faire une place dans leur vie.

Alors que tous les trois me fixent en attente d'une réponse, me mettant la pression, je cherche la meilleure façon de formuler ma phrase. Ne voulant pas qu'ils s'apitoient sur mon sort. Mais en sondant leur regard, je n'y décèle aucune pitié, plutôt de la colère et de l'indignation. Et en toute franchise, je préfère.

— Disons que ce n'était pas tous les jours facile à vivre, je finis par leur dire.

— N'essaie pas de te dérober, Marlow. Réponds à la question d'Aïden, m'ordonne Dorian sur un ton tranchant qui me fait sursauter.

Je prends une profonde inspiration.

— OK, c'est peut-être arrivé une ou deux fois, je leur explique en minimisant les faits.

Ils voulaient savoir, ils savent en partie. Moi je m'en lave les mains. Les événements de ce week-end m'ont suffisamment mis les nerfs en pelote et fait partir en vrille pour que j'évite de m'attarder sur leurs états d'âme.

Soudain, sans que personne ne s'y attende, Aïden pivote sur lui-même et expédie son poing dans une porte de placard. Sa main s'y encastre, envoyant valser la vaisselle qui se trouvait à l'intérieur. Declan se précipite sur lui et l'attrape par les épaules, le tirant en arrière pour l'empêcher de continuer. Au même moment, Dorian me prend par le bras, me force à déserrer mon tabouret et m'entraîne dans le couloir.

— Vous pouvez m'expliquer ce qu'il vient de se passer là ? je lui demande en écartant les bras.

Dorian conserve son air impassible et ne dit rien. Ce qui venant de lui ne me surprend pas, mais m'agace un tantinet. Il ouvre une porte, me pousse à l'intérieur d'une pièce qu'il éclaire en déclarant :

— Ta chambre.

— Ma quoi ?

— Ta chambre. C'est Aïden qui a choisi les meubles et les rideaux dans ta couleur préférée.

Il me dit tout ça sur un ton neutre, le visage inexpressif. Impossible de savoir ce qu'il pense. Je décide de l'ignorer et en profite pour admirer le décor qui franchement vaut le coup d'œil. Dorian me dresse un inventaire des lieux d'une voix monocorde et protocolaire.

Ce qui me fait sourire.

— Un lit, une table de nuit, une commode et un bureau. Et là derrière se trouve ton dressing, dit-il en me désignant du doigt deux portes en bois ouvragés.

Un dressing rien qu'à moi, mon Dieu !

Le mobilier à un petit côté exotique que j'apprécie énormément. Émerveillée, je promène mes doigts sur la commode avant de m'asseoir sur le lit, tenez-vous bien, à baldaquin. Les montants me font penser à des lianes tressées sur lesquelles des rideaux violets ont été accrochés.

— C'est magnifique, je murmure, ébahie. Je ne sais pas quoi dire.

Dorian s'adosse contre le mur et enfonce les mains dans ses poches.

— Magnifique, suffira. Ce n'est qu'une chambre.

Je penche la tête sur le côté pour le dévisager.

— En fait, les rapports humains ce n'est pas trop votre truc, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Vous ne faites aucun effort pour faire la conversation ?

— Je n'en vois pas l'intérêt. Je parle affaires la majeure partie de mon temps par obligation. Je ne vois pas pourquoi je devrais me forcer à entamer un dialogue aussi inutile que stérile dans ma vie privée.

— Comment voulez-vous que j'accepte votre proposition, si vous ne me parlez pas un peu de vous ?

Il me fixe toujours avec la même indifférence aux fonds de ses prunelles.

— Parler ne fait pas partie du contrat que je t'ai proposé.

Je ne suis rien d'autre qu'un contrat pour lui ?

Ses propos me hérissent.

— Pour l'instant, rien n'est acté. Si vous voulez une réponse qui va dans votre sens, il va falloir faire un effort.

Il me regarde, surpris.

— Serais-tu en train de négocier ?

— Bien vu, je rigole.

— Très bien. Négocions. Fais-moi une liste de tes requêtes et je les étudierais.

Je pouffe dans ma main.

— Faire une liste de mes requêtes, vous êtes sérieux ?

Il ne dit rien et se contente de m'observer.

— OK, vous êtes sérieux, je soupire en levant les yeux au ciel. Je vais donc être aussi directe que vous. Je ne vous ferais pas de liste. Simplement, parce que je n'en ai pas envie. Je préfère l'imprévu et la spontanéité à la planification. Nous pourrions dans un premier temps

apprendre à nous connaître en allant au ciné, au resto, ou bien nous balader... par exemple.

— Cinéma, restaurant, pas de problème. Mais pourquoi devrions-nous nous balader ?

— Parce que c'est agréable.

Il fronce les sourcils.

— C'est une perte de temps, me dit-il, pragmatique.

Je m'aperçois que Dorian possède tout un tas de personnalités différentes. Ce qui m'intrigue et attise ma curiosité.

— Les balades, je m'en occupe si vous voulez ? Mais il faut aussi que vous mettiez un peu d'émotion dans vos propos et dans vos gestes, sans quoi l'accord devient caduc.

Il se rapproche du lit et baisse la tête pour m'observer comme si j'étais un sujet scientifique inédit. Il me fait de moins en moins peur. En revanche, le courant électrique qui circule entre nous ne faiblit pas.

— Des sentiments, je n'en ai plus à offrir depuis longtemps, Marlow. Ne te fais aucune illusion. Tu me plais, ça ne va pas plus loin.

— Je ne vous parle pas de sentiments, mais d'un peu de délicatesse. Mais je crois que même ça c'est encore trop vous demander. Je voulais également attirer votre attention sur le fait que vouloir une personne s'apparente à de la possession. Je vais avoir dix-huit ans, j'attends autre chose d'une relation avec un homme. Je vais donc devoir décliner votre offre.

Un sourire étire ses lèvres.

— Si j'ai bien compris, il va me falloir te convaincre.

À peine a-t-il fini sa phrase qu'il se penche et plaque ses lèvres sur les miennes. Au début, je tente de le repousser, mais son baiser est si sauvage et intense qu'il provoque en moi un incendie. Sa bouche me revendique et sa langue cherche la mienne. Je passe mes bras autour de son cou tandis qu'il me pousse en arrière. Je me retrouve allongée sur le lit, Dorian au-dessus de moi. Tout en m'embrassant, il plonge son regard dans le mien qui n'a plus rien de froid ni d'autoritaire. Ses prunelles se sont assombries et brûlent d'un désir si violent que j'en perds mon souffle. Ses mains remontent le long de mes jambes. Et je fonds littéralement sous ses caresses tandis qu'une nuée de frissons parcourent mon épiderme pour venir s'enrouler autour de ma colonne vertébrale. Quand mes doigts cherchent à se glisser sous sa chemise pour sentir la chaleur de sa peau, Dorian se redresse et s'éloigne brutalement de moi comme si je l'avais brûlé, m'abandonnant sur le lit, pantelante, le cœur battant.

Tandis que je tente de reprendre possession de mes moyens, Dorian m'observe un long moment, me dévorant des yeux.

— Maintenant, nous savons tous les deux que notre connexion sera ardente, Marlow, me dit-il d'une voix rauque. Mais comme tu n'as

pas encore dix-huit ans, je ne veux surtout pas te brusquer. Il nous faudra patienter jusque là. Ce qui te laissera tout le loisir de réfléchir à mon offre.

Son regard, qui n'a plus rien de glacial, s'attarde encore un instant sur mon corps, me donnant l'impression qu'il regrette de devoir s'en aller. Mais ce n'est que mon interprétation. Puis il tourne brusquement les talons et quitte la chambre sans ajouter un mot.

Cinq minutes après son départ, je suis encore troublé par toutes les réactions que notre brève étreinte a générées en moi. Les yeux de Dorian m'ont révélé une facette de sa personnalité, qui m'incite à en savoir plus sur lui, malgré le danger qu'il représente.

J'ai compris que ce qu'il ne disait pas avec des mots, il le transmettait avec ses gestes et son regard.

J'ai aussi remarqué qu'il y avait comme une forme de dualité en lui. Deux forces qui s'opposent l'une à l'autre. Ce qui me laisse penser que cet homme glacial en apparence est capable d'éprouver des émotions fortes. Mais si je m'engage dans une relation avec lui et que je me trompe sur mon analyse, il y a de grandes chances pour qu'il me brise le cœur.

Suis-je prête à courir ce risque ?

Peut-être bien.

CHAPITRE 20

Dorian

De retour dans mon appartement froid et impersonnel et, alors que je me sers une rasade de scotch, je savoure le goût exquis des lèvres de Marlow encore présent sur les miennes. Je ne bois quasiment jamais, mais là j'en ai vraiment besoin. Mon verre à la main, je me plante devant la baie vitrée et tente de comprendre comment j'ai pu me fourrer dans un merdier pareil. Je n'avais pas prévu de faire cette proposition complètement barrée à Marlow. Encore moins de l'embrasser.

Moi qui d'habitude maîtrise et contrôle le moindre de mes faits et gestes, cela ne me ressemble pas.

Mais en la voyant allongée dans l'herbe couverte de sueur, ses cheveux bruns et soyeux dévalant la courbe harmonieuse de ses épaules, j'ai perdu pied. Résultat, au lieu de l'informer que mon frère avait mis une chambre d'ami à sa disposition, comme convenu, je lui ai proposé de coucher avec moi.

Mais il n'y a pas que ça. D'ordinaire, je garde toujours la tête froide et fais en sorte qu'aucune émotion ne me traverse. Pourtant, quand nous nous sommes retrouvés tous les deux dans sa chambre, je n'avais plus qu'une seule idée en tête : la posséder. Mais elle m'a repoussée et je ne l'ai pas supporté. Du coup, pour la faire changer d'avis je l'ai embrassée. Dès que ses lèvres ont rencontré les miennes, j'ai aussitôt été percuté par des sensations intenses qui m'ont totalement déstabilisé. Et pour la première fois de ma vie, j'ai bien failli dépasser les limites que je m'étais fixées. Et comme je n'étais pas préparé à ça, j'ai eu du mal à recouvrer mes esprits. De plus, Marlow, en répondant à mes caresses de manière très excitante, ne m'a pas beaucoup aidé. S'il n'avait tenu qu'à moi, j'aurais volontiers prolongé notre étreinte et poursuivi l'exploration de son corps plus en profondeur, si j'ose dire. Mais Marlow n'étant pas encore prête à

franchir ce cap, j'ai dû y mettre un terme. Ce qui n'a pas été facile. Aucune femme ne m'ayant encore fait cet effet-là, je n'avais jamais eu à lutter contre moi-même de cette façon.

À ma décharge, Marlow possède un corps de déesse à tourmenter le diable en personne. Les dieux et les saints étant déjà conquis. Alors j'aimerais bien que l'on m'explique, comment moi, simple mortel, je pourrais lui résister ?

J'ai conscience que Marlow n'a que dix-huit ans et qu'elle n'a jamais eu de relations sexuelles. Raison pour laquelle j'ai décidé de ne pas aller plus loin. Pas par bonté d'âme ni pour des questions de morales. Ce genre de considérations me passent au-dessus de la tête. Simplement, je ne voulais pas lui prendre sa virginité de cette manière. Je veux que Marlow s'offre à moi en connaissance de cause. Autrement dit, en sachant qu'elle n'aura droit qu'à un aller simple pour une aventure sans lendemain. Que notre relation sera basée uniquement sur le sexe, pas sur les sentiments. Qu'elle comprenne aussi qu'aucune histoire d'amour ne sera possible entre nous. Parce que j'en suis incapable.

Je sais qu'un mec bien lui foutrait la paix et n'essaierait pas de l'attirer dans son lit. L'ennui c'est que je ne suis pas un mec bien. Quand je veux quelque chose, je fais tout pour l'obtenir. Marlow se trouvant, par un malencontreux hasard, dans ma ligne de mire. Rien qu'à l'idée qu'un autre puisse poser ses mains sur elle avant moi, j'ai des envies de meurtres.

Tout simplement parce que, je veux être le premier qui lui fera l'amour. Ça fait des jours que cette pensée m'obsède. Le seul moyen d'enrayer cette obsession est d'arriver à mes fins. Je pourrais ainsi me concentrer sur la tâche qui m'a été assignée, consistant à racheter des entreprises en difficultés à moindre coût, raser les bâtiments et construire des complexes hôteliers de luxes à la place. En attendant de pouvoir me libérer de mes chaînes. Pour l'heure, je me contente de faire ce que l'on exige de moi.

Il est vrai que je gagne beaucoup d'argent et je sais qu'il y a pas mal de gens qui rêveraient d'être à ma place. Je devrais donc m'en satisfaire. Mais il y a toujours un prix à payer et l'addition peut être plus ou moins salée.

Je ne vais pas nier qu'être riche offre d'énormes avantages, ce serait me foutre de votre gueule. Mais être l'héritier d'une grosse fortune vous isole du reste du monde et vous prive de votre liberté. Vous n'avez que des devoirs et des obligations.

J' imagine que la richesse ne remplacera jamais l'amour d'une femme ni la chaleur d'un foyer. Mais avoir la chance d'aimer et d'être aimé en retour pour ce que l'on est, non pas pour ce que l'on représente, n'est pas donné à tout le monde. C'est sûrement une des

raisons pour lesquelles, je suis exclu de ce concept.

Bref, inutile de s'étendre là-dessus, à chacun sa croix.

J'ai un sujet bien plus divertissant à traiter en ce moment. Il s'agit bien évidemment de Marlow. Je me pose pas mal de questions en ce qui la concerne.

Qu'est-ce qui fait que je m'intéresse à elle ? Qu'a-t-elle de si spécial ? Pourquoi elle et pas une autre, alors que j'ai l'embarras du choix et aucun effort à fournir pour séduire une femme ?

Avec ma belle gueule, la plupart du temps, un regard et un sourire suffisent pour les attirer dans mon lit. Avec Marlow en revanche rien n'est acquis. Elle peut me repousser à tout moment si quelque chose ne lui plaît pas. Et ce, malgré le désir qu'elle peut éprouver pour moi. Je ne suis pas habitué à ce genre de réaction de la part d'une femme.

Je devrais laisser tomber. Des gonzzesses y en des milliers.

C'est la voix de la raison qui parle et je sais que je devrais l'écouter. Seulement, je n'arrive pas à m'y résoudre.

Je fais donc face à un sacré dilemme.

Si mes frangins me voyaient me prendre la tête pour une femme, ils se foutaient de ma gueule.

Fatigué de tourner en boucle sur des questions existentielles sans réponses, je décide qu'il est temps d'y mettre un terme et termine mon verre dans la foulée. Persuadé qu'une bonne douche devrait me remettre les idées en place et me faire oublier tout ça, j'enlève ma chemise, mais au moment de retirer mon pantalon, des coups discrets contre le battant de l'entrée arrêtent, mon geste.

— C'est ouvert, je grogne, étonné qu'on frappe à ma porte.

D'habitude mes frères rentrent chez moi comme dans un moulin. Je me fige en voyant Marlow apparaître dans l'encadrement, les doigts encore sur ma braguette ouverte. Lorsqu'elle s'aperçoit que je suis torse nu, elle rougit et baisse la tête. Ce que je trouve adorable.

— Vous avez oublié votre cravate dans ma chambre, me dit-elle d'une toute petite voix, n'osant pas croiser mon regard. Je suis venue vous la rapporter.

Je devais être vraiment troublé pour ne pas me souvenir de l'avoir enlevée.

— Merci, je lui réponds sur un ton que j'espère agréable.

Elle me regarde et me fixe en se mordillant la lèvre inférieure. Ses yeux parcourent mon corps, puis se fixent sur mon tatouage. À l'expression qui se peint sur son visage, il est évident que je ne la laisse pas indifférente.

Tu joues à un jeu dangereux, petite fille, en me matant comme tu le fais.

Au lieu de partager cette information avec elle, je lui propose un

verre comme toute personne civilisée le ferait. Sauf que je suis à moitié à poil, très excité et que je ne suis pas quelqu'un de civilisé.

— Tu veux boire quelque chose ?

Elle penche la tête, m'observe puis s'avance vers moi.

— J'accepte si vous mettez quelque chose sur le dos.

Au fur et à mesure qu'elle s'approche de moi, l'énergie qui règne dans la pièce se modifie et devient presque suffocante. Je ne bouge plus pendant quelques secondes, retenant mon souffle, puis lui balance ce qui me passe par la tête pour briser cette tension sexuelle qu'il y a entre nous :

— J'avais l'intention de prendre une douche.

Ne me demandez pas pourquoi je lui raconte ça, car je ne le sais pas moi-même. Elle s'esclaffe.

— Je ne vois pas ce qui te fait marrer, je lui dis.

— Vous êtes chez vous, me fait-elle remarquer. Il est inutile de vous justifier.

— Je ne cherche pas à me justifier. Je me demandais juste si tu serais tenté de prendre cette douche avec moi.

Ce n'est pas ce que j'avais prévu de lui dire, mais je ne veux pas perdre la face. Je suis un homme, il faut bien que je reprenne la main. Question de fierté masculine. Elle ne se démonte pas et continue de se rapprocher.

— Si j'acceptais, vous en profiteriez pour me peloter.

Sa réponse me surprend, puis j'éclate de rire. Ses yeux s'arrondissent comme des soucoupes et j'avoue que je suis tout aussi surpris qu'elle. Je n'avais pas ri de cette manière depuis que ma mère est morte. Ce qui remonte à plus de vingt ans. Je refoule cette douleur qui me comprime le torse chaque fois que je songe à celle qui m'a mis au monde.

Je récupère mon sérieux puis je tapote ma lèvre inférieure avec mon index, comme si je réfléchissais à un problème métaphysique complexe.

— Te peloter est bien en dessous de ce que je comptais te faire, Marlow.

Comprenant que je l'ai mise sur la défensive et m'aventure sur un terrain glissant, je fais machine arrière et déclare en souriant :

— Ne fais pas cette tête, je te taquinais.

Soulagée, elle m'adresse un sourire franc, divin.

Cette femme est une déesse qui te mènera à ta perte, me souffle une petite voix dans ma tête. Je l'ignore.

— Ça ne doit pas vous arriver souvent, me dit-elle soudain.

Je fronce les sourcils.

— Quoi donc ?

Son sourire s'élargit et je fonds littéralement devant son éclatante

beauté, mais n'en laisse rien paraître.

— De vous amuser, Dorian.

En dehors du fait qu'elle est vue juste, entendre mon prénom s'échapper de ses jolies lèvres me fait immédiatement bander. Pour comprendre, il faut vous imaginer la scène. Elle, qui porte une petite robe légère de couleur bleue qui épouse parfaitement ses courbes divines. Moi, torse nu, mon pantalon ouvert sur mon caleçon, dévoilant une monumentale érection. Ce qui est assez explicite et lui révèle les envies folles que son petit corps voluptueux suscite en moi.

Déjà qu'avec des fringues, elle me rend fou. Je n'ose même pas imaginer dans quel état je serais si elle était nue devant moi. Je suis donc confronté à un nouveau dilemme. Sélectionner l'endroit où je souhaite lui faire l'amour pour la première fois. Un choix cornélien, me direz-vous. En effet, car beaucoup de possibilités me sont offertes. J'hésite donc, entre le canapé se trouvant sur ma droite, le comptoir de la cuisine, ma chambre située au bout du couloir et la salle de bains entre les deux.

Seigneur, aidez-moi !

Comprenant que cette nana a un foutu pouvoir sur ma libido et qu'il est préférable qu'elle n'en sache rien, je prends finalement la décision qui s'impose. J'enfile ma chemise et la ferme jusqu'au dernier bouton. Une fois, harnaché comme un curé de campagne, je passe derrière le comptoir en inox, m'efforçant d'adopter une démarche décontractée, ce qui relève de l'exploit si l'on tient compte de mon érection phénoménale qui m'empêche de me mouvoir. Je sors un verre du placard et lui sers une rasade de scotch, réalisant après coup qu'elle n'a même pas encore dix-huit ans.

Elle repousse le verre d'un doigt avec une petite moue de dégoût.

— Vous n'auriez pas plutôt du jus de fruits. Je ne peux pas boire d'alcool.

Je m'exécute comme un parfait gentleman. Alors que je n'ai qu'une envie, la coller contre un mur et lui faire des tas de trucs cochons. Une fois servie, elle sirote sa boisson tout en examinant le décor qui l'entoure.

— Vous devriez mettre des petites touches de couleurs. Le noir et le blanc c'est un peu trop morbide.

Je hausse les épaules tandis que ses yeux me sondent.

— Je n'ai pas le temps de m'en occuper.

Elle hoche la tête et nous nous dévisageons en silence tandis qu'une tension érotique presque palpable crépète autour de nous. Je suis obligé de me retenir de ne pas me jeter sur elle pour goûter à ses lèvres. Vu le regard que Marlow me lance, je crois qu'il ne lui en faudrait pas beaucoup pour qu'elle en fasse de même. Elle quitte brusquement le tabouret sur lequel elle était juchée, se racle la gorge

et me dit d'une voix éraillée :

— Je vais vous laisser. C'est préférable.

Elle me fuit, je le sais. À cet instant, je meurs d'envie de la retenir, pourtant je n'en fais rien. Arrivée à la porte, elle se fige et se retourne une main agrippée à la poignée. Pendant ce temps, je n'ai pas bougé d'un iota. Nos regards se cherchent avant de se river l'un à l'autre. Je me perds une fraction de seconde dans la contemplation de ses beaux yeux mordorés. Elle m'offre un dernier sourire qui me remue l'estomac et attise mon désir puis s'éclipse sans un mot.

Après son départ, je me sens désorienté et ne sais pas comment faire pour retrouver ma sérénité. Je file donc dans la salle de bains comme prévu. Ne pouvant pas baiser Marlow et n'ayant envie d'aucune autre femme, je me sens frustré sexuellement. Je songe un instant à calmer mes ardeurs en me branlant sous la douche. Puis finis par y renoncer, optant pour une douche glacée. Car ce serait trop déprimant et humiliant d'en arriver là.

CHAPITRE 21

Marlow

Après que Dorian m'a montré ma chambre, je décide d'explorer le dressing. Lorsque j'ouvre les deux battants, je reste scotchée un bon moment devant la tonne de vêtements qui s'étale devant mes yeux sur plusieurs rangées. L'endroit est tellement grand que je pourrais y organiser une expédition, genre visite touristique. En même temps, je me demande ce que cache la générosité d'Aïden, dans quel but il m'a acheté toutes ces fringues et pourquoi il souhaite m'accueillir sous son toit.

Peut-être a-t-il pris un coup sur la tête, et que lorsqu'il se rendra compte qu'il a fait une énorme erreur, me reprendra tout ce qu'il m'a offert ?

Toutes ces marques d'affection, tous ces présents, toutes ces attentions dont me gratifient les frères Price me paraissent suspects. Je ne suis pas habituée à autant de prodigalités et ne peux m'empêcher de trouver cela étrange.

Quand les gens ne vous ont apporté que déceptions et douleurs tout au long de votre existence, vous devenez nécessairement méfiant pour des questions de survie et pour éviter de souffrir. D'autres interrogations, pareilles à des feux follets, ne cessent de virevolter dans ma tête. Pour une fois que la vie devient un peu plus clémente, dois-je refuser ce qui m'est offert ? Faut-il laisser l'appréhension, la peur guider mes choix ?

Comment je me sens en ce moment ? Un peu comme Alice aux pays des merveilles, intriguée et effrayée. À la différence que le terrier dans lequel je viens de tomber n'est autre qu'une demeure valant plusieurs millions de dollars. Et dont le propriétaire n'est pas un lapin blanc, portant une montre à gousset et un gilet bleu, mais un jeune homme séduisant s'habillant avec des vêtements de grands couturiers.

Laissant mes élucubrations et mes questionnements sur le seuil du

dressings, je me rends à la salle de bains. Le choc est équivalent au précédent, en découvrant les deux vasques en forme de coquillages, les murs et le sol dans un dégradé de bleu évoquant la mer, les robinets ciselés d'écailles, la baignoire ovale encastrée dans le sol et la douche en mosaïque. J'en perds mon souffle, mais aussi mon vocabulaire... Pas un seul instant, je n'aurais imaginé, qu'un endroit pour se laver, puisse être aussi somptueux. D'ailleurs, je viens de choper une crampe à la mâchoire à force d'avoir la bouche ouverte.

Me sentant poisseuse après mon footing improvisé, je ne perds pas une minute et décide d'inaugurer la douche avec ses nombreux jets massants.

Une heure plus tard de retour dans le dressing, je fais face à l'embarras du choix et reste indécise sur la tenue que je compte porter. J'opte finalement pour une petite robe bleue dans un tissu d'une fluidité incomparable qui met en valeur mes seins et mes hanches. C'est un bon choix, parce qu'elle me sied à la perfection. Tout comme la petite culotte et le soutien-gorge affriolant que j'ai dénichés dans un tiroir parmi une flopée d'autres sous-vêtements en soie et en dentelle tous plus suggestifs les uns que les autres. Si bien que je commence à soupçonner Aïden d'avoir pris mes mensurations durant mon sommeil. Je pense qu'il va vraiment falloir que nous ayons une petite conversation tous les deux.

Décidément, je me souviendrai toute ma vie de ce week-end. Il s'est passé tellement d'évènements incongrus que j'ai la tête remplie d'images hallucinantes.

Une heure plus tard, tandis que je longe le couloir, qui mène à l'appartement d'Aïden, avec un sourire idiot sur les lèvres, je repense à l'expression stupéfaite de Dorian lorsque j'ai débarqué chez lui dans ma nouvelle tenue pour lui rapporter sa cravate. En le voyant à moitié nu au milieu de son salon, mon cœur s'est mis à faire des loopings dans ma cage thoracique. Impossible de le calmer.

Je n'arrivais plus à détacher mes yeux de son torse parfaitement sculpté où chaque muscle se dessinait sous sa peau hâlée. Ni à lâcher du regard le tatouage saisissant qu'il a sur la poitrine, représentant un poignard emprisonné dans du fil de fer barbelé, hérissé de pointes effilées, qui colonisent toute la partie gauche de son thorax tel des lianes tentaculaires. Sur la lame du couteau pointée sur son cœur est inscrit le mot *Freedom* en lettres gothiques. Et à l'endroit où s'enfoncent les pics acérés provenant du fil métallique, des gouttes de sang apparaissent. Un détail qui donne à l'ensemble de l'œuvre un profond réalisme.

Cette vision-là aussi restera gravée dans ma mémoire. J'avoue que la signification de cette encre imprimée sur son épiderme m'intrigue énormément.

Mais ce n'est pas ça le plus bizarre.

Son tatouage est tellement proche du mien que je me demande comment une telle similitude est possible. Celui qui se trouve sur mon corps représente une dague dirigée vers mon cœur, servant à masquer une longue cicatrice. Sur la lame est gravé le mot *Forever* en souvenir de ma mère. Les fines branches d'un rosier sauvage, décrivant des circonvolutions complexes, s'étendent sur mes côtes et une partie de mon dos. Sous les pétales de sang formés par les épines fichées dans ma peau se cache une multitude de petites plaies cicatrisées, laissées par des éclats de verre.

Dorian aurait-il des blessures à l'âme aussi profondes que les miennes ?

Je chasse rapidement ces pensées dangereuses. Préférant me remémorer le baiser que nous avons échangé qui a fait naître en moi des sensations inédites m'ayant entraînée dans des territoires inconnus.

Comme je n'avais jamais ressenti de désir pour un homme, je n'imaginai pas que cette sensation puisse être aussi puissante. Ni qu'elle avait le pouvoir de me faire perdre la tête au point de m'abandonner dans les bras d'un homme que je connais à peine.

En m'approchant du salon, j'entends une conversation entre Declan, Aïden et Dorian. Curieuse, je m'immobilise et tends l'oreille pour écouter ce qu'ils se disent.

Ma conscience est aux aguets, elle aussi.

La voix grave de Dorian provoque en moi une salve de frissons qui envoie une boule de chaleur dans mon bas-ventre.

Il n'y a pas si longtemps, j'étais frigide. Et me voilà à présent nymphomane.

— Le dossier est incomplet, dit-il. Nous ne pouvons pas agir maintenant. Il est encore trop tôt.

Les plafonds sont si hauts et les pièces tellement grandes que les sons qui se répercutent sur les murs me reviennent amplifiés comme dans un espace vide. J'entends les soupirs des deux autres frangins.

— Combien de temps ? demande Declan sur un ton impatient.

— Deux mois, peut-être trois, lui répond Dorian.

— On patientera, intervient Aïden. Précipiter les choses nous mènerait à l'échec.

— Tu as raison ! approuve Dorian. Ne modifions rien à nos habitudes !

— Ne rien changer à nos habitudes ! s'exclame Declan avec un rire sarcastique. Il semble que tu oublies un léger détail. Que fais-tu de Marlow ?

Il n'en faut pas plus pour attiser ma curiosité.

— Je ne l'ai pas oubliée, rétorque Dorian sur un ton cinglant. De

toute façon, comme elle fait à présent partie de l'équation, nous devons faire avec.

— Tu as songé qu'il peut se pointer à l'improviste ? insiste Declan pas le moins du monde impressionné par l'intonation cassante de son frère.

Je donnerais cher pour savoir de qui ils parlent.

— Nous aviserons en temps utile, lui répond Aïden sur un ton sec, coupant court à toute polémique. Notre devoir est de la protéger. Point final.

— Ce devoir t'incombe davantage Aïden, réplique Declan.

— Pas seulement, réplique Dorian. Nous devons rester solidaires, comme nous l'avons toujours été. De plus...

Dorian se coupe en pleine phrase.

— Montre-toi, Marlow, grogne-t-il.

C'est sans doute le léger bruit que je viens de faire en m'appuyant contre le mur, qui lui a révélé ma présence. On peut dire qu'il a l'ouïe fine. Inutile d'envisager un poste à la CIA, je ferai une bien piètre espionne. Ayant été prise en flagrant délit d'espionnage, je n'ai pas d'autre choix que de m'avancer dans la pièce.

— Désolée, je murmure d'une toute petite voix en baissant la tête.

Dorian fronce les sourcils et me fixe d'un regard noir. Dire qu'il est mécontent serait un euphémisme.

— Ça fait longtemps que tu nous écoutes ? aboie-t-il.

Bon, on ne va pas se mentir, il est furax.

J'agite la main comme si ce détail n'avait aucune importance, espérant minimiser l'impact de la foudre qui va s'abattre sur moi dans un instant.

— Je suis arrivée au moment où vous parliez d'un dossier incomplet.

En les voyant tous trois se détendre, je comprends que j'ai loupé le plus important.

Domage.

Aïden me sourit.

— Dorian m'a dit que tu étais d'accord pour t'installer ici. C'est vrai ?

Euh, ne nous emballons pas.

Je sais que sa question a pour but de détourner l'attention de son frère qui m'observe toujours d'un regard assassin. Alors j'approuve d'un vigoureux signe de tête sous les yeux accusateurs de Dorian et Declan.

À sa manière d'agir avec moi, je comprends que je peux compter sur Aïden pour me protéger contre ses frères s'ils se montraient trop agressifs envers moi.

Ou s'ils décidaient de t'éliminer, me souffle une petite voix.

L'envie de me trucider que je lis dans les prunelles de Dorian ne m'inquiète pas plus que ça. C'est plutôt, contre qui ces trois-là se sentent obligés de se prémunir qui me fait flipper. Car le peu que j'ai entendu de leur conversation me laisse supposer qu'une ou plusieurs personnes de leur entourage représentent une menace pour eux. Mais me voyant mal interroger Aïden en présence de Dorian, qui continue de me regarder comme s'il cherchait le moyen de se débarrasser de moi, je me tais.

Désireuse de détendre l'atmosphère en usant de mon tact *incontestable*, je lève les mains en signe d'apaisement.

— J'ai compris le message. Je n'écouterai plus aux portes.

Declan et Aïden s'esclaffent alors que Dorian hausse les épaules en m'ignorant royalement. Son indifférence me blesse, mais je n'en laisse rien paraître et détourne les yeux pour les reporter sur Aïden. Devinant mon trouble, mon allié me sourit.

— Quand comptes-tu t'installer ici ? me demande-t-il.

— Je ne sais pas encore. Il faut d'abord que j'en informe Jody en douceur. Elle est fragile en ce moment et je ne veux l'abandonner comme ça.

— Je comprends, rétorque Aïden avec douceur. En attendant, tu es ici chez toi.

Il me tend une carte magnétique dont je me saisis en le dévisageant d'un air interrogateur.

— C'est un passe qui te permettra d'accéder à mon appartement et aux parties communes de la maison, m'explique-t-il. Garde-la toujours sur toi. Je te fournirai le code de l'alarme plus tard.

Tandis que je m'apprête à répondre, j'entends Dorian jurer dans mon dos :

— Putain ! Finalement, je ne suis pas certain que ce soit l'idée du siècle !

— C'est pourtant bien toi qui me l'as suggérée, non ? réplique Aïden, étonné par la remarque de son frère.

Mal à l'aise, je promène mon regard dans la pièce et surprends Dorian en train de me contempler, une lueur de convoitise au fond des yeux. Déstabilisée, je le fixe à mon tour. Aussitôt cette lueur disparaît de ses prunelles bleues pour se transformer en glace pilée qu'il me projette au visage. Si bien que je crois avoir rêvé ma première impression.

— Je sais, finit-il par dire à Aïden sur un ton réfrigérant. Que veux-tu, on commet tous des erreurs à un moment donné.

Puis il quitte la pièce d'un pas martial sans autres explications. Sidérés, Aïden et son jeune frère se concertent en silence durant quelques secondes. Encore abasourdie par les propos tenus par Dorian, je tressaille lorsque j'entends le ricanement de Declan dans mon dos.

Je me retourne vers lui et celui-ci m'adresse un sourire espiègle, les yeux brillants d'amusement.

— Houla ! On dirait bien que Dorian en pince pour toi, me dit-il en riant et en se frottant les mains. Ça, c'est une nouveauté. Je sens qu'on va bien se marrer.

Je secoue la tête, dépitée.

— Détrompe-toi. Il me hait.

Declan me contemple avec un petit sourire en coin.

— Et on dit que ce sont les hommes qui sont aveugles...

Sur ces mots, il dépose un baiser sonore sur mon front et s'éclipse, me laissant seul avec Aïden.

Maintenant que nous sommes tous les deux, j'hésite à aborder le sujet qui me tracasse depuis dix minutes, puis me lance.

— D'après ce que j'ai cru comprendre, il semblerait que quelqu'un vous crée des problèmes ?

Aïden se met à rire.

— J'en étais sûr. Je savais que tu ne pourrais pas t'empêcher de me questionner.

Puis son sourire disparaît pour laisser place à l'homme sérieux. J'aime moins cette facette de lui.

— Le milieu des affaires dans lequel nous évoluons, Marlow, est un monde peuplé de requins dotés d'un appétit féroce, m'explique-t-il. Ce sont souvent des personnalités influentes qui n'hésitent pas à écraser ceux qui se mettent en travers de leur route. Alors pour répondre à ta question, en effet, certaines personnes cherchent à nous nuire. Rien d'étonnant à cela. C'est ainsi que cela fonctionne dans toutes les familles qui possèdent des millions de dollars sur leur compte en banque.

Des millions de dollars ! À quand même.

— Ça n'a donc rien à voir avec moi, alors ?

Il se rapproche de moi et me caresse la joue.

— Non. Nous voulons juste nous assurer que le fait que tu vives dans cette maison ne te crée aucun problème.

Il m'adresse un sourire qui se veut rassurant et avec un geste désinvolte ajoute :

— Mais ne t'en fais pas pour ça. Dorian veillera à ce qu'il n'y ait aucune répercussion.

C'est curieux, mais il ne parvient pas à me convaincre.

Sentant ma réticence, il me prend dans ses bras et me berce comme une enfant. Enveloppée par sa tendresse et sa chaleur, je pose ma tête sur son torse, appréciant de plus en plus son contact que je trouve réconfortant.

Contrairement à Dorian, je ne me sens pas en danger avec Aïden. Mon cœur ne s'affole pas et aucun frisson ne me traverse de part en

part. Pourtant, j'aimerais bien savoir qu'elles seraient les sensations que j'éprouverais en l'embrassant. Et ni une ni deux, je me hisse sur la pointe des pieds et plaque mes lèvres sur les siennes. Aïden ne me repousse pas et m'enlace par la taille, me plaque contre lui pour approfondir notre baiser. Nos langues se mêlent, se goûtent dans une danse sensuelle, tendre, douce et très agréable. Rien à voir avec l'étreinte et le baiser sauvage de Dorian qui a embrasé mon corps tout entier, il y a quelques heures seulement.

Lorsque nous nous séparons, Aïden m'observe, un petit sourire moqueur au coin des lèvres. Ce qui me fait rougir et baisser la tête.

— As-tu obtenu la réponse que tu cherchais ? me demande-t-il sur un ton taquin, en me relevant le menton de son index, une main posée sur ma hanche.

Je hoche la tête plusieurs fois et cet idiot éclate de rire.

— Ce n'est pas ce que tu espérais n'est-ce pas ?

— Pas tout à fait, je réponds à mi-voix, gênée, mais surtout déçue.

Il me sourit avec indulgence, avant de prendre mon visage en coupe entre ses paumes, plongeant son regard noisette dans le mien.

— Écoute, Marlow, commence-t-il. Un jour tu trouveras l'homme qui te fera vibrer. Ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas moi. Et sans trop vouloir m'avancer, je pense même savoir qui sera l'heureux élu.

Le visage de Dorian s'impose à moi, mais je le chasse aussitôt.

— Euh...

Il éclate de rire.

— C'est bien ce qu'il me semblait. Allez viens, me dit-il en me prenant la main. Il vaut mieux que te ramène avant que ta copine débarque en fanfare et me fasse un scandale en pensant que nous t'avons kidnappée.

Il a raison. Comme elle était folle d'inquiétude, Jody n'a pas cessé de m'appeler, me laissant des dizaines de messages auxquels je n'ai pas encore répondu.

Vous parlez d'une amie...

CHAPITRE 22

Marlow

Les quinze jours suivants sont sans saveur, pour ne pas dire insipides. Je passe quasiment tous mes après-midi en cours et une partie de mes soirées au dortoir en compagnie de Jody. Du coup, j'en profite pour l'aider à peaufiner sa technique de travail. Sceptique au début par mes méthodes d'apprentissage, quand au bout d'une semaine, ses efforts ont été récompensés, elle a fini par les adopter sans rechigner. De mon côté, je me réjouis de ses résultats dont le mérite lui revient, puisque je n'ai fait que lui donner un petit coup de pouce et rien d'autre.

Mes jeudis, je les consacre à mes révisions avec Aïden. Nous nous retrouvons la plupart du temps dans son appartement pour étudier. Et le soir il me ramène à la résidence, puisque je ne me suis toujours pas décidée à m'installer dans chez lui. Bien qu'il me l'ait souvent proposé, sans jamais insister. Je crois qu'il me laisse le temps de me faire à l'idée de quitter la sécurité relative du campus. Ce qui fait que notre lien se renforce et que je l'en aime d'autant plus.

Pour l'instant, Alicia et toute sa clique se tiennent à carreau. Même si elles ne peuvent s'empêcher de me lancer quelques piques de temps à autre, cela ne va pas plus loin. En résumé, je dirais que j'entre dans une phase routinière d'un ennui mortel.

N'ayant pas revu Dorian depuis qu'il m'a fait sa proposition farfelue, je m'interroge. A-t-il agi ainsi pour me tester ?

Allez savoir.

Il m'arrive parfois dans la journée de repenser au baiser que nous avons échangé. Dans ces moments-là, je décroche de la réalité, oubliant où je suis, les étudiants qui m'entourent et le prof qui débite son cours. À longueur de temps, Dorian s'invite dans mes pensées. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé de le chasser de mon esprit.

Nous sommes vendredi soir et je suis allongée à plat ventre sur

mon lit en train d'étudier les aspects négatifs du capitalisme dans le monde et ses répercussions sur les différentes classes sociales. Autant vous dire que les gens pauvres ne sont pas à la fête dans notre société. La répartition des richesses telle qu'elle est conçue me fait grincer des dents. Jody et Amanda choisissent pile ce moment, où je suis de mauvais poil, pour entrer en trombe dans la chambre. Agacée, je relève la tête de mon bouquin et les observe en silence.

Elles sautillent sur place comme si une colonie de fourmis leur grimait sur les jambes.

— On sort ce soir, m'annoncent-elles en chœur, totalement hystériques.

— Ai-je le droit d'émettre une objection ?

Toutes les deux me répondent non en même temps.

Je peux dire adieu à la démocratie.

Puis Jody referme d'autorité mon livre, m'attrape par le bras et me force à sortir de mon lit.

— À la douche, ma belle !

— Je peux savoir où l'on va, au moins ?

Amanda se fend d'un sourire radieux.

— Une soirée étudiante est organisée au bord de la plage. Imagine. Feu de camp, musique rock, alcool et mecs à volonté...

— Alcool et mecs à volonté ! Rien que ça, j'ironise.

Jody fronce les sourcils.

— Cesse de jouer les rabat-joie, Marlow ! Et pense un peu à t'amuser.

— Mais je m'éclate moi avec l'économie mondiale ! je proteste de mauvaise foi.

C'est faux bien sûr. Mais on se distrait comme on peut, pas vrai ?

Jody fronce ses fins sourcils parfaitement épilés et me lance un regard noir. Je n'ai pas le temps de protester plus longtemps, car en un clin d'œil je me retrouve dans le couloir avec ma serviette et ma trousse de toilette dans les mains. Mes deux amies m'escortent jusqu'aux douches dans un bavardage incessant pour tenter de m'expliquer la folie qui règne dans ces soirées.

Aidez-moi !

Toutes les deux me font tellement flipper que je freine des deux pieds et tente de m'enfuir en courant. Mais Amanda me retient par le bras, ouvre la porte des sanitaires et me pousse à l'intérieur.

— Pas question d'esquiver, Marlow. Il faut vivre cette expérience au moins une fois dans sa vie. Un groupe de musiciens hyper connu a été engagé pour l'occasion. Il y aura des centaines d'étudiants à cette fête. Certains viennent même de très loin pour y assister, me gronde-t-elle.

Ces paroles sont loin de me rassurer.

Survoltée, elle saute de partout comme si elle était montée sur ressort. L'allégresse d'Amanda gagne très vite Jody qui finit par se joindre à elle.

— Ça va être géant ! s'exclame Amanda en retirant ses vêtements.

— On va s'éclater ! surenchérit Jody qui se déshabille à son tour, en chantant et en remuant ses fesses.

Je crois que je les ai définitivement perdues, là. Non ?

Parfois, je regrette d'être incapable de m'enflammer pour des brouilles comme la majorité des jeunes de mon âge. Mais la soirée catastrophique chez Aïden m'a fait perdre tout mon enthousiasme pour ce genre d'évènement. Alors avant de m'associer à l'euphorie qui gagne mes deux amies, je décide d'attendre d'être sur place afin de me faire une idée.

Je me demande pourquoi il est si difficile pour moi de lâcher prise et de profiter de l'instant présent comme les autres.

Parce que tu n'as pas le même vécu, me souffle ma conscience.

Je ferme les yeux pour faire abstraction aux souvenirs qui menacent d'envahir mon esprit. Dans ces moments-là, ma mémoire peut rapidement devenir une arme dangereuse et se retourner contre moi si je n'y prends pas garde.

Je ne serai jamais une jeune fille insouciante ni totalement innocente, malgré ce que l'on peut penser.

Pour nous mettre dans l'ambiance, Amanda balance de la musique sur une petite enceinte reliée à son téléphone par Bluetooth. Nous prenons donc notre douche en écoutant les riffs de guitare des Red Hot Chili Pepper, reprenant les refrains à tue-tête. Comme j'adore ce groupe, je ne m'en plains pas. Cela contribue à me détendre, et je commence même à ressentir une forme d'exaltation.

Nous regagnons la chambre une heure plus tard. Coiffées, parfumées, épilées, maquillées. La totale !

Durant soixante minutes, mes deux comparses m'ont tout fait. De la séance de maquillage, à la coiffure jusqu'à l'épilation, j'ai tout subi, en râlant de bout en bout pour la forme. Bien que j'aie apprécié chaque seconde de ces moments entrecoupés de fous rires inoubliables.

Il est déjà vingt-deux heures lorsque nous abandonnons le dortoir. Amanda et Jody portent des robes sexy qui ne couvrent que quelques centimètres de peau. Pour moi, pas question d'en dévoiler autant. J'ai donc opté pour un jean noir moulant, très chic et un haut blanc avec une échancrure vertigineuse dans le dos. De crainte d'avoir froid, mais aussi pour dissimuler une partie de mon tatouage qui apparaît au creux de mes reins, j'ai tenu à rajouter une veste en cuir par-dessus. Jody a eu beau protester, je n'ai pas cédé sur ce point.

Le silence qui règne dans les couloirs me fait prendre conscience

de l'ampleur de l'évènement. Dans la voiture, mes deux amies me confirment que tout le monde, ou presque, est déjà en route pour cette fête qui n'a lieu que tous les deux ans.

Comme mes deux amies me sentent un peu tendue, elles tentent de me rassurer en me racontant qu'un service d'ordre a été déployé aux abords de la plage pour prévenir tout débordement et que les bagarres sont vite maîtrisées grâce à des types baraqués. Je n'ai donc rien à craindre, selon elles.

Comme j'étais loin de penser à ce genre de chose au lieu de me tranquilliser, c'est plutôt l'inverse qui se produit. Je suis encore plus nerveuse qu'avant de monter dans la voiture.

Il nous faut une demi-heure pour atteindre la plage et une autre pour parvenir jusqu'au parking où des centaines de voitures sont alignées.

Et, mon Dieu, quelles voitures !

Ferrari, Porsche, Mercedes, Lamborghini, Aston Martini, Ford mustang... L'Audi TT d'Amanda fait pâle figure à côté de tous ces bolides hors de prix.

Quand nous descendons du véhicule, nous sommes immédiatement envoûtées par la musique qui se propage dans les airs et qui donne une dimension surnaturelle au décor qui nous entoure. Nous nous dirigeons vers le contrôle de sécurité où des types à la mine patibulaire vérifient scrupuleusement notre identité et nos cartes d'étudiantes. Ces formalités accomplies, nous suivons la longue procession de jeunes qui se faufilent entre les dunes. Tous guidés par les sons qui nous parviennent.

Lorsque nous parvenons en haut de la colline de sable, nous surplombons la foule. Je me fige un instant et écarquille les yeux, hallucinée par la folie qui règne en contrebas. Le groupe entame tout juste *We will rock you* des Queen quand nous nous précipitons entre les corps en sueur qui bougent en rythme. Mon cœur s'emballe en écoutant la voix hypnotique du chanteur et les cris des jeunes en délire. Du bon son. Une ambiance de malade. C'est encore mieux que tout ce que j'avais osé espérer.

Des centaines d'étudiants complètement déchaînées dansent les bras levés, frappent dans leurs mains et tapent des pieds en reprenant en chœur le morceau mythique de Freedy Mercury :

We will rock you... We will rock you...

L'arrière-plan de cette scène est un coucher de soleil flamboyant qui embrase l'horizon et déploie ses rayons orangés sur l'océan. Mon muscle cardiaque bat tellement fort que je crois qu'il va finir par jaillir hors de ma poitrine. Et aussitôt, je me retrouve happée par la liesse collective qui unit tous les jeunes présents à cette fête.

Ça va être une soirée d'enfer !

CHAPITRE 23

Marlow

Mes deux amies et moi-même nous jetons à corps perdu dans la fosse. Durant plus d'une heure, nous ne lâchons pas la piste de danse, immergées au milieu des autres jeunes qui se trémoussent sur des rythmes de dingue. Certains garçons ont retiré leur T-shirt, exhibant leur torse musclé. Des filles en tenue sexy viennent aussitôt se frotter contre eux en se déhanchant de manière subjective sans aucune pudeur, pareilles à des chattes en chaleur. L'ambiance devient de plus en plus torride à mesure que la soirée avance et que l'alcool coule à flots.

Consternée, j'observe une fille prise en sandwich entre deux mecs baraqués. L'un ondule son bassin contre ses fesses tandis que l'autre face à elle frotte son sexe contre le sien, remontant sa jupe jusqu'à sa taille. D'où je suis, je peux apercevoir sa petite culotte blanche en dentelle, devenue fluorescente sous les lumières noires.

Face à mon air effaré, Amanda, qui se dandine à mes côtés, se met à rigoler.

— C'est chaud comme ambiance, n'est-ce pas, Marlow ?

Choquée par cette scène, je dois être rouge écarlate.

— Ils ne vont quand même pas faire ça ici, je me renseigne pour être sûre que je ne rêve pas.

Ma réflexion fait exploser de rire Jody.

— Oh que si !

Au même moment, je vois le mec soulever la fille, les mains posées sur son postérieur. Elle enroule ses jambes autour de sa taille et rejette la tête sur l'épaule du type qui se trouve derrière elle et qui se met à lui caresser les seins. Je m'immobilise, les yeux agrandis de stupeur. Leurs mouvements langoureux deviennent si sensuels que j'en perds le souffle. Quand mon regard balaie la foule qui m'entoure, je constate que la plupart des jeunes se livrent à la même chorégraphie sexuelle.

Jody pose une main sur mon épaule.

— Détends-toi. Ils s'amusent.

J'aurai bien besoin d'un verre, là.

C'est bien la première fois que je regrette que l'alcool me soit interdit. Mais c'est sans compter mes deux amies qui pensent à tout. Amanda me colle un joint entre les doigts.

— Ça va t'aider à te détendre, m'affirme-t-elle avec un large sourire.

J'hésite une seconde avant de tirer une grande taffe qui m'enflamme les poumons et m'irrite la gorge. Je me mets à tousser. Jody, toujours morte de rire, me tape dans le dos.

— Vas-y doucement, Marlow.

J'acquiesce en souriant sous le regard amusé de mes deux amies, puis tire une dernière latte avant de faire tourner le pétard. L'effet est rapide et je me sens beaucoup plus calme comme sur un petit nuage.

Amanda tend le bras et nous désigne l'autre côté de la plage où des jeunes sont agglutinés par petit groupe. Je l'entends hurler comme si elle venait de découvrir de l'eau sur Mars :

— Alcool !

Jody approuve en sautillant, m'agrippant par le bras.

— On y va !

Quelques minutes plus tard, mes deux amies m'entraînent au milieu des corps transpirants et des mains baladeuses des mecs en manque de sexe pour rejoindre le bar. Ma hantise.

Ce bain de foule me donne l'envie de fuir à toutes jambes. Le contact de toutes ces peaux inconnues sur la mienne me révolte. Je ravale mon dégoût et poursuis ma route, guidée par Jody qui ne me lâche pas la main. Consciente que si nous nous perdons de vue, nous aurions des difficultés à nous retrouver tant la foule est dense.

Nous finissons par atteindre le Saint des Saints. Jody et Amanda commandent nos boissons. Tequila pour elles, cocktail de fruits sans alcool pour moi.

Jody boit une gorgée de ma boisson pour s'assurer qu'il ne contient aucun liquide indésirable et me le tend.

— Tu peux y aller, Marlow. C'est sans danger.

En guise de remerciement, je la gratifie d'un sourire. Elle a promis de veiller sur moi et tiens son rôle à merveille. Allant même jusqu'à fusiller du regard tout mâle en rut qui tenterait une approche. Un peu comme une grande sœur le ferait.

La musique étant moins forte dans le coin beuverie, nous pouvons enfin converser sans être obligées de hurler à nous briser les cordes vocales.

— Alors, tu ne trouves pas cette fête démentielle et géniale ? me demande Amanda tout sourire, les yeux pétillants de malice.

Franchement, j'aurais du mal à la contredire. Car même si certaines scènes m'ont choquée, je m'amuse vraiment.

— En effet, j'approuve en riant, cette soirée est géniale. J'adore l'ambiance.

— J'en étais sûre, me répond-elle en m'adressant un clin d'œil.

C'est à ce moment-là que je les aperçois accoudés au comptoir. Aïden, Declan et Dorian se trouvent à quelques mètres de moi en charmante compagnie. Je me fige et mon sang se glace en voyant l'homme qui ne cesse de hanter mon esprit, en compagnie d'une femme grande, mince et d'une beauté renversante digne d'un top-modèle. Je sens une coulée froide se répandre en moi et tapisser les parois de mon organisme d'une couche de glace. J'ignorais jusqu'à présent que la jalousie pouvait blesser autant et faire aussi mal. Comme si l'on venait de me planter une lame dans le cœur.

L'enfoiré !

Mon sang a déserté mon visage. Jody s'en inquiète.

— Marlow, ça va ?

Elle regarde mon verre d'un œil suspect. Je me reprends et refoule la colère qui coule dans mes veines.

— Très bien, je mens.

Ne supportant pas l'idée qu'il m'ait prise pour une gamine qu'il peut manipuler à sa guise, ma première idée est d'aller vers Dorian et de lui faire un scandale. Mais parfois l'indifférence est une arme bien plus efficace, alors je me ravise. Dans ma tête se met aussitôt en place une riposte qui va tous les laisser sur le cul. Du moins, je l'espère.

Je me tourne vers Jody et Amanda qui discutent avec trois types, plutôt mignons, qui semblent leur plaire.

— Je reviens, je leur dis, le sang en ébullition.

— Tu vas où ? me demande Jody, un pli soucieux barrant son front.

Du menton, je lui désigne les frères Price.

— Je vais juste leur rappeler mon existence.

Ne comprenant pas quel message je cherche à lui faire passer, la jolie blonde penche la tête sur le côté.

— Tu es sûre que ça va ? Parce que là, tu m'as l'air remonté à bloc.

— Je ne me suis jamais senti aussi bien, je rétorque sèchement. Observe l'artiste, je lâche.

Sur ces mots, je l'abandonne alors qu'elle donne un coup de coude à Amanda pour qu'elle puisse assister à la scène. Dans mon dos, je peux sentir leur regard curieux suivre ma progression tandis que je fends le groupe qui me barre la route pour rejoindre les trois frangins entourés de trois poufiasses qui les collent comme des sangsues.

C'est parti !

À cet instant, je me fous de ce que peuvent faire Aïden et Declan. Mais pas question que je laisse Dorian s'en tirer à si bon compte. Mes yeux sont focalisés sur son bras entourant la taille de la bimbo qui l'accompagne et qui lui jette des regards enamorés. Je plaque un sourire ravageur sur mon visage et ondule des hanches lorsque je me rapproche des trois spécimens masculins beaux à tomber.

Ma main se pose sur l'épaule d'Aïden quand il trouve mon regard, ses yeux noisette s'arrondissent.

— Marlow !

Sa réaction me fait comprendre qu'il ne s'attendait pas à me voir ici et qu'il n'est pas franchement ravi. Il se reprend très vite et me sourit en me prenant dans ses bras. Je murmure à son oreille :

— Salut !

Il s'écarte de moi et me tient à bout de bras.

— Waouh ! Tu es magnifique.

Je rigole.

— T'es pas mal non plus.

Declan, s'apercevant de ma présence, lâche la fille qu'il tenait serrée contre lui pour m'enlacer.

— Bonsoir, belle sauvageonne !

Je ris en lui expédiant un coup de poing dans l'épaule. Puis j'adresse un bref signe de tête à Dorian, comme s'il était la personne la plus insignifiante de la planète. Je le vois froncer les sourcils, mécontent. Ses yeux bleus d'une intensité terrible me déshabillent de la tête aux pieds. J'ai chaud tout à coup, mais je m'applique à l'ignorer, tout en racontant ma soirée à ses deux frères avec un enthousiasme exagéré.

Comme ce sont des hommes, je sais qu'ils n'y verront que du feu.

Je patiente encore jusqu'à ce que le groupe entame un morceau suffisamment sensuel à mon goût pour mettre mon plan à exécution.

— J'adore cette musique, je lâche, faussement excitée, avec l'idée de me venger de Dorian toujours en tête.

Ce soir, ma devise est œil pour œil et dent pour dent. Je veux lui en faire baver, bien que j'ignore encore si j'en ai le pouvoir. Alors je tente le tout pour le tout. Je vais enfin découvrir s'il ressent quelque chose pour moi ou s'il s'en fout.

Je fais glisser ma veste pour dénuder mes épaules et dévoiler le décolleté affriolant de mon petit haut blanc.

— Tu peux me garder ça une minute, je demande à Aïden qui me fixe d'un air hébété quand je lui refourgue mon cuir dans les bras sans attendre sa réponse.

Puis je pivote sur mes talons, offrant à tous les hommes présents une vue imprenable sur mon dos nu qui laisse entrevoir mon tatouage et met en valeur la cambrure insolente de ma chute de reins. Le rire

raque d'Aïden me parvient à ce moment-là. Le voyant couler un regard en biais à son frère aîné, je sais qu'il a compris mon manège.

Tout en roulant des hanches, je rejoins les danseurs qui se trouvent à quelques mètres de moi et me mets à onduler mon corps tout en soulevant mes cheveux longs de temps à autre pour attirer les regards des mâles.

Quand un attroupement se forme autour de moi, je prends subitement conscience de mon pouvoir d'attraction et amplifie mes gestes sensuels en balançant mes fesses, caressant mes cuisses et mes seins. Je dois avoir l'air d'une strip-teaseuse qui va s'effeuiller sur la piste, mais je m'en balance.

Je sais que je joue avec le feu, là. Mais je suis trop furieuse pour me préoccuper des conséquences.

Pour me venger, je ne possède qu'un seul atout : mes formes. Que je décide d'utiliser à cet instant comme arme de séduction massive. À la sidération qui s'affiche sur les traits d'Aïden et de Declan, je devine que j'ai atteint mon but. Quant à Dorian, il me fusille du regard, la mâchoire serrée, le dos bien droit. Il est tellement tendu à l'extrême que ses muscles crispés se dessinent en relief sous son T-shirt.

Un bon signe, il me semble.

Je crois que je l'ai vraiment mis hors de lui ! Et comme je suis une peste, je m'en réjouis.

Je l'observe en douce. Dans sa tenue décontractée, un jean noir et un T-shirt blanc, et ses cheveux bruns un peu longs savamment ébouriffés, il est diablement sublime. Mon cœur s'affole.

Pour enfoncer le clou, je lui adresse un clin d'œil amusé et continue de bouger mon cul sur le tempo langoureux de la musique.

Aïden part soudain d'un grand fou rire, tape sur l'épaule de son frère aîné, puis se penche pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. Dorian n'a pas l'air d'apprécier, car je le vois serrer les poings comme s'il était à deux doigts de craquer.

Du coin de l'œil, j'aperçois Jody qui se bidonne accoudée au comptoir. Elle ne m'avait encore jamais vu faire preuve d'autant d'audace et d'impudence.

Deux minutes plus tard, mes deux amies me rejoignent avec les trois types canon qu'elles ont levés au bar. On va vraiment s'amuser. L'un d'eux me sourit gentiment et je l'encourage du regard. Ayant obtenu mon feu vert, il se place derrière moi et pose ses mains sur mes hanches. Je ferme les paupières et me laisse guider par mon cavalier. À cet instant, j'attends avec impatience de voir la réaction de Dorian autant que je la redoute.

Soudain, quelqu'un me tire brusquement en arrière par le poignet, puis me fait effectuer un tour complet sur moi-même. La violence de cet assaut me fait presque perdre l'équilibre, provoquant

une douleur dans mon bras qui se propage jusqu'à mon épaule. Un grand blond athlétique à l'allure de surfeur me surplombe et mes yeux remarquent aussitôt la lueur malsaine qui anime son regard. Un vent de panique me percute. Je tente de le repousser, mais il m'en empêche en raffermissant sa prise sur mon poignet, me faisant grimacer de douleur.

— Lâche-moi. Tu me fais mal ! je lui crie en espérant qu'il me fichera la paix.

Il ricane en m'attirant encore plus près de lui. Ses bras forment à présent une véritable cage autour de moi dont je n'arrive pas à me défaire. Me sentant prise au piège, je cherche du regard le garçon avec qui je dansais, mais celui-ci s'est volatilisé.

Affolée, je parcours la foule des yeux à la recherche d'un peu d'aide. Soudain, je vois Aïden et Declan désertir le bar et courir vers moi, comme des fauves qui s'apprêteraient à bondir sur une proie. Tandis que de l'autre côté, j'aperçois Dorian qui est déjà en train de fendre la foule tel un brise-glace, les traits tendus et les yeux pareils à deux brasiers incandescents.

Bon sang, je crois que je viens de provoquer le diable.

Ensuite, tout va très vite. Un poing traverse mon champ de vision pour aller s'écraser sur le visage de mon agresseur. Un des équipiers de Declan m'attrape par la taille et m'éloigne de la bagarre qui se déroule entre Dorian et le surfeur de pacotille. Aïden et Declan se battent de leur côté avec les copains du gars qui sont venus lui prêter main-forte. Me sentant coupable d'avoir déclenché un affrontement, j'observe la scène, les mains sur la bouche et le cœur battant.

Je pousse un cri lorsque le grand blond assène une bonne droite à Dorian qui l'encaisse sans broncher comme si l'autre l'avait à peine effleuré. En riposte, l'autre reçoit un uppercut à la mâchoire d'une puissance inouïe qui le fait tituber. Sonné, le grand blond vacille sur ses jambes. Pour l'empêcher de tomber, Dorian l'attrape par le col de sa chemise et lui expédie un coup de tête en pleine face avant de le frapper à l'estomac. Le surfeur ne parvient plus à respirer ni à tenir sur ses pieds tandis que du sang jaillit de son nez. Au même moment, Jody pose un bras sur mes épaules, et je sursaute.

— Bravo, ma belle ! T'as fait fort sur ce coup-là, me glisse-t-elle à l'oreille en ricanant. Tu viens de mettre Dorian dans une rage sans précédent, j'en ai peur. Je n'aimerais pas être à ta place.

— Je te remercie pour ton soutien.

— Pas de quoi ! Par contre, si tu as besoin de moi, je dois tout de suite t'informer que je ne serai pas disponible durant les cent prochaines années, plaisante-t-elle. Je dois me rendre sur Jupiter et ils ne remboursent pas les billets.

— Ça fait toujours plaisir de savoir que je peux compter sur toi.

— Mais je t'en prie, ma belle !

Un cercle s'est à présent formé autour du ring improvisé et des six combattants. Aïden, Declan et Dorian rendent coups pour coups et prennent rapidement l'avantage. Alors que ses frères viennent de cesser le combat, remportant la victoire par K.-O, Dorian lui semble pris de folie meurtrière. Tenant toujours le grand blond d'une main par le colbac pour le maintenir debout, il lui écrase son poing sur la figure avec frénésie. Alors que celui-ci est visiblement hors d'état de nuire avec son nez éclaté, sa lèvre fendue et ses deux arcades sourcilières qui pissent le sang à tout va.

Terrifiée par l'idée que Dorian puisse le tuer ainsi que des conséquences que cela pourrait engendrer, je me jette sur lui et essaie de le tirer en arrière pour le faire lâcher prise.

— Je t'en prie, Dorian, s'il te plaît, arrête !

Il s'immobilise un instant le bras en l'air. Aïden s'interpose entre nous.

— Recule, Marlow ! Il est très énervé et pourrait te blesser sans le vouloir.

Je m'exécute, faisant plusieurs pas en arrière tandis qu'Aïden se charge lui-même de calmer son frère. Dorian finit par relâcher sa victime qui s'effondre au ralenti à ses pieds. Aïden part ensuite discuter avec les hommes de la sécurité pour qu'ils embarquent les trois types salement amochés. Pendant ce temps, Dorian toujours hors de contrôle, hurle au type qu'il vient d'assommer :

— Si tu poses encore une fois tes mains de sale pervers sur Marlow, je t'éclate la tronche, connard !

Puis les bras écartés, il se met à tourner sur lui-même avant de s'adresser à la foule qui nous encercle en me pointant du doigt :

— Si l'un d'entre vous s'avise de l'approcher, je le réduis en miettes. C'est compris !

J'en vois certains hocher la tête avec vigueur et d'autres, carrément effrayés, détourner le regard.

J'avoue que je ne sais plus trop quoi penser de cette situation. Vu sa réaction, on pourrait supposer que Dorian éprouve des sentiments pour moi et qu'il est en train de marquer son territoire. Or, je sais parfaitement que ce n'est pas possible. Parce que Dorian n'éprouve rien et qu'il est insensible. Selon moi, il s'agirait plutôt d'une forme de possessivité à mon égard.

Tous les regards étant braqués dans ma direction, je ne sais plus où me mettre. En cherchant à m'extraire de toute cette attention qui me met mal à l'aise, je croise malencontreusement le regard furieux de Dorian et songe immédiatement à m'enfuir à l'autre bout de la planète. Mais au moment où je m'apprête à battre en retraite, d'un geste vif il repousse Declan, qui vient à peine de le rejoindre, pour se

précipiter sur moi et me saisir le bras. Sa poigne est douloureuse, mais je ne laisse rien paraître et me prépare à l'affronter.

Il me prend par les épaules et me secoue sans ménagement.

— Où tu comptes aller comme ça ? rugit-il, fou de rage.

— Loin de toi !

Je suppose que je dois être un peu kamikaze sur les bords.

— Ah oui ! Parce que tu crois qu'après avoir bien foutu la merde, tu peux t'esquiver en douce et t'en tirer comme ça !

Ben oui, je le croyais.

Le ton menaçant qu'il vient d'employer me fait tressaillir. Pourtant, même s'il me domine de toute sa hauteur et malgré le fait que je me sente minuscule face à lui, je sais avec certitude que je ne risque rien. Certes, Dorian a une carrure impressionnante et il possède une puissance de frappe incroyable dont je viens d'avoir la preuve, mais il ne me fera jamais aucun mal.

Je le fixe en silence tandis que lui me dévisage. Mon cœur se serre quand j'aperçois une goutte de sang qui perle au coin de sa lèvre. Sans réfléchir, je tends la main et l'essuie avec mon pouce pour effacer ses plaies et la douleur qui va avec. Au contact de mes doigts sur sa peau, je le vois se raidir, puis se relâcher d'un seul coup, comme si j'avais le pouvoir de l'apaiser. Ce qui me surprend, car c'est tout à fait impossible.

N'oublions pas que Dorian est un sociopathe.

— Je suis désolée, je murmure d'une voix contrite. Je ne voulais pas provoquer une émeute.

Il me fixe d'un air éberlué et répète :

— Une émeute ?

Le mot est mal choisi, j'en conviens.

Puis contre toute attente, il secoue la tête et éclate de rire, me prenant au dépourvu. La musique qui s'est arrêtée pendant la bagarre reprend et Dorian se met à se déhancher de façon sensuelle, un sourire diabolique étirant le coin de ses lèvres beaucoup trop tentantes pour une faible femme.

Seigneur !

Sa façon de bouger est tellement sexy que j'en perds mon souffle. Soudain, il me prend par la taille et me colle à lui, ondulant son bassin contre le mien, ses cuisses fermes et musclées plaquées contre les miennes. Percevant son érection à travers l'épaisseur de son jean, je devine que son excitation est à son comble. Et je m'embrace littéralement, enivrée par sa proximité et la chaleur qui émane de son corps brûlant contre le mien. Sa main remonte lentement sur la peau nue de mes reins, provoquant une multitude de décharges électriques le long de ma colonne vertébrale et une panne générale de mes synapses.

— Putain, Marlow, tu n’imagines même pas à quel point tes courbes divines me rendent dingue, souffle-t-il dans mon cou. Ni à quel point, j’ai envie de toi. Là. Tout de suite. Maintenant.

Si je m’attendais...

Son aveu me sidère et ses paroles m’étourdissent. Je m’écarte un peu de lui et lève la tête pour le regarder. Ses pupilles me sondent et fouillent au plus profond de mon être comme s’il voulait découvrir mes secrets les plus intimes. Soudain, une étincelle brille dans ses prunelles comme s’il avait trouvé ce qu’il cherchait. Puis le désir sauvage qui les obscurcit juste après fait grimper en flèche ma température corporelle. Qui vient d’ailleurs d’atteindre un seuil critique, très proche de la combustion spontanée. Alors qu’entre mes cuisses un incendie se déclare.

Le sourire satisfait de Dorian m’indique qu’il a perçu l’effet qu’il a sur moi. Et me voilà prise à mon propre piège.

Il se mord la lèvre inférieure comme s’il hésitait à m’embrasser, alors que moi j’attends avec impatience qu’il le fasse. Quand il semble avoir pris sa décision, ses doigts se posent sur ma nuque et doucement son visage se rapproche du mien. Ses lèvres entrent en contact avec les miennes et sa langue vient s’enrouler autour de la mienne. Nos regards fous de désir s’ancrent l’un à l’autre. Aussitôt un tsunami de sensations inédites me submerge et le monde autour de nous s’évapore. Je noue mes bras autour de son cou pour approfondir notre étreinte, moulant mon corps au sien. J’en veux plus. Beaucoup plus.

Dorian m’arrache du sol et mes jambes s’enroulent instinctivement autour de ses hanches. Tout à coup, il se met à entamer une danse langoureuse sur la piste sans cesser de m’embrasser, de me toucher comme s’il me revendiquait comme sa propriété. Ses mains sont partout à la fois. Je me cambre sous ses caresses en gémissant dans sa bouche. Au bout d’un moment, lorsqu’il met fin à notre baiser et me repose à terre, j’ai la sensation d’être abandonnée. Mais lorsque je remarque qu’il est essoufflé, je présume que tout comme moi lui aussi a perdu pied et je souris, ravie.

Sa respiration est saccadée et il peine à respirer lorsqu’il colle son front au mien et me murmure :

— Dis-moi ce qui t’a pris ce soir, Marlow ? Pourquoi as-tu cherché à me rendre fou ?

Surprise dans un premier temps par ses propos et ne sachant quoi lui répondre, je me contente de hausser les épaules.

Il soupire.

— Nous devrions aller dans lieu plus paisible afin de poursuivre cette conversation, ma furie, me dit-il.

Ma furie ?

Je ne suis pas sûre d’apprécier ce surnom.

Soudain, je surprends le regard de la blonde qui était avec Dorian. Elle me fixe avec des yeux de tueuse en série, me confirmant que la liste de mes ennemies vient de se rallonger.

— Et que fais-tu de la femme qui était avec toi ? je demande à Dorian sur un ton énervé.

Il incline la tête sur le côté et me fixe les yeux toujours assombris par le désir.

— Voilà donc la raison de cette petite comédie, dit-il en riant.

Je n'aime pas sa façon de prendre mes sentiments à la légère. Vexée, je le fusille du regard, puis m'écarte de lui en reculant de plusieurs pas et sors les griffes.

— Va donc retrouver ta pétasse et fous-moi la paix, je lui crache au visage en amorçant un demi-tour.

Mais Dorian me retient par la taille et me fait exécuter le mouvement inverse. En une fraction de seconde, je me retrouve de nouveau face à lui et prisonnière de ses bras. Une prison dont il m'est difficile de me libérer. En même temps, je ne fais pas beaucoup d'efforts pour m'en échapper. Ça peut paraître curieux, mais je me sens à ma place dans les bras de Dorian.

— Pas si vite, Marlow ! Il faut vraiment qu'on parle.

Il me fixe avec une telle force au fond des yeux que mes barrières mentales s'effritent une à une, m'empêchant de réfléchir. Son sourire calculateur réapparaît, pendant que ses doigts effleurent mon dos. Une nuée de frissons se met à ramper sous ma peau et mes dernières défenses s'effondrent d'un seul coup comme un château de cartes. Dorian est très doué pour me déstabiliser et me faire perdre la tête. Il sait comment jouer avec mes nerfs, comment s'approprier mon corps, comment me manipuler.

— Inutile d'être jalouse, me murmure-t-il avec son petit sourire en coin qui me fait craquer à tous les coups. Elle ne m'intéresse pas.

— Je ne vois pas pourquoi je serais jalouse, je me défends. Tu es libre de faire ce que tu veux.

Il me fixe incrédule, puis éclate de rire. Les rires de Dorian étant rares, cela les rend d'autant plus fascinants. Additionné à son charisme indiscutable, à sa beauté qui surpasse celle des apollons grecs de l'antiquité, qui devrait d'ailleurs être interdite par la loi, et à sa voix rocailleuse, sensuelle et sexy, tout cela fait de lui un homme redoutablement attirant. Comme si tout chez Dorian était calculé pour séduire et envoûter les femmes.

Je tente d'élaborer un plan de secours qui me permettrait de lui résister. Mais je suis trop éblouie par son charme viril et ne vois rien qui pourrait me sortir d'affaire. Il est tellement captivant qu'il parvient à me maintenir sous son emprise rien qu'avec son regard hypnotique. J'ai conscience de n'être qu'une marionnette entre ses mains dont il

peut faire ce qu'il veut. Mais je n'y peux rien.

— D'accord, tu n'es pas jalouse, me dit-il en souriant. Mais on va quand même aller quelque part pour en discuter.

Il adresse un bref coup d'œil à ses frères pour les avertir de notre départ avant de m'entraîner à l'écart de la foule. Je lui emboîte le pas sans protester. Incapable de lui résister ou de lui dire non. L'envie d'être avec lui étant plus forte que tout.

Et soudain, je comprends que le seul homme que je veux, c'est lui.

CHAPITRE 24

Marlow

Ma main dans celle de Dorian, nous traversons la foule, marchons sur la plage, puis remontons la dune. Tout cela sans reprendre notre souffle et en un temps record. Dès que nous arrivons au parking, il actionne la centralisation de sa voiture. Mes yeux fouillent l'obscurité et finissent par repérer les phares d'une Aston Martin qui clignotent dans le noir.

— Sans rire, tu possèdes la voiture de James Bond ! je m'exclame.
Il secoue la tête, amusé.

— Non ! Celle-ci est encore mieux.

— Chouette ! Elle a plein de gadgets, alors ?

Il se marre. J'aime l'entendre rire. Il paraît plus jeune. Loin de l'homme d'affaires sérieux et vice-président d'une des plus grosses multinationales du pays. En parfait gentleman, il m'ouvre la portière.

— Grimpe !

La comparaison avec un gentleman s'arrête là.

Quand je m'installe dans le fauteuil en cuir, son confort me surprend. Lorsque je tente de boucler la ceinture de sécurité, je m'empêtre dans le fonctionnement des sangles. Il me faudrait un mode d'emploi.

Le ricanement rauque de Dorian me fait lever les yeux sur son visage. Je crois que je ne me lasserai jamais de le regarder. Surtout lorsqu'il me fixe de cette manière. Comme si j'étais la chose la plus précieuse au monde. Peut-être que je me berce d'illusions et prends mes désirs pour des réalités. Pourtant, c'est vraiment l'impression que j'ai en voyant l'étincelle briller dans ses prunelles bleues.

Dorian se passe la main dans les cheveux, puis soupire. Je suis surprise de le voir hésiter et prends conscience que je ne le connais pas si bien que ça finalement.

— Je vais te montrer, me dit-il.

Ses doigts me frôlent lorsqu'il me sangle sur mon siège, me faisant frissonner. Il sourit.

— Tu ne peux plus me fuir, à présent !

— Je n'en avais pas l'intention.

Il rit.

— Avec toi on ne peut jamais savoir.

Lorsqu'il démarre, le moteur émet un ronronnement sourd, puis nous quittons le parking improvisé pour rejoindre la route goudronnée. Je m'abstiens de lui demander où il compte m'emmener. Avec Dorian, je me fous de la destination. Je suis prête à le suivre au bout du monde.

Je me rends bien compte qu'en suivant Dorian, je prends un risque inconsidéré. Mais j'aime être auprès de lui. Et j'ai le sentiment que lui aussi apprécie ma présence.

Dorian n'étant pas le genre d'homme à faire de long discours, le trajet se déroule donc en silence. De toute façon, la tension qui flotte dans l'habitacle et qui remplit tout l'espace se passe de commentaires.

Il est difficile de savoir si l'attraction qui nous lie l'un à l'autre, et malgré nous, s'apparente à de l'amour, à de la passion ou s'il s'agit juste d'une attirance sexuelle qui une fois assouvie disparaîtra. En tout cas, c'est puissant.

Par la vitre de la portière, je remarque que nous longeons la côte au bord de laquelle des bateaux sont amarrés. J'ai presque envie de taper dans mes mains en devinant que nous nous dirigeons vers la marina. Mais je me contente de me dandiner sur mon siège.

— Pourquoi tu gigotes comme ça ? me demande Dorian sur un ton amusé.

Je me mords la lèvre.

— J'ai rarement vu des bateaux d'aussi près.

Ces yeux s'écarquillent.

— Ah bon !

Il semble avoir du mal à me croire.

— Jamais, en fait, je précise.

Un sourire énigmatique se dessine sur ses lèvres. Il semble satisfait. J'ignore pourquoi.

— Si tu savais le nombre de choses que j'aimerais te montrer. Toutes les choses que je voudrais t'apprendre.

Sa phrase ne serait-elle pas un peu ambiguë ?

Tandis que je m'interroge, mon bas-ventre fait des siennes en exécutant un salto arrière.

Je vous jure que c'est possible.

— C'est un sous-entendu, là ?

Dorian prend soudain une expression rêveuse que je ne lui avais encore jamais vue.

— Peut-être bien.

Je me fige.

— De quoi parlons-nous exactement ?

— Tu le sauras bien assez tôt.

Il est évident qu'il a une idée derrière la tête.

Lubrique l'idée.

Il ne se donne pas la peine d'éclaircir ses propos, et se gare à quelques mètres de la jetée. Il m'aide à me détacher, en faisant volontairement courir ses doigts sur mon corps. Pour échapper aux sensations qui me traversent et reprendre le contrôle de mes émotions, je bondis hors de la voiture. Une fois dehors, je respire l'air marin, puis m'immobilise pour contempler les bateaux et les immenses voiliers alignés à perte de vue que les vagues ballottent en frappant les coques. J'offre mon visage à la brise marine en respirant à pleins poumons des étoiles plein les yeux.

L'instant est magique.

Soudain, les deux bras puissants de Dorian capturent ma taille par-derrière et son corps chaud vient s'emboîter contre mon dos. Je ferme les paupières et laisse aller ma tête au creux de son épaule, savourant sa chaleur qui m'enveloppe comme un cocon protecteur. Pour la première fois de ma vie, je me sens chez moi. À ma place.

Il s'écoule plusieurs minutes pendant lesquelles nous profitons de cet instant de plénitude qui nous unit, en écoutant le bruit de la houle, le souffle du vent et les crissemments des voiles.

Dorian m'embrasse dans le cou, et je frissonne comme à chaque fois qu'il me touche. Je sens son sourire s'épanouir sur ma peau.

— Je n'en reviens pas que tu sois aussi réceptive à mes caresses, s'extasie-t-il. Ça me donne encore plus envie de toi, Marlow.

Sa déclaration me fait un tel effet que les racines de mes cheveux se hérissent. J'aimerais lui répondre en retour que moi aussi, j'ai envie de lui. Mais je ne suis pas certaine d'être prête à m'offrir à lui. Alors je me tais.

— Ne t'inquiète pas. Je sais qu'il est encore trop tôt pour toi, me dit-il comme s'il lisait dans mes pensées. Je me trompe ?

— Non.

— Bien. Dans ce cas, j'attendrai. Laisser monter le désir entre nous n'en sera que meilleur.

Pragmatique jusqu'au bout des ongles cet homme-là.

— J'aime ce que je ressens quand je suis avec toi, je lui avoue dans un souffle.

Je rougis en me demandant d'où est sortie cette phrase. Voyant que je suis troublée, il se contente de me fixer d'un air surpris, mais à la délicatesse de ne pas relever.

— Viens, me dit-il en me prenant par la main.

Nos doigts s'entremêlent et nous marchons le long de la marina sous les embruns. Comme j'ai oublié de récupérer ma veste, j'ai froid et le vent me fait frissonner. Dorian s'en aperçoit et me serre contre lui, ce qui suffit à me faire oublier la morsure du froid.

Il stoppe devant un yacht et m'indique de le suivre.

— Il est à toi ?

— Peu importe. Je ne vois personne à l'horizon pour nous empêcher de monter à bord.

Je prends mon air buté et croise les bras sur ma poitrine.

— Pas question d'enfreindre la loi. C'est une propriété privée.

Dorian éclate de rire, puis sans prévenir, il m'attrape par les jambes et me hisse sur son épaule. Je pousse un cri de surprise.

— Lâche-moi !

— Fais-moi confiance. Je suis certain que le propriétaire ne verra aucun inconvénient à ce que je te fasse l'amour sur son bateau.

Sa repartie a coupé court à mes protestations. Une fois sur le pont, Dorian me fait lentement glisser le long de son corps, ses mains effleurant mes courbes au passage. Lorsque mes pieds touchent le sol, il m'aide à trouver mon équilibre en me plaquant contre lui, puis plonge son regard bleu incandescent dans le mien.

— Tu as peur ?

— De toi, tu veux dire ?

Son regard s'assombrit et je sens le danger. Je suis la proie. Lui, le prédateur.

— Oui, me confirme-t-il. Nous sommes seuls. Totalement isolés du monde, Marlow. Tu n'imagines pas tout ce que je pourrais te faire. Pourquoi m'as-tu suivi ? Quelle est la raison qui t'a fait prendre un tel risque ?

— J'avais... Je voulais...

N'étant pas aussi à l'aise que lui en ce qui concerne le sexe, il m'est impossible de lui dévoiler mes pensées. Je voudrais qu'il me touche, qu'il me fasse l'amour, mais je ne peux pas lui dire ça.

— Dis-moi pourquoi tu m'as suivi, Marlow, insiste-t-il.

Son ton intransigeant me fait baisser les yeux. Il prend mon visage entre ses mains pour m'obliger à le regarder et me fixe de son regard ténébreux et implacable. Je suis tellement troublée que je cligne des yeux et ma respiration devient saccadée.

— J'en... avais envie. C'est tout.

Il fronce les sourcils.

— Je ne te crois pas. Il y a autre chose. De quoi as-tu vraiment envie, ma furie ? me demande-t-il de sa voix sensuelle et caressante.

Mes paupières se ferment et les mots franchissent mes lèvres, malgré moi.

— De toi, Dorian !

Lorsque je rouvre les yeux, je vois se dessiner un sourire satisfait et plein de promesses sur ses lèvres qui me fait frémir.

— Mais je ne sais pas si...

— Maintenant, tu as peur, me dit-il, sûr de lui.

— Un peu.

— Je ne ferai rien sans ton accord, Marlow. Nous avons un contrat toi et moi, rappelle-toi.

— Ta proposition tient toujours alors ?

— Plus que jamais. Je te veux Marlow. C'est aussi simple que ça.

Je secoue la tête.

— Ce n'est pas aussi simple, justement. J'avais émis quelques réserves si tu te souviens.

— Très clairement. Et je t'ai amené sur mon yacht pour les renégocier.

Mon air confus lui déclenche un fou rire. Je le bouscule un peu et râle.

— Arrête de te foutre de moi.

Il lève les paumes à la verticale.

— D'accord, ma furie. Prête pour une balade en mer ?

— Donc ce yacht est à toi.

— Tu en doutais ?

— Pas vraiment en fait.

Je suis gelée et je me frotte les bras.

— Tu as l'air frigorifiée. Je peux te réchauffer avec mon corps si t'es partante. À moins que tu ne préfères que je te prête une veste ?

Les deux !

— Commençons par la veste.

Il sourit puis disparaît dans la cabine. Il revient quelques minutes plus tard avec un pull et un coupe-vent bleu marine qui porte son odeur. J'enfile le pull trop grand pour moi et qui m'arrive aux genoux, puis la veste par-dessus. Dorian se moque gentiment.

— On dirait un Bibendum.

Je fronce les sourcils et pointe un doigt menaçant sur lui.

— Si tu tiens à la vie, ne redis plus jamais ça.

Il arque un sourcil.

— T'as un problème avec ton poids ?

— J'ai quelques kilos en trop au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

Il lève les yeux au ciel, chose que je ne l'avais pas encore vu faire.

— Ton corps est parfait, Marlow. Et je sais de quoi je parle, me répond-il simplement, avant de grimper dans le poste de pilotage et de prendre place derrière le volant. Je réquisitionne le siège à côté de lui et l'observe manœuvrer son bijou des mers. J'admire son profil d'une perfection époustouflante. Dorian est encore plus beau quand il est

concentré et détendu.

— Le rôle de capitaine de bateau te va bien.

Il sourit.

— C'est nettement plus grisant que de diriger une entreprise.

— Tu n'aimes pas ton métier ?

— Je le déteste.

— Pourquoi tu le fais dans ce cas ?

— Pour l'argent. Et parce que je n'ai pas le choix.

— Comme Aïden en somme.

— Oui. Sauf qu'il n'est pas encore aux commandes. Il lui reste un an de répit avant de mettre les pieds dans le grand bain.

— Pourquoi ai-je l'impression que ça n'a pas l'air de t'enchanter ?

Tandis que le yacht prend de la vitesse en sortant du port pour prendre le large, Dorian s'assombrit de minute en minute.

— Je ne souhaite à personne de vivre ma vie !

Sa réponse me scotche.

— Quand on te voit, ça n'a pas l'air d'être si terrible. Tu possèdes tout ce que les gens rêvent d'avoir.

— En apparence, oui. Sauf qu'il me manque l'essentiel.

— Et c'est quoi selon toi ?

— La liberté. Celle qui t'offre la possibilité de faire tes propres choix. D'avoir la possibilité de te planter parfois. Dans mon métier, je n'ai pas droit à l'erreur.

Je réfléchis à ce qu'il vient de me confier et constate que je suis d'accord avec lui.

— C'est vrai que c'est important.

— Toute ma vie est régentée par mon père. Même chose pour Aïden.

— C'est différent pour Declan ?

— Oui. Pour l'instant !

Je comprends au ton qu'il vient d'adopter que ses confidences s'arrêtent là. Cette discussion me laisse toutefois un goût amer. J'imagine son père comme étant un homme autoritaire qui agit avec ses fils comme un dictateur le ferait avec son peuple.

Je garde le silence pour laisser retomber la tension que cette conversation a engendrée. Mais au bout de quelques minutes, je lâche :

— Désolée. Je ne voulais pas me montrer trop intrusive.

Dorian lâche sa contemplation de l'horizon où il semblait s'être perdu et me fixe droit dans les yeux.

— Rassure-toi. Tu ne m'as pas forcé la main, Marlow. Aïden te considère comme un membre à part entière de la famille. Il est donc normal que tu en saches un peu plus sur nous.

— Et toi, comment me considères-tu ?

S'attendant à cette question, il me sourit, mais garde le silence.
Ce qu'il peut être agaçant à faire tous ses mystères.

Nous sommes tous les deux en plein océan. Très loin de la côte à présent. Il lâche son volant, s'approche de moi et fait pivoter mon siège. Ses traits affichent une expression de sale gosse. Je suis face à lui quand il m'attrape par la taille pour m'arracher de mon fauteuil d'un seul geste et me placer devant les commandes. Je pose mes mains sur le volant.

— Je te laisse diriger le navire, ma furie. Pendant que moi, je m'occupe du reste.

De quoi parle-t-il ?

Je panique un instant.

— Je...

Il vient se mettre derrière moi.

— Chut, murmure-t-il à mon oreille en m'ôtant ma veste.

La seconde suivante, il passe ses mains sous mon pull. J'émet un petit cri de surprise et tente de le repousser sans trop de conviction. Car sa bouche tout près de mon oreille qui me susurre des mots doux et m'envoie son souffle chaud dans le cou, apaise mes craintes. Je finis par lui céder, me laissant porter par les sensations que Dorian me fait éprouver.

— Mes mains sont froides, mais elles vont très vite se réchauffer. Laisse-toi faire, Marlow.

J'hésite, puis me raidis quand une de ses paumes englobe un de mes seins.

— Détends-toi, je ne ferai rien d'autre que te toucher avec mes mains... et ma bouche, rajoute-t-il d'une voix sensuelle qui me fait fondre.

Sa bouche ?

La petite touche d'érotisme et d'interdit qu'il met dans ses propos m'étourdit et m'excite.

Aurais-je des tendances perverses que j'ignore ?

Alors qu'une de ses mains caresse mon ventre, l'autre s'occupe de titiller la pointe durcie de mon sein avec son pouce et son index, tandis que ses lèvres butinent mon cou. Pour lui laisser libre accès à ma nuque, je penche instinctivement la tête sur le côté. Au même moment, Dorian fait sauter le bouton de mon jean, puis glisse sa main dans ma culotte.

— Dorian..., je gémis.

Perdue dans les sensations que me procurent les doigts de Dorian qui explorent mon intimité, j'en oublie que je suis aux commandes d'un yacht et que nous sommes en pleine mer. Dorian me rassure en m'informant qu'il a mis le pilote automatique. Il continue de me

tourmenter et mon corps s'enflamme et vibre sous ses caresses. Dorian me rend folle et j'en perds la tête. Désormais, je ne contrôle plus rien.

— C'est bien ! me murmure Dorian en déposant de légers baisers sur ma mâchoire. Laisse-toi aller, mon ange.

Ses mots atterrissent directement dans mon bas-ventre où un incendie fait rage. Dorian m'écarte les jambes et faufile sa main plus loin entre mes cuisses. Son pouce qui s'est infiltré entre ma fente humide se met à effectuer de petits cercles concentriques sur mon clitoris. Je me mets à trembler et ma respiration s'accélère.

— Oh oui...

J'entends le rire masculin de Dorian résonner dans sa poitrine.

— Ça te plaît, on dirait ! Tu ne le sais sans doute pas, mais tu es tellement mouillée que tu es déjà prête à m'accueillir en toi, Marlow. Mais ce sera pour plus tard. Pour l'instant, j'hésite encore à te faire jouir avec mes doigts ou avec ma bouche. Les deux peut-être... Qu'en penses-tu ?

Sa voix me fait chavirer. Tout en continuant de me parler, il introduit un doigt en moi. Ma respiration se bloque net. Son index se met à faire de lent mouvement de va-et-vient qui me mettent au supplice.

J'en veux plus...

Soudain, Dorian retire ses mains et me fait pivoter sur moi-même pour me positionner face à lui. Je croise son regard dans lequel brûlent les flammes de la luxure. Entre ses bras, je ne suis qu'un pantin qu'il peut manipuler à sa guise.

Il m'adresse son sourire carnassier, tandis qu'il s'installe sur le fauteuil, m'obligeant à rester debout devant lui. Son visage se trouve juste à la hauteur de mon bassin, il lève les yeux vers moi en se léchant les lèvres comme s'il envisageait de me dévorer. Ses prunelles bleues dévastatrices posées sur moi me tiennent en respect. Il exerce sur moi une attraction impossible à combattre et il le sait.

— On va tenter autre chose, ma furie, me susurre-t-il d'une voix rauque. Je sens que tu vas adorer ce que je vais te faire ! Enlève tes chaussures.

Tandis que je m'exécute, un petit rictus appréciateur vient étirer le coin de ses lèvres. Sans me lâcher des yeux, Dorian attrape le haut de mon jean et le fait glisser doucement le long de mes jambes, embarquant ma culotte en dentelle avec. Je ferme les yeux mal à l'aise de me retrouver à moitié nue devant lui.

— Pas de ça avec moi, Marlow, me gronde-t-il gentiment. Je veux que tu me regardes te donner du plaisir.

J'obéis en me mordillant la lèvre inférieure, levant les pieds pour me débarrasser de mes vêtements qui entravent mes chevilles.

— Tourne-toi, m'ordonne-t-il, confortablement installé dans son

fauteuil.

Je pivote sur moi-même, offrant mon postérieur à son regard et son bon vouloir.

— Bordel ! Tu as un cul superbe, Marlow.

Ses mains chaudes se posent sur mes fesses qu'il malaxe en douceur assez longtemps pour que mon excitation grimpe de plusieurs crans. À présent, des frissons rampent le long de ma colonne et s'enroulent autour de mes vertèbres, m'électrisant de la plante des pieds à la racine des cheveux. Dans le même temps, la langue de Dorian me lèche, me goûte, me savoure, laissant dans son sillage des traînées de feu sur ma peau. La sensation est si intense que mon souffle s'accélère, et mon cœur s'emballe.

Bon sang, c'est tellement érotique !

Dorian me retourne à nouveau face à lui. Ses mains chaudes s'insinuent sous mon T-shirt. Tandis que l'une d'elles reprend possession de mes seins, frôlant chaque parcelle de ma peau au passage, l'autre repart à l'assaut de mon intimité.

Je me cambre quand je sens un doigt se faufiler entre mes petits les lèvres pour atteindre mon clitoris et qu'un autre s'enfonce en moi.

C'est trop bon !

Dorian m'oblige à écarter les jambes davantage avant d'enfouir sa tête entre mes cuisses.

Oh mon Dieu !

Sa bouche se pose sur mon clitoris, le suce, l'aspire. Un long gémissement quitte mes lèvres et se poursuit dans un cri.

Oh, oui !

Sa bouche dévore mon sexe tandis que sa langue lèche les moindres replis de mon intimité. Soudain un deuxième doigt vient s'ajouter au premier et je me cambre. Ils vont et viennent en moi et des sensations de picotements m'envahissent et me rentrent sous la peau. Au même moment, une boule de feu se forme dans mon ventre. Mes jambes se mettent à trembler et je vacille alors que le feu se répand en moi. Dorian enroule un bras autour de ma taille pour m'aider à rester debout, tout en continuant d'accélérer le mouvement répété de ses doigts. Pendant que sa bouche toujours à l'œuvre m'aspire et que sa langue me lape, je suis soudainement happée par une lame de fond qui me ravage de l'intérieur. Le plaisir brut qui me submerge d'un seul coup est si violent qu'il me coupe en deux, et je me déconnecte de la réalité.

Je crie le nom de Dorian encore et encore alors que l'orgasme qui me foudroie n'en finit plus. Des spasmes de plaisir me secouent toujours, lorsque je m'effondre toute tremblante dans ses bras. Il me réceptionne sur ses genoux et me serre contre lui. Enlacés et silencieux, nous attendons quelques minutes que je reprenne contact avec le

monde.

La tête nichée au creux de son épaule, enivrée par son parfum masculin et le magnétisme qu'il dégage, je finis par lui murmurer :

— Promets-moi que tu recommenceras à me faire jouir avec ta bouche.

Il rit le visage enfoui dans mon cou.

— Tu as aimé ?

— C'était trop bon ! J'ai adoré.

Il rit.

— Je ne me lasserai jamais de te faire jouir, ma fuire. Tu es si belle quand tu prends ton pied. Je vais bander toute la semaine rien qu'en pensant à toi.

Ces mots crus ne devraient-ils pas me choquer ?

Pourtant, il n'en est rien. Dorian a le don de faire voler en éclats toutes mes inhibitions.

CHAPITRE 25

Marlow

Je viens de vivre l'expérience la plus merveilleuse de toute mon existence dans les bras d'un homme. N'ayant pas envie que cet instant se termine, je reste blottie tout contre le torse de Dorian, assise sur lui à califourchon, mes jambes nues collées aux siennes, savourant chaque minute qui s'égène. Nous sommes si proches l'un de l'autre que je peux sentir entre mes cuisses le renflement qui étire son jean, preuve de son désir pour moi.

Dorian, la tête renversée en arrière, les paupières closes, paraît détendu alors qu'il n'a pourtant pris aucun plaisir.

— Tu n'as pas froid, au moins ? me demande-t-il en relevant la tête et en me frictionnant les cuisses pour me réchauffer de ses paumes.

Je crois vraiment qu'il lit dans mes pensées. Je souris confortablement installé au creux de ses bras.

— Non. Ce moment est parfait.

— Il va falloir rentrer, Marlow, me dit-il sur un ton las comme si cette perspective ne le réjouissait pas.

Je soupire.

— Je sais.

Sa paume se pose à l'arrière de mon crâne pour rapprocher mon visage du sien. Ses lèvres se posent sur les miennes. Il m'embrasse avec douceur avant d'approfondir son baiser. Puis il s'écarte brusquement en soufflant.

— Il vaut mieux que je m'arrête là. Parce que si je continue à t'embrasser, je ne suis pas certain de pouvoir me contrôler plus longtemps, Marlow.

Il y a du regret dans sa voix.

— On pourrait dormir ensemble, je propose perché sur mon petit nuage rose.

Un ricanement rocailleux sort de sa poitrine. Il me fixe les yeux rieurs et déclare :

— Je ne partage jamais mon lit avec une femme, Marlow ! Cette nuit, je voulais juste te donner un aperçu de mes talents.

Sa réponse me fait l'effet d'une douche glacée. Je me redresse sur ses genoux et tente de comprendre.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

À l'expression de fierté qui s'inscrit sur ses traits et le sourire suffisant qui s'étire sur ses lèvres, je pressens que sa réponse ne va pas me plaire.

— C'est simple. Nous ne dormirons jamais tous les deux dans le même lit. Il n'y aura pas de nous. Je te propose de nous éclater un peu tous les deux, Marlow. Rien d'autre.

Oh putain, je vais le massacrer !

Son air satisfait et sûr de lui me hérisse à un point que je manque de m'étouffer.

— Donc, tu penses que parce que tu viens de m'offrir un orgasme, je vais accepter de coucher avec toi ?

Son sourire arrogant s'élargit.

— Bien sûr, ose-t-il me répondre sur un ton confiant. Ça va être vraiment bon tous les deux. Sans prise de tête.

Ma gorge se noue et mes illusions s'effondrent à mes pieds. Sonnée par ses propos, il me faut quelques secondes pour reprendre mon sang-froid et ne pas balancer son corps par-dessus bord, en offrande aux requins qui peuplent la baie.

En mer, un accident est si vite arrivé !

Je voudrais bien lui faire ravalier son sourire, mais je dois garder la maîtrise de mes nerfs pour ne pas lui montrer que ses mots viennent de me heurter en profondeur comme s'il m'avait planté un couteau dans le cœur.

— Tu ne doutes vraiment de rien, Dorian, je réplique sur un ton amer. En tout cas, tu t'es bien gardé de me prévenir de tes intentions avant de poser tes mains sur mon corps.

Son rire face à ma consternation a pour effet de remuer la lame qu'il a sauvagement enfoncée dans ma poitrine.

— Il fallait bien que tu saches à quoi t'en tenir avant de prendre ta décision, Marlow.

Ben voyons !

Réalisant soudain que Dorian ne retient que ce qui l'arrange et qu'il ne sert à rien de m'époumoner pour lui faire entendre mon point de vue, je décide d'abrégé cette conversation.

Avec la sensation d'avoir été salie par ses actes et ses paroles, je saute sur mes pieds, attrape ma culotte, mon jean et mes chaussures que j'enfile à toute vitesse. Dire qu'il y a seulement quelques minutes,

j'étais encore sur un petit nuage.

La chute est brutale.

L'impact violent.

Tellement violent, d'ailleurs, que mon cœur vient de se fissurer. Je m'en veux d'avoir cru à des chimères. Mais j'en veux encore plus à Dorian de m'avoir bernée.

Je me tourne vers lui et le fusille du regard avec l'envie de lui sauter au visage.

— Ramène-moi !

Il tend la main.

— Ne le prends pas comme ça, Marlow ! Ce sera torride entre nous.

— Tu viens de m'expliquer qu'il n'y aura pas de nous. Faudrait savoir !

— Marlow, je t'en prie...

— FERME-LA !

J'enfile la veste qu'il m'a prêtée, parce que maintenant je suis frigorifiée. L'ennui c'est que le froid que je ressens vient de l'intérieur. Entre-temps Dorian s'est levé et tente de m'approcher. Ma colère s'amplifie aussi sec pour atteindre un seuil critique.

— Si tu oses poser tes mains traîtresses sur moi, je te jure que tu le regretteras. Maintenant, soit tu me ramènes chez moi, soit je rentre à la nage.

Il écarquille les yeux, visiblement déstabilisé.

— T'es sérieuse ? s'écrit-il en écartant les bras. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, on est au beau milieu de l'océan.

— Rien à foutre !

Ne lui laissant pas le temps d'esquisser le moindre geste, je bondis par-dessus le fauteuil et cours jusqu'à l'avant du bateau.

— Si tu ne me ramènes pas sur-le-champ, je lui lance en m'agrippant au bastingage, prête à passer mes jambes par-dessus bord, tu auras ma mort sur la conscience !

Aveuglée par la rage qui me consume, je suis assez tarée pour me jeter à l'eau. Voyant que je ne plaisante pas, il me crie en relançant le moteur avec empressement :

— Ne fais pas ça, Marlow ! C'est bon, je te ramène.

N'ayant plus envie de lui adresser la parole, je l'ignore et m'assois sur le pont. Recroquevillée sur moi-même, mes bras enserrant mes jambes repliées contre mon torse et le menton posé sur mes genoux, je me fustige en silence d'avoir cru un bref instant que Dorian pouvait avoir un cœur.

Comment ai-je pu être aussi naïve ?

Le retour se fait dans une ambiance tendue, presque électrique. Comme l'on pourrait s'en douter. Le yacht à peine amarré, je me rue

sur la jetée et marche vers la route. Deux minutes plus tard, j'entends les pas précipités de Dorian dans mon dos.

— Attends, Marlow !

Il m'agrippe le bras et me retourne d'un seul geste. Ma main part aussi sec pour atterrir sur sa joue. La gifle que je viens de lui asséner est si brutale que sa tête dévie sur le côté.

Ça me fait un bien fou !

Dorian se fige, stupéfait, avant de me fusiller du regard.

— Je t'avais prévenu ! je déclare sur un ton glacial, capable de réfrigérer la totalité du globe et régler définitivement les problèmes de réchauffement climatique.

Les bras cadénassés autour de mon corps, j'ajoute :

— Non seulement je ne veux plus que tu me touches, mais, en plus, je ne veux plus jamais te revoir.

Puis je le contourne pour reprendre la direction de la route avec pour seule envie : prendre une douche pour effacer l'empreinte répugnante de ses doigts sur ma peau.

— Je te signale que le campus se trouve à trente bornes d'ici et qu'il est quatre du matin, me prévient-il.

Je balaie ses arguments de la main sans m'arrêter.

— Ne t'inquiète pas pour moi. Va donc retrouver ta blonde. Je me débrouillerai pour rentrer.

— C'est pas vrai ! rugit-il dans mon dos. Je t'ai fait prendre ton pied. Et alors ? On ne va pas en faire toute une histoire. Je ne vois pas ce qu'il y a de si terrible dans cette histoire qui justifie que tu te mettes dans un état pareil.

Son arrogance et son aveuglement me tord les tripes. Je fais volte-face et lui jette un regard noir.

— Tu n'as pas compris ? Moi, qui te croyais intelligent, il semble que je me sois lourdement trompé. Tu as trahi ma confiance. Tu croyais vraiment que tu allais pouvoir me sauter et avoir d'autres aventures en même temps. J'ignore comment tu me vois ni dans quel monde tu vis. Mais je t'informe que je ne suis pas une de tes pouffiasses qui écartent les jambes dès que tu claques des doigts. Je refuse d'être un trophée de plus dans ta vie ou de faire partie de ton cheptel, Dorian. Tu peux donc d'ores et déjà m'éliminer de ta liste.

Je reprends mon souffle avant de poursuivre sur ma lancée, animée par la colère qui m'opprime.

— Et tant qu'à faire, profite-en aussi pour me rayer de ton existence. Parce qu'en ce qui me concerne c'est chose faite. Je n'ai pas attendu dix-huit ans avant de rencontrer un homme pour me contenter d'une vague histoire de cul sans lendemain. Ce que tu me proposes ne m'intéresse pas. TU ne m'intéresses pas ! Tu es beaucoup trop égocentrique et narcissique. Tu ne possèdes aucune des qualités

requisites que je recherche chez un homme. Je me demande même si tu as un cœur. Faudrait faire une IRM pour s'en assurer. Bref, je te souhaite bonne chance dans la quête de tes futures proies. Salut, Dorian !

Les bras ballants, il me dévisage, sidéré par mon discours que je viens de lui débiter d'une traite. Sa réaction me fait comprendre que cet homme aurait de toute façon fini par me briser le cœur. Ce qui me conforte dans ma décision de mettre un terme à toute forme de relation avec Dorian. Malgré la douleur virulente qui s'est nichée au creux de ma poitrine.

Je regrette profondément de l'avoir laissé me manipuler et de lui avoir accordé ma confiance. De plus, je ne pourrai jamais lui pardonner de m'avoir dépouillée de quelque chose de précieux que j'aurais préféré offrir à un homme qui me respecte en tant que femme. Un homme qui me considère comme autre chose qu'un vulgaire objet sexuel. Ce qui m'aurait évité d'éprouver ce profond dégoût de moi-même.

Je me fais la promesse d'être plus vigilante à l'avenir pour ne plus jamais me retrouver dans une situation aussi dégradante.

Sans un regard en arrière pour l'homme sans scrupule que je viens de planter sur la jetée, je poursuis mon chemin à grandes enjambées afin de m'en éloigner au plus vite et le plus loin possible.

CHAPITRE 26

Dorian

Quand je pense que la jeune femme qui est en train de me rendre dingue là n'a que dix-huit ans. Qu'à cause d'elle je me retrouve comme un con sur cette putain de jetée à ne plus savoir quoi faire et à me prendre la tête. Il est évident que je ne peux pas laisser Marlow s'en aller comme ça. Mais je ne peux pas non plus la forcer à monter dans ma voiture. Elle risquerait de m'arracher les yeux.

D'un autre côté, l'abandonner sur cette route déserte en pleine nuit, où il pourrait lui arriver n'importe quoi, me fait flipper à mort. Sans compter que si Aïden apprend que je l'ai laissée rentrer seule, alors que j'aurais dû la raccompagner, il me tuera. Et je ne pourrais pas l'en blâmer.

N'ayant jamais été confronté à une situation pareille, j'ignore comment procéder pour faire changer d'avis cette femme obstinée qui me remue dans tous les sens. Marlow est tellement différente de toutes les femmes que j'ai fréquentées jusqu'à présent, que je ne sais pas comment m'y prendre avec elle. Elle me trouble, me bouscule, me rend dingue.

Bon sang, je suis foutu !

Si je poursuis dans cette voie, je sais que cette jolie brune au corps de rêve finira par me mettre à genoux.

Je regarde sa frêle silhouette s'éloigner dans l'obscurité d'un pas décider. Je me précipite pour la retenir et tenter de lui faire entendre raison. En réponse, je me prends une gifle magistrale qui me décontenance. On peut dire que Marlow tient ses promesses et qu'elle ne se laisse pas marcher sur les pieds. Mon orgueil de mâle et mon ego viennent d'en prendre un sacré coup là. Ce qui me met hors de moi.

Malgré tout, j'admire son courage. Marlow est la seule femme qui ait osé me tenir tête. Et sa manière de se rebeller me déstabilise autant qu'elle me subjugué.

Je l'observe indécis sur la marche à suivre tandis qu'elle me fixe de ses grands yeux noisette, pareils à deux grenades dégoupillées. Si belle lorsqu'elle est en colère avec ses longues mèches brunes, agitées par le vent, frôlant son beau visage. Muet de stupéfaction, je l'écoute me balancer mes quatre vérités sans broncher. Sachant que si je réplique, elle pourrait me sauter à la gorge.

Lorsqu'elle me suggère d'effectuer une IRM pour vérifier si j'ai un cœur, j'en ai le souffle coupé comme si j'avais reçu un coup de poing à l'estomac. Si elle savait à quel point ses mots me blessent, elle ne se poserait plus cette question.

Mais ce qui me fait le plus mal, c'est de lire cette profonde déception dans ses prunelles. Elle me met face à mes erreurs. Moi qui croyais pouvoir la manipuler à ma guise, je me prends en pleine gueule le retour de manivelle.

Elle termine mon procès et rend son verdict sur un ton calme, me tourne le dos et s'éloigne encore.

Elle vient de me repousser là, où j'hallucine ?

Je ne m'étais encore jamais fait larguer. Jusqu'à aujourd'hui, c'est toujours moi qui prenais l'initiative de mettre fin à une relation. Putain, je n'imaginais pas que ça puisse être aussi douloureux ! Mais j'y réfléchirai plus tard. Pour l'instant, il faut que je parvienne à la convaincre de me laisser la raccompagner. Et vu la manière dont elle est remontée, ça ne va pas être une mince affaire. Je crois que je vais finir par m'arracher les cheveux.

— Marlow, putain ! Laisse-moi te ramener. Ce n'est pas prudent de te balader seule la nuit sur une route déserte.

— Parce que tu crois que c'est prudent de se retrouver dans une voiture avec un sale type comme toi ?

Elle n'y va pas de main morte. Que vais-je bien pouvoir faire de cette furie ?

L'idée de la jeter sur mon épaule et de l'obliger à monter dans ma caisse me paraît l'unique solution à mon problème. Je décide toutefois de la prévenir de mes intentions pour éviter les représailles qui ne manqueront pas d'arriver.

— Ne m'oblige pas à employer la force, Marlow.

Elle s'arrête net et pivote sur elle-même, mains sur les hanches. Ses yeux brillent d'un éclat meurtrier. S'ils pouvaient tirer à balles réelles, je serais mort à l'heure qu'il est.

— Si tu fais ça, je ne te le pardonnerai jamais.

Je la crois sur parole. Puis je hausse les épaules avec nonchalance.

— Quelle importance puisque tu ne comptes plus me revoir de toute façon ?

Je m'avance, elle recule. Je tente de calmer le jeu.

— Je te promets que dès que je t'aurais déposé devant ta porte, tu n'entendras plus parler de moi. Mais sache que je ne te laisserai pas rentrer seule. Je ne supporterais pas qu'il t'arrive malheur sur cette putain de route !

Je me rends compte que j'ai crié les derniers mots. Or, je ne crie jamais d'ordinaire, parce qu'un regard suffit pour qu'on m'obéisse. Marlow a le don de me taper sur les nerfs et de me faire perdre mon sang-froid. Mais mes paroles semblent trouver un écho en elle, parce que son expression change subitement.

— C'est donc uniquement pour soulager ta conscience. Je me disais bien aussi ! me dit-elle sur un ton cassant.

La vache ! Elle est sans pitié.

— Si j'accepte, reprend-elle sur un ton plus posé, j'aimerais que tu évites de m'adresser la parole. J'ai eu mon compte de mensonges pour le restant de ma vie.

Putain, elle est dure, là !

Mais à quoi pouvais-je m'attendre en me conduisant comme un connard ? Je tente tout de même de me justifier.

— Je ne t'ai jamais menti.

— Tu n'as pas été honnête avec moi. Le résultat est donc le même.

Sa façon de me contrer et d'avoir réponse à tout commence vraiment à mon gonfler. À force de me pousser à bout, je suis à deux doigts de péter un câble.

— Fini de jouer, Marlow ! Soit tu montes dans ma caisse de ton plein gré, soit je t'y oblige quitte à t'assommer. Ce n'est pas négociable.

Le ton glacial que je viens d'adopter a produit son petit effet. Après s'être pétrifiée, elle est devenue livide. Je vois la peur s'inscrire sur les traits délicats de son visage. Ce que je voulais à tout prix éviter.

Ma technique s'avère toutefois efficace puisqu'elle me suit sans discuter et finit par grimper à bord de ma bagnole. Lorsque je m'installe au volant, elle tourne la tête vers la vitre pour fuir tout contact visuel entre elle et moi. Je comprends qu'en plus de me priver de sa conversation, je n'aurais même pas droit à un regard de sa part.

Quand j'assimile le fait qu'elle ne me laissera plus jamais l'embrasser ni la toucher, un manque se creuse dans ma poitrine. Et soudain, je réalise que je viens de perdre la seule femme capable de m'aimer. La seule qui puisse me sauver. Cette pensée fracassante me percute de plein fouet. Je ravale cette douleur inconnue qui se forme dans mon torse et me concentre sur la route en m'efforçant d'oublier cette sensation désagréable qui me comprime la poitrine.

CHAPITRE 27

Dorian

À peine arrivé devant son dortoir, Marlow s'échappe de ma voiture comme si le diable était à ses trousses. Dépité, je pose mon front sur le volant. Il faut vraiment que je lui parle, mais pour lui dire quoi ? Que je me suis conduit comme un salaud parce que je ne sais pas agir autrement. Ça ne passera jamais.

Sans réfléchir, je m'extirpe de mon véhicule et cours pour la rattraper.

— Attends, Marlow !

Elle se retourne et me fait face, me fusillant du regard.

— Qu'est-ce que tu veux encore ? demande-t-elle sur un ton sec.

Je passe ma main dans mes cheveux. Je n'ai jamais été aussi nerveux.

— Une seconde chance...

Ses traits se crispent et elle secoue la tête, me regardant comme si j'avais perdu l'esprit.

— Tu te fous de ma gueule !

Elle appuie son doigt sur ma poitrine.

— Pas question ! Je croyais avoir été clair. Je ne VEUX plus JAMAIS te revoir, Dorian. Je te laisse informer Aïden que je n'irais pas m'installer chez lui. L'idée de vivre sous le même toit que toi m'est carrément insupportable.

Quoi ?

— Tu ne peux pas lui faire ça ! je m'exclame en panique.

— Je suis désolée pour lui. Mais je n'ai pas le choix. Je dois me préserver avant tout. Adieu, Dorian !

Sur ces mots, elle tourne les talons, m'abandonnant comme un con devant la porte vitrée de son immeuble. Je délire ou elle vient de me jeter comme un malpropre, là ?

Quel caractère de merde !

Je remonte dans ma bagnole avec un sentiment d'amertume et de rage sans précédent. Je ne me suis jamais senti aussi minable. Je frappe plusieurs fois mon volant. Comment vais-je annoncer à mon frère que je viens de foutre en l'air sa relation avec Marlow ?

Je cesse de m'apitoyer sur mon sort et déserte le campus à vive allure. Des images de Marlow défilent dans ma tête. Son sourire confiant, le regard hypnotique qu'elle pose sur moi, tout cela vient de voler en éclat.

J'ai foiré en beauté.

Lorsque je me gare devant la porte de chez moi, une colère inouïe contre moi-même circule dans mes veines. Quand je pénètre dans la grande salle commune, mes nerfs lâchent d'un coup et j'envoie valser tous les objets qui se trouvent à ma portée. Un vacarme épouvantable se répercute contre les murs. J'entends un bruit de pas précipités dévaler l'escalier.

— Ça va pas, mec ! me crie Declan, surgissant dans la pièce comme un boulet de canon. Mais putain, qu'est-ce qui te prend ?

Il m'a rarement vu perdre les pédales. C'est une première pour lui.

— Elle m'a jeté comme une merde, putain ! je lâche, la rage me nouant la gorge.

— Qui ça ? Marlow ?

Je me laisse tomber dans le canapé et me prends la tête entre les mains.

— Je crois bien que j'ai déconné avec elle.

Un ricanement me fait relever la tête.

— On dirait bien que cette meuf t'a retourné le cerveau...

Je le dévisage en train de se foutre de ma gueule. Je me pince l'arête du nez pour tenter de me calmer. Mais rien n'y fait.

— Je...

Aïden fait irruption juste à ce moment-là, me coupant dans mon élan. L'expression furieuse qui crispe ses traits ne me dit rien qui vaille. Je vais encore en prendre pour mon grade.

— Tu peux m'expliquer pourquoi Marlow refuse de me parler au téléphone ? me hurle-t-il en écartant les bras. Quand je t'ai entendu rentrer, je l'ai appelée pour savoir comment elle allait. C'est Jody qui m'a répondu. Elle m'a dit qu'il était inutile de rappeler sa copine, parce qu'elle ne veut plus rien avoir affaire avec les frères Price. Pas uniquement toi, non. Mais nous trois. Qu'est-ce que t'as foutu, Dorian, pour qu'on en soit arrivé là ?

— J'ai...

Les mots ne veulent pas sortir. Comment pourrais-je lui avouer que j'ai tenté de manipuler sa petite protégée en lui faisant miroiter une hypothétique histoire de couple afin de la posséder ? Qu'en lui

offrant un orgasme, je pensais la retenir dans mes filets ? Que j'imaginai qu'il suffisait que je lui dévoile un échantillon de mes prouesses sexuelles pour que son petit cul affriolant me soit acquis ?

— T'as pas couché avec elle au moins ?

Mes yeux s'écarquillent.

— Bien sûr que non !

Je suis un salaud mais pas à ce point quand même.

— Alors qu'est-ce que tu lui as fait, bon sang ?

J'expulse tout l'air contenu dans mes poumons pour me donner du courage. Parce que je sens qu'il va me frapper et que je ne pourrais pas riposter. Hors de question que je me batte avec l'un de mes frères.

— Je lui ai offert un avant-goût de ce qui l'attendait si elle acceptait de vivre une relation avec moi.

Aïden se précipite sur moi, m'arrache du canapé et me plaque contre le mur.

— Tu as osé jouer avec Marlow sans lui expliquer les règles du jeu. T'as quoi dans le crâne ? T'as oublié qu'elle avait huit ans de moins que toi.

Vu sous cet angle, il n'y a en effet pas de quoi être fier. Mais quand on voit le corps divin de Marlow, on a du mal à concevoir qu'elle puisse être aussi jeune.

Les poings de mon frère empoignent ma chemise et appuient fortement sur mes épaules. Il est à deux doigts de m'en coller un.

— Je l'ai fait. Mais un peu trop tard.

Cette confession me coûte. Jusqu'à présent, je n'ai jamais eu besoin de rendre des comptes à mes frères sur mes agissements. C'est une nouveauté pour eux comme pour moi. J'ai toujours géré ma vie privée comme je l'entendais sans me soucier des conséquences. Mais en ce qui concerne Marlow c'est différent, j'en conviens.

— Tu sais ce qu'elle représente pour moi ? me crie mon frère au bord de l'implosion.

Je soupire.

— Évidemment que je le sais.

Il me relâche avec une expression de dégoût qui me blesse profondément. Aïden n'est pas du genre à s'énervé. Il est toujours d'un calme olympien.

Il y a quelques jours, il m'a expliqué les raisons pour lesquelles Marlow était importante pour lui. Mais comme jusqu'à présent les sentiments des autres m'importaient peu, je n'ai pas mesuré l'étendue de son attachement pour elle.

— Démerde-toi pour réparer tes erreurs, Dorian, me balance-t-il sèchement. En attendant, tant qu'elle refusera de venir s'installer ici, je ne t'adresserai plus la parole. J'irai même jusqu'à déménager s'il le faut.

Le coup est rude.

Mes frères et moi n'avons jamais été séparés afin de nous protéger des coups tordus de notre père. Mais aussi parce qu'un profond lien fraternel nous unit. Un lien auquel je tiens énormément. Sans lui, je suis perdu.

— C'est un ultimatum ? je demande d'une voix lasse, presque désespérée.

— Prends-le comme tu voudras. J'en ai plus rien à foutre.

Et il quitte la pièce, me laissant seul avec Declan qui me fixe avec compassion.

De la compassion, bordel ! Moi qui déteste ça.

— Il finira par se calmer, tente-t-il de me rassurer.

Toujours debout, je souffle en me tapant l'arrière du crâne contre le mur.

— Je ne crois pas, non. Parce que je ne vois pas comment je pourrais rectifier mon erreur.

— Elle t'en veut à ce point ?

— Elle m'a mis une gifle et m'a rejeté comme un moins que rien. Alors à ton avis ? Et comme un truc pareil ne m'était encore jamais arrivé, j'avoue que je ne sais pas quoi faire.

Il rigole.

— Tu croyais pouvoir la manipuler comme les autres meufs ? Tu as pourtant été témoin de la façon dont elle a réagi quand elle s'est sentie trahie par Aïden. Tu aurais dû te douter qu'elle était différente des autres femmes qu'on côtoie d'habitude. Marlow a dû vivre des moments très difficiles qui lui ont forgé un caractère d'acier. Ça doit faire dix-huit ans qu'elle lutte contre la terre entière. Combattre fait visiblement partie de son tempérament. Tout comme toi.

La justesse de ses propos me surprend.

— Je ne te savais pas aussi perspicace.

Il rit.

— C'est bien connu qu'un joueur de football n'a pas de cerveau. Néanmoins, je t'ai observé et je vois bien qu'elle te fait de l'effet. Et je serais prêt à parier que c'est réciproque.

Il me tape sur l'épaule et ajoute :

— Pour conquérir une femme comme Marlow va falloir ramper à ses pieds mon frère et sortir le grand jeu. Ou bien lâcher l'affaire. À toi de voir.

Je me renfrogne.

— Je n'ai jamais plié devant personne.

Il part d'un grand éclat de rire.

— Tu as le droit de choisir ta fierté au lieu d'une femme hors du commun. Surtout, qu'elle ne te laissera rien passer et qu'elle ne te fera pas de cadeau. Mais à mon avis, Marlow vaut vraiment le coup qu'un

mec se batte pour elle. En tout cas, si j'étais à ta place, c'est ce que je ferais.

D'instinct, je me redresse prêt à en découdre.

— Tu comptes te mettre sur les rangs ?

Il se fend d'un petit sourire victorieux.

— Tiens, tiens ! Voilà qui est intéressant. On dirait bien que je viens de toucher une corde sensible, là. T'inquiète, je ne l'intéresse pas. Quelque chose me dit que c'est toi qu'elle veut.

Je fais une moue sceptique.

— Je n'en suis pas si sûr.

— Normal, t'as des œillères devant les yeux.

Sur ces mots, il clôt le débat et tourne les talons, mais avant de s'éclipser il me lance dans un grand éclat de rire :

— Elle va t'en faire voir de toutes les couleurs ! Attends-toi à en baver, frangin. Moi, j'ai hâte de voir ça.

Voilà qui me donne matière à réfléchir.

Et si mon petit frère avait raison ? Si Marlow était réellement attiré par moi ?

Cela impliquerait une relation exclusive. En d'autres termes, une seule femme avec qui partager mon lit. En suis-je seulement capable. En ai-je vraiment envie ?

CHAPITRE 28

Dorian

La semaine suivante, je passe mes journées au bureau à mettre des sociétés en faillite pour récupérer des terrains afin d'y bâtir des casinos. Des affaires commanditées par l'un des associés de mon père, Bennett Parsons, qui gère la filiale immobilière du groupe. Une espèce de psychopathe dont le seul plaisir est d'asseoir son autorité sur les autres et foutre de pauvres gens à la rue.

Même si je suis loin d'être un saint, je possède tout de même un minimum de sens moral. Et cette manière d'agir n'est pas ce que l'on m'a enseigné à l'université. Fort heureusement.

Chaque jour j'effectue les missions qui me sont confiées avec un dégoût croissant pour tout ce qu'incarne l'entreprise que je représente. Leurs méthodes me débectent au plus haut point.

J'attrape un nouveau dossier, situé au-dessus d'une pile qui ne fait que croître de jour en jour. J'aurais beau passer des jours à travailler sans relâche, je n'en viendrais jamais à bout. Mon père s'arrangeant pour l'étoffer dès qu'elle diminue d'un tiers. Il espère qu'en me tuant à la tâche à petit feu, il me fera plier.

Cela fait des années qu'il fait pression sur moi afin que je me joigne à lui et à son associé pour m'entraîner dans leurs malversations qui se chiffrent en millions de dollars. Mais je m'y refuse. Car si j'entre dans leur cercle vicieux, je sais que je ne pourrai plus jamais m'en sortir.

Ma résistance est donc sans limites. Même épuisé, comme en ce moment, je ne suis pas près de lui céder.

Franchement, ai-je l'air de quelqu'un qui se laisse mener par le bout du nez ?

Je crois que quelque part je l'inquiète. Je ne lui adresse jamais la parole, sauf pour parler affaires. Il ignore de quoi je suis capable et ce que je pense. Dans le fond, il ne sait rien de moi. Et ne pas savoir le contraire. Je reste une énigme pour lui et entretiens le mystère. Il rêve

de m'avoir à sa botte comme un bon toutou pour pouvoir me contrôler. Mais je parviens à déjouer ses plans machiavéliques et toutes ses manigances. Je sais qu'il me surveille de près. Guettant le moindre faux pas de ma part.

Pour l'instant, il n'a aucune prise sur moi. Et il faut absolument que les choses restent en l'état.

Je dois tenir le coup dans l'intérêt de mes frères. Peu importe que je sois exténué, il me faut faire face. D'autant plus que je ne suis pas près de me reposer ni de prendre des vacances, ces mots n'ayant aucun sens pour moi.

Avant ma soirée avec Marlow, qui s'est terminée par un fiasco, je souffrais déjà d'insomnies. Depuis les choses n'ont fait qu'empirer. Je n'ai pratiquement pas fermé l'œil de toute la semaine. Au point, qu'il m'arrive de m'endormir quelques minutes dans la journée. Et ça pourrait me valoir de sérieux ennuis. Pourtant ce n'est pas ce qui me préoccupe le plus.

J'ai appris récemment que Marlow, qui souffrait elle aussi de troubles du sommeil, sortait courir la nuit. Alors je me rends tous les soirs vers quatre du matin sur le campus, me gare dans un recoin sombre à l'abri des regards et guette sa sortie. Dès que je l'aperçois, je sors de ma caisse, vêtu d'un jean et d'un sweat à capuche noirs afin de me fondre dans le paysage. Puis je la suis à distance, attendant qu'elle termine son jogging. Me contentant de la regarder effectuer des tours de pistes dans les allées de l'université.

Vu de l'extérieur, il est vrai qu'en me voyant agir de cette manière, on pourrait s'imaginer que je suis devenu cinglé. Mais c'est faux. Je me soucie avant tout de sa sécurité. Elle ne se rend pas compte du risque qu'elle prend en s'aventurant seule la nuit sur le campus. Je n'invente rien. La majeure partie des mecs qui vivent dans les fraternités sont influençables. Le fait d'appartenir à un groupe leur donne un sentiment de puissance et la promiscuité modifie leur comportement. La plupart d'entre eux, s'ils en avaient la possibilité, n'hésiteraient pas à attirer une jeune femme dans un coin pour la violer.

Marlow avec son inconscience leur offre cette opportunité.

Cette pensée fait battre mon cœur à cent à l'heure. Considérant que cette femme m'appartient, je pourrais tuer celui qui tenterait de lui faire du mal. Je déteste qu'on s'en prenne à ce qui est à moi.

Lorsqu'elle finit par regagner son dortoir, je respire mieux. Sachant qu'elle ne court plus aucun danger, je mets fin à ma surveillance et rentre enfin chez moi. Mort de fatigue, mais l'esprit tranquille.

Lucide, je conçois que l'existence que je mène n'a pas de sens. Mais je ne crois pas être le seul dans ce cas.

À part ça, comme l'on pouvait s'en douter, Aïden a tenu la promesse qu'il m'avait faite. Depuis cette fameuse soirée à la plage, mon frère ne m'a plus adressé la parole. J'en souffre en silence, autant qu'il m'est possible de souffrir, mais ne laisse rien paraître. Fidèle à mes habitudes.

Auparavant, s'il m'arrivait parfois de me sentir seul, ce sentiment n'a fait que s'amplifier.

Même les femmes, que j'ai baisées vite et mal ces derniers temps, n'ont pas réussi à combler ce vide qui prend de plus en plus de place en moi. J'ai finalement renoncé à m'envoyer en l'air, n'y prenant plus aucun plaisir. À cause d'une petite brune qui assiege mes pensées.

Dans quelques jours aura lieu son anniversaire. Aïden et Declan ont été invités à la soirée organisée par ses deux copines, Jody et Amanda. Étant banni de son existence, un fait auquel je compte remédier, je suis bien entendu exclu de la petite fête qui se déroulera dans un restaurant proche de la fac.

Même si son boycott à tendance à me taper sur le système, je lui ai quand même acheté un cadeau que Declan doit lui remettre en mon nom. Je ne cherche pas à me faire pardonner. Ce genre de considération n'est pas inscrit dans mes gènes. Je veux juste pouvoir communiquer avec elle.

Comme elle m'en veut beaucoup, il est fort probable qu'elle le jette à la poubelle avant même de l'ouvrir. Je compte donc sur mon frère pour l'en empêcher et la convaincre de l'accepter. Je mise aussi sur sa curiosité pour lire le message que je lui ai adressé. Sinon, je trouverai un autre moyen de renouer le contact avec elle.

Que voulez-vous, j'aime les défis.

Voilà où j'en suis au bout d'une semaine. Autant dire nulle part. Toujours empêtré dans le bordel sans nom que j'ai foutu.

Ma vie était déjà très compliquée avant qu'une petite furie n'entre par effraction dans mon cerveau. Aujourd'hui c'est pire. Jusqu'à présent, je ne m'étais jamais préoccupé des conséquences de mes actes ni des blessures que je pouvais infliger aux autres, à l'exception de mes frères.

J'ai toujours pensé qu'il m'était interdit de faire entrer une femme dans ma vie afin d'éviter tout moyen de pression de la part de mon père. Et comme je ne suis pas un grand sentimental, cela ne me posait pas de problème. Ça me permettait de garder le contrôle de mes émotions. Ce n'était d'ailleurs pas un gros sacrifice puisque je ne ressentais pas grand-chose de toute façon.

Il me paraissait d'ailleurs improbable qu'un jour une femme puisse me faire chavirer. Ça n'entraînait tout simplement pas dans ma logique. Pourtant, Marlow avec son petit corps de rêve et son caractère bien trempé est quand même parvenue à m'ensorceler. Il n'y

a pas que son physique qui m'attire. Son intelligence, la vivacité de son esprit et son caractère de merde m'excitent autant que ses courbes voluptueuses. Comme elle m'obsède et que mon esprit dérangé nourrit quelques fantasmes à son égard, il est normal pour moi de vouloir la posséder. Les gens comme elle étant trop rares pour les laisser s'échapper.

J'aurais quand même préféré qu'elle ne vienne pas perturber mon quotidien et réveiller en moi des sensations dont j'ignorais l'existence.

D'un autre côté, ressentir c'est vivre quelque part. Et avant de rencontrer Marlow, je ne crois pas avoir vécu.

Toutefois, cette histoire tombe au plus mauvais moment. Pile quand je suis sur le point de me sortir d'une situation inextricable qui perdure depuis des années. Une sorte de mission suicide dont je ne comptais pas me sortir indemne. Mon objectif principal étant que mes frères s'en tirent sans dommages.

Comme dans les films où des hommes courageux sont prêts à risquer leur vie pour sauver la planète. Sauf que moi je n'ai pas l'étoffe d'un héros.

À l'époque où j'ai commencé à élaborer mon plan de sauvetage pour extraire mes frères du merdier familial dans lequel nous sommes tous les trois embourbés, j'avais le sentiment d'avoir fait le tour de l'existence. À tout juste dix-neuf ans, j'avais déjà l'argent, le pouvoir et toutes les femmes que je désirais. Je considérais donc que la vie n'avait plus rien à m'offrir de palpitant.

Bien entendu, c'était ce que je pensais avant que Marlow ne fasse une entrée fracassante dans mon existence et que je me mette à éprouver des sensations étranges. Des sensations se traduisant par des picotements un peu partout et des impulsions électriques au niveau du cœur. Comme si je me réveillais d'un long sommeil.

Et j'aime ce que je ressens. C'est pour cette raison que je ne peux pas laisser Marlow s'éloigner de moi.

D'un autre côté, en la faisant entrer dans mes ténèbres, je risque de la mettre en danger. Car entre mon père et ses deux associés, j'ai affaire à des adversaires redoutables. Des hommes impitoyables capables de détecter la moindre faille et le moindre changement chez les autres, moi en l'occurrence. Comme s'ils avaient un scanner implanté dans les yeux, en plus d'avoir des espions partout qui me surveillent sans relâche. Je ne suis pas parano. C'est la stricte vérité.

Alors si par malheur, ils découvriraient l'existence de Marlow, je sais qu'ils n'hésiteront pas à se servir d'elle pour m'impliquer dans leurs magouilles. Dès lors, je serai coincé et ne pourrai plus libérer mes frères et moi-même de leur emprise.

Vous cernez le dilemme ?

Ça fait des jours que je me creuse la tête pour trouver le moyen

d'échapper à cette situation sans y laisser trop de plumes et de résoudre tous les problèmes qui me tombent dessus en masse. Tout cela en travaillant comme un damné. Et quelque chose me dit que ce n'est que le début d'une longue série d'emmerdements.

La seule solution serait de renoncer à Marlow. Je pourrais. Mais avec Aïden qui insiste pour qu'elle vienne vivre avec nous, sachant que tôt ou tard elle finira par accepter, je risque d'avoir des difficultés à mettre cette stratégie en pratique en l'ayant sous les yeux tous les jours.

Je pourrais dormir dans mon bureau, à l'hôtel où bien déménager. Malheureusement, ce qui n'est pas non plus une solution envisageable tant que mon père rôde dans les parages. Mes frères ne s'en sortiraient pas sans moi. Pas plus que je ne m'en sortirais sans eux. Car dans notre situation, nous ne sommes pas trop de trois pour affronter l'homme, ou plutôt le monstre, qui nous a engendrés.

CHAPITRE 29

Marlow

Mes mains tremblent en relisant pour la énième fois le courrier que le notaire m'a adressé. J'ai rendez-vous dans trois jours, soit lundi, à son cabinet pour l'ouverture du testament de ma mère et enfin récupérer mon héritage. Mon compte en banque étant à sec, cette entrevue va sceller mon avenir. En songeant à cela, mon pouls s'accélère, mes paumes deviennent moites et la morsure de l'angoisse se met à grandir en moi. J'attends ce moment avec autant d'impatience que d'appréhension. Un peu comme si je revivais la mort de ma mère, mais en beaucoup moins violent.

La façon dont maman est morte me hante et me détruit un peu plus chaque jour. J'aimerais tellement être capable de tourner la page pour oublier le passé. Ou tout du moins, faire en sorte qu'il soit moins présent.

Pour tenter d'évacuer les images horribles qui défilent sous mon crâne, je m'allonge sur mon lit et me concentre sur les battements de mon cœur en refoulant les larmes qui menacent de couler. Je ferme les yeux et aussitôt le visage de Dorian vient s'immiscer dans mes pensées. Je me redresse et rouvre les paupières.

Je n'ai jamais un instant de répit. Une semaine que j'essaie de ne plus penser à lui. Mais à chaque fois le souvenir de ses mains posées sur moi, de son odeur et des sensations intenses que j'ai éprouvées entre ses bras revient à la charge.

Ma fureur contre Dorian n'a pourtant pas diminué d'un iota. Au contraire, je crois qu'elle a atteint son summum. Mais le désir que je ressens pour lui est plus tenace et plus puissant encore. Je parviens quand même à résister et à empêcher mes émotions de prendre le pas sur ma raison. Car céder à Dorian serait une folie qui m'entraînerait à ma perte.

Je suis certaine qu'il n'éprouve aucun sentiment pour moi ou

pour quiconque. C'est un mâle dominant qui cherche simplement une partenaire sexuelle. Une fois qu'il aura obtenu ce qu'il veut de moi, il se lassera très vite et repartira en quête d'une nouvelle proie. Je ne peux pas accepter ça. Mon cœur ne s'en remettrait pas.

Peu importe que Dorian ait laissé son empreinte sur mon corps. Peu importe qu'il se soit incrusté dans mon cerveau comme un putain de parasite. Peu importe que mes journées sans lui soient interminables, ennuyeuses et mes nuits d'une atrocité terrible, je ne dois pas et ne peux pas m'abandonner à lui. Même si son magnétisme, son physique de dingue et sa façon d'être me fascinent et m'attirent irrémédiablement, pourtant je dois lui résister.

Dorian est un homme captivant mais le danger qu'il représente est beaucoup trop grand pour que je le laisse m'approcher à nouveau. De près comme de loin.

Je sais qu'aucun homme à part lui ne pourra me procurer un plaisir aussi intense. Mais pour ma santé mentale, il me faut renoncer à ça aussi.

J'aurais tellement aimé que ma mère soit-là pour me prodiguer ses conseils. Malheureusement, je ne peux compter que sur moi-même. Et en ce moment, c'est difficile. Parce que je suis de plus en plus fatiguée ce qui fait que j'ai un mal fou à réfléchir.

Depuis quelque temps, mes cauchemars ont repris de plus belle et ne cessent de s'intensifier, me tenant éveillés une bonne partie de la nuit. Pour évacuer les images qui m'obsèdent, je continue de courir toutes les nuits. À la longue, je vais finir par succomber à un arrêt cardiaque ou devenir une championne olympique de course à pied.

Parfois, terrassée par la fatigue, il m'arrive de m'écrouler en plein milieu d'un cours. C'est Amanda qui me bouscule à chaque fois pour me réveiller avant que le prof ne s'en aperçoive.

D'autre part, j'ai tenu parole, refusant de revoir Aïden ou de lui parler au téléphone. N'étant pas prête à lui raconter ce qu'il s'est passé entre Dorian et moi. Encore moins de lui décrire ce que j'éprouve pour son frère aîné. Car j'avoue que je ne le sais pas moi-même. Peut-être un mélange de passion, d'amour et de haine.

Néanmoins, à la demande expresse de mes deux amies, j'ai fini par accepter d'inviter Aïden et Declan à ma soirée d'anniversaire, en excluant Dorian, bien sûr.

Au final, nous serons cinq pour fêter mes dix-huit ans. Pourtant, je n'ai pas vraiment la tête à m'amuser en ce moment. Car il manquera la seule personne que j'ai vraiment envie de voir ce jour-là. Quelqu'un à qui j'aurais pourtant dû cesser de penser depuis des jours. Mais c'est plus fort que moi. Dorian me manque. Ses bras, ses lèvres son odeur me manque...

Comprenant qu'il m'est impossible de lutter contre ce que je

ressens pour lui, la seule solution que j'ai trouvée, c'est de le maintenir à distance à tout prix. Même si pour y parvenir je dois rayer définitivement Aïden de mon existence. C'est injuste pour lui, je le sais. Mais je n'ai pas le choix. Je refuse de souffrir à cause d'un homme incapable de m'aimer.

Satisfaite de ma décision, je rassemble mes affaires et me prépare à rejoindre mon dernier cours du vendredi. Heureusement que mes résultats ne pâtiennent pas de mon moral en berne. Il manquerait plus que je foire mon année à cause d'un mec.

Ce serait catastrophique !

En longeant les couloirs, je m'interroge sur ce que je ressens pour Dorian. Me demandant si cela s'apparente à de l'amour ou s'il s'agit juste d'une attirance physique. N'ayant aucun point de comparaison, je n'arrive pas à différencier les deux. Tout ce que je peux dire c'est que s'il existe un sentiment plus puissant que ce que j'éprouve pour lui, je ne suis pas pressée de le découvrir. Parce que c'est sacrément douloureux quand ce n'est pas partagé. La preuve, mon petit cœur ne cesse de saigner.

Je repère Amanda et Jody près des casiers.

Jody me serre dans ses bras pour me communiquer son soutien, comme si j'étais en convalescence. Elle fait ça depuis que je lui ai raconté une partie de l'histoire sans rentrer dans les détails. Son comportement protecteur m'amuse mais me soûle également.

— Arrête un peu, je vais bien !

— T'es sûre ?

Amanda lui file un coup de coude dans les côtes.

— Aïe !

— Fiche-lui la paix ! Comment veux-tu qu'elle oublie ses déboires amoureux, si tu les lui rappelles dix fois par jour ?

J'éclate de rire, tandis que Jody prend un air contrit.

— Mouais. J'ai quand même le droit de me renseigner, non ?

— Renseigne-toi, plutôt sur la soirée qui doit avoir lieu ce soir. Ce sera plus constructif.

— Encore une soirée, je soupire. Ne comptez pas sur moi pour y assister.

— Ça te changera les idées, proteste Amanda.

— À chaque fois, que j'aie participé à une de ces fêtes, ça s'est très mal passé, je vous rappelle. Alors, je n'irai pas !

— Tu ne vas pas rester cloîtré dans notre chambre jusqu'à la fin de ta vie à cause d'un mec ? intervient Jody. Alors qu'il y en a des tas qui ne demandent qu'à faire ton bonheur.

Je lève les yeux au ciel.

— Des tas, tu crois ça ?

Amanda me sourit.

— T'es tombé sur un enfoiré. Mais certains garçons sont super sympas, je t'assure.

— Très bien ! Dans ce cas, cite-moi un exemple.

En pleine réflexion, elle fronce les sourcils. Le choix a l'air compliqué parce qu'elle met un temps fou à me répondre.

— Aïden est gentil, non ?

Aïden gentil ! On voit bien qu'elle ne le connaît pas.

— Avec moi, peut-être. Sinon, il n'est pas très différent de son frère. Il est juste plus honnête, c'est tout.

Je finis par les abandonner pour aller en cours d'économie, agacée qu'elles insistent autant. Elles ne comprennent pas que j'ai été vaccinée des soirées étudiantes pour un bon bout de temps. Une piqûre de rappel ne me paraît pas nécessaire.

Après ma journée bien remplie, je me dirige au self pour boire un café au calme. Alors que je souffle sur ma tasse pour refroidir mon arabica, je relève les yeux et remarque la présence d'un garçon qui me dévisage gentiment. Il semble ne pas oser m'aborder. Il a raison, en ce moment, je mords.

Il finit par se décider et s'approche timidement de ma table.

— Salut ! Ça fait un moment que je t'observe, me dit-il avec un petit sourire hésitant.

— Faut dire qu'il n'y a pas grand monde à cette heure-ci. Alors à moins d'être aveugle, il serait difficile de me rater.

Mon accueil pas des plus chaleureux le refroidit. À bien le regarder, il est plutôt mignon. Si on aime le style premier de la classe bien entendu. Ses cheveux châtain sont coiffés en arrière, il porte une chemise blanche et un jean de marque. Mais ce que je discerne, au-delà de son apparence d'étudiant modèle, c'est la gentillesse qu'il dégage.

— Je ne voulais pas te déranger, me dit-il, prêt à s'enfuir. Je vais te laisser.

— Assieds-toi ! Moi, c'est Marlow.

Il m'arrive parfois d'être un peu trop direct. Mais il ne semble pas s'en offusquer et s'installe en face de moi, me gratifiant d'un sourire. Assez charmant, je dois dire. Voilà qui me change des bad boys déguisés en hommes d'affaires. Vous voyez de qui je veux parler. Mon nouveau prétendant me tend la main que je serre après quelques secondes d'hésitation, toujours sur la défensive.

En ce qui concerne mes gestes, je suis beaucoup moins spontanée.

— Enchanté Marlow. Je m'appelle Kevin.

Il me pose des questions sur mon cursus et s'intéresse à mes réponses. Ce que j'apprécie. Au bout d'une heure, nous sommes toujours en train de deviser sur nos différents cours. Il parvient même à me faire rire. En sa présence, je parviens à me détendre. Ce qui est

plutôt surprenant parce qu'en ce moment, je suis un véritable bâton de dynamite. Autant vous dire qu'il vaut mieux se mettre à l'abri et éviter de venir me parler. En dehors de cela, j'aime aussi la façon qu'il a de me regarder. Avec un mélange de considération et de respect.

Ça change.

— Marlow... est-ce que tu as un petit ami ?

Sa question jette un froid.

— Non !

— Je te demande ça... enfin... je voudrais... parce que...

Ses joues ont pris une couleur rosée. Son embarras est trop mignon. J'éclate de rire.

— Que voulais-tu, Kevin ? crache le morceau, je lui dis en souriant pour l'encourager et le mettre à l'aise.

Il rigole et finit par se relâcher.

— On pourrait aller au ciné ou se faire un resto dans la semaine, si ça tente ?

Je penche la tête sur le côté, un brin méfiante.

— Entre amis, s'empresse-t-il d'ajouter avant que j'ouvre la bouche avec l'intention de refuser.

Je réfléchis un instant et lui réponds :

— Pourquoi pas.

Il se fend d'un sourire ravi. Je crois que je viens de faire un heureux, mais je préfère être honnête avec lui pour ne pas qu'il se fasse des idées.

— Je sors d'une histoire un peu compliquée, alors ne t'attends pas autre chose.

— T'en fais pas, je saurais me montrer patient. Et puis sortir avec la plus belle fille du campus est déjà une récompense en soi.

— Flatteur en plus de ça. Tu caches bien ton jeu, je me moque.

Finalement nous décidons de ne pas attendre plus longtemps pour aller manger un morceau ensemble. Il me raccompagne jusqu'à mon dortoir, me promettant de revenir me chercher vers sept heures. Ce qui me laisse deux heures pour prendre une douche et me changer.

Ma soirée étant organisée, je suis prête à affronter les deux cerbères qui me servent accessoirement d'amies. Comme je pouvais m'en douter, elles m'attendent toutes les deux de pied ferme pour me traîner à leur soirée où je n'ai nullement l'intention d'aller. Ces fêtes sont devenues un véritable répulsif pour moi.

— Désolée, les filles, mais je suis prise ce soir, je leur annonce pour qu'elles ferment leur clapet. Va falloir vous passer de moi.

Si vous pouviez voir la tête qu'elles font, ça vaut vraiment le détour. Elles me fixent d'un air ahuri, la bouche grande ouverte et les yeux ronds comme des soucoupes. J'éclate de rire.

— Remettez-vous. Je n'allais pas passer ma vie à me morfondre

pour un type qui n'en vaut pas la peine.

Non, mais qu'est-ce qu'elles s'imaginaient ?

Elles tapent dans leurs mains avant de m'embrasser sur la joue.

— Tu ne nous en voudras pas si on t'abandonne ce soir ?

— N'importe quoi ! Éclatez-vous, c'est un ordre !

Ni une ni deux, elles se jettent sur la penderie de Jody et s'empressent de la vider avec frénésie. Je secoue la tête en souriant, puis attrape mes affaires de toilettes et des fringues propres, laissant les deux folles à leurs préparatifs. J'aurais le temps de faire trois fois le tour de la terre, qu'elles n'auront pas encore choisi leur tenue.

Deux heures plus tard, me voilà dans un restaurant italien, assise en face de Kevin qui a fait de gros efforts vestimentaires.

C'est trop mignon.

Il porte un costard de luxe gris acier, sans cravate, sur une chemise saumon. Une tenue qui lui va à ravir et met en valeur ses beaux yeux chocolat. Plus je le regarde, plus je le trouve séduisant. Même si je sais que mon cœur ne battre jamais pour lui, mais exclusivement pour un beau brun ténébreux et sexy qui a pris possession de mon âme.

Nous commandons deux énormes pizzas et une bouteille d'eau gazeuse. Cette soirée est tout à fait ce qu'il me fallait. Ayant pour effet de me réconcilier avec le sexe opposé. Kevin est prévenant, attentionné et très drôle. Ses blagues aussi foireuses que les miennes me font beaucoup rire. Il m'apprend qu'il se destine à une carrière d'avocat comme son père. En l'écoutant parler, je constate que pas mal d'enfants de la haute société ont tendance à suivre les traces de leurs parents.

Quand il me prend la main par-dessus la table, je la rétracte aussitôt et baisse les yeux.

— Excuse-moi, me dit-il, l'air confus. J'avais très envie de te toucher. Mais si mon contact te déplaît, je ne recommencerai plus. Promis.

Je le fixe.

— Ce n'est pas ça. C'est juste que je ne suis pas très tactile.

Il lève les mains en riant.

— Je comprends.

Une lueur espiègle dans le regard, il se penche vers moi et me murmure :

— Je pourrais mettre des gants, si tu préfères, plaisante-t-il.

— Comme les médecins légistes, tu veux dire.

Sa grimace me fait sourire.

— Oublie. C'était une idée pourrie.

Au cours du repas, nous apprenons tranquillement à nous connaître. Les pizzas sont une tuerie pour les papilles, la compagnie

de Kevin des plus agréables et je m'étonne de songer à renouveler l'expérience. Ce garçon adorable mérite que je lui offre une chance. Car grâce à lui j'ai réussi à oublier Dorian durant quelques heures. Un répit que je savoure à sa juste valeur. Sachant que dès que je serais seule dans mon lit froid, son visage et le souvenir de ses mains sur mon corps reviendront me tourmenter.

Il est plus de minuit lorsque Kevin me raccompagne jusqu'à la porte de mon dortoir.

— Tu m'excuseras, mais je ne peux pas t'inviter à monter prendre un dernier verre, je plaisante.

Il me sourit et son regard plongé dans le mien m'enveloppe dans un océan de douceur. Ses doigts effleurent ma joue. Je ferme les yeux, regrettant que son geste ne provoque aucune réaction en moi. Rien. Nada. Pas même un minuscule frisson.

— J'ai passé une excellente soirée, Marlow.

Je baisse la tête de peur qu'il devine mon manque d'émotion.

— Moi aussi.

Il m'embrasse sur la joue et recule de quelques pas.

— Je t'appelle dans la semaine, d'accord ?

— D'accord.

Ravi, il m'adresse un grand sourire avant de regagner sa voiture.

À peine arrivée dans ma chambre, je balance mon sac sur mon lit et envoie valser mes chaussures. Énervée que mon corps ne réagisse qu'au contact d'un seul homme.

Je me hais d'être aussi faible.

CHAPITRE 30

Dorian

Putain ! J'ai vu Marlow qui s'apprêtait à dîner avec un petit con.

J'ai failli en devenir fou !

À ma décharge, je ne l'espionnais pas. Ce n'est qu'un pur hasard si sa route a croisé la mienne ce soir-là. Je rentrais tranquillement chez-moi, au moment où je les ai vus s'engouffrer dans ce restaurant italien.

J'ai bien failli faire demi-tour pour défoncer la gueule du mec qui l'accompagnait. Au lieu de cela, j'ai garé ma voiture sur le parking et je les ai surveillés de loin. Comme je me faisais chier, assis tout seul dans ma bagnole à ruminer ma rage, j'en ai profité pour me renseigner sur le gars en question. J'ai relevé le numéro d'immatriculation de sa caisse et passé quelques coups de fil, ma position me conférant certains privilèges.

Vous devez penser que je suis bon à enfermer. Sans doute. Mais attendez la suite avant de vous prononcer.

Lorsque l'identité du mec en question est arrivée sur mon téléphone, j'ai cru que mon cœur allait jaillir hors de ma poitrine. Car le connard en question, qui profite de la naïveté de la femme qui m'est destiné, n'est autre que le frère d'Alicia. La garce qui s'évertue à pourrir la vie de Marlow. Si on me prouve par A + B que j'ai tort en songeant que ces deux-là préparent un mauvais plan à Marlow, je suis prêt à refiler ma bagnole à un SDF.

Torturer le gars puis l'achever et enterrer son corps dans la forêt n'est donc plus d'actualité.

Quel dommage ! Moi qui avais déjà prévu les pinces et les tenailles pour lui couper les doigts et lui arracher les couilles.

Mais à présent, je dois avant tout savoir ce que le frère et la sœur manigancent pour les prendre à leur propre piège. J'ai les moyens et les ressources qu'il faut pour cela.

Une réplique, tout comme une vengeance, ça s'organise.

J'envoie un message à Aïden pour lui faire part de cette information. Je n'ai aucun doute sur le fait qu'il sera de mon côté, quelle que soit ma décision. Sa réponse me parvient d'ailleurs aussitôt.

T'as un plan ?

Aïden

Je ne peux m'empêcher de sourire. Celui que j'utilise pour terrasser mes ennemis et faire flipper tous ceux qui gravitent dans mon entourage professionnel. Celui qui signifie que je suis sur le point d'anéantir quelqu'un et qui confirme que cette personne n'a plus aucune échappatoire, car je détiens les cartes de son destin entre mes mains.

Il est en cours d'élaboration.

J'attends d'en apprendre un peu plus.

Te tiens au courant.

D.

Quelques secondes s'écoulent avant que mon frangin ne m'envoie un nouveau SMS.

Ne les laisse pas s'en tirer.

Aïden.

Je clos la conversation par un dernier message qui devrait le satisfaire et écarter ses craintes.

Compte sur moi.

D.

Dans le fond, Aïden sait qu'ils sont déjà foutus. Il tient juste à ce que je lui assure que je prends bien l'affaire en main. Mon frère sait que j'ai l'esprit tordu et que j'aurais pu choisir d'abandonner Marlow à son sort rien que pour me venger. Mais je ne suis pas pourri à ce point. C'est la manière dont je me suis conduit avec elle qui l'a amenée à me repousser. Pas l'inverse. Je suis donc le seul fautif dans cette histoire.

Si j'avais écouté plus attentivement ce qu'elle avait à me dire quand je lui ai fait ma proposition, je n'en serais pas là aujourd'hui. À l'observer en train d'essayer de m'oublier dans les bras d'un autre. Je n'ai aucun doute sur le fait qu'elle est attirée par moi. En revanche, j'ai conscience qu'elle est assez obstinée pour refuser l'évidence et suffisamment déterminée pour faire sa vie avec un type qu'elle n'aime pas. Juste parce que je représente un danger bien trop grand pour elle.

Et ça, je ne peux pas l'accepter. Il faut que je lui fasse comprendre, d'une façon ou d'une autre, que le seul homme qui peut lui apporter ce dont elle a besoin, c'est moi. Mais quelque chose me dit qu'elle va tout faire pour me compliquer la tâche.

J'abandonne mon poste d'observation pour retourner à mon bureau. Être dans mon élément pour résoudre des affaires complexes me rendant plus efficace.

Je m'installe derrière mon ordinateur et déverrouille l'écran. Dix minutes plus tard, le pedigree de toute la famille Jenkins est imprimé en format A4, tous les feuillets retraçant leur vie privée et professionnelle étalée sur mon bureau. J'examine la façon dont le père gère son cabinet d'avocat. Constate que la majeure partie de ses clients sont des politiciens, des financiers et des hommes d'affaires influents. Mais pas aussi puissant que moi. Jenkins et moi nous sommes d'ailleurs rencontrés à plusieurs reprises par le passé lors de transactions financières musclées. J'admets qu'il est assez bon dans son domaine, même si ce n'est pas un crac.

Je décide de pirater la base de données de son cabinet d'avocats. Histoire d'étudier d'un peu plus près sa comptabilité afin d'y déceler d'éventuelles irrégularités. Il y en a toujours, vous pouvez me faire confiance.

En revanche, celle d'Allan Jenkins semble irréprochable à première vue. Ce qui me met aussitôt la puce à l'oreille. Une comptabilité aussi lisse n'existe pas. Cela cache forcément quelque chose de louche.

Pour en avoir le cœur net, il me faudrait m'attaquer à ses comptes bancaires personnels. Mais je ne peux pas poursuivre mes investigations de mon bureau, les locaux de mon entreprise étant sous surveillance constante.

J'efface tout l'historique de mes recherches, réinitialise la mémoire de mon imprimante pour remettre les compteurs à zéro, puis place un petit logiciel espion de mon cru dans ma propre base de données pour être sûr qu'aucun hacker ne s'amuse à me pister. Ce programme informatique m'avertira si quelqu'un tente de forcer mes pare-feux et se chargera de le déloger.

L'informatique est un de mes nombreux atouts. Mon père et Bennett n'y entendant rien, cela m'offre un avantage sur eux qu'ils ignorent et qui pourrait bien les conduire à leur perte. Mais comme j'ai plus d'un tour dans mon sac, ce n'est pas la seule méthode que je compte employer pour détruire leur empire. Gardant à l'esprit qu'il faut toujours se montrer prudent et ne jamais sous-estimer l'adversaire.

Mon père et son associé ont à leur disposition toute une armada de jeunes ingénieurs informaticiens qui travaillent pour le compte de

la société. Certes, ces jeunes loups aux dents longues sont très doués dans leur domaine, mais pas autant que moi. Seul leur nombre fait la différence. Sachant que tous mes faits et gestes sont scrutés à la loupe, je dois me montrer prudent pour ne pas me faire démasquer. Je n'ose imaginer les conséquences si une telle chose se produisait.

En résumé, je marche en permanence en équilibre sur un fil qui surplombe un précipice vertigineux dont la chute pourrait s'avérer mortelle.

Mais ne nous emballons pas, car nous n'en sommes pas encore là.

Revenons plutôt à l'objet de mes tourments. Une petite brune pulpeuse qui me retourne le cerveau et me met les sens en ébullition.

Je souris. Alors comme ça, ma petite furie espère m'oublier avec ce ringard de Thomas Jenkins. Ce n'est pas une question. Je devine ce qu'elle a dans le crâne. Mais je ne la laisserai pas faire. Comme me l'a si justement suggéré mon jeune frangin, dont j'ignorais les qualités de fin psychologue, je vais me battre pour la reconquérir. Mais à ma manière.

Ma belle et sensuelle Marlow, je crains que tu ne sois pas près de te débarrasser de moi. Car j'estime qu'il est temps, désormais, que tu saches à qui tu appartiens vraiment.

CHAPITRE 31

Marlow

J'ai dix-huit ans aujourd'hui. Quel effet cela me fait ? Aucun. Car un truc plus angoissant me tracasse.

C'est la première fois que je fête mon anniversaire depuis la mort de ma mère et je ne sais pas si je vais pouvoir le supporter. Mais Jody et Amanda tenaient tellement à m'offrir cette soirée en cadeau que je n'ai pas eu le courage de refuser. D'un autre côté, je me dis que ce n'est peut-être pas une si mauvaise idée. Cela m'aidera peut-être à oublier les moments terribles que j'ai vécus dans mon enfance et qui reviennent en force durant cette période. Sachant que ce n'est pas ce que maman aurait souhaité pour moi. Qu'elle aurait préféré me voir heureuse et épanouie.

Mais j'ai beau essayer d'effacer tout ça de ma tête, je n'y arrive pas.

Quand je pénètre dans la salle de restaurant, vêtue d'une de mes plus jolies robes, je suis éberluée par le décor qui m'entoure. Des lampions dans des nuances de roses, de pourpre et de violet sont accrochés au plafond. La table a été dressée au beau milieu de la pièce sur laquelle trônent des chandeliers.

Comme le reste de la salle est vide, je devine que le lieu a été réservé exclusivement pour l'occasion par mes amies. Cette attention me touche. Quand Jody et Amanda viennent me prendre dans leur bras, mes yeux sont prêts à déborder.

— Bon anniversaire Marlow, me murmurent-elles à l'oreille, d'une voix émue.

— Merci ! C'est magnifique. Je ne m'attendais pas à cela.

— Nous sommes les premières arrivées, m'explique Amanda. Les garçons ne devraient plus tarder.

Elle vient à peine de terminer sa phrase que je vois l'imposante silhouette d'Aïden s'encadrer dans l'entrée. Ça ne fait pourtant qu'une semaine que je ne l'ai pas vue, mais je le trouve encore plus beau que

dans mon souvenir. Une mèche brune lui tombe sur le front. Il porte un jean et une chemise blanche qui épouse parfaitement son torse musclé.

Dorian et Aïden se ressemblent beaucoup. Sauf que l'un est avenant, chaleureux et souriant. Tandis que l'autre est froid, distant et dangereux.

Et parmi tous les splendides spécimens masculins qui m'entourent, il a fallu que ce soit cet homme-là qui m'attire.

Aïden se fige en m'apercevant, puis écarte les bras dans lesquels je me précipite. Lorsqu'il me serre contre lui, je m'aperçois avec étonnement que son absence m'a fait souffrir plus que je ne l'imaginais. Comme si une part de moi-même était incomplète.

— Tu m'as manqué, je lui confie dans un souffle.

Il me sourit et me berce tendrement. Quand je suis dans ses bras, j'ai l'étrange impression de redevenir une petite fille, choyée et dorlotée. J'aime cette sensation qu'il est le seul à me procurer.

— Marlow ne me refait plus jamais ça, me gronde-t-il.

Comme il est bien plus grand que moi, je suis obligé de lever la tête pour le regarder.

— De quoi tu parles ?

Il me sourit en me tenant à bout de bras.

— De me priver de tes blagues idiotes.

Je ris à ces bêtises.

— Si j'ai bien saisi, ce n'est pas moi qui te manquais, mais plutôt ma repartie ?

Il pointe un doigt sur le dessus de mon crâne et déclare en s'adressant à mes amies :

— Cette fille est super-intelligente !

Je le bouscule en rigolant.

— Et ultra-violente aussi, rajoute-t-il en m'embrassant sur la joue. Méfiez-vous !

Jody et Amanda se fendent la poire tandis qu'Aïden m'arrache du sol pour me faire tourner dans les airs. Quand il me repose à terre, j'ai la tête qui tourne.

— Ça, c'est pour me venger, me dit-il en relâchant son étreinte.

— Tu prends des risques. J'aurais pu vomir sur ta belle chemise et ton jean hors de prix.

Son sourire devient étincelant et il plonge son regard taquin dans le mien.

— Dis-le carrément Marlow, si tu as envie de me voir torse nu. Inutile de prendre des chemins détournés avec moi.

Je sens mes joues s'empourprer pendant qu'il se fiche de moi.

— Nous, on veut bien ! s'exclame Jody en trépignant sur place. N'est-ce pas, Amanda ?

L'intéressée hoche vigoureusement la tête.

— Oh que oui !

Aïden explose de rire.

— Peut-être ferai-je un effort pour votre anniversaire. Si vous vous tenez correctement et restées bien sages toute la soirée, leur répond-il avec un clin d'œil, parfait dans son numéro de charme.

Comme elles ont la bouche ouverte et qu'elles ne sont pas loin de baver, j'interviens pour les ramener sur terre.

— On se reprend les filles et on referme sa jolie bouche avant de gober un insecte.

Elles me regardent comme si je venais de me matérialiser dans la pièce.

— Euh, non ça va ! me répond Amanda toute confuse.

— C'est pas aujourd'hui, mon anniversaire ? demande Jody. Quelqu'un se serait-il planté dans les dates ?

Je balance un coup de coude dans les côtes à Aïden.

— Et voilà ! Tu me les as traumatisées avec ton idée de vouloir jouer les chippendales.

Il prend un air scandalisé.

— Les chippendales, moi ?

— Qui d'autre à ton avis ?

— Peut-être, moi ! s'exclame une voix masculine dans mon dos.

Je souris quand des mains se posent sur ma taille et que Declan me retourne d'un seul geste comme si je n'étais pas plus légère qu'une plume. Je me hisse sur la pointe des pieds tandis que lui se baisse pour que je puisse l'embrasser sur la joue. Declan est le plus grand et le plus costaud des trois frères qui ne sont pourtant pas des gringalets avec leur mètre quatre-vingt-dix et leurs quatre-vingts kilos de muscles au bas mot. Je vous laisse donc imaginer sa carrure de sportif.

— Salut la sauvageonne !

— Salut la Star du football !

Il soupire et me fixe d'un faux air blasé.

— Que veux-tu, ma réputation me précède ?

Je secoue la tête.

— Tu te trompes. Les portes ne sont pas assez grandes pour que ta réputation puisse entrer dans cette pièce. Parce que ton ego surdimensionné remplit déjà tout l'espace. On arrive même plus à respirer.

Aïden tape sur l'épaule de son frère.

— Laisse tomber, frangin. C'est toujours elle qui a le dernier mot.

— J'ai compris, je me la ferme. Bon, c'est pas tout ça, mais si nous buvions un coup à la santé de notre belle sauvageonne, propose Declan en se frottant les mains.

Amanda et Jody sont subjuguées par les deux hommes présents.

Quant à Declan et Aïden, tous deux gardent la même assurance nonchalante et s'amusent de la situation. J'en déduis que les femmes les ont habitués à ce genre de réaction.

Mes deux amies, toujours aussi émoustillées, viennent leur faire la bise puis s'empressent de leur servir une coupe de champagne, me collant un cocktail sans alcool dans les mains, sans lâcher Declan et Aïden des yeux. Je dois sûrement être trop pudique ou trop coincée, mais je ne me verrais pas faire des avances à un homme aussi ouvertement. En prenant une gorgée de cocktail, j'observe avec curiosité mes deux amies poursuivre leur jeu de séduction qui consiste à battre des cils et à adresser des regards langoureux aux deux hommes qui semblent peu réceptifs.

Seigneur ! S'ils n'ont pas compris le message, c'est qu'ils sont soit aveugles, soit stupides ou pas intéressés tout simplement.

Je lève les yeux au ciel.

— Les filles on se calme ! J'interviens en pouffant. Ils ne sont pas venus ici pour ça.

— T'es sûr ? me demande Amanda, sans lâcher Aïden des yeux.

Celui-ci se marre.

— Désolé, mais ce sera pour une autre fois, ma belle.

Je le fusille du regard et pointe mon doigt sur lui.

— Toi, ne l'encourage pas, s'il te plaît.

— C'est vrai, enfin ! l'engueule Jody. Tu vois pas que sa petite culotte est en train de s'enflammer, là.

Je m'étrangle avec ma boisson.

Declan explose de rire.

— Putain, Jody ! je crie. Mais arrête.

Amanda, morte de rire, agite les mains devant elle.

— Tu as raison ! fait-elle en simulant un air sérieux. Mais reconnaissez quand même les filles qu'ils sont super comestibles tous les deux.

Jody et moi approuvons en rigolant.

Puis tout le monde lève son verre pour porter un toast.

— Que tes dix-huit ans t'apportent la réussite dans tes études ! s'exclame Jody d'un ton solennel.

— Le bonheur en amour et du sexe torride à profusion, surenchérit Amanda, l'œil pétillant de malice.

J'écarquille les yeux, Aïden manque de s'étouffer et Jody acquiesce. Declan, lui, esquisse un sourire et coule un regard en biais à son frère.

Il est évident qu'ils communiquent entre eux. Et je donnerai cher pour savoir ce qu'ils se disent ? Mais j'ai bien peur que cela reste un mystère.

— Du calme les filles ! temporise Declan. Restons en terrain

neutre, si vous voulez bien. Et buvons plutôt à Marlow en lui souhaite une bonne soirée, rectifie Declan. C'est toujours ça de pris.

L'attitude de Declan me surprend. Contrairement à l'impression qu'il cherche à donner, je constate qu'il est d'une grande intelligence. Pour en savoir un peu plus, je me mets à l'observer en douce. Enfin, c'est ce que j'imaginai. Mais il capte aussitôt mon regard et me sourit d'un air de dire : *je sais ce que tu cherches à faire, Marlow.*

C'est très déstabilisant. Et je comprends soudain que Declan est à l'écoute de tout et que rien n'échappe à son œil aiguisé.

— Pour le reste on verra plus tard, déclare Aïden, me sortant de mes réflexions. Quand elle aura quatre-vingt-dix ans, ajoute-t-il sur un ton qui me paraît étrange.

J'explose de rire.

— Mais vous êtes tous de grands malades. Vous devriez consulter, sérieux !

Tout le monde finit par prendre place autour de la table où les entrées nous attendent déjà. Je repère des gambas, des crabes, des langoustes. Mais parmi toute cette profusion de hors-d'œuvre succulents qui me font saliver, j'en détecte un pas très appétissant que je n'arrive pas à identifier. Avec une grimace de dégoût, je pointe mon doigt sur la masse grise et gélatineuse qui me fait penser à des œufs d'insectes.

— C'est quoi ce truc répugnant ?

Je les vois tous me dévisager avec de grands yeux comme si je venais de commettre un sacrilège. Jody paraît même choquée.

Aïden installé en face de moi me fixe avec un petit sourire en coin.

— Tu n'as donc jamais mangé de caviar, constate Aïden en me fixant.

Je me renfrogne.

— Excellente déduction, Sherlock !

Aïden me prend la main, me dévisageant avec beaucoup de douceur et de tendresse.

— Je ne disais pas cela pour te vexer, Marlow.

Je fonds sous son regard noisette.

— Je sais, excuse-moi.

Il me caresse la joue tandis que les autres nous observent en silence. Nous sommes soudain projetés dans notre bulle et le monde autour de nous se dissout peu à peu dans une brume légère où plus personne ne peut nous atteindre.

— Si tu savais comme j'apprécie de te voir découvrir les plaisirs de la vie, Marlow. Tu y mets un tel enthousiasme que c'est un vrai régal pour les yeux. Alors que nous tous ici, on est tellement habitués à tout le luxe qui nous entoure qu'on n'y prête même plus attention. À

présent ma puce, ferme les paupières.

Ma puce, oh là, là ! C'est trop mignon, j'adore.

Je lui souris et fais ce qu'il me demande, parce que j'ai une totale confiance en lui.

— Maintenant, ouvre la bouche, m'ordonne-t-il gentiment tandis qu'il glisse un toast entre mes lèvres. Vas-y, croque et savoure en gardant bien les yeux fermés.

Je m'exécute et aussitôt une explosion de saveurs iodées se déploie sur mon palais. Je renverse la tête en arrière et murmure dans un gémissement d'extase :

— Hum, c'est trop bon ! Encore...

En entendant le rire de Declan, mes yeux s'ouvrent et tombent directement dans ceux de mes deux amies qui me fixent, hébétées. Aïden lui s'est figé et me regarde en fronçant les sourcils.

— Qu'est-ce que j'ai encore fait ? je demande en rougissant.

Aïden s'esclaffe. Declan secoue la tête en retenant un fou rire.

— Écoute Marlow, je t'ai dit de déguster, OK ! me gronde-t-il. Pas d'avoir un orgasme gustatif.

Je tape dans mes mains, puis pointe mon index dans sa direction :

— Voilà, c'est exactement ce que j'ai ressenti ! N'empêche que j'en veux encore. Et je me fous de ce que vous direz si je gémis de plaisir. Vous n'avez qu'à vous boucher les oreilles.

Hilaires, tous se tordent sur leur chaise. J'en profite pour m'approprier le plat contenant le caviar et les toasts, leur signifiant qu'ils n'ont pas intérêt à y toucher.

Non, mais... C'est mon anniversaire après tout.

La suite de cette soirée se déroule dans la bonne humeur et les éclats de rire jusqu'à la distribution des cadeaux où là, tout le monde reprend son sérieux ou essaie. Je souffle d'abord mes dix-huit bougies disposées sur un gâteau recouvert d'une montagne de crème chantilly pareille à l'Everest et un semi-remorque de framboises sous les applaudissements de mes amis.

CHAPITRE 32

Marlow

Aïden est le premier à me tendre un paquet. Plutôt une enveloppe. Comme personne ne m'avait encore jamais rien offert, mon cœur bat fort entre mes côtes et mes mains tremblent lorsque je l'ouvre. En découvrant la photo d'un piano, je reste bouche bée.

Je regarde Aïden, fixe le cliché, regard Aïden à nouveau pour être certaine que je ne suis pas en train d'extrapoler ou de me faire un film, là. Parce qu'un Steinway comme celui-ci vaut une petite fortune.

— Il est à toi, Marlow, me souffle-t-il, les yeux pétillants de joie, me confirmant mon intuition.

Dans un premier temps, je me dis qu'il est fou. Et dans un second temps, je suis tellement heureuse que des larmes quittent mes yeux.

— Tu... tu m'as vraiment acheté un piano ?

Ses yeux noisette se mettent soudain à briller et son visage s'illumine

— Oui. Il t'attend à la maison. Chez nous.

Mon palpitant étant sur le point de me lâcher, je prends une profonde inspiration pour me calmer.

— Serait-ce une façon de m'inciter à venir vivre chez toi ?

— Un peu, sourit-il. La fin justifie les moyens.

— Pourquoi y tiens-tu autant ?

— J'ai mes raisons.

J'ai appris que lorsqu'Aïden affiche son petit air mystérieux, il ne sert à rien d'insister, il n'en dira pas plus. Je change donc de sujet.

— Comment as-tu su pour la musique ?

Il me sourit.

— Je trouvais que tu suivais trop de matières. Alors je me suis renseigné sur les options que tu avais choisies pour alléger ton programme. Et j'ai découvert que tu prenais des leçons de piano à l'auditorium deux fois par semaine.

L'attention qu'il me porte me va droit au cœur. Je saute sur mes

pieds, contourne la table et me jette dans ses bras. Il me réceptionne et m'installe sur ses genoux.

— Pourquoi fais-tu tout ça pour moi ? je lui demande, intriguée. Ça n'a pas de sens.

— Pourquoi te faut-il toujours une raison ? soupire-t-il. Si j'ai envie de t'offrir quelque chose, je le fais, point.

Declan se racle la gorge et coule un regard vers son frère. Comme tout à l'heure, je perçois qu'ils communiquent entre eux, parce qu'Aïden hoche la tête et me remet debout en douceur.

Declan esquisse un petit rictus satisfait.

— Très bien. Maintenant, passons à la suite des réjouissances.

Lorsque je passe devant lui pour regagner ma place, il me tend brusquement une enveloppe.

— Pour toi, me dit-il.

Je hoche la tête, surprise avant de la saisir. Une fois assise, je décachette l'enveloppe en souriant. Mon cœur s'arrête net en découvrant une pochette colorée contenant quatre places pour deux représentations pianistiques de Lang Lang, un virtuose mondialement connu. Les concerts ayant lieu l'un à Tokyo et l'autre à Londres, deux billets d'avion et des réservations d'hôtels ont été prévus. Le présent de Declan me bouleverse. Cela veut dire qu'il m'apprécie bien plus qu'il ne le laisse paraître. J'attrape ses mains par-dessus la table et les serre dans les miennes. Très émue, je retiens mes larmes et constate que mes doigts tremblent toujours autant.

— Merci Declan. Tu ne peux pas savoir ce que ça représente pour moi.

Il se racle la gorge visiblement touché par mes propos et ma façon de réagir. Puis il se reprend très vite.

— Les deux concerts ont lieu durant l'été, me dit-il, cachant ses émotions derrière un sourire détaché. Ce qui te laisse le temps de choisir la personne avec qui tu comptes t'y rendre.

Quand le barrage cède et que mes larmes dégringolent sur mes joues, il contourne la table pour venir me prendre dans ses bras. Il me tient serrée contre son torse massif durant quelques secondes, écrasant ma joue sur ses pectoraux durs comme de la pierre.

— J'étais loin d'imaginer que tu m'appréciais au point de me broyer les côtes, je murmure au bout d'un moment.

Je plaisante pour ne pas lui montrer à quel point je suis troublée. Il rigole en desserrant son étreinte, mais avant de me libérer il plante son regard bleu dans le mien et me murmure :

— Aïden t'a choisie pour faire partie de la famille, Marlow. Alors quoi qu'il arrive, tu pourras toujours compter sur moi.

Je suis sidérée par cette promesse. Parce que c'en est une, vous pouvez en être sûr. Mes deux amies, qui se contentaient de nous

observer jusqu'à présent, finissent par se manifester.

— Nous aussi on peut candidater pour le poste, demande Amanda en battant des cils.

Aïden et Declan leur sourient et secouent la tête.

— Tous les postes sont pourvus, désolé, répond Declan.

Jody et Amanda se plaignent que le monde est cruel avec elle. Je pouffe dans mes mains, sachant qu'elles ne sont pas sérieuses.

Tout à coup, Declan me montre quelque chose du doigt.

— Ce n'est pas fini, petite sauvageonne. Il te reste un dernier cadeau à ouvrir.

Je crois qu'à la longue, je vais finir par haïr le scénariste de Game of Throne.

Je baisse les yeux et m'aperçois qu'en effet un paquet enveloppé dans du papier doré est apparu comme par magie devant mon assiette. J'interroge tout le monde du regard, mais personne n'a la moindre réaction. Comme je les vois tous retenir leur souffle, je ne peux m'empêcher de penser qu'il y a un truc louche là-dessous.

Je commence à défaire le nœud en soie qui entoure une boîte rectangulaire, quand soudain Declan me stoppe en crochétant ses longs doigts autour de mon poignet.

— Avant de l'ouvrir, je veux que tu me promettes de ne pas t'en débarrasser.

Soupçonneuse, je plisse les yeux pour tenter de comprendre ce qu'il veut dire.

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

— Promets d'abord. Je t'expliquerai ensuite.

J'entends Aïden glousser. Je le toise, soupçonneuse.

— Tu sais toi. N'est-ce pas ?

Il feint l'innocence, mais je vois clair dans son jeu et le menace du regard. Il finit par acquiescer en souriant, sans me donner un indice. Mais c'est inutile, parce qu'un éclair de compréhension vient de me traverser l'esprit. Je lâche immédiatement le paquet comme s'il m'avait électrocuté. Ma réaction jette un froid.

— Il vient de Dorian, c'est ça ?

Soudain, des millions d'aiguilles se dressent sous ma peau comme des sentinelles et me transpercent l'épiderme.

— Je n'en veux pas, je déclare d'un ton ferme en repoussant la boîte comme si elle contenait un poison mortel.

Aïden lève les yeux au ciel.

— Je t'avais prévenu que ça ne marcherait pas, dit-il à son frère.

— Fallait bien que je tente quelque chose, non ?

Aïden soupire puis reporte son regard sur moi, me considérant d'un air grave.

— Écoute Marlow, Dorian a fait une connerie. Mais qui n'en fait

pas ? Donne-lui au moins la possibilité de se racheter. Si tu ne le fais pas pour lui, alors fais-le pour moi.

Il marque une pause et reprend :

— Tu peux le faire ramer tant que tu veux, je n’y vois pas d’inconvénients et ça ne peut pas lui faire de mal, me glisse-t-il au passage en souriant. Mais accorde-lui quand même cette seconde chance. C’est la première fois qu’il fait un effort envers quelqu’un. Ce qui prouve une chose. C’est qu’il a compris son erreur. Je n’espère pas que vous deveniez les meilleurs amis du monde, ce serait sans doute trop vous demander. Mais une trêve serait la bienvenue pour nous tous.

Je le fixe indécis. Il ignore ce que cette décision implique pour moi. Declan en rajoute une couche.

— Ce qu’Aïden ne te dit pas, c’est qu’il ne lui adresse plus la parole depuis plus d’une semaine. Du coup, l’ambiance est plutôt tendue à la maison en ce moment.

De savoir que je suis la cause d’une brouille entre Aïden et Dorian, fait naître en moi un sentiment de culpabilité. C’est une sensation désagréable que je déteste.

— Mais je n’ai jamais voulu vous diviser !

— Il faut bien que quelqu’un lui fasse comprendre la portée de ses actes, affirme Aïden, campant sur ses positions.

Il vient de me révéler un nouvel aspect de sa personnalité que j’ignorais jusqu’alors : l’obstination.

Je me mets debout et appuie mes mains sur la table pour protester tout en lui faisant face.

— Cette histoire ne te regarde pas, Aïden. Elle ne concerne que Dorian et moi. Et il est hors de question qu’elle nuise à ta relation avec ton frère.

Aïden se rembrunit et me répond du tac au tac.

— Si tu ne voulais pas que je m’en mêle, il ne fallait pas m’évincer de ta vie comme tu l’as fait. Dorian est mon frère, Marlow. Je sais de quoi il est capable. Mais ce n’est pas une raison pour le condamner définitivement.

Bon, il n’a pas totalement tort, là.

Declan me fixe en écartant les bras dans un geste d’agacement et d’impuissance.

— Aïden a raison, Marlow. Tu prétends que Dorian n’a pas de cœur. Ce qui reste à prouver. Mais tu ne crois pas qu’en lui refusant l’opportunité de se racheter, il est possible que tu n’aies pas de cœur toi non plus ?

Quelque part je les admire de monter au créneau pour défendre leur frère. Leur plaidoirie a d’ailleurs provoqué une sacrée secousse en moi. Peut-être qu’ils n’ont pas tort et qu’en effet il me faudrait revoir

mon comportement. Seulement, avec Dorian c'est très risqué.

Je soupire en me laissant tomber sur ma chaise, puis fixe d'un œil circonspect le paquet qui m'est destiné.

— Marlow, me murmure Jody au creux de l'oreille. Je crois que tu n'as pas le choix.

Je hoche la tête, inspire un bon coup, prends le cadeau de Dorian et le déballe avec d'innombrables précautions de peur qu'il m'explose au visage, un truc dans le genre. J'espère juste qu'il ne m'a pas offert une boîte de préservatifs ou un sex-toy, parce que je les lui ferai bouffer pour qu'il s'étouffe avec.

Stop ! Je m'emballe un peu trop, là.

Une fois débarrassé, je constate que ça n'a rien à voir avec ce que je m'étais imaginé. Mes yeux s'écarquillent en ouvrant la boîte. Il s'agit d'un iPhone pas encore commercialisé dans notre pays. La coque est violette et signée : édition spéciale.

Il connaît ma couleur préférée alors que moi je serais incapable de dire qu'elle est la sienne. J'ignore tout de Dorian. Mais lui, que sait-il d'autre sur moi ?

— Il est super ! s'extasie Amanda qui craque sur tous les objets high-tech.

Je l'allume avec précaution, des fois qu'il y aurait un piège. Quand l'écran s'éclaire, je tombe directement sur un message.

Ma furie,

Puisque nous ne pouvons pas être ensemble, peut-être pourrions-nous au moins essayer d'être... amis ?

Qu'en penses-tu ?

Dorian.

Ses mots me font sourire. Il ne s'excuse pas, mais si je comprends bien, me propose une sorte de cessez-le-feu à la place. Ce qui lui ressemble davantage. Je réfléchis à sa proposition tandis que les autres surveillent chacune de mes réactions.

Être amis ? Avec Dorian ?

Vaste blague. Lui comme moi savons que c'est inenvisageable. Je secoue la tête et lui envoie une réponse lapidaire.

Amis. Toi et moi.

Tu plaisantes ?

Il va falloir trouver quelque chose de plus convaincant.

Et je ne suis pas ta furie !

Marlow.

Sa réponse me parvient deux secondes plus tard.

OK !

Amants alors ?

Ou un combat peut-être ?

Toi et moi sur un ring. Nus de préférence.

C'est mieux, non ?

Et je t'informe que tu es et tu resteras ma furie à jamais.

Voilà un fait qui n'est pas négociable.

Dorian.

Sa ténacité et sa suggestion, aussi barrées l'une que l'autre, me font rire et quand les conversations reprennent autour de moi, je comprends que mon attitude a contribué à détendre l'atmosphère. Je lui renvoie un message.

Pas de combat. Nus encore moins.

Dis-moi pourquoi j'ai l'impression que tu ne penses qu'à ça ?

Marlow.

— Si on te dérange, dis-le, grogne Jody à mes côtés. Tu n'as pas lâché ce téléphone depuis un quart d'heure.

Confuse de m'être laissé emporter par mes hormones en surchauffes, je relève aussitôt les yeux de mon écran et constate que tous les regards sont braqués sur moi. Aïden affiche un petit sourire espiègle et Declan me fait un clin d'œil.

— Ça va ! je soupire, dépitée. Fallait que je lui mette les points sur les i, c'est tout ! je me justifie les joues brûlantes en éteignant mon téléphone et le rangeant précipitamment dans mon sac.

Declan se penche vers moi.

— En fait, ça te plaît de le faire marcher, Marlow. Et avoue que son cadeau te ravit.

— Pas du tout ! je proteste vigoureusement de mauvaise foi.

— Menteuse ! me renvoie-t-il.

C'est vrai que j'adore le cadeau de Dorian et je compte bien le garder. Mais même sous la torture, je ne l'avouerai jamais à personne.

— On va faire comme si on te croyait, me lance Amanda qui a tout entendu.

Je pique un fard tandis qu'Aïden m'observe avec un petit sourire en coin énigmatique. Comme s'il avait saisi quelque chose que lui seul aurait compris avant les autres.

— Quoi ? je lui demande sur un ton un peu agressif.

— Rien, ma puce. J'attends de voir.

La fin de la soirée se déroule comme elle a commencé : dans la joie et la bonne humeur. Ce n'est que vers trois heures du matin et lorsque je m'allonge dans mon lit que je prends connaissance du dernier message de Dorian.

*Ma furie,
Tu as cette impression parce qu'elle est vraie.
Ta saveur exquise sur mes lèvres ne m'a pas quitté depuis notre virée en
mer.
Voilà comment j'aurais aimé qu'elle se termine.
Toi et moi, nos deux corps nus et enlacés ne faisant qu'un.
Mais j'ai aussi très envie d'apprendre à te connaître.
Savoir qu'elle est ton plat préféré, ta boisson préférée, les musiques que
tu aimes...
Et pour que nous soyons sur un pied d'égalité, à défaut de prendre notre
pied ensemble,
(pardon, mais c'est plus fort que moi)
Je t'ai préparé une playlist.
Qui t'en apprendra un peu plus sur moi.
Une dernière chose, Marlow.
S'il te plaît, rêve de moi.
Dorian.*

Sidérée et émoustillée par la teneur de son message, je le relis plusieurs fois. Un sourire étire mes lèvres en comprenant que cet homme diaboliquement séduisant n'abandonnera jamais la partie. Qu'il fera tout pour obtenir ce qu'il veut. Ce qui quelque part flatte mon ego et affole ma libido. Mais je suis consciente aussi que ses désirs sont à l'opposé des miens. Il cherche une histoire sans lendemain, ce que je ne suis pas prête à lui accorder.

Il est presque quatre du matin, quand Jody finit par s'endormir, après avoir tenté de me soutirer des informations sur mes échanges nocturnes avec Dorian. Estimant que cela ne la concerne pas, je n'ai rien lâché.

Comme je ne parviens toujours pas à trouver le sommeil et n'ayant pas envie que ma conversation avec Dorian se termine, je décide de le provoquer un peu histoire de le pousser dans ses retranchements.

*Dorian,
Des tas de femmes rêveraient de combler tes désirs.
Pas moi.
Alors laisse tomber.
Marlow.*

Comme je m'y attendais, sa réplique ne se fait pas attendre.

Oh, ma petite furie,
Il semblerait qu'un petit détail t'ait échappé.
Il est de mon devoir de te l'expliquer.
Sache qu'aucune femme n'est toi, Marlow.
Qu'aucune autre femme ne vibre sous mes caresses comme ton corps
sublime le fait.
Tu es unique pour moi.
Il m'est donc impossible de t'oublier dans ces conditions.
Tout comme toi, tu ne parviens pas à m'effacer de tes pensées.
Et ne me dis pas non !
Nous savons tous les deux que c'est la vérité.
Que tu le veuilles ou non, une sorte d'alchimie nous lie l'un à l'autre.
D'un autre côté, n'es-tu pas curieuse de découvrir les sensations que tu
vas éprouver lorsque je te ferais l'amour ?
Bien sûr que tu aimerais savoir.
De mon côté, ça me rend très impatient.
La question qui se pose à présent
est de savoir ce que tu comptes faire de cette attirance qui nous pousse
l'un vers l'autre ?
Nier l'évidence ?
Me fuir ?
Alors qu'il serait bien plus simple de céder à tes désirs.
De me céder en me laissant te posséder comme j'en ai envie.
Je peux t'assurer que moi en toi, ce sera magique, mon ange.
Tu peux me faire confiance sur ce point.
Dors maintenant.
Il est tard.
Nous reparlerons de tout ça.
Peut-être même que nous le mettrons en pratique.
Bonne nuit, ma furie.
Rêve de moi.
Dorian.

Je ne m'attendais pas à une réponse aussi longue, directe et très érotique. Résultat, je suis toute chamboulée et ma petite culotte est toute mouillée. Je n'imaginais pas non plus qu'il en sache autant sur mes désirs inavoués. Ni qu'il me provoquerait de cette manière.

Mais nous parlons de Dorian, là. Qu'est-ce que je croyais ? Qu'il allait se répandre en excuse ? Ce n'est pas son genre. De toute façon, je n'aurais pas aimé. Sa force, son assurance et son indécence me plaisent davantage.

J'éteins mon téléphone à regret et le glisse sous mon oreiller réservant ma réponse pour plus tard. Puis je ferme les yeux et finis par sombrer en pensant à un beau brun ténébreux au sourire diabolique qui fout le bordel dans mon existence. Songeant que je ne suis pas près de mettre fin à ce jeu de séduction qui s'installe entre nous. Parce que franchement, je ne vois rien de plus excitant. Excepté, bien sûr, les trucs cochons que Dorian me fait avec sa bouche.

CHAPITRE 33

Dorian

Après avoir envoyé un dernier message à Marlow, je range mon iPhone. J'aurais bien aimé continuer à lui écrire toute la nuit, mais je ne dois pas brusquer les choses. Qu'elle ait décidé de garder le téléphone que je lui ai offert est déjà un grand pas en avant. Cela me retire une sacrée épine du pied vis-à-vis d'Aïden.

Cependant, je garde à l'esprit qu'elle est loin de me faire confiance. Encore moins de m'avoir pardonné. Je sais que je dois ce revirement de situation à l'un de mes frères. Il me faut donc me montrer prudent. Car même si le dialogue a été restauré entre nous, il reste malgré tout précaire.

Il y a plus d'une heure que mes frangins sont rentrés de cette fête d'anniversaire à laquelle je n'ai pas été convié. Ce qui me fout la rage. Je ne supporte pas très bien la frustration.

Je décide de rejoindre mes frères dans la grande salle, afin de savoir comment la soirée s'est déroulée et si j'ai une chance de me réconcilier avec Aïden. Nous avons toujours été très proches tous les deux. Il est la seule personne sur cette planète capable de me comprendre. Nous n'avons d'ailleurs jamais été en conflit. Ce qui fait que son mutisme me pèse davantage. C'est un sentiment désagréable que je n'avais encore jamais expérimenté. Ou alors j'ai oublié.

Quand je pénètre dans la pièce, mes deux frangins sont tous les deux en train de discuter de leur soirée. Mes yeux croisent ceux d'Aïden. La lueur que je distingue dans ses prunelles me fait comprendre que la guerre du silence est terminée. J'éprouve une forme de soulagement, il me semble. Mais comme à l'accoutumée, mon visage n'exprime aucune émotion et je reste impassible. Plus par habitude qu'autre chose.

Il me sert un scotch.

— Parle-moi du frère d'Alicia, me dit-il en me tendant mon verre. Quel est son objectif à ton avis ?

Quand quelque chose le tracasse, Aïden ne tourne pas autour du pot, il va droit au but. C'est une des qualités que j'admire le plus chez lui. Son côté direct.

— J'imagine qu'il cherche à la séduire en espérant qu'elle tombe amoureuse de lui pour l'anéantir par la suite. Mais ce n'est qu'une simple hypothèse.

Declan se marre.

— S'il croit que Marlow va tomber dans le panneau, il est mal barré. Ce mec n'a aucune chance.

Aïden le scrute, en fronçant les sourcils.

— Comment peux-tu en être aussi sûr ? N'oublions pas que c'est Alicia qui tire les ficelles et qui manipule son frère. Et elle est bien plus rusée que lui. Sans oublier qu'elle est également d'un tempérament obsessionnel. Quand elle a quelqu'un dans le collimateur, elle ne lâche pas facilement l'affaire. On peut aussi faire fausse route en pensant que Marlow est sa cible prioritaire. Il n'est pas impossible que cette cinglée ait élaboré un projet bien plus tordu encore qui nous implique nous aussi.

Je bois une gorgée d'alcool.

— C'est possible en effet, je confirme. Ils peuvent tenter de se servir de Marlow pour lui soutirer des infos à notre sujet. Nos deux familles sont loin d'être en bons termes. C'est le moins que l'on puisse dire. En me renseignant sur eux, j'ai découvert que leur père, Allan Jenkins, a eu affaire au nôtre au cours de négociations musclées. Avec les méthodes qu'on lui connaît, notre paternel a exercé de fortes pressions sur les investisseurs de ces clients, parvenant à les faire fuir en courant. Les dirigeants de l'entreprise n'ont donc pas pu lever les fonds nécessaires pour renflouer leurs caisses. Notre père a ensuite racheté cette société, qu'il avait lui-même mise en faillite, pour une bouchée de pain. Face à Price Entreprise, l'avocat d'affaires n'a jamais pu faire le poids et s'est cassé les dents à plusieurs reprises. Sans compter que j'ai moi aussi eu affaire à lui lors de transactions immobilières. Et ça ne s'est pas très bien terminé pour lui. Depuis, le bonhomme voue à notre famille une haine viscérale.

— Peut-être devrions-nous prévenir Marlow afin qu'elle tienne sa langue ? suggère Declan, inquiet tout à coup en mesurant les enjeux.

Aïden sourit.

— Marlow ne dira rien, affirme-t-il. Elle n'a pas signé de contrat de confidentialité, mais elle est intelligente. Si Thomas la questionne sur nous, elle va immédiatement devenir soupçonneuse. Elle est méfiante, prudente et ne se laisse pas facilement manipuler. Dorian pourra sûrement te le confirmer, ricane-t-il, se payant ma tête.

J'approuve d'un signe de tête. Ayant fait les frais du caractère volcanique de Marlow, je ne peux en effet qu'être d'accord avec lui.

Néanmoins, mon intuition me dit que quelque chose de plus sérieux se trame. Et je me trompe rarement. Mais cette fois, j'ignore d'où vient le danger.

Ayant été témoins dès notre plus jeune âge des manœuvres ignobles que certaines personnes sont capables d'inventer pour nous nuire, des méthodes pouvant parfois dépasser l'entendement, cela nous a appris à être vigilants. Parfaitement conscient du monde, perverti par l'argent et le pouvoir, dans lequel nous vivons.

— Attendons de voir ce qu'il se passe tout en gardant un œil sur Alicia et son frangin, je propose.

— Comment ? demande Declan.

Je le fixe droit dans les yeux.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Je vais faire le nécessaire. De votre côté, vous devez rester à l'écoute de tout ce qui se dit autour de vous. La rumeur est parfois ce qu'il y a de mieux pour glaner quelques renseignements.

Lorsque je prononce ces mots, je les vois aussitôt s'apaiser. Tous les deux savent que si je prends un dossier en main, j'irai jusqu'au bout de ce que j'ai entrepris. Ce qui signifie qu'Alicia et son frère ont du souci à se faire.

— Maintenant que ce sujet est en passe d'être résolu, racontez-moi cette soirée, je leur demande en esquissant un sourire pour finir de les rassurer. Marlow a-t-elle enfin accepté de venir vivre ici ? Ce qui serait plus simple pour la protéger.

Aïden soupire.

— Elle prend le temps d'y réfléchir. Mais le piano va sans doute faire pencher la balance en ma faveur. C'était une bonne idée que tu as eue.

— Comme je te l'avais conseillé, j'imagine que tu ne lui as pas précisé que cette idée venait de moi ?

Il rit.

— Je ne suis pas fou. Je ne tenais pas à ce qu'elle m'envoie me faire foutre ? Mais je serai quand même curieux de savoir pourquoi tu t'intéresses à son cursus universitaire ?

Comme je garde le silence, il se fend d'un sourire malicieux.

— Elle te plaît, n'est-ce pas ?

Je sens que si je n'y prends pas garde, je vais avoir droit à un interrogatoire.

— Je n'ai pas envie d'en parler.

— Je prends donc ça pour un oui, me dit-il, un pli soucieux barrant son front. Accorde-moi une faveur Dorian, ne la fais pas souffrir. C'est tout ce que je te demande.

J'acquiesce d'un signe de tête. Mais au regard qu'il me lance, je devine que je ne l'ai pas convaincu. Il ne doute pas de ma sincérité

mais de ma capacité à éprouver des sentiments. Il est vrai que les relations humaines ne sont pas mon fort. Sans compter que ma manière de m'exprimer est souvent trop froide et sans détour, ce qui a tendance à être blessant pour ceux qui les reçoivent en pleine face. Autrement dit, ce qui paraît évident pour le commun des mortels ne l'est pas pour moi.

Mais ça ne m'a jamais posé de problèmes jusqu'à présent. Car j'ai toujours pensé que c'était aux autres de s'adapter à mon caractère et non le contraire.

Après un dernier verre, nous montons tous les trois dans nos appartements. Il est plus de cinq heures du matin, quand je me vautre dans mes draps froids, exténué par les nuits blanches qui s'enchaînent les unes derrière les autres. Avant de fermer les yeux, je jette un dernier coup d'œil sur l'écran de mon portable. Aucune réponse de Marlow. J'espère qu'elle n'a pas encore décidé de ne plus m'adresser la parole. Parce que là, ça risque vraiment de m'énervier.

J'ai conscience de ne pas y être allé en douceur pour expliquer à Marlow la manière dont j'envisageais notre relation. Mais je voulais me montrer franc avec elle. Je lui ai dit les choses telles que je les pensais. Il se peut que ma façon de faire ait été trop directe.

Je n'en sais rien.

Peu importe. Je n'ai pas de temps à perdre en tergiversations. Je ne peux pas laisser un sale con d'arriviste essayer de séduire la femme que je convoite. Comme je vous l'ai déjà dit, je suis d'un tempérament possessif en ce qui concerne Marlow.

D'un autre côté, si cet enfoiré ou sa frangine complètement givrée parviennent à avoir une quelconque emprise sur Marlow, ils ne l'épargneront pas. Je ne doute pas une seconde que Marlow soit en mesure de se défendre. Je suis également convaincu qu'elle ne se laissera pas faire. Mais je vais quand même les dégager de ma route. D'un, pour lui épargner des souffrances inutiles. De deux, pour m'éviter des nuits d'insomnies supplémentaires.

Ma seule crainte est de l'avoir un peu trop fragilisée en jouant avec ses sentiments. J'ai fait une grave erreur de jugement en la sous-estimant. Ce qui fait qu'elle n'a plus confiance en moi. D'expérience, je sais qu'une confiance brisée est difficile à restaurer.

J'ignore encore comment je vais m'y prendre pour la ramener dans mes filets. Mais pour l'instant, ce n'est plus une priorité. Car au-delà de mon envie irrépressible de vouloir la posséder, qui va devoir attendre un peu, il y a d'autres paramètres à prendre en compte. Comme le fait qu'Aïden soit sa plus grande faiblesse et qu'il nous a foutu dans un gros merdier.

Mon frère n'a pas bien géré la situation en s'affichant ouvertement avec Marlow. Sans le vouloir, il l'a exposée aux menaces

qui pèsent sur nous en permanence. Mais le mal étant fait, à quoi bon lui jeter la pierre. Il est nettement plus constructif de composer avec cette nouvelle donne en tentant de préserver ce qui peut l'être encore.

C'est plus fort que moi, je ne peux m'empêcher d'anticiper et de prévoir les situations les plus dramatiques. C'est en quelque sorte ma marque de fabrique.

Alors tout en me préparant au pire, j'attends toujours que mes ennemis se déclarent en premier et dévoilent leur pièce maîtresse avant d'abattre mes propres cartes. Je conçois que cela peut paraître froid et calculateur, mais c'est ainsi que je fonctionne.

Certains carburés aux sentiments, à l'amour ou aux émotions fortes. En ce qui me concerne, seuls le pouvoir, les challenges, la stratégie et les défis me font vibrer. Et il se trouve que Marlow représente mon plus beau défi.

Je sens que les journées à venir ne vont pas être de tout repos...

CHAPITRE 34

Marlow

J'ai passé mon dimanche à aider Jody à réviser ses cours d'économie afin qu'elle rattrape son retard. Depuis que nous étudions ensemble, ses résultats n'ont fait que s'améliorer et je ne l'ai plus entendu se plaindre comme au début. Et ne plus l'entendre gémir à longueur de temps est assez reposant.

Les progrès sont là uniquement grâce à son assiduité et sa persévérance. Moi, je n'ai fait que lui filer un petit coup de main. Au final, tout le mérite lui revient. Le but étant qu'elle devienne totalement autonome.

Ne pas abandonner Jody à son sort était une des raisons qui me retenait d'emménager chez Aïden. Si on exclut Dorian de l'équation, bien sûr.

Entre-temps, j'ai appris qu'Amanda avait des soucis avec sa colocataire qu'elle n'arrive plus à supporter. Celle-ci se permettant de lui piquer ses fringues dans sa penderie jusqu'à ses sous-vêtements. Le pire, c'est qu'elle les remet en place sans les laver après les avoir portés plusieurs jours.

C'est répugnant.

Je comprends qu'Amanda ait envisagé de l'empoisonner ou de l'étouffer pendant son sommeil. La soutenant à cent pour cent, je lui ai même offert mon aide. Jody aussi.

Si une fille s'avisait de porter mes petites culottes, je peux vous assurer qu'elle ne passerait pas la nuit.

La collocation d'Amanda se déroulant de manière désastreuse et pressentant que les choses risquent de mal finir, il m'est venu une idée qui pourrait résoudre le problème. Je n'en ai pas encore parlé à Amanda pour ne pas lui donner de faux espoirs. Mais je songe sérieusement à lui proposer de prendre ma place aux côtés de Jody. Toutes les deux s'entendant déjà comme larron en foire, je suis

persuadée que ce serait la solution idéale.

À condition que je décide de m'installer chez Aïden. Ce qui n'est pas encore d'actualité. J'attends d'abord de voir comment la situation va évoluer entre Dorian et moi. Car si ça tourne mal, je risque de me retrouver à la rue.

Je ne lui ai d'ailleurs, toujours pas répondu. Par peur que cette histoire aille trop loin et d'en perdre le contrôle. En relisant ses messages, je crois avoir compris comment Dorian réfléchissait et sa manière particulière de raisonner. Pas comme tout le monde, c'est certain. Un constat assez flippant.

Son cerveau m'a tout l'air d'être paramétré comme un ordinateur, calculant en permanence tous les cas de figure auxquels il est confronté. Autrement dit, Dorian passe son temps à analyser ce qui l'entoure. Je pense donc qu'il ne m'aimera jamais. En tout cas pas de la façon dont un homme ordinaire aime une femme.

Je suis presque sûre que Dorian est incapable d'éprouver des sentiments. Certes, il ressent une forme d'attachement pour ses frères, cela ne fait aucun doute. Mais pour ce qui est d'aimer vraiment, c'est une autre histoire. Ou alors il est très doué pour dissimuler ses émotions. Dans ce cas, il mériterait qu'on lui décerne l'oscar du meilleur acteur.

Enfin bref, bien que nos conversations par écrit soient passionnantes et m'aient beaucoup plu, je n'ai pas trouvé la force ni le courage de poursuivre nos échanges.

Principalement à cause du manque d'énergie dont je fais preuve en ce moment. Sachant que de l'énergie il en faut, et pas qu'un peu, pour se confronter à un homme comme Dorian. Je veux être en pleine possession de mes moyens lorsque je me retrouverai une nouvelle fois devant lui.

Les vacances de Thanksgiving approchant à grands pas, le seul moyen qui me permettrait de me ressourcer serait d'en profiter pour partir quelques jours. Je crois même qu'avec toute la fatigue que j'ai accumulée pendant des années, cela devient carrément une question de survie. Je compte donc sur l'argent que ma mère m'a laissé pour pouvoir concrétiser ce projet.

Mais avant d'envisager quoi que ce soit, il me faut avant tout rencontrer le notaire qui m'a contacté afin de connaître la somme exacte dont je dispose. Comme malgré moi, je suis une adepte des mauvaises surprises, cette échéance m'angoisse terriblement.

Je ne cherche pas les ennuis, en général ce sont eux qui me trouvent.

Cette phrase ne vient pas de moi. Elle est tirée du livre d'Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban. Toutefois, elle me définit parfaitement.

CHAPITRE 35

Marlow

Le lundi suivant, à huit heures trente du matin, me voilà en train d'arpenter les trottoirs du quartier d'affaires de Palo Alto où se trouve le cabinet du notaire avec qui j'ai rendez-vous. D'après le GPS de mon iPhone, dont je commence seulement à découvrir les diverses applications, je ne suis plus qu'à cinq minutes de marche.

Mon appréhension n'ayant fait que croître depuis que j'ai quitté le campus, je suis dans un état de nervosité sans précédent. Consciente que mon avenir se joue maintenant.

La perspective de cette rencontre m'ayant empêchée de trouver le sommeil, je n'ai dormi qu'une demi-heure à tout casser, au lieu des deux ou trois heures habituelles. Résultat, j'ai les idées à peu près aussi claires que si je m'étais enfilé une bouteille de whisky durant la nuit.

Pour l'instant, à cause du stress, je ne ressens pas trop la fatigue, hormis cette sensation d'ivresse désagréable. Et tant que je tiendrai debout, je continuerai d'avancer.

Mais dans le fond, je redoute le jour où je m'effondrerais pour de bon, pas certaine de pouvoir m'en relever.

Pour chasser toutes ses pensées néfastes qui se bousculent dans ma tête, je tente de me concentrer sur le décor qui m'entoure. La foule d'hommes en costume et de femmes en tailleur, qui se déverse sur les trottoirs, pareille à une marée humaine ne m'aide pas à dissiper mon angoisse. D'un côté, j'ai hâte d'en avoir fini avec cette entrevue. De l'autre, j'aimerais qu'elle n'ait jamais lieu.

Levant les yeux sur les immeubles de bureau de grand standing, tout de verre et d'acier qui me surplombent, je réalise enfin que c'est ici que se traitent une majeure partie des affaires de la ville.

Après avoir connu les quartiers les plus sordides qui puissent

exister où seuls les putes, les camés, les dealers ont pignon sur rue. Aujourd'hui, je déambule dans une des villes les plus importantes de la Silicon Valley où sont installées les plus grandes entreprises mondiales telles que Google, Yahoo, Tesla, Hewlett-Packard... spécialisées dans les technologies de pointe. Il y a de quoi être pris de vertige. C'est quand même ici que naissent les dernières innovations technologiques que nous utilisons tous les jours. Autant de cerveaux réunis dans un même lieu, c'est fou quand on y pense.

Mes divagations s'arrêtent net dès l'instant où je me retrouve devant l'immeuble de quarante étages dans lequel se trouve le cabinet du notaire mandaté par l'état qui m'a contacté. Sa seule mission étant de me remettre mon héritage.

Je pousse la lourde porte cuivrée percée de vitres teintées. Dans le hall d'entrée, je suis éblouie par les kilomètres de marbre gris qui miroite sous l'éclairage artificiel. Je repère un long comptoir situé en face de l'entrée. Derrière, deux hommes de la sécurité en costume bleu marine surveillent les allées et venues des visiteurs. Je m'avance et m'adresse à l'un d'entre eux.

— Excusez-moi. Pourriez-vous m'indiquer où se trouve le bureau de Maître Coleman, s'il vous plaît ?

L'homme plisse les yeux derrière ses lunettes rondes d'un air suspicieux.

— Avez-vous pris rendez-vous, Mademoiselle ? me demande-t-il, sèchement après m'avoir inspectée de la tête aux pieds, comme si j'étais une criminelle potentielle.

Je lui tends le courrier que j'ai reçu, censé faire office de laissez-passer. L'homme l'étudie quelques secondes avant de pointer son index en direction des ascenseurs.

— Douzième étage. Deuxième porte à droite.

Bon sang, ça lui coûterait un bras d'être un peu aimable ?

— Merci, je lui réponds froidement en lui arrachant ma convocation des mains.

Mais quel connard !

Après avoir lévité dans les étages dans une cabine bondée, je foule le sol, recouvert d'une moquette bleu vif, d'un long couloir aux murs gris clair. À la réception, je tombe sur une secrétaire très stricte avec son tailleur sombre et son chignon serré et aussi aimable qu'une porte de prison qui m'indique que je suis attendue. Arrivée devant la porte en bois massif de l'avocat-conseil, je frappe deux coups discrets, puis patiente avec angoisse.

Deux minutes plus tard, pile au moment où je m'apprête à cogner contre le battant, plus fort cette fois, un homme chauve et bedonnant, engoncé dans un costard à cinq mille dollars, m'ouvre la porte. D'emblée, le type me fait mauvaise impression en me regardant de

haut. Je le soupçonne aussitôt de m'avoir fait poireauter volontairement. Quand on est pauvre dans une ville comme Palo Alto, il faut s'attendre à être traitée comme une merde.

— Mademoiselle, Ross, je suppose ?

— En effet !

Nous échangeons une poignée de main protocolaire, puis il m'indique la direction de son luxueux bureau. Une fois dans la pièce, dont une immense paroi de verre donne sur la rue principale, il me désigne un siège à l'assise rembourrée où je m'enfonce en m'asseyant tandis que lui s'installe dans son fauteuil en cuir légèrement surélevé, me donnant l'impression d'être soudain devenue minuscule.

Avant d'en venir à l'essentiel, il commence par me noyer sous un jargon juridique en insistant sur le fait qu'il n'est que le mandataire testamentaire et que toutes réclamations ultérieures, s'il y en a, devront être adressées à mon administrateur. Autrement dit, si je ne suis pas d'accord avec la somme qui m'est restituée je n'aurais plus qu'à engager une procédure pour protester contre l'ordure qui m'aura spoliée. Cette entrée en matière ne me disant rien qui vaille, je suis de plus en plus fébrile.

L'homme qui s'occupait de la gestion de mon patrimoine étant une véritable ordure, je me suis débrouillée pour ne plus rien avoir à lui demander depuis deux ans.

Quand Coleman prononce son nom, des images sordides me reviennent en mémoire et je manque de m'étouffer.

— Vous vous sentez bien, Mademoiselle Ross ? Désirez-vous un verre d'eau ?

Je hoche la tête en toussant quand un verre apparaît devant moi. Je bois une longue rasade, m'efforçant de calmer les battements de mon cœur et de recouvrer mon sang-froid.

— Reprenez Maître, je murmure, une fois remise de ma stupeur.

Le notaire entame la lecture de l'acte notarié. Quand il m'annonce la somme dont je viens d'hériter, je sens mon estomac se retourner et suis à deux doigts de perdre connaissance.

— Cinquante mille dollars ! je m'exclame. Vous plaisantez ? Rien que l'appartement de ma mère devait valoir cinq fois cette somme.

— Peut-être qu'elle l'avait hypothéquée ? me suggère-t-il sur un ton irrité.

Puis il me tend un stylo et me montre une case en bas d'un document, pressé d'en finir avec moi.

— Je vous demande de bien vouloir signer, ici, me dit-il, sans me laisser le temps de me remettre du choc, ne cessant de regarder ostensiblement sa montre pour me faire comprendre que je lui fais perdre son temps.

Encore sonnée, je le fixe droit dans les yeux, sachant que je dois

prendre une décision qui sera décisive pour mon avenir.

Je prends une grande inspiration et déclare :

— Je ne signerai rien sans les conseils d'un avocat.

Ma réaction le contrarie et il ne fait rien pour le cacher.

— Dans ce cas, vous ne pourrez pas toucher à votre argent, me dit-il sèchement, le regard dur, en guise d'avertissement.

J'avale péniblement ma salive.

— Je sais. Lors de votre préambule, j'ai cru comprendre qu'en cas de contestation vous étiez dans l'obligation de me fournir un double des documents. Est-ce exact ?

Il se racle la gorge.

— Oui, mais...

— Parfait ! je le coupe. Dans ce cas, faites-moi une copie de ces documents. Sans cela, je ne partirai pas d'ici.

Il appelle sa secrétaire par l'intermédiaire de son interphone qui trône sur son bureau. Vingt minutes plus tard, je ressors du bâtiment, toujours aussi fauchée, mais avec mes précieux documents dans les mains dont je ne sais pas quoi faire.

Je me retrouve sur le trottoir, le cerveau vide, les jambes tremblantes avec l'envie de tout faire péter. Animée par un sentiment d'injustice que je connais trop bien.

CHAPITRE 36

Marlow

Assaillie par une bouffée de rage qu'il m'est impossible de canaliser, je me mets à m'acharner sur une boîte aux lettres à coups de pied et de poing pour tenter d'éradiquer la fureur qui m'étouffe. Mon hystérie ne passant pas inaperçue au milieu du trottoir bondé, un policier vient s'interposer entre moi et le mobilier urbain que je suis en train de dégommer.

— Mademoiselle, je vais vous demander de vous calmer et de bien vouloir me suivre au poste de police !

Je croise les bras sur ma poitrine, essoufflée, les cheveux en bataille, les joues en sueur, rouges de colère et ruisselantes de larmes.

— Je viens d'être volée et vous voulez me coffrer, je crie, hystérique. Mais qu'est-ce qui ne va pas chez vous ? Si vous me touchez, je vous jure que vous allez le regretter...

Je n'ai pas le temps de mettre ma menace à exécution qu'une main se pose sur mes lèvres et qu'un bras vient enserrer ma taille pour me tirer en arrière.

— Désolé de vous interrompre, Monsieur l'agent, mais je vais m'occuper d'elle, dit une voix masculine que je reconnaîtrais entre mille à cause de son timbre particulier.

Comment une simple voix peut-elle avoir un tel effet sur moi ?

Tandis que l'officier se gratte la tête, réfléchissant à ce qu'il doit faire, je fais volte-face et tombe nez à nez avec Dorian. Le dernier homme sur cette planète que j'avais envie de voir en cet instant précis.

— Vous êtes sûr, Monsieur Price ? s'informe le policier dans mon dos, contrarié qu'on l'empêche d'arrêter une dangereuse criminelle s'attaquant aux boîtes lettres de la ville.

— Tout à fait sûr ! répond Dorian d'un ton sec.

— Cette jeune femme a l'air dérangée et peut représenter une menace, dit-il pour le dissuader d'intervenir.

Avec ses misérables tentatives, il n'a aucune chance de faire plier Dorian Price. Et s'il s'avise d'insister, j'espère pour lui qu'il trouvera de meilleurs arguments. Sans quoi, il est vraiment mal barré. Dorian baisse la tête pour toiser l'agent de police avec mépris, laissant échapper un rire dédaigneux qui me glace le sang.

— Ne vous inquiétez pas, je saurai me défendre, réplique-t-il avec froideur. Concernant les dégradations occasionnées, faites-moi parvenir la facture à mon bureau.

Je fixe, dépitée, la boîte aux lettres qui n'a subi aucun dommage, alors que mes chaussures sont dans un sale état. Au même moment, j'entends le policier qui tente une dernière fois sa chance, cherchant à éviter de se faire souffler l'affaire du siècle sous le nez. Pauvre homme, il ne sait pas à quoi il s'expose.

— Je ne pense pas que ce soit...

Il se coupe quand Dorian lui jette un regard de tueur psychopathe. Moi, je rentre la tête dans les épaules. On ne sait jamais.

— Je vous conseille d'arrêter de me contredire, lui ordonne Dorian le visage dur et le regard aussi sombre qu'un puits de ténèbres.

Le policier recule comme s'il était sous la menace d'une arme, puis finit par capituler.

— Oui... enfin... je comprends, balbutie-t-il, maintenu sous le pouvoir démoniaque de Dorian. C'est... vous qui décidez, Monsieur Price.

En cet instant, Dorian m'a l'air tellement plus dangereux que ce pauvre flic que j'en suis à me demander s'il ne serait pas préférable pour ma sécurité de me laisser conduire au poste de police. Quitte à passer la nuit dans une cellule.

— Heureux de vous l'entendre dire ! s'exclame Dorian d'un ton sec.

La conversation étant terminée et mon sort définitivement scellé, il me prend par le bras d'un geste autoritaire et me conduit à sa voiture. Sans me lâcher, il déverrouille les portières à distance et m'ouvre celle du côté passager.

— Monte, Marlow !

Je me dégage de sa poigne d'un coup d'épaule et ferme les yeux pour essayer de maîtriser mes émotions, tout en cadénassant mes bras autour de mon torse dans l'espoir de me protéger.

— Non !

— Très bien, me dit-il, en défaisant sa cravate et le bouton de son col.

Et alors que je suis en train de le contempler la bouche ouverte, il ajoute :

— C'est comme tu voudras.

Dorian me laissant le choix, je trouve ça vraiment bizarre. Je le

fixe d'un regard suspicieux tandis qu'il s'appuie nonchalamment contre l'aile de sa voiture et enfonce les mains dans les poches de son pantalon, comme s'il avait toute la vie devant lui. Il me dévisage, un petit sourire ironique plaqué sur le visage pendant que je me liquéfie. Je dois admettre que le charisme et l'assurance qu'il dégage me fascinent. Dorian a hérité d'une beauté diabolique dont il profite outrageusement.

C'est à ce moment-là que je déconnecte de la réalité et que ma conscience en profite pour faire des siennes.

Vêtue d'une tenue de sorcière, chapeau pointu et longue robe noire, je la vois déverser mes hormones dans un chaudron placé au-dessus d'un feu de bois, puis les porter à ébullition tout en remuant de temps à autre. Bon sang, ce que j'ai chaud tout à coup.

Conscient de l'effet qu'il a sur moi, Dorian me gratifie d'un sourire enjôleur, fouillant les tréfonds de mon être de ses prunelles dévastatrices. Je suis littéralement en train de fondre, là.

— Loin de moi, l'idée de t'affoler, me dit-il sur un ton tranquille, mais on va finir par se faire remarquer, Marlow.

Je hausse les épaules et en même temps, pour ne pas lui laisser prendre l'ascendant sur moi, je l'attaque de front.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ? Tu m'espionnes ?

Toujours d'un calme exaspérant, il ricane et me montre un immeuble de l'autre côté de la rue.

— Ce sont mes bureaux, m'explique-t-il sur un ton amusé. Je bosse dans cette rue. J'étais sur le point de me rendre à un rendez-vous d'affaires quand j'ai vu un agent des forces de l'ordre en très mauvaise posture. Je me devais d'intervenir afin de lui éviter de terminer sa journée aux urgences.

Je souris en me mordillant la lèvre. Puis mes yeux se portent sur l'immeuble en question que j'examine plus en détail. Les rayons du soleil font miroiter la façade de verre et illuminent l'inscription en grosses lettres d'orées mentionnant : Price Tower Entreprises.

Y a pas à dire, ça en jette.

— Tu bosses ici ! je m'exclame, impressionnée. Très chouette !

Il penche la tête sur le côté, arquant un sourcil.

— N'est-ce pas ! Maintenant, tu veux bien monter dans la voiture et m'expliquer ce qui t'a mis en rogne. Parce que, jusqu'à preuve du contraire, en dehors de moi je ne vois personne d'autre qui ait ce privilège.

Amusée par sa remarque, je laisse échapper un petit rire.

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas quoi ?

— Si je peux te faire confiance.

Il lève les mains devant lui et m'adresse un petit sourire en coin,

alors qu'un éclat sauvage passe dans son regard de prédateur. Ce qui le rend encore plus sexy à mes yeux.

— Mes intentions sont pures et honnêtes.

N'en croyant pas un mot, je m'esclaffe.

— Mais bien sûr.

Il prend soudain air sérieux.

— À toi de voir. Moi ça ne pose aucune difficulté de passer la matinée sur ce trottoir. Si de ton côté tu ne vois aucun inconvénient à faire la une de tous les tabloïds du pays avec un titre accrocheur du style : *Dorian Price, le richissime célibataire surpris en pleine querelle amoureuse avec sa nouvelle conquête devant les bureaux de son entreprise.* Ou bien : *Qui est la nouvelle élue du plus célèbre et très convoité milliardaire ?* Ou encore : *Dorian Price serait-il tombé amoureux ?*

Mes yeux s'arrondissent comme des soucoupes, et il éclate de rire. Ne sachant pas s'il plaisante ou pas, je proteste :

— Non ! Je préfère éviter la publicité.

Il m'adresse un sourire entendu.

— Dans ce cas, je te conseille de grimper dans cette voiture au plus vite afin que nous fichions le camp d'ici.

Sans demander mon reste, je m'exécute, lorgnant les environs d'un regard angoissé. Une fois installée et la portière refermée, je prends une profonde inspiration pour décoincer ma cage thoracique. Pendant que Dorian installé derrière son volant manœuvre pour s'engager dans la circulation.

— C'était vrai ?

— Quoi donc ?

— Pour les journaux ?

Il fronce les sourcils.

— Oui. Je suis un personnage public. Les paparazzis ne sont donc jamais bien loin.

Je soupire.

— Ça doit être pénible de ne pas avoir de vie privée.

— Encore faut-il en avoir une. Je ne fais que bosser. Ils ont rarement l'occasion de me photographier autre part qu'en sortant ou entrant de mon bureau.

— Tu veux dire que tu n'as pas... Enfin...

Il éclate de rire, me coupant la parole.

— Je parle de ma vie amoureuse inexistante, Marlow. Pas de mes relations sexuelles.

Je me renfrogne.

— Ouais, j'aurais dû m'en douter.

— Les journalistes se sont un peu lassés de ma vie sentimentale sans intérêt. Raison de plus pour ne pas leur donner matière à écrire un article. Maintenant que ce point est éclairci, j'aimerais que tu me

dises ce qui t'a mise dans un état pareil.

J'hésite un instant puis finis par lui tendre les documents que je gardais précieusement dans mon sac. Il s'en saisit et les examine attentivement tout en conduisant.

— Je vois que tu hérites de cinquante mille dollars. Où est le problème ?

Ma gorge est tellement nouée qu'il me faut quelques secondes avant de pouvoir lui répondre.

— Rien que l'appartement de mes grands-parents devait valoir plus de deux cent mille dollars. De plus ma mère m'avait affirmé avant de mourir qu'elle avait économisé assez d'argent pour me payer mes études. Pour moi, il y a un truc qui ne colle pas dans cette histoire.

— Que les choses soient bien claires. Là, tu es en train d'accuser ton administrateur de vol et d'extorsion de fonds privés. As-tu conscience de la gravité de ces accusations, Marlow ?

Dorian lâche la route des yeux pour me scruter avec insistance. Je soutiens son regard, puis m'inquiète de ne pas le voir se contenter de conduire.

— S'il te plaît, tu veux bien te concentrer sur la route.

Il sourit, mais n'en fait rien.

Comprenant qu'il n'a pas l'intention de céder, je finis par lâcher avec conviction :

— Oui, je suis sûre de moi. J'aurais dû toucher selon mes calculs plus de trois cent mille dollars. Et non pas la somme dérisoire de cinquante mille dollars.

Il me sourit.

— Très bien. Si tu me donnes ton feu vert, je veux bien m'occuper de ton affaire. Mais je te préviens que lorsque la machine sera lancée, aucun retour en arrière ne sera possible. Il faut aussi t'attendre à des répercussions plus ou moins violentes de la part de tes adversaires. Même en faisant tout pour minimiser leurs impacts. Avant de t'engager dans cette voie, il faut que tu sois sûre d'avoir les nerfs assez solides pour en assumer les conséquences.

Je mesure le pour et le contre, puis rétorque :

— Je suis prête à prendre le risque.

— Parfait ! As-tu signé le moindre document chez Coleman ?

— Non, il a pourtant insisté, mais j'ai refusé.

Dorian fronce les sourcils d'un air agacé.

— Lui as-tu précisé que tu envisageais de contester le montant de ton héritage ?

— Bien sûr.

— Et il a quand même voulu te faire signer des papiers ?

— En effet. C'est important ?

— Oui. Ça veut dire qu'il cherchait à t'entuber. C'est un avocat.

Mais tu as bien réagi.

À peine sa phrase achevée, il enclenche le kit mains libres de son iPhone et passe un appel, m'indiquant d'un regard de me taire.

— Coleman, ici Dorian Price.

— Dorian, fait la voix surprise de l'avocat. Que me vaut votre appel ?

— Vous venez de recevoir une de mes amies dans vos locaux : Marlow Ross.

— Euh, oui. Je m'en souviens.

Manquerait plus qu'il m'ait oublié, alors que je viens de sortir à l'instant de son cabinet.

— J'ai entre les mains les trois feuillets que vous avez remis à Mademoiselle Ross. Je suis surpris de constater que le dossier est un complet. Sans doute un oubli de votre part. Pourriez-vous néanmoins me dire quelles sont les raisons pour lesquelles vous ne lui avez pas remis tous les justificatifs concernant son héritage ?

Coleman se racle la gorge.

— Je comptais les lui envoyer dans les prochains jours.

— Inutile. Faites-les plutôt parvenir au cabinet d'avocats Barnes and Patterson, chargé d'assurer la défense de Mademoiselle Ross. Ils attendent votre e-mail d'ici une heure.

— D'ici une heure ! s'étrangle Coleman.

Un sourire mauvais étire les lèvres de Dorian.

— Connaissant votre réputation d'homme réactif, réplique Dorian d'un ton cassant, je suppose qu'il vous faudra beaucoup moins de temps que cela. Mais ne voulant pas vous mettre la pression, j'ai préféré vous laisser un peu de marge.

Oh la vache, il y va fort quand même, jubile ma conscience.

— Euh... merci, balbutie l'homme de loi, pris de court. Ils auront tout le dossier dans le délai imparti.

— Pensez à rajouter le document que vous comptiez faire signer à leur cliente afin qu'il puisse l'ajouter au dossier. À très bientôt, Coleman.

Ces derniers mots sonnent comme une menace à mon oreille. Et lorsque Dorian raccroche au nez de l'avocat sans formule de politesse, cette impression se confirme. Il ne le lâchera pas.

En tant que témoin de cette conversation, je peux affirmer que Dorian ne plaisante pas du tout. Mais alors vraiment pas, quand il s'agit de traiter une affaire. Je n'aimerais pas faire partie de ses ennemis.

— Je...

Il lève un doigt pour me faire comprendre qu'il faut que je la boucle, et lance un nouvel appel.

— Adam ! Dorian Price à l'appareil.

— Que puis-je faire pour vous, Monsieur Price ? demande l'homme sur un ton déférent.

— Je veux que vous contactiez les services sociaux de Seattle et que vous leur demandiez s'ils effectuent des contrôles réguliers concernant le patrimoine immobilier et financier des orphelins placés sous tutelle. Renseignez-vous également sur un certain...

Il se tourne vers moi et me fixe afin que je lui fournisse le nom de l'homme qui m'a fait vivre un enfer.

— James Cooper, je prononce d'une voix blanche.

— Vous avez entendu ? demande Dorian sur un ton péremptoire à son interlocuteur.

— Oui, Monsieur. Ce sera tout ?

— Non. Faites-moi un topo complet sur cet homme dans les prochaines heures.

— Je m'y colle tout de suite, Monsieur Price et vous recontacte au plus vite.

Troisième appel en moins de dix minutes.

— Cabinet d'avocat Barnes and Patterson, que puis-je pour vous ? demande une voix féminine sur un ton enjoué.

— Dorian Price. Passez-moi Barnes immédiatement !

Pas de bonjour ni de s'il vous plaît.

— Tout de suite, Monsieur Price, s'empresse de répondre la secrétaire dont l'intonation a perdu de sa jovialité.

Deux secondes plus tard, une voix d'homme d'âge mûr s'échappe des haut-parleurs.

— Bonjour, Dorian. Que puis-je pour toi ?

— Tu devrais recevoir un dossier au nom de Marlow Ross. J'aimerais que tu prennes ce dossier en main.

— De quoi s'agit-il ?

— Spoliation d'héritage.

— Quelle est la somme à récupérer ?

— Entre quatre cent mille et cinq cent mille dollars.

Les chiffres annoncés me font bondir.

— C'est peu. Tu connais mes honoraires. Il n'en restera pas grand-chose à la fin.

Quatre cent mille dollars, il trouve que c'est peu ? Mais dans quel monde vit-il ?

Dorian esquisse un sourire de squalo.

— Tout dépend, Adam. Il se peut que ce soit une belle opportunité pour toi. Défendre de pauvres orphelins pourrait redorer ton blason auprès de la population et le mien par la même occasion.

— Tu me proposes de faire preuve de charité chrétienne ? se moque l'avocat. Te voilà devenu philanthrope maintenant ?

Dorian émet un rire grave.

— Un peu de publicité sur notre générosité ne peut pas nous faire de mal. D'autant plus que si je me souviens bien, tu envisageais de t'engager en politique. Il est temps de commencer à songer sérieusement à ton futur électorat.

Un ricanement s'échappe des enceintes.

— OK ! Dis-moi ce que tu as à l'esprit, Dorian.

— Je pense aux retombées médiatiques que pourrait nous valoir une telle affaire. Je vois déjà les gros titres à la une : un cabinet prestigieux et un riche homme d'affaires s'unissent pour venir en aide à de pauvres orphelins victimes de vol par les administrateurs chargés de la gestion de leurs biens. Dans un cas comme celui-là, l'état peut aussi être accusé de négligence et être contraint de dédommager les victimes du préjudice moral qu'elles ont subi. Les affaires concernant des enfants victimes d'injustices ont toujours eu tendance à émouvoir les gens, les touchant droit au cœur. On peut donc compter sur le soutien des médias et de la population.

Les arguments de Dorian me mettent mal à l'aise et me révoltent. En revanche, ils font mouche en ce qui concerne l'avocat.

J'entends un rire gras à l'autre bout de la ligne.

— Vendu ! s'exclame l'homme de loi. Je m'occuperai de ton affaire. À condition qu'il y ait suffisamment d'éléments à charge.

— Il y en aura ! Fais-moi confiance.

Nouveau rire.

— Je plains celui qui a osé se mettre en travers de ta route, Dorian.

Les deux hommes raccrochent en même temps.

Une bouffée de colère me submerge.

— C'est dégueulasse de se servir du malheur des autres pour arriver à ses fins !

Dorian soupire.

— Je suis d'accord avec toi. Mais il n'y avait pas d'autre solution pour le convaincre de se pencher sur ton affaire sans prendre la totalité de tes gains en cas de victoire. Nous vivons dans un monde sans pitié, Marlow. Faut que tu t'y fasses et que tu comprennes que ceci n'est qu'un jeu de pouvoir dans lequel seuls les meilleurs gagnent.

— N'empêche que c'est quand même révoltant comme méthode.

— Je te l'accorde. Mais ce n'est pas moi qui fixe les règles. Je ne fais que les appliquer. Il me reste un dernier coup de fil à passer. Ensuite nous pourrons nous détendre, ajoute-t-il avec un sourire machiavélique.

Seigneur !

L'idée de me détendre avec Dorian, même si j'ignore ce qu'il a prévu, me met dans tous mes états, me faisant oublier toute ma rancœur.

De son côté, Dorian joint le geste à la parole et le bip exaspérant d'une sonnerie de téléphone emplit de nouveau l'habitable.

— Dorian, susurre une femme d'une voix suave dans les enceintes disséminées un peu partout dans l'habitable. Comment vas-tu beau brun ?

Je n'apprécie pas la façon dont cette femme s'adresse à Dorian, car ça suppose qu'ils ont été amants. Je ne la connais pas, pourtant je la déteste.

Jalouse ? Moi ? Même pas en rêve. Quoi que...

— Bien, Kate. Et toi ?

— Ça peut aller, même si c'est un peu calme en ce moment.

— Ça tombe bien, j'ai un sujet à te proposer qui pourrait t'intéresser.

— Je t'écoute, Dorian.

— Un administrateur chargé de gérer le patrimoine de pauvres petits orphelins qui en profite pour s'en mettre plein les poches au passage. Qu'en dis-tu ?

— Que ça ferait presque un titre accrocheur s'il n'était pas aussi long. L'histoire est-elle avérée ?

— Pour l'instant, ce ne sont que des suppositions. Mais comme le type vit à Seattle, j'ai pensé que tu pourrais te renseigner un peu sur lui afin de vérifier si mes soupçons sont justifiés.

— Je peux savoir quelles sont tes motivations ?

— Bien sûr, répond-il, un sourire carnassier étirant ses lèvres. Aider des enfants à récupérer leur fric.

Elle éclate de rire.

— Tu te fiches de moi, Dorian ? lui demande-t-elle sur un ton sarcastique. Serais-tu en train d'essayer de me faire croire que tu agis par pur altruisme ?

Il rit.

— Les gens changent, Kate.

— Pas toi ! Impossible.

Il coule un regard vers moi.

— Détrompe-toi. Tout le monde finit par changer. Même moi.

— Hum, si tu le dis. Bref, dans l'hypothèse où je trouverais quelque chose, pourrais-je te citer dans mon article ?

— Évidemment, à condition de pouvoir le lire avant toute publication.

Une seconde de silence se fait.

— Accordé. Donne-moi le nom du gars.

— James Cooper.

— Tu as son adresse ?

— Bientôt !

— Laisse tomber, je saurai le trouver. Je te tiens au courant.

Salut, Dorian.

Il coupe la communication et soupire.

— Voilà, la machine est lancée. Il ne nous reste plus qu'à attendre les retombées.

Radioactives les retombées si vous voulez mon avis.

CHAPITRE 37

Marlow

La rapidité avec laquelle Dorian s'est emparé de mon histoire et a enclenché le processus de destruction, me sidère et me fait peur. Je n'imaginai pas qu'il puisse avoir autant de relations. Comme j'étais loin d'imaginer qu'il pouvait être aussi efficace. Je suis prise d'un doute dont il faut que je lui fasse part.

— Et... si je me trompais. Si Coleman avait raison lorsqu'il m'a suggéré que ma mère avait peut-être contracté une hypothèque sur l'appartement de mes grands-parents.

Dorian se gare sur un parking, face à un complexe sportif. Il coupe le moteur et se met de biais pour me fixer droit dans les yeux. Je frémis sous ses iris d'un bleu cobalt.

— S'il y avait eu la moindre hypothèque, il ne te l'aurait pas suggérée Marlow, mais affirmée. À la façon dont il a réagi au téléphone, il a parfaitement conscience que ce dossier comporte des irrégularités. Simplement, il ne voulait pas s'embarrasser d'une affaire qui ne lui rapporte pas un rond. C'est pour cette raison qu'il voulait te faire signer un document qui à mon avis devait le dédouaner de toutes responsabilités, au cas où tu porterais l'affaire devant les tribunaux. À présent, il est impliqué dans cette histoire qu'il le veuille ou non. Voilà ce que je crois. Je suis également persuadé que tu es en dessous de la réalité en ce qui concerne la somme qui devait te revenir. Et pour finir de te convaincre, je dirais que tu as non seulement le droit de demander justice, mais le devoir de le faire. Peu importe que mes méthodes te révoltent, pour moi il n'y a que le résultat qui compte. Tu comprends ?

— Tout cela va tellement vite que j'en ai le vertige.

Dorian fronce les sourcils.

— Il t'a quand même fallu attendre dix-huit ans pour découvrir

que ton argent avait disparu. C'est un délai bien assez long, tu ne crois pas ?

— Si... mais...

Dorian lève la main pour m'interrompre, puis plonge son regard intense dans le mien. Aussitôt des frissons me parcourent la nuque et serpentent le long de ma colonne vertébrale. Ce qui me donne envie de me blottir dans ses bras pour y puiser la force qui me fait défaut en cet instant.

— Tout ce que je te demande, c'est de me laisser porter cette offensive. C'est un domaine dans lequel j'excelle, ma furie. Mon travail consiste à anéantir mes ennemis. Je te promets que tu ne le regretteras pas. Je ferais tout ce qui est en mon pouvoir pour réparer cette injustice. D'autant plus que je suis persuadé que tu n'en seras pas la seule bénéficiaire. Comme je suis convaincu que d'autres personnes ont subi le même préjudice que toi.

Cette éventualité ne m'avait pas paru évidente tout à l'heure quand il en a parlé. Mais après réflexion, je pense que Dorian a raison. Je ne suis pas une exception. Il se peut même que nous soyons bien plus nombreux dans mon cas que je n'ose le soupçonner. Cette hypothèse raviver ma colère.

Dorian s'apercevant de mon changement d'humeur, me sourit. Et brusquement ma température monte en flèche.

Pourquoi ne suis-je pas capable de rester de marbre face à lui ?

Pourquoi cet homme sans scrupule me trouble-t-il autant ?

Je me fous une grande claque mentale pour me remettre les idées en place et me raccroche au sentiment de rage qui m'animait un peu plus tôt.

— Voilà qui est mieux, me dit Dorian sur un ton satisfait, comme s'il était branché en direct sur mes pensées.

Face à lui, j'ai l'impression d'être comme un livre ouvert ce dont je me passerai bien volontiers. Je ne veux pas lui offrir une quelconque emprise sur moi qui pourrait m'entraîner à ma perte.

— Si tu veux mon avis, reprend-il sur le ton de la confidence de sa belle voix grave et sensuelle. Après être passé entre les mains de ce James Cooper, beaucoup d'enfants ont dû voir leur capital se réduire à peau de chagrin. Mais aucun d'entre eux n'a eu la possibilité de faire valoir ses droits. Grâce à toi et par mon intermédiaire, ils ont une chance de récupérer l'argent qui leur a été volé et obtenir un dédommagement de la part de l'état.

Je le fixe à la fois éberluée et intriguée.

— Pourquoi fais-tu ça ?

Il fixe le pare-brise un instant, le regard perdu au loin, puis se tourne vers moi.

— Pour toi. Mais aussi pour moi.

— Pour toi ? Je ne vois pas en quoi cette affaire pourrait te rapporter quoi que ce soit.

Il me caresse la joue, tandis que ses prunelles brillent d'un éclat sombre et intrigant.

— Tu crois m'avoir cerné, Marlow. Mais méfie-toi des apparences, elles sont souvent trompeuses.

— Ce qui en clair signifie ?

— Que je ne suis peut-être pas le sociopathe sans cœur que tu imagines, même si je n'éprouve aucune compassion envers mes semblables.

Puis il ricane et ajoute :

— Pas souvent en tout cas. Maintenant, il est temps d'aller nous défouler.

Les propos ambivalents de Dorian, un homme complexe aux multiples personnalités, m'ont déroutée. Perdue dans mes pensées, je m'aperçois qu'il est sorti de la voiture qu'au moment où il ouvre ma portière. Je sursaute, la main sur le cœur.

— Tu m'as fait peur.

— Te faire peur n'est pas l'effet qui m'intéresse. J'ai d'autres idées en tête.

Ça, je n'en doute pas une seconde.

Je m'extirpe de la voiture, alors qu'il rigole et s'amuse de mon trouble provoqué par ses mots évocateurs et son attitude ambiguë.

— Cesse de réfléchir, ma furie.

— Je ne suis pas ta furie, je grogne.

Son rire se renforce, tandis qu'il me prend la main pour me conduire... (j'écarquille les yeux en lisant l'enseigne) dans un club de boxe !

C'est pas vrai !

— Je te l'ai déjà dit, ce n'est pas négociable, me dit-il en me poussant à l'intérieur d'une pièce surchauffée dans laquelle des hommes et des femmes en sueur combattent sur des rings. Pendant que d'autres cognent dans des sacs de frappe et des punching-balls.

Mes yeux s'arrondissent davantage quand les messages torrides de Dorian me reviennent soudain en mémoire. Un en particulier :

Toi et moi, nus sur un ring.

Ce n'est qu'à ce moment-là, que je comprends que cet homme, qui n'est autre que le diable incarné, finira tôt ou tard par faire de moi ce qu'il veut.

CHAPITRE 38

Dorian

Debout, appuyé contre le mur du club, je contemple ma furie en train de se défoncer sur un sac de frappe avec des gants de boxe, faisant virevolter à chaque mouvement sa petite robe violette autour de ses superbes jambes. Le contraste entre la douceur de son visage et la violence de ses gestes est saisissant.

En observant attentivement sa posture et sa manière de cogner, je devine que ce n'est pas la première fois qu'elle met les pieds dans une salle de boxe. Je ne suis jamais au bout de mes surprises avec cette jeune femme pleine de mystères. Moi qui aie tendance à m'ennuyer au bout de quelques heures en compagnie de mes semblables, je suis très étonné de n'éprouver aucune lassitude en présence de Marlow.

Peut-être est-ce le fait de ne pouvoir la posséder qui annule les effets de l'ennui ?

Le spectacle qu'elle m'offre en ce moment avec son petit corps en sueur, ses cheveux relevés en queue-de-cheval effleurant sa chute de reins et ses longues jambes musclées, me donne l'envie de l'attraper par les hanches, de l'allonger sur le sol et de m'enfoncer en elle sauvagement.

Je n'ai jamais désiré une femme autant que je désire Marlow. Et le fait de ne pouvoir assouvir cette soif, qui en devient presque douloureuse, ne fait que la renforcer un peu plus chaque jour. Ce qui finira par me rendre cinglé. Non seulement Marlow représente mon plus beau défi, mais elle est aussi mon plus grand fantasme. J'ignore si lorsque je lui aurai fait l'amour, ma faim sera rassasiée. Comme à chaque fois que j'ai obtenu ce que je voulais.

C'est pourquoi je ne peux rien lui promettre ni m'engager dans une relation durable. Par peur de la décevoir. De la blesser. D'éteindre cette lumière qui l'irradie en permanence.

Je ne suis pas un homme bien. Encore moins un homme bon. Je

ne m'embarrasse d'aucun état d'âme et ne pense pas posséder une once d'empathie. Même si depuis que j'ai rencontré Marlow, des sensations indéfinissables, que je qualifierais de picotements légers, me parviennent par intermittence dans la région du cœur.

J'avoue que ses petites impulsions électriques qui parcourent mon épiderme, toutes les fois où nos peaux se frôlent et où nos regards se croisent, sont loin d'être désagréables. C'est la raison pour laquelle j'aime la toucher. Juste pour pouvoir les ressentir.

Cela fait une dizaine de jours que je n'ai pas eu de relation sexuelle. Dix jours, sans baiser, c'est énorme pour moi. Un putain d'exploit depuis que j'exerce l'activité physique la plus naturelle et la plus prisée au monde. Cette privation que je m'inflige n'est pas due à un manque d'occasions. Mais au fait que je n'arrive plus à bander sans penser à une ravissante petite brune qui éclipse toutes les autres femmes.

Baiser, pour moi, est un besoin vital au même titre que manger, boire, dormir... Dormir à la dernière place, puisque je souffre d'insomnie depuis l'âge de neuf ans. Ce qui correspond à la période où ma mère est morte. Tout ce qui m'est arrivé avant cela, mon cerveau l'a occulté. Quand j'essaie de me souvenir de cette époque, je me heurte à un immense trou noir.

Mes pensées s'arrêtent là quand je vois Marlow se laisser tomber à terre les bras en croix, à bout de forces et hors d'haleine. Je m'avance vers elle, m'accroupis à ses côtés et lui retire ses gants de boxe avant de l'aider à se relever. Ses beaux yeux noisette se posent sur moi et toutes mes terminaisons nerveuses se mettent à vibrer, pareilles à des cordes de guitare. Cette fille me fait vraiment un effet particulier, je suis bien forcé de l'admettre. Comme je sens qu'elle n'a plus l'énergie nécessaire pour se remettre debout, je la prends dans mes bras pour l'emporter sur un des bancs calés contre un mur et l'asseoir sur mes genoux.

— Ça va mieux ? je lui demande.

Elle relève le menton pour me regarder avant de me récompenser d'un sourire.

Bordel, la folie me guette.

— Oui. Merci, Dorian. Je ne sais pas comment tu as fait pour deviner. Mais c'est exactement ce qu'il me fallait.

Je souris, fier de lui avoir rendu sa bonne humeur.

Curieux que cela me fasse plaisir de la voir heureuse ?

— À ton service, ma furie.

Elle secoue la tête en riant, puis se mordille la lèvre, signe qu'elle est nerveuse. Chez Marlow ce geste anodin devient incroyablement sexy, et m'excite. Je pose mon doigt sur sa bouche pour l'empêcher de recommencer.

— Ne fais pas ça, je murmure.

— Pourquoi ?

— Parce que ça me donne envie de t'embrasser.

Ses yeux se mettent à pétiller de malice.

— Qu'est-ce qui te retient, Dorian ?

Mon cœur ne viendrait-il pas de faire un salto arrière, là ?

Les dieux doivent avoir une dent contre moi pour m'infliger pareille torture.

— Ce ne serait pas une bonne idée.

— Et si j'en avais envie aussi.

— Tu n'as pas peur de te brûler les ailes, mon ange ?

Elle rit de plus belle en s'installant à califourchon sur mes genoux. Sentir son sexe si proche du mien me fait monter en température et se dresser ma queue.

— Un ange et un démon qui se lient l'un à l'autre par un baiser, me dit-elle en approchant son visage du mien.

Mais qu'est-ce qu'elle me fait, là ?

Je ne l'imaginais pas aussi audacieuse. Ce qui me promet une suite intéressante. Quand nos bouches s'unissent, un milliard de sensations inédites me percutent de toutes parts, me coupant le souffle. Marlow se soulève légèrement pour plaquer son torse contre le mien. À travers nos vêtements, je sens la pointe de ses seins s'ériger contre ma poitrine. Ses doigts délicats se faufilent dans mes cheveux qu'elle agrippe afin d'approfondir notre baiser. J'empoigne à pleines mains son petit cul rebondi et affriolant pour la positionner au-dessus de mon érection, mais je me rappelle tout à coup que nous ne sommes pas seuls et qu'on nous observe.

Je la repousse en douceur et colle mon front contre le sien.

— Doucement, Marlow. On ne peut pas faire ça, ici ?

Elle rougit et je me marre.

— Je... Je ne sais pas ce qui m'a pris, s'excuse-t-elle, soudain toute timide.

Elle est tellement adorable avec ses joues rouges et ses yeux brillants.

— Moi, je sais. Tu crèves d'envie que je te baise sauvagement sur ce banc, je lui chuchote à l'oreille pour la taquiner.

— N'importe quoi, se défend-elle en quittant brusquement mes genoux.

Encore haletante, debout face à moi, elle m'observe indécise jusqu'à ce que ses yeux s'arrêtent sur mon entrejambe. La bosse qui tend mon pantalon lui confirme qu'elle ne me laisse pas indifférent. Gênée, elle dévie le regard, mais en s'apercevant qu'on nous épie, elle les reporte sur moi aussi sec, me suppliant de la sortir de son embarras.

Je souris et rajuste ma veste en refermant le bouton du bas pour masquer mon érection, puis me redresse à mon tour.

— Je crois qu'il est préférable que je te ramène avant d'attirer l'attention en nous vautrant dans la luxure face à un public.

Elle lève les yeux au ciel et me sourit. Je crois qu'elle commence à s'habituer à mon langage. Elle passe devant et je lui mets une petite tape sur les fesses. Elle me foudroie du regard par-dessus son épaule.

— Ne refais jamais ça.

— Pourquoi ?

— Je n'aime pas. C'est tout.

Une fois dehors, je ne peux pas résister et la plaque contre le mur avant de me jeter sur ses lèvres appétissantes avec gourmandises. L'une de mains part aussitôt à la conquête de ses seins tandis que l'autre se glisse sous sa robe et s'immisce entre ses cuisses. À travers sa petite culotte, je peux sentir sa fente humide qui ne demande qu'à être satisfaite.

— Tu es mouillée, Marlow. Tu sais ce que cela signifie pour un homme quand une femme est trempée comme tu l'es en ce moment ?

Elle fait non de la tête, les pupilles dilatées, le souffle court. Bon sang ce qu'elle est belle lorsqu'elle est sur le point de s'offrir à moi avec ses lèvres entrouvertes et son regard perdu.

— Ça veut dire que tu lui donnes le feu vert pour qu'il te prenne, mon ange. Que tu as envie de le sentir en toi.

En même temps que je lui parle, un de mes doigts effectue de petits cercles sur son clitoris gonflé de désir tandis qu'un autre s'enfonce doucement dans sa moiteur. C'est chaud, doux, soyeux. Marlow renverse la tête en arrière et expulse tout l'air contenu dans ses poumons tout en écartant les cuisses pour me laisser libre accès à son intimité. Je pourrais la prendre contre ce mur, si je le voulais. Mais je ne le ferai pas.

— Demande-moi d'arrêter, Marlow, je lui souffle en lui léchant le lobe de l'oreille.

Elle secoue la tête et je comprends qu'elle en est incapable. Ce que je lui fais ressentir rien qu'avec mes doigts est si puissant qu'elle serait prête à s'abandonner entre mes bras. Je décide de lui offrir ce qu'elle veut en poursuivant mes va-et-vient en elle avec mon index et mon majeur tout en titillant son bouton de rose avec mon pouce. À mesure que j'accélère mes aller-retour en elle, son souffle devient de plus en plus erratique. C'est à ce moment-là que je perds pied. Mes pulsations cardiaques deviennent incontrôlables et battent des records.

— C'est ça, bébé. Laisse-toi aller.

Marlow gémit dans mon cou tandis que j'ouvre ma braguette et prends sa main pour l'enrouler autour de mon sexe en érection.

— Touche-moi, Marlow. S'il te plaît.

Je ne demande jamais. C'est la première fois.

Elle se crispe une seconde puis doucement je lui montre comment me donner du plaisir en me caressant. Nous sommes sur un parking, il fait jour et n'importe qui pourrait nous surprendre. Mais je m'en balance, tout comme Marlow. Sa paume chaude autour de mon gland me procure des sensations tellement intenses qu'elles se répercutent dans toutes les cellules de mon corps, me faisant oublier le monde qui nous entoure et perdre toutes notions de temps et d'espace.

Je suis en train de perdre la tête.

Je ferme les yeux et laisse échapper un râle de jouissance quand Marlow suit la cadence de plus en plus rapide de mes doigts qui vont et viennent en elle. Nos corps entament une danse érotique, nos souffles se mêlent, nos pensées nous échappent...

— Putain, c'est bon, je gémis quand sa paume se ressert un peu plus sur ma queue.

Elle me répond par un feulement.

— Je vais jouir dans ta main, Marlow, je la préviens pour qu'elle ne soit pas surprise. Mais je veux t'entendre décoller avant moi, mon ange.

Pour qu'elle prenne plus vite son pied, parce qu'on n'a pas toute la journée, j'introduis un doigt dans son orifice interdit, elle se cambre sous la surprise et pousse un cri.

— Oui. Je te prendrais par là aussi, mon ange. Mais pas avant longtemps...

— Dorian... Je ne...

— Tout est bon dans le sexe. Il n'y a aucun tabou, je le lui susurre en poursuivant mon intrusion entre ses fesses.

Soudain, les muscles de son vagin se resserrent autour de mes doigts lorsqu'elle jouit, tandis qu'un orgasme sans précédent se déverse en moi et me foudroie, me cassant en deux. Les jambes tremblantes, j'éjacule dans sa main en poussant un gémissement de plaisir, mais aussi de frustration parce que j'en veux plus.

Je la veux tout entière, sans condition, sans limites, sans aucun interdit. Je veux pouvoir me mêler à elle et me désagréger dans son corps.

Les derniers spasmes de plaisir nous inondent encore quand nous réalisons enfin ce que nous venons de faire.

Marlow s'agrippe à mes épaules pour garder son équilibre. De mon côté, comme j'ai les jambes coupées, je m'appuie sur mon avant-bras, placé au-dessus de sa tête, afin de nous maintenir debout tous les deux, le temps que nous reprenions nos esprits. Je serre les paupières m'en voulant de ne pas avoir été assez fort pour résister à mes pulsions, craignant de l'avoir effrayée.

D'ordinaire, je me fous royalement de l'impression que je peux

laisser à mes partenaires. Avec Marlow, c'est différent. Je veux lui faire découvrir et aimer le sexe.

— Je te jure que cette fois ce n'était pas prémédité.

Ses petites mains se posent sur mes flancs et elle m'attire contre elle pour enfouir son visage au creux de mon épaule. Je frissonne quand son souffle effleure ma peau.

— Je sais. C'est moi qui t'ai provoquée.

Un petit rire s'échappe de ses lèvres.

— Et je ne regrette rien. Parce que c'était vraiment bon, m'avouet-elle en rougissant.

Cette fille aura ma mort sur la conscience.

— Tu es très douée pour offrir du plaisir à un homme, je lui dis en riant.

Elle renverse la tête en arrière pour me regarder. Je lis dans ses yeux qu'elle pense que je moque d'elle. Puis elle hausse une épaule d'un air vexé.

— J'imagine que toi, tu en as l'habitude.

Je l'embrasse sur le front. Un geste inhabituel chez moi. Je peine à comprendre ce qu'il m'arrive.

— Détrompe-toi, Marlow, je lui dis sur un ton sérieux et sincère. C'est rarement aussi intense.

Un grand sourire illumine son visage.

— C'est vrai ?

Son innocence me fait rire. Sa candeur ne cesse de me surprendre.

— Oui. C'est vrai. Et quand nous ferons l'amour, tu comprendras mieux ce que j'essaie de t'expliquer.

Et pour la première fois depuis que je lui ai fait cette proposition ridicule, elle ne me dit pas non.

CHAPITRE 39

Dorian

Après cet intermède des plus agréables, nous quittons le parking du club de boxe à bord de ma voiture et prenons la direction du campus. Au bout de quelques minutes, je commence à m'inquiéter du silence de Marlow. Je lâche la route des yeux un instant et m'aperçois qu'elle s'est endormie. Mon regard s'attarde sur son beau visage détendu, auréolé de mèches brunes qui lui confère un air angélique. Mes yeux descendent sur sa gorge délicate, suivent la courbe de ses seins puis s'arrêtent sur la vision plongeante de sa petite culotte en dentelle que m'offre sa robe relevée sur le haut de ses cuisses. J'éprouve soudain un mal fou à me concentrer sur ma conduite.

C'est à partir de là que le trajet de retour commence à devenir un exercice périlleux. Mon regard ne cessant d'aller et venir entre la route et la jeune femme sublime qui dort à mes côtés. Sans m'en rendre compte, j'en perds ma vigilance. Distract par les pensées torrides que m'inspire Marlow, j'en oublie que je suis en train de piloter une voiture de sport. Lorsque je relève brusquement les yeux, alerté par des appels de phares, je m'aperçois que j'ai dévié de ma trajectoire et qu'un camion fonce droit sur nous. Mon sang se fige dans mes veines, un violent pic d'adrénaline me transperce la poitrine et mon cœur s'accélère. Comprenant que nous allons droit vers une mort certaine, je file un rapide et efficace coup de volant sur la droite pour me rabattre sur ma voie. Ma manœuvre dangereuse est saluée par les autres conducteurs avec de nombreux coups de klaxon et des majeurs levés. Trop heureux d'avoir échappé à une collision qui aurait pu nous coûter la vie, je n'y prête aucune attention.

La question que je me pose juste après est de savoir depuis quand je tiens autant à la vie. Et je crois bien que la réponse se trouve assise sur le siège passager de ma caisse.

Quand mon palpitant se calme enfin, je décrispe mes doigts qui serrent le volant, respire à fond, puis réduis ma vitesse. Pendant tout

le reste du parcours, j'oblige mes yeux à se concentrer sur la route afin d'éviter de nous tuer dans les prochains kilomètres.

J'aimerais d'ailleurs que mon cerveau en fasse autant. Mais il est encore trop troublé par toutes les sensations que Marlow génère en moi au moindre contact. Je lui jette un bref regard, pour m'assurer que la secousse et le bruit ne l'ont pas réveillée. Ayant remarqué les cernes qui ornent le dessous de ses beaux yeux ambrés, je sais qu'elle a besoin de repos. Marlow et moi avons au moins un point en commun : nous souffrons tous les deux d'insomnies récurrentes. Ce qui fait que tout comme moi, elle est continuellement épuisée. Un état auquel on s'habitue.

En ce qui me concerne, cela fait tellement longtemps que ça dure, que je ne pense pas qu'il y ait de solutions miracles hormis me gaver de somnifères. Ce que je refuse de faire, sachant que je deviendrai bien moins performant dans mon travail. Ayant besoin d'avoir les idées claires et l'esprit vif en permanence.

Il est treize heures dix quand j'emprunte les allées désertes du campus, la plupart des étudiants étant partis déjeuner. Ce qui tombe bien, car je ne veux pas que l'on me voie avec Marlow dans les parages pour éviter les médisances.

Je me gare devant le dortoir de Marlow. N'ayant pas le courage de la réveiller, je sors de ma voiture que je contourne rapidement et ouvre la portière. Je fouille dans son sac à main et en extirpe ses clés. Au passage, je remarque que le téléphone que je lui ai offert se trouve dans une des poches intérieures et m'en réjouis. Le trousseau en main, je la soulève dans mes bras et me dirige vers l'entrée. Une fois dans le hall, je prends l'ascenseur qui me mène au premier étage.

Avant de sortir de la cabine avec mon ravissant colis, je vérifie que la voie est libre. Dans le couloir que j'arpente avec Marlow blottie contre moi, ses bras enserrant ma nuque, je prie pour que personne ne nous surprenne. Cela nous mettrait tous les deux dans une position délicate. Parvenu devant sa chambre, après avoir déverrouillé sa porte, je pousse le battant et pénètre à l'intérieur de la pièce. Je devine immédiatement où se trouve son lit en apercevant des posters des plus grands pianistes de notre époque.

Une question me vient aussitôt à l'esprit quand je la dépose dans son lit avec précaution : pourquoi a-t-elle choisi une filière qui ne lui correspond pas ?

Alors qu'une carrière de pianiste l'attend les bras ouverts. J'ai beaucoup de mal à l'imaginer passer sa vie derrière un bureau à négocier des contrats financiers. À mon sens, Marlow est bien trop honnête, droite et sincère pour exercer ce métier. Des qualités qui n'ont pas lieu d'être dans le monde des affaires.

Je la contemple un instant, recroquevillée sur son matelas. Si

belle, vulnérable et fragile. Je m'agenouille juste à côté de son lit, repousse la mèche de cheveux qui lui barre la joue et dépose un baiser aussi léger qu'une plume sur ses lèvres.

— Dorian..., murmure-t-elle dans son sommeil.

Je souris.

— Dors mon ange, je lui souffle en tirant la couverture sur son petit corps adorable.

Avant de m'en aller, je sors mon téléphone, prends une photo de son visage endormi et me sauve comme un voleur.

Une fois à l'extérieur, je me précipite dans ma voiture et quitte rapidement le campus, espérant toujours que personne ne m'a vu. Je rallume mon portable que j'avais éteint afin d'avoir la paix cinq minutes. Une avalanche de messages vocaux m'assaillent aussitôt. Si j'avais su ce qui m'attendait, je l'aurais jeté par la fenêtre au lieu de le rallumer.

Je balance les messages de ma boîte vocale sur les haut-parleurs et les écoute attentivement.

— *Bonjour, Monsieur Price, c'est Adam. Comme vous me l'avez demandé, j'ai appelé les services sociaux de Seattle. Ceux-ci m'ont expliqué qu'ils manquaient d'effectifs pour assurer des contrôles réguliers concernant leurs administrateurs. J'ai la liste de tous les tuteurs encore en activité qui étaient répertoriés dans leur base de données. Chacun d'entre eux gère pas loin d'une centaine de dossiers. Ce chiffre est énorme. En ce qui concerne James Cooper : il est né à Seattle en 1962 et a aujourd'hui cinquante-sept ans. Cela fait plus de vingt ans qu'il travaille au service de l'état. Il habite dans un appartement dans le centre historique de Seattle à Pioneer Square où vivent majoritairement des artistes. Il est marié depuis vingt-cinq ans. Sa femme a dix ans de moins que lui et est sans emploi. Ils ont deux enfants : une fille de douze ans et un fils de neuf ans. Tous deux sont scolarisés dans une école privée très huppée. C'est là que le bât blesse. Sa femme n'exerce aucune activité professionnelle et lui ne gagne que trois mille dollars par mois. Les frais de scolarité de ses enfants s'élèvent, en tout, à deux mille trois cents dollars par mois. Le couple possède deux véhicules neufs. La valeur immobilière du logement qu'ils occupent est estimée à près de quatre cent mille dollars. Comment ont-ils fait pour se payer un appartement à ce prix-là et assumer tous les autres frais annexes ? Je n'ai pas encore eu accès aux relevés bancaires de la famille pour connaître la réponse. Il est possible que Monsieur Cooper ait effectué des placements financiers qui lui ont rapporté un gros pactole ? Ou alors le couple a touché un gros héritage ? À part ça, je ne vois pas. Enfin, rien de légal en tout cas. Je vous laisse donc imaginer la dernière hypothèse à laquelle je songe. À bientôt, Monsieur Price.*

Putain de merde !

Deuxième appel que je lance sur mon kit mains libres :

— Salut, Dorian. Barnes à l'appareil. J'ai bien reçu les documents concernant Marlow Ross. Il y a quelques détails troublants concernant la vente de l'appartement de sa mère. J'ai demandé une copie certifiée conforme aux services territoriaux de Seattle. Pour l'instant, je n'en ai qu'un simple exemplaire. Mais visiblement le bien immobilier de ta protégée aurait fait l'objet d'une vente aux enchères à la demande d'un certain James Cooper. Celui-ci a fini par obtenir l'appartement en question pour une bouchée de pain. Pourquoi a-t-il diligencé cette vente aux enchères ? Alors qu'à ma connaissance, je ne vois aucun document émanant d'une banque qui exigerait le remboursement d'une hypothèque ou d'un crédit immobilier. Comment se fait-il que personne n'ait surenchéri au moment de la mise à prix de ce bien immobilier ? Je trouve ça très surprenant pour ne pas dire louche. À mon avis cette vente n'est que de la poudre aux yeux et n'a jamais eu lieu. Je soupçonne ce James Cooper d'avoir graissé la patte au commissaire-priseur pour lui attribuer d'office l'appartement de ma cliente. Dès que j'aurai son nom, je vais l'épingler à mon tableau de chasse à côté de celui de l'administrateur véreux. Je ne me suis pas encore penché sur les liquidités que possédait la mère de ma cliente, mais je serais prêt à parier que nous allons au-devant de nombreuses surprises du même acabit. Je te félicite Dorian, car comme toujours ton intuition s'est révélée exacte. À présent, tout comme toi, je subodore que Marlow Ross n'est pas la seule victime dans cette histoire. Je te rappelle dès que j'ai de nouvelles informations à te communiquer.

En urgence, je me gare sur le bas-côté de la route pour calmer la colère qui monte en moi et menace de me submerger.

J'hésite à écouter le dernier appel émanant de Kate, la journaliste du Seattle times, puis, bien obligé, finis par m'y résoudre.

— Dorian, c'est Kate. J'ai fait quelques recherches sur ce fameux James Cooper dont tu m'as parlé dans les fichiers de la police. Et j'ai appris quelques petites choses qui devraient t'intéresser, mais aussi t'énervier. Figure-toi que ce sale type a fait l'objet de plusieurs plaintes pour attouchements sexuels sur mineur qui n'ont pas abouti suite à la rétraction des victimes, puis classées sans suite par le procureur. J'ai toutefois parlé à l'un des flics chargés de recueillir les témoignages des gamins. Un certain Lee Barrow. Selon lui, James serait un prédateur sexuel qui profiterait de sa position pour exercer un chantage ignoble sur les gamins dont il administre le patrimoine. En tant que tuteur légal, il est censé leur allouer une somme d'argent régulière pour subvenir à leur besoin. Seulement au lieu de leur virer les sommes auxquelles ils ont droit sur leur compte en banque, il les oblige à passer à son bureau tous les mois pour leur remettre l'argent, en échange de petites compensations en nature. Je suppose que tu vois de quoi il s'agit. Toujours d'après Lee Barrow, si les enfants, de jeunes adolescents qui ont entre treize et dix-huit ans, ont le malheur de refuser ou osent parler à la police, ils perdent l'accès à leur compte et se retrouvent

fauchés. Pour l'instant la police ne dispose d'aucune preuve matérielle susceptible de le faire condamner. Mais le dossier reste ouvert en attente d'éléments nouveaux. Dorian, ce mec est une véritable ordure. Je vais lui faire mordre la poussière. Je voulais te remercier de m'avoir fait part de cette affaire. Il y a longtemps qu'un sujet ne m'avait pas autant tenu à cœur. Je te tiens au courant pour la suite de mes recherches.

Ce que je viens d'entendre me choque et m'électrise. Durant un long moment, je reste prostré sur mon siège, luttant avec moi-même pour endiguer le torrent de pensées meurtrières d'une violence inouïe qui me mitraillent de toutes parts. Il me faut faire appel à toute ma volonté pour ne pas faire demi-tour sur-le-champ afin de forcer Marlow à me dire si cette ordure de Cooper l'a obligé à commettre des actes sexuels non consentis. Cette pensée m'est d'ailleurs tellement insupportable que j'ai l'impression d'étouffer.

Je ne supporte pas l'idée que quelqu'un ait voulu s'approprier ce qui m'appartient.

Ne soyez pas choqué. Vous savez bien que je suis loin d'être un grand sentimental.

Il me faut plusieurs minutes pour me calmer et m'empêcher d'aller voir Marlow. Sachant qu'il est préférable que je m'abstienne. Parce que si sa réponse est positive, je ne réponds plus de rien. Avec la fureur qui m'anime en cet instant, je serai capable de prendre le premier avion en direction de Seattle pour retrouver ce fumier et lui éclater la tête.

Ce qui serait la pire des choses à faire. J'évalue rapidement toutes les conséquences qui pourraient résulter d'un tel acte. Puis finis par conclure qu'il est plus judicieux de laisser faire la justice. Une fois que toutes les preuves contre lui seront réunies, les jurés l'enverront en taule. Cooper perdra sa femme, ses gosses, sa vie. Et lorsqu'il sera enfermé derrière les barreaux d'une prison, les autres détenus se chargeront du châiment final, lui faisant passer définitivement l'envie de toucher à des gamins.

J'admets toutefois que l'idée de lui couper les couilles était tentante. Mais il me faut m'armer de patience. Toute vengeance ayant son heure de gloire.

Quand je parviens finalement à contrôler mes pulsions meurtrières, je reprends le chemin de mon bureau, sans parvenir pour autant à enrailler cette rage intense qui refuse obstinément de me quitter. Je crois bien qu'aujourd'hui, personne ne sera épargné par mon humeur exécrationnel.

CHAPITRE 40

Marlow

Lorsque je me réveille, il me faut plusieurs minutes pour émerger de mon endormissement. Puis comprendre que je suis dans ma chambre et que c'est Dorian qui m'y a amenée. Je regarde l'heure sur mon téléphone qui se trouve sur mon oreiller, me doutant que c'est lui qui l'a déposé là. En consultant l'écran d'accueil, je constate qu'il est déjà dix-huit heures. J'ai dormi tout l'après-midi, soit cinq heures d'affilée. Ce qui ne m'était pas arrivé depuis des années.

Je remarque également que la petite icône m'indiquant l'arrivée d'un message clignote dans l'angle. Lorsque j'en prends connaissance, mes lèvres s'étirent dans un grand sourire.

*Ma furie,
Alors que je t'écris ce message,
Ton odeur est encore présente sur ma peau.
Et ton goût sur mes lèvres.
Si tu savais comme tu es belle, mon ange, quand tu dors,
J'ose espérer que j'étais présent dans tes rêves,
Et que maintenant que tu es réveillée,
je le suis dans tes pensées.
Dorian.*

Les mots de Dorian me surprennent et me ravissent. Sous son apparence froide et distante Dorian, se révèle être un homme fait de feu et de glace qui cache bien son jeu.

Je m'étire comme un chat, me sentant parfaitement reposée et d'attaque pour appréhender la fin de cette journée. En sentant le parfum Dorian sur mes vêtements, je repense à ce qu'il s'est passé sur le parking et mes joues s'enflamment aussitôt.

Tu n'as pas honte, vilaine fille ? me demande une petite voix dans ma tête.

Je dois être schizophrène, c'est pas possible. Et non, je n'ai pas honte. Ce qui ne m'empêche pas de me demander si je devrais l'être.

Une heure plus tard, fraîche et dispo après une bonne douche, je prends le chemin de la cafétéria, l'estomac dans les talons. En pénétrant dans la grande salle de restauration, je m'aperçois que la seule table encore libre se trouve en plein milieu du self. Mon plateau dans les mains, je m'y installe en soupirant d'aise. Je vais enfin pouvoir manger en paix. J'attaque à pleines dents mon hamburger et grignote quelques frites, lorsque je vois la silhouette d'Aïden apparaître dans mon champ de vision. Je suis surprise de le voir ici. D'ordinaire, il n'y met jamais les pieds, parce qu'il trouve que la bouffe y est dégueulasse. Ce sont ses mots. Je devine donc qu'il est venu pour moi. Je lui adresse un grand sourire en le voyant s'approcher de ma table. Je remarque que toutes les filles se retournent sur son passage. Je les comprends. Avec sa virilité masculine, ses beaux yeux noisette et sa mèche qui lui retombe perpétuellement sur le front, lui donnant un petit côté rebelle, Aïden est sacrément canon et diablement sexy.

Il s'assoit en face de moi tandis que je l'observe à travers mes cils sans cesser de manger.

— Salut !

— Salut ! je lui réponds, la bouche pleine.

— Dorian m'a dit que vous aviez passé la matinée ensemble.

Ne sachant pas si c'est une question ou une affirmation, je me contente de hausser les épaules.

Il fronce les sourcils.

— Tout s'est bien passé ?

Étonnée, je le fixe.

— Ben, oui. Pourquoi ?

— Parce qu'il avait l'air contrarié. Même plus que ça. Mais quand je l'ai questionné, il a refusé de me dire ce qui le préoccupait.

Ça me surprend que Dorian n'ait pas parlé à son frère de mes déboires concernant mon héritage. Supposant qu'il veut lui éviter de s'inquiéter pour moi, je décide de garder cette histoire sous silence. Attendant de connaître les raisons qui ont poussé Dorian à ne rien révéler à Aïden.

— Voilà donc l'origine de ta visite. Je me disais bien aussi, je lui dis d'un air déçu.

Aïden me sourit enfin.

— En fait, non. Il y a autre chose. Je voulais aussi te prévenir que Declan organise une fête samedi. À laquelle tu es invitée, bien sûr.

Les deux dernières soirées auxquelles j'ai assisté ne s'étant pas déroulées comme je l'espérais, mon envie d'y participer a fortement diminué. La proposition d'Aïden est donc loin de m'enchanter.

Je fais une grimace qui en dit long sur mon manque d'enthousiasme. Aïden en est désarçonné.

— Eh bien, calme ta joie, Marlow !

— Désolée, mais je ne pense pas que je viendrai.

Il me fixe comme si une seconde tête venait de me pousser.

— T'es incroyable ! Tu me fais un scandale digne du Watergate parce que tu voulais être invitée à une de ces soirées merdiques. Maintenant que tu as obtenu ce que tu voulais, tu déclines mon invitation. Tu ne serais pas en train de te foutre de ma gueule, Marlow ?

Oh là là, j'ai l'impression que je l'ai énervé.

Comme il a haussé le ton, forcément, tous les regards se sont tournés vers nous.

Je tente de m'expliquer.

— Les deux fois, où je suis allée à ce genre de fêtes, je n'ai pas aimé la manière dont ça s'est terminé. Je pars donc du principe que ce n'est pas fait pour moi. Mais j'apprécie que tu me l'aies proposé. C'est l'intention qui compte, pas vrai ?

Il soupire bruyamment.

— Bordel, ce que les femmes peuvent être compliquées ! Faut pas vous étonner qu'après ça, les hommes ne parviennent pas à combler vos attentes.

Je bats des cils pour adoucir son humeur et murmure d'une petite voix :

— Ce n'est pas de notre faute si vous manquez de subtilité et de réactivité. Depuis le temps, vous devriez savoir que les femmes peuvent changer d'avis d'une minute à l'autre.

Non, mais quand même !

J'ai bien conscience d'être de mauvaise foi dans ce cas précis et je l'assume.

L'expression de colère et d'incompréhension d'Aïden se transforme soudain en stupéfaction, puis il explose de rire.

— Bon sang, Marlow, tu vas toutes me les faire, n'est-ce pas ?

— Quoi donc ? je demande d'une petite voix innocente.

— Toutes les lubies et les conneries qui te passent par la tête, voyons.

Je lui offre un sourire étincelant.

— C'est pas un peu pour ça que tu m'aimes ?

Il se prend la tête entre les mains et murmure entre ses doigts :

— Que quelqu'un me vienne en aide !

Je me marre quand la main de Declan se pose sur son épaule et que celui-ci lui déclare :

— Pas de panique ! Je suis là, mon frère. Tout va bien à présent.

Aïden le dévisage, secoue la tête et prend un air désespéré.

— Là-haut, il y a forcément quelqu'un qui m'en veut ! Ce n'est pas possible autrement.

Nous partons tous les trois d'un fou rire monstrueux qui nous plie carrément en deux. Cinq minutes plus tard, Jason et Matt nous rejoignent. Ils restent figés et nous observent en train de nous bidonner avec une expression interrogative sur la face. À voir leurs têtes hébétées, je repars de plus belle. Je ris tellement que j'en ai mal au ventre et les larmes aux yeux. Declan et Aïden, les traîtres, me relancent en les désignant du doigt.

— Arrêtez ! Sinon, je vais finir par me faire pipi dessus, je déclare hilare et hors d'haleine.

Aïden et Declan me fixent stupéfiés puis se remettent à rire. Je pense qu'on ne va pas s'en sortir, là.

Nous finissons par nous calmer au bout de quelques minutes. En revanche, il nous faut un peu plus de temps pour reprendre notre respiration et notre sérieux.

À présent, toute la cafétéria a les yeux braqués sur nous. Les étudiants doivent se demander ce que nous avons absorbé pour être dans un état pareil. Parce que j'en vois certains en train de détailler leur plateau d'un air suspicieux comme s'il s'agissait de déchets radioactifs. Jason s'installe à côté de moi, alors que je m'essuie les yeux.

— Mais qu'est-ce que tu leur as fait ? J'ai du mal à les reconnaître.

Je mets la main devant ma bouche pour ne pas sortir une nouvelle connerie. Estimant que nous nous sommes assez fait remarquer comme ça. Aïden roule des yeux et je laisse échapper un petit rire.

— Ne recommence pas, je lui dis en le menaçant du doigt.

Il lève les mains en l'air.

— C'est toi qui as commencé.

J'écarquille les yeux.

— T'en es sûr ? Parce que moi je ne me souviens plus de rien.

— Vous devriez sérieusement songer à consulter un psy. Parce qu'à mon avis, là vous êtes tous les trois bons à enfermer, conclut Matt en s'asseyant à ma gauche et en agitant sa grosse tête.

Si lui aussi s'y met, on est cuits !

— Ça doit venir de leurs fréquentations, souligne Jason.

— Pitié, je rigole.

À présent, je suis encadrée par deux armoires à glace avec en face de moi, Declan et Aïden ayant du mal à garder leur sérieux. Mais l'histoire ne s'arrête pas, là. Car en une fraction de seconde je vois débarquer dans le self l'équipe de football au complet. Pendant que les autres attendent les bras croisés, deux types à la carrure

impressionnante se saisissent d'une table minuscule, qui vient de se libérer, pour la coller à la nôtre. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, huit footballeurs s'y agglutinent, épaule contre épaule. Voir tous ces grands gaillards musclés se serrer les uns contre les autres, le spectacle est si drôle que je suis une fois de plus morte de rire. Aïden laisse tomber bruyamment son front sur la table. Declan, lui, balance son torse en arrière en rigolant comme un taré.

Désolée, pour vous qui lisez cette scène affligeante, mais je crois bien que c'est reparti pour un tour.

Matt pointe son doigt sur moi.

— C'est officiel. Cette fille est folle !

Jason surenchérit.

— De plus, elle est contagieuse. Faites gaffe, les mecs. Ces deux-là sont déjà atteints.

Et en effet, notre hystérie devient rapidement collective. Les visages se dérident, les lèvres s'étirent et tous finissent par nous rejoindre dans notre euphorie. Par la suite, chacun y va de sa petite vanne ce qui fait qu'à la fin toute la cafétéria se transforme en joyeux bordel où tout le monde, même ceux qui ne font pas partie de notre groupe sont pliés en deux.

Vous n'avez jamais vu quelqu'un rire pour un rien dans le bus ou le métro. Quand soudain sans savoir pourquoi et sans aucune raison vous vous mettez à rire vous aussi. Ben voilà, vous y êtes.

À bout de souffle, Aïden me contemple les yeux larmoyants.

— Marlow, t'es vraiment unique en ton genre, me dit-il.

J'allonge mes membres supérieurs sur la table et pose ma tête entre mes bras.

— Seigneur, ça va être de ma faute, maintenant.

Une main empoigne mes cheveux en douceur et me relève la tête. Mon regard tombe dans celui amusé de Declan.

— Marlow, laisse-moi te présenter en bonne et due forme, les autres membres de mon équipe.

— En bonne et due... quoi ?

Il s'esclaffe et pointe son doigt sur moi.

— Marlow...

— J'ai compris, je pouffe. Promis, je serai sage !

Aïden lève les yeux au ciel, une fois de plus.

— Tu fais ça trop souvent, je lui dis en me marrant. Tu vas finir par rester coincé. Imagine-toi marcher les yeux en l'air en permanence et te cogner contre les murs. C'est vachement dangereux. Je t'assure.

— Marlow putain !

— Remarque en marchant sur les mains, ça résout ton problème. OK, je t'accorde qu'il n'est pas très pratique d'avoir la tête en bas pour emballer une fille. Surtout avec ton truc qui pendouille entre tes

jambes. Mais c'est tout à fait possible, je t'assure.

— Putain, mon truc qui pendouille..., répète Aïden, interloqué.

— Ben ouais, je rétorque, comme une évidence. Ce que je dis n'est pas assez clair pour toi, Aïden ?

— Si ! Comme de l'eau de roche, réplique-t-il en rigolant.

Nouveaux rires.

— Sans dec. Elle est tout le temps comme ça ? s'inquiète un des joueurs aux cheveux châtain, réunis en une queue-de-cheval à l'arrière du crâne et aux grands yeux marron.

Aïden tapote sa lèvre de son index, l'air de réfléchir.

— Je dirais qu'aujourd'hui, elle est plutôt calme, Tim.

— Mon pote, tu devrais la voir quand elle est en colère, précise Declan.

Je fronce les sourcils.

— Ne les écoutez pas. Je suis la sagesse personnifiée. Self-control, sans-froid, maîtrise, c'est tout moi. Faut juste pas m'énerver. Alors enregistre, Tim !

Nous continuons sur notre lancée en nous renvoyant la balle Aïden, Declan et moi, jusqu'à ce que je remarque Amanda et Jody s'avancer vers nous.

— Putain, Marlow ! s'exclame Amanda d'une voix stridente. T'aurais pu nous prévenir que tu prenais un bain de testostérone.

— C'est pas cool de cacher des trucs pareils à ses copines, ajoute Jody en m'adressant un clin d'œil.

— Non, pas elles, je vous en supplie, clame Declan en riant.

Cette fois, c'est moi qui laisse tomber mon front sur la table. Avec elles deux, on en a pour la nuit. La direction finira par nous foutre dehors, c'est sûr.

— D'habitude, on partage les bons plans entre copines, insiste Jody, mains sur les hanches avant de s'installer à côté de Declan.

Je relève le menton et souris, malicieuse.

— Je vous en prie les filles, je leur dis avec un geste ample de la main pour désigner tous les hommes qui m'entourent. Servez-vous. Ce soir, c'est buffet à volonté.

Les rires fusent dans tous les coins. Aïden n'en peut plus. Declan c'est pas mieux.

— Y a un nid ? s'enquiert un autre joueur, effaré.

— T'es qui toi ? lui demande Amanda en le reluquant.

Croyant avoir appâté la jolie blonde et ignorant encore à qui il a affaire, son expression change, et il lui adresse un sourire de tombeur à faire mouiller les petites culottes.

— William, ma belle ! lui annonce-t-il d'une voix sensuelle.

Vraiment charmant, ce type ! Mais il va vite déchanter.

Je pouffe dans ma main.

— Fais-moi, une petite place sur tes genoux, beau gosse, lui dit Amanda, sans gêne.

Le dénommé William ne se fait pas prier et lui fait signe de venir s'asseoir sur lui en tapotant ses cuisses. Amanda s'y installe, mais lorsqu'il tente de la peloter, il est servi direct.

— Si tu poses encore une fois tes mains sur mon cul, je te la coupe ! lui balance Amanda d'un ton sec, lui empoignant l'entrejambe à pleine main pour lui faire comprendre qu'il a intérêt à bien se tenir.

Cette fille est encore plus déjantée que moi !

William, qui a l'air de tenir à ses bijoux de famille, lui obéit immédiatement. Ce qui lui vaudra de se faire charrier par ses potes durant les heures qui s'ensuivent.

Enfin, je vous épargnerai la suite. Mais voilà, dans les grandes lignes, comment s'est déroulée la soirée. Qui je crois restera inoubliable pour chacun des participants. Même pour ceux qui n'étaient pas assis à notre table et assistaient de loin à nos échanges débiles.

On a tous passé un bon moment.

Pour moi, il manquait toutefois quelque chose. Ou plutôt quelqu'un pour qu'elle soit parfaite.

CHAPITRE 41

Marlow

Lorsque Kevin m'a proposé de venir avec lui au cinéma, j'ai hésité avant d'accepter. Mais comme Dorian est resté silencieux toute la semaine, je ne voyais finalement aucune raison de me priver d'une sortie entre amis. Je refuse d'être à sa disposition comme toutes les femmes qu'il fréquente.

À sept heures tapantes, Kevin, ponctuel comme toujours, m'attend en bas. Je monte dans sa voiture et constate à son sourire qu'il est ravi de me voir et ne s'en cache pas. Une fois que je suis installée sur le siège passager, il se penche et m'embrasse sur la joue. Cette marque d'affection me met d'emblée mal à l'aise.

— Content de te voir, Marlow, me dit-il sur un ton enthousiaste. Tu as faim ?

— Un peu, je réponds sur la réserve.

— Nous pourrions aller manger un morceau, si tu veux ? La séance ne commence qu'à vingt et une heures.

Je lui souris.

— Ça me va.

— Y aurait-il un endroit qui te plairait tout particulièrement ?

Je ne connais pas la ville et je n'ai pas beaucoup eu l'occasion d'aller au restaurant, alors je ne sais pas trop quoi lui répondre.

— Pourquoi pas le Burger King ? je lui suggère.

Je devrais peut-être prendre des actions dans cette chaîne de restauration rapide.

Voyant Kevin grimacer, je comprends que ma suggestion est loin de l'emballer. Comme je n'ai rien d'autre à lui proposer, je me tais.

— Tu aimes ce genre de bouffe industrielle ? me demande-t-il sur un ton déplaisant. Ce n'est pas ce qu'il y a de mieux pour ta santé.

— Manger un hamburger de temps en temps, ne va pas me tuer.

Il émet un petit rire qui me semble un peu forcé comme s'il

cherchait à paraître détendu. Mais peut-être que je me fais des idées.

Le fast-food est bondé. Kevin doit faire trois fois le tour du parking, avant de pouvoir se garer.

— J'ai bien cru que nous n'allions jamais y arriver, râle-t-il en sortant de son véhicule flambant neuf et hors de prix.

Je le sens un peu agacé lorsqu'il vient m'ouvrir la portière.

— Si manger ici ne t'enchanté pas plus que ça, nous pouvons aller ailleurs ?

Il me prend la main pour m'aider à sortir de sa voiture et me fixe droit dans les yeux.

— Le fait que toi tu en aies envie, Marlow, me suffit. La seule chose qui m'importe est de te faire plaisir. Alors ne t'occupe de moi.

Je serais tenté de le croire, pourtant je ne suis pas convaincue. À la mine renfrognée qu'il affiche, j'ai la désagréable sensation que je vais avoir droit à sa mauvaise humeur toute la soirée.

— Tu en es sûr ? je lui demande.

Il m'offre un grand sourire qui me rassure sur le moment.

— Certain. Allons-y.

Une fois à l'intérieur, exit la borne sur laquelle tout le monde se rue pour commander. Nous, nous passons directement notre commande au comptoir, Kevin souhaitant qu'on remplace certains ingrédients par d'autres que bien entendu les employés n'ont pas dans leur frigo. Tel que du chou rouge, du céleri râpé, des carottes... et j'en passe. Je me demande qui s'alimente de cette manière en dehors des rongeurs et des lapins. Le temps que la fille comprenne ce qu'il veut exactement, il s'écoule dix bonnes minutes. N'en pouvant plus, elle finit par le fusiller du regard avant de disparaître en cuisine au pas de course.

La veinarde ! Moi, je suis contrainte de rester par politesse.

Au moment de régler l'addition, j'insiste pour régler ma part, ne voulant rien lui devoir. Car cette soirée, je ne la sens pas du tout.

Avant de trouver une table, il nous faut faire plusieurs fois le tour de la salle avec notre plateau dans les mains. Ce qui ne contribue pas à dérider monsieur grincheux.

Les prochaines heures ne s'annonçant pas sous les meilleurs auspices, je commence à regretter secrètement d'être venue. Tenaillée par l'envie de m'enfuir par l'issue de secours, quitte à marcher des siècles jusqu'au campus.

Nous nous délestons de nos plateaux sur une table et prenons place en vis-à-vis.

— Eh bien, faut être surentraîné pour se restaurer ici, grogne Kevin en gigotant comme s'il avait les fesses posées sur une fourmilière.

— En plus, le confort laisse vraiment à désirer, grogne-t-il.

Je retire ma veste en essayant de faire abstraction à ses remarques désobligeantes. Kevin balaie la salle des yeux d'un air dédaigneux.

— Dire qu'on est seulement mercredi, lâche-t-il, en soupirant. Je n'ose même pas imaginer ce que ça doit être les samedis soir quand tout le monde est de sortie. Est-ce qu'ils s'empilent les uns sur les autres pour avoir leur ration de malbouffe ? raille-t-il.

Je n'apprécie pas son commentaire, mais préfère garder le silence. Me disant que s'il était plus observateur, il remarquerait que, contrairement à nous, les jeunes qui nous entourent ont l'air de s'amuser et de passer un bon moment.

Dépitée, j'attaque mon hamburger qui n'a pas la saveur escomptée à cause du type chiant comme la pluie qui me fait face et qui ne cesse de grimacer visiblement écœuré par l'ambiance. Je me fige lorsque je le vois retirer le pain sur le sommet de son hamburger et inspecter le steak qui se trouve en dessous d'un œil soupçonneux comme s'il craignait qu'on l'empoisonne. Là, je pars au quart de tour.

— Il est évident que cet endroit ne te plaît pas, je lui balance sèchement en me levant. On s'en va !

Il secoue la tête et agite la main.

— Excuse-moi, Marlow. Je t'en prie, rassieds-toi. Je n'ai pas l'habitude de tous ces mélanges de sauce, de fromage et de pain. Sans compter que la proximité de tous ces gens me rend nerveux. Mais tout ce qui compte pour moi, c'est que toi, tu apprécies d'être ici avec moi.

Je fronce les sourcils en le fusillant du regard.

— Dans ce cas, tais-toi et mange, je lui ordonne sur un ton ferme. Je ne veux plus entendre une seule plainte sortir de ta bouche. Si le goût ne te convient pas tu laisses de côté et tu évites d'en déguster les autres.

Que voulez-vous, il m'a énervée. Et encore j'ai été une gentille fille. Parce que «bouffe et ferme ta gueule» n'était pas loin de franchir mes lèvres.

Il se fige et me fixe d'un regard incrédule. On dirait bien que jamais personne n'a osé lui parler comme ça auparavant. Eh bien, il va falloir qu'il s'y fasse. De plus, il n'a pas intérêt à continuer sur sa lancée et à me chauffer davantage. Dans le cas contraire, il ne va pas être déçu du voyage. Parce que le hamburger dégoulinant de ketchup que je tiens dans la main risque fort de finir dans sa tronche de premier de la classe.

— Message, reçu, finit-il par me répondre en boudant. Je ne dis plus rien.

Sage décision. Au moins j'aurais la paix.

Les cinq minutes suivantes s'écoulaient dans un silence tendu. Alors qu'autour de nous les rires et les conversations vont bon train.

J'abrège le supplice de Kevin en lui proposant de terminer mon milk-shake dans la voiture. Il accepte sans se faire prier. Pendant le trajet nous menant au cinéma, notre conversation est plate, sans intérêt. Ne tournant qu'autour de lui, lui, lui... et sa future carrière d'avocat. Je n'ai pratiquement pas pu en placer une.

Achevez-moi !

— Dès que j'aurai mon diplôme en poche, il est prévu que je rejoigne le cabinet d'avocat de mon père. Ensuite, j'achèterai une grande propriété avec piscine chauffée, jacuzzi, salle de sport et terrain de tennis, me dit-il avec orgueil et fierté. La femme qui partagera ma vie, ne manquera jamais de rien et n'aura pas besoin de travailler.

Il n'essaierait pas de me vendre sa conception d'une vie parfaite, là ?

— Et si elle exprime l'envie d'exercer une activité professionnelle, que feras-tu ?

Il éclate de rire.

— Je ne vois pas pourquoi une femme voudrait travailler alors que son mari ramène suffisamment d'argent pour combler ses désirs ?

Bonjour l'égalité des sexes. Mesdames, on a encore du boulot !

— Peut-être qu'elle aimerait exercer un métier qui lui plaît ?

Il détourne le regard de la route.

— Inutile. Elle aura bien trop à faire. Tenir la maison, organiser des réceptions et soutenir son mari c'est déjà beaucoup demander à une femme.

Mais qu'est-ce qui m'a pris d'accepter de sortir ce soir avec ce type horripilant au possible. Regrettant de ne pas être resté dans ma chambre à plancher sur mes cours, m'étant subitement découvert une passion dévorante pour l'économie mondiale. Tout est plus passionnant que Kevin. Même un vulgaire caillou.

Il reprend son monologue nombriliste. Je le soupçonnerais presque de contempler son trou du cul dans une glace et de s'extasier de sa singularité.

Pardon. J'ai la fâcheuse tendance à devenir grossière quand quelqu'un me gonfle à ce point.

— Le métier d'avocat nécessite une implication totale, reprend-il sur un ton pompeux et pompant aussi. Sa femme doit l'aider dans son ascension professionnelle en gérant, les cocktails, les œuvres de charité, la maison, les enfants... Ce qui représente une somme de travail colossale en soi pour une faible femme.

Une faible femme, la vache ! Et dire qu'il envisage de se reproduire.

Je reste songeuse en imaginant ce que pourrait donner pareille engeance.

Mais il doit y avoir des tas de femmes, dont je ne fais pas partie, qui se réjouiraient d'une telle vie. Alors que moi, je ne me vois pas

dépendre d'un homme. Je veux m'assumer seule. L'homme qui partagera ma vie devra le faire de manière équitable. Après l'amour, l'égalité et le partage étant, à mon sens, les ingrédients essentiels d'une vie de couple harmonieuse et épanouie.

Avec toutes mes exigences, j'ai conscience que je ne trouverai jamais la perle rare. Mais la vie m'a appris que plus on exige plus on obtient. Jamais à la hauteur de ses espérances, jamais comme on le voudrait.

L'avantage d'être dans la salle de cinéma, c'est que Kevin la ferme enfin.

Le film, dont le titre ne m'a pas marqué, est à la hauteur de cette soirée, ennuyeux à mourir. Pendant la séance, j'ai dû retenir une avalanche de bâillements et ai même failli m'endormir. Avant cela, je n'aurai jamais pensé qu'un film puisse être un remède contre l'insomnie. Les médecins devraient l'envisager comme traitement.

En revanche, Kevin a beaucoup apprécié. Et pour partager son allégresse, il m'a même pris la main à une ou deux reprises. Il me semble que c'est au moment où le héros du film, ayant besoin de réfléchir à ses difficultés existentielles, marche dans la rue durant une éternité. Ou bien celui où il réfléchit à sa situation, assis devant une tasse de café, qu'il remue avec sa cuillère pendant dix minutes, le regard perdu au loin. D'ailleurs, ses yeux angoissés sont restés affichés en gros plan à l'écran deux bonnes minutes. Le meilleur moment de la séance, c'est quand le générique de fin est apparu. Ça m'a vraiment plu.

Mon Dieu, que j'ai adoré cet instant ! J'en aurais presque embrassé la moquette du ciné.

Bref, une grosse bouse ce film.

Dans la voiture, Kevin ne cesse de s'extasier sur le jeu des acteurs et la profondeur de la daube que j'ai dû supporter pendant une heure trente. Pour ne pas le vexer, je ne commente pas, me contentant de petits *hum* de temps à autre. Lorsqu'il me dépose devant la résidence universitaire, je me sens enfin libre. Et me jure de ne plus jamais renouveler l'expérience. La prochaine fois qu'un garçon me demandera de sortir avec lui, avant d'accepter, je le soumettrai à un interrogatoire complet sur ses goûts, ses passions... et exigerai également un CV.

Kevin me fait une bise avant de me laisser partir. J'ai aussitôt envie de m'essuyer la joue avec du désinfectant. Dès fois que la connerie serait contagieuse.

— Je t'appelle pour qu'on s'organise une nouvelle sortie, me dit-il avec un sourire confiant.

Mais bien sûr mon grand.

— On verra ça après les vacances de Thanksgiving.

Il écarquille les yeux.

— C'est dans plusieurs semaines.

— Oui, j'ai beaucoup de choses à faire. Ensuite, j'ai prévu de partir quelques jours.

— Et tu vas où ? me demande-t-il sur un ton sec comme si j'avais des comptes à lui rendre.

Je n'aime pas sa manière de me regarder qui me donne l'impression qu'il a des droits sur moi.

— Ça ne te regarde pas, Kevin, je réponds sur un ton cassant.

Il sort de sa voiture et se plante devant moi. Le vent le décoiffe et des mèches blondes lui tombent sur le front.

— Tu pars avec Aïden, c'est ça ?

Tout à coup, je me demande s'il est sain d'esprit.

— C'est possible.

Il m'attrape brusquement par le bras et me dévisage le regard sombre, presque menaçant.

— Il a réussi à t'avoir, hein ?

La colère monte en moi.

— Je te conseille de me lâcher, je lui crie, tandis qu'il me rend mon bras pour enfoncer ses mains dans ses poches.

Alors j'ajoute :

— Ce qui se passe entre Aïden et moi ne te concerne pas.

— Pourquoi as-tu accepté de sortir avec moi, si tu préfères la compagnie de ce sale type ? T'es comme toutes les autres. Une vraie salope ! Il n'y a que le cul qui t'intéresse ?

Choquée par ses propos, j'écarquille les yeux puis recule de plusieurs pas, me retenant de ne pas lui mettre une gifle. Mais je me dis qu'il n'en vaut pas la peine.

— Tu sais quoi, Kevin, tu n'es qu'un connard prétentieux qui peut aller se faire foutre ! Et évite de m'appeler à l'avenir. Mon cul, comme tu le dis si bien, m'appartient et j'en fais ce que je veux.

Je ne lui laisse pas le temps de répliquer, j'en ai assez entendu, et m'engouffre dans mon allée, le cœur battant et la rage au ventre.

Je crois que je viens d'être immunisée contre les sorties avec des gars que je ne connais pas. Ce n'est pas à un interrogatoire auquel je vais les soumettre, mais à la torture pour qu'ils m'avouent leurs crimes et leurs pensées les plus intimes. À l'avenir, je vais me transformer en grande inquisitrice.

Comme il m'est impossible de m'en prendre qu'à moi-même, je cherche un bouc émissaire pour lui mettre le fiasco de cette soirée sur le dos et finis par songer à Dorian. Car, forcément, tout est de sa faute. Moi, en revanche, je n'y suis pour rien.

Mauvaise foi quand tu nous tiens...

N'empêche que s'il m'avait donné signe de vie, j'aurais refusé

l'invitation de Kevin. Ce qui m'aurait évité de me faire insulter gratuitement.

Sous le coup de la colère, je rédige un message en conséquence et l'expédie. Lui écrivant des mots qui dépassent ma pensée, à la hauteur de mon humeur de chien. Je réfléchirai plus tard à la stupidité de mes actes et à leurs conséquences.

CHAPITRE 42

Dorian

Et me voilà à nouveau hors de moi à cause de Marlow.

Je passais en voiture par hasard quand j'ai vu la femme qui me tourmente faire la queue devant un cinéma avec ce petit con de Thomas, le frère d'Alicia. À croire que quelqu'un là-haut s'amuse à les mettre sur mon chemin chaque fois qu'ils se déplacent ou bougent une oreille.

Ça devient pénible.

J'ai dû faire preuve d'une volonté surhumaine pour ne pas faire une entrée fracassante dans la salle de ciné, foutre une raclée à l'autre imbécile, puis kidnapper Marlow et la ramener chez moi. Mais j'ai pris conscience à temps que nous n'étions plus aux temps bénis des cavernes où un homme pouvait capturer une femelle et la séquestrer dans sa grotte comme bon lui semble.

Domage !

Je me suis rappelé aussi que cela faisait déjà un bon bout de temps que les femmes avaient gagné leur indépendance vis-à-vis de nous : les hommes. Que grâce à cela, elles étaient libres de faire des choix différents des nôtres.

Je me demande si c'est une bonne chose pour elles d'avoir obtenu leur émancipation. Et si tout compte fait certaines n'y avaient pas perdu au change.

Parce qu'aujourd'hui, beaucoup de femmes se retrouvent condamnées à exercer des jobs de merde pour un salaire de misère, en plus de s'occuper des gosses, de la bouffe, du ménage et accomplir leur devoir conjugal. Je place le devoir conjugal en dernier, qui, dans ce cas de figure, n'est plus un plaisir, mais une corvée. Bien souvent, elles n'ont même plus la force ni l'envie de baiser. Alors qu'avant la libération des femmes, elles étaient les reines de leur petit intérieur.

J'imagine qu'il doit être bien plus agréable pour un mari de retrouver une petite femme épanouie et reposée lorsqu'il rentre chez

lui après une journée harassante. Au lieu d'avoir en face de lui une femme épuisée par le travail et les tâches ménagères, qui n'a même plus l'énergie nécessaire de faire l'amour.

Mes pensées m'effraient tout à coup.

Mais depuis quand je me mets à réfléchir sur la condition des femmes et des hommes dans ce bas monde ? Ça ne va pas la tête !

Faut vraiment que je me ressaisisse et oublie toutes ces conneries. En tant que célibataire endurci, je ne suis certainement pas le mieux placé pour avoir un avis là-dessus.

Quand je finis par rentrer chez moi, j'entends Aïden et Declan qui règlent les derniers détails de la soirée qu'ils organisent ce samedi. Une distraction bienvenue qui m'empêchera de délirer sur des sujets concernant le sexe opposé ou d'aller commettre mon premier meurtre à Seattle sur la personne de James Cooper.

Je m'empresse de les rejoindre dans la grande salle commune où un feu crépite dans la cheminée centrale qui diffuse une douce chaleur dans la pièce, bien agréable en ce début d'automne. Mes deux frangins me saluent et reprennent leur conversation. Je les écoute d'une oreille distraite quand un détail suscite mon intérêt.

— Vous parlez de la blonde, aux yeux de biche ?

Aïden m'adresse un sourire de convoitise avant de confirmer.

— Mia. C'est son nom.

Je hausse une épaule.

— Quelle importance, son nom ? Du moment qu'elle est partante pour s'amuser un peu, ça me va.

— D'après ce qu'elle nous a dit, ça semble OK ? me confirme Declan avec un grand sourire.

— Parfait !

Nous discutons des détails concernant la sécurité de la maison afin qu'aucun des invités ne franchisse les limites que nous leur imposons. Nos appartements restent des lieux privés où personne n'a le droit de pénétrer sans notre autorisation. Maintenant que le sujet sur la sécurité est résolu, il me faut informer Aïden sur les litiges concernant l'héritage de Marlow.

Même si je suis toujours furieux contre elle, je n'ai pas pour autant renoncé à lui filer un coup de main pour récupérer son fric. Lorsque je donne ma parole, quoi qu'il puisse se passer par la suite, je vais toujours au bout de mes engagements.

Comme je sais à l'avance que mon annonce va énerver Aïden, je lui demande de s'asseoir dans le canapé. Puis fais signe à Declan pour qu'il se tienne prêt à intervenir si les choses tournaient mal. Comprenant que l'instant est grave, mon petit frère s'appuie contre la porte et attend en silence, les bras croisés sur son torse, pareil à un vigile guettant la sortie d'un supermarché. Je sers un autre verre à

Aïden et le lui tends.

— Tu en auras besoin.

Aïden fronce les sourcils, un pli soucieux barrant son front. Avant de m'interroger, il s'empare du verre contenant une bonne dose de whisky.

— C'est à propos de Marlow, je suppose. Il lui est arrivé un truc grave ? Un accident ? me demande-t-il en s'affolant.

Je pose une main sur son épaule et lui adresse un sourire rassurant.

— Reste assis. Elle va bien. Très bien même, puisque je l'ai vue avec ce crétin de Thomas Jenkins. Il ne s'agit pas de sa santé, mais de l'argent de son héritage que son tuteur lui a dérobé.

Aïden devient blême et sa lèvre inférieure se met à frémir. Preuve qu'il est furieux et proche du pétage de plombs. Je le laisse encaisser ce premier choc avant de lui asséner les infos suivantes qui ne vont pas manquer de l'atteindre.

— Non seulement il l'a dépouillée de son argent en vidant la quasi-totalité des comptes épargne de sa mère, mais il s'est également approprié de manière illégale l'appartement où elle logeait étant enfant. Un logement qui provenait de la succession de ses grands-parents.

Aïden arbore l'expression de quelqu'un qui viendrait de se prendre un coup de massue sur le crâne et en perd encore des couleurs. Ce que je n'aurais pas cru possible avant de le voir se décomposer devant moi.

— Ce n'est pas tout, je lui dis, le fixant droit dans les yeux pour m'assurer qu'il est encore capable de supporter la suite sans tout casser autour de lui.

Mon frère est un gars, très calme. Il est rare qu'il se mette en colère au point de perdre son sang-froid et le contrôle de ses actes. Les deux seules fois où c'est arrivé, il a fallu s'y mettre à plusieurs pour le calmer. J'attends donc qu'il finisse d'avalier sa gorgée de scotch pour poursuivre, sachant à l'avance que la suite va le terrasser. Je ne tourne pas autour du pot et lui expose direct la situation.

— Ce type a aussi été accusé d'attouchements sexuels sur les enfants dont il gérait les finances. Mais curieusement, avant que les accusations n'aboutissent à une inculpation, ces derniers se sont rétractés. Un de mes informateurs est allé les interroger pour essayer de savoir ce qui les avait fait changer d'avis. D'après mes sources, Cooper aurait payé des sales types qui les auraient menacées de mort s'ils ne retirait pas leur plainte au plus vite. Ce qu'ils ont fait dès le lendemain.

Dans le regard de mon frère, je décèle au-delà de la colère, une immense tristesse qui me fend le cœur en deux. Je ne supporte pas de

le savoir malheureux.

— Je suis désolé, frangin.

Il secoue la tête, puis se lève pour me prendre dans ses bras. Nous échangeons une accolade virile et réconfortante avant de nous écarter l'un de l'autre de quelques pas pour nous fixer droit dans les yeux. Aïden plonge ses yeux ambrés dans les miens comme s'il cherchait à y déceler autre chose. Il semble d'ailleurs l'avoir trouvée, car en l'espace d'une fraction de seconde son regard devient plus sombre, plus froid et très inquiétant. Je n'aime pas ce regard-là, car je devine ce qu'il va me demander.

Et même s'il connaît déjà la réponse pour l'avoir lu dans mes prunelles, il est obligé de me poser cette question.

— Marlow faisait-elle partie des gamins qui ont porté plainte ? me demande Aïden d'une voix chargée de colère contenue.

Quelques jours après son dernier appel, Kate a eu accès à de nouvelles informations peu réjouissantes. Et juste après que la journaliste m'a fait son compte rendu, j'ai été tenté de faire un massacre. Alors connaissant Aïden, je sais qu'il en sera de même pour lui.

Conscient que ma réponse ne va pas lui plaire, je souffle bruyamment pour évacuer la tension qui me comprime la poitrine.

Je finis par larguer la bombe, soulagé quelque part de partager ce fardeau avec les deux personnes qui comptent le plus à mes yeux.

— Elle en fait partie, je lui confirme, tellement crispé que j'en tremble.

Au moment où je prononce ces mots, je m'aperçois que la colère que j'ai ressentie en apprenant la nouvelle est encore présente en moi, comme une bête féroce tapie quelque part à l'intérieur, attendant le bon moment pour jaillir de sa cage. Même si je donne l'impression d'être un homme qui se maîtrise parfaitement, il ne faut pas s'y fier. En réalité, je suis loin d'être aussi posé que mes deux frères. Ce qui me rend infiniment plus dangereux.

Perdu dans mes pensées, j'ai à peine le temps de m'écarter lorsque le poing d'Aïden passe devant mes yeux avant de s'enfoncer dans le mur derrière moi. Je le saisis aussitôt par les épaules tandis que Declan se place en travers de sa route et le bloque en le ceinturant par-devant.

— Où comptes-tu aller comme ça ? lui demande-t-il.

— Je vais chercher mon flingue et liquider ce salopard, aboie Aïden, les poings fermés et les yeux injectés de sang.

Declan et moi le bloquons fermement tandis qu'il essaie de se dégager. Malgré la force qu'il déploie pour nous repousser, nous tenons bon. Nous voulons éviter qu'il commette une erreur irréparable qui l'enverrait à l'ombre pendant un bon bout de temps.

Tout comme lui, je rêve de faire payer cette pourriture de Cooper à ma façon. Autrement dit, dans un bain de sang. Mais je vais à l'encontre de mes envies et tente de lui faire entendre raison.

— Si tu fais ça, je lui dis, tu briseras le cœur de Marlow, mais aussi ses chances d'obtenir réparation. Cette affaire est entre les mains de la justice. Moi aussi, Aïden, j'aurais aimé le faire payer pour tous les crimes qu'il a commis. Mais dis-toi bien que lorsqu'il sera dans une cellule et cerné par des mecs complètement tarés, qui haïssent les violeurs d'enfants, il ne fera plus le malin. Et il aura enfin droit au châtement qu'il mérite. À l'instant où cette affaire sera révélée au grand jour, il perdra tout. Sa dignité, son fric, sa femme, ses gosses. Mais le plus important c'est que les victimes seront dédommagées.

Aïden, que Declan et moi maintenons toujours très étroitement, commence à se détendre.

Declan lui murmure à l'oreille.

— On sait ce que Marlow représente pour toi. Mais pense un peu à elle. Elle en a déjà pas mal bavé dans sa vie et te voir enfermer entre quatre murs pour meurtre pourrait l'achever. Alors, laisse Dorian régler cette histoire. Il en a l'habitude.

Au bout de quelques minutes, Aïden finit par acquiescer et nous le relâchons.

— J'aurais quand même bien aimé le flinguer, murmure-t-il, la voix enrouée.

— On sait, rétorque Declan en posant une main sur son épaule.

Le deuxième amendement de la constitution des États-Unis d'Amérique nous permettant de porter une arme à feu, nous possédons tous les trois un flingue en règle et savons nous en servir, même en situation réelle. Nous nous sommes aussi procuré des calibres de façon moins officielle. Ceux-là étant réservés pour les situations d'extrême urgence, nous les gardons bien planqués dans différents endroits de la maison. Je veillerais, d'ailleurs, à ce qu'ils y restent puisque nous pouvons résoudre le problème de manière légale.

Maintenant que les esprits sont apaisés, nous allons enfin pouvoir discuter plus calmement.

— Que lui a-t-il fait ? me demande Declan.

— Je ne sais pas. Il est difficile d'obtenir les rapports d'auditions lorsque les victimes sont mineures au moment des faits. Je sais juste que la plainte a été déposée il y a quatre ans.

Aïden se raidit de nouveau.

— Putain ! Elle n'avait que quatorze ans à l'époque ! s'exclame-t-il scandalisé.

Je soupire.

— Ça me révolte autant que toi. Mais on ne peut plus rien n'y faire. Tout ce que je peux dire, c'est qu'elle n'a pas l'air d'avoir été

traumatisée.

— Tu en es certain ? Parce que quand je l'ai rencontrée elle supportait à peine qu'on la frôle.

— Ne t'en fais pas. Elle va bien.

Cette nuit-là, nous avons veillé très tard et avons beaucoup trop bu. Je n'ai pas énormément parlé, préférant écouter mes frères se lamenter sur les horreurs de notre monde, commises par des hommes sans scrupule. Des hommes qui abusent de leur pouvoir pour avilir les plus faibles d'entre nous.

Lorsque je me retrouve dans mon lit, bourré. Je fixe l'écran de mon téléphone et remarque que j'ai un message de Marlow. Je m'empresse d'en prendre connaissance et tombe de haut en le lisant.

Dorian,

Pourquoi n'ai-je plus aucune nouvelle de toi ?

Tu veux être dans mes pensées et souhaites que je rêve de toi.

Mais toi, est-ce que tu rêves de moi ?

Bien sûr que non.

Tu veux que je te dise ce que je crois.

Je crois que tu te sers de moi.

Que tu cherches à profiter de ma naïveté pour arriver à tes fins.

Ton silence m'a ouvert les yeux et m'a donné le temps de réfléchir.

J'ai pris la décision de ne plus te revoir Dorian.

Et je te demanderai de respecter mon choix.

Marlow.

Ma stupéfaction est telle que je manque de m'étrangler. Cette femme va me rendre cinglée avant la fin de l'année. Je lui réponds sous l'impulsion de la colère et ne fais pas dans la dentelle.

Marlow,

Ton choix est fait.

Le mien aussi.

Restons-en là.

J'ai d'autres propositions bien plus alléchantes que toi à satisfaire.

À un de ces quatre.

Salut.

D.

C'est froid, dur, mesquin. Mais pour l'instant, je suis trop furieux et beaucoup trop saoul pour y réfléchir. On verra bien si demain je m'en mords les doigts ou pas.

CHAPITRE 43

Marlow

Quand la réponse de Dorian tombe comme un couperet, il est trois heures du matin et je ne dors toujours pas.

Marlow,

Ton choix est fait.

Le mien aussi.

Restons-en là.

J'ai d'autres propositions bien plus alléchantes que toi à satisfaire.

À un de ces quatre.

Salut.

D.

Je viens de me prendre un coup de poing dans l'estomac et un pic à glace vient de s'enfoncer dans mon cœur. Soudain, je manque d'air et suffoque.

Mais à quelle autre réponse pouvais-je m'attendre ? Où avais-je la tête pour ne pas tenir compte de l'homme qui se trouvait de l'autre côté du téléphone ? Dorian est un homme intraitable qui, lorsqu'il est attaqué, ne fait pas dans la dentelle. Il détruit son adversaire.

Je le sais pour l'avoir vu à l'œuvre lorsqu'il s'est emparé de mon dossier de succession. Qu'espérais-je en lui expédiant ce message de rupture en quelque sorte ?

En fait, je pensais, naïvement, qu'en le mettant au pied du mur, il finirait par m'avouer qu'il tient à moi. Et quelque part, j'aurais souhaité qu'il me supplie de ne pas le quitter. J'avais juste oublié entre-temps à qui j'avais affaire.

Je relis les mots cruels qu'il m'a adressés. Et bloque sur la phrase, *j'ai d'autres propositions bien plus alléchantes que toi à satisfaire.*

En clair, cela signifie que je ne suis pas irremplaçable et que des

tas de femmes attendent leur tour.

Grand bien leur fasse. Je leur cède ma place bien volontiers. Un connard pareil ne mérite pas que je perde une minute de plus à songer à lui.

À présent, je suis furieuse. Je ne peux pas passer ma vie à espérer qu'un jour il me considère comme autre chose qu'un trophée de plus à son tableau de chasse.

Il faut parfois se faire une raison. Depuis le début, je me doutais que Dorian était incapable d'aimer, d'éprouver de l'affection, encore moins de tomber amoureux. J'avais déjà fait ce constat lors de notre première rencontre. Avec ce message, il se confirme.

Serait-ce trop demandé de vouloir être aimée par un homme ? Et pourquoi a-t-il fallu que je tombe amoureuse du seul mec sur cette planète qui ne m'aimera jamais ?

Il m'aura fallu du temps pour admettre que je suis amoureuse de Dorian. Mais je ne suis pas plus avancé. Je sais seulement qu'en s'appropriant mon cœur, Dorian m'a privée d'une chose précieuse : ma liberté d'aimer.

Le lendemain et le jour qui suit sont aussi ternes et monotones qu'une journée pluvieuse. Le vendredi soir, je n'ai plus de tonus. Vidée par les efforts que j'ai fournis toute la semaine pour oublier un beau brun ténébreux qui ne cesse de hanter mon esprit. À tel point, qu'il a envahi tout l'espace, ne laissant guère de place pour tout le reste. Heureusement, je parviens quand même à donner le change et à être attentive pendant les cours.

Mes résultats restent excellents. Je n'ai jamais exprimé tout mon potentiel afin de garder une marge de manœuvre suffisante. Parce que je savais que sauter une classe de plus en primaire m'aurait causé bien trop de problèmes par la suite.

Cela ne fait pas de moi quelqu'un de plus intelligent, comme vous avez pu le constater par vous-même. Mais plutôt une personne qui apprend, enregistre et comprend plus vite que les autres et qui à cause de l'architecture complexe de son cerveau ne s'en sort pas très bien dans la vie de tous les jours. Parce que la logique insensée qui régit le monde dans lequel nous vivons lui échappe totalement. Du coup, je tombe dans tous les pièges.

Tu t'es fait avoir, me souffle cette petite voix exaspérante dans ma tête.

À quoi bon nier ?

J'ai reçu un message d'Aïden qui insiste pour que je vienne à sa fête. Je finis par accepter, en regrettant déjà ma décision. Impossible que tout se passe bien, sachant que Dorian sera dans les parages. D'un autre côté, je meurs d'envie de le revoir. Au moins, s'il est avec une fille, comme je ne suis pas partageuse, je pourrai tirer un trait sur

notre relation inexistante une bonne fois pour toutes.

Soigner le mal par le mal, en voilà un programme passionnant.

Jody et Amanda, étant elles aussi invitées, nous nous préparons ensemble.

— Et si tu portais une tenue affriolante, ce soir, pour changer ? me suggère Jody, l'air de rien, avec un sourire innocent.

À force de la côtoyer, j'ai appris à décrypter ses expressions. Celle-ci signifie qu'elle a une idée derrière la tête.

— Pourquoi devrais-je modifier mes habitudes ?

— Pour en mettre plein la vue à qui tu sais ?

— À celui dont on ne doit jamais prononcer le nom, rajoute Amanda.

Je les fixe avec attention.

— Rien ne fonctionnera avec lui. Il est incorruptible.

— À ta place, je n'en serais pas si sûre, me dit Amanda sur un ton sérieux.

Je la dévisage avec attention.

— Je me demande ce qui peut te faire penser ça ?

Elle prend un air grave.

— Ce qui me fait dire ça, c'est sa réaction à la plage. Un mec qui n'en a rien à foutre d'une fille ne se jette pas dans une bagarre avec autant de rage pour la défendre. Et bon sang, quand vous vous êtes mis à danser tous les deux, c'était vraiment hyperchaud !

Gênée, je secoue la tête, les joues rouge écarlate. Elle poursuit.

— Il y avait cette connexion étrange entre vous et sa façon de te regarder était tellement bizarre que j'en ai eu la chair de poule.

— Comment ça bizarre ?

— Il te bouffait littéralement des yeux, Marlow. Comme s'il cherchait à extraire ton âme de ton corps pour se l'approprier, soupire-t-elle.

Son analyse me paraît tellement pertinente et flippante aussi que j'en reste sans voix.

— Je trouve Dorian vraiment effrayant, ajoute-t-elle sur un ton alarmant. Je ne sais pas comment toi tu fais, Marlow. Parce que moi, si j'étais dans cette situation, je ne l'approcherais pas à moins d'un mètre. D'autant plus que la rumeur prétend qu'il est dangereux. Ce n'est peut-être pas totalement fondé, mais il n'y a pas de fumée sans feu comme on dit. Alors, contrairement à Jody, je pense qu'il vaudrait mieux pour toi que tu te tiennes à l'écart d'un type pareil.

Mes deux amies ont des points de vue si différents que moi, dans tout ça, je me retrouve perdue.

Jody secoue la tête.

— Je ne suis pas d'accord avec Amanda ! persiste-t-elle. Et à mon avis, tu devrais tout faire pour le séduire.

Comme il va être impossible de les départager, je vais devoir me débrouiller toute seule.

Jody ne connaît pas le spécimen masculin dont nous parlons comme moi je le connais. Elle ignore que Dorian n'est pas quelqu'un que l'on peut influencer d'une quelconque manière.

— C'est une idée, débile. À part me ridiculiser, je ne vois pas ce que j'ai à y gagner.

— Tu n'as pas encore tenté de le rendre jaloux, Marlow. Alors que lui ne s'en est pas privé en te précisant qu'il avait d'autres femmes en vue, me rappelle Jody sur le ton d'une mère qui fait la leçon à son enfant.

Amanda soupire bruyamment pour marquer sa contrariété, ses yeux coléreux rivés à ceux de Jody.

— Selon moi, lui dit-elle d'un ton ferme, tu devrais éviter de te mêler de cette histoire. Parce que si ça foire, ce n'est pas toi qui en souffriras, mais Marlow. Ce mec a le regard d'un tueur en série. Qui peut savoir ce qu'il a dans la tête ? Rien que le message qu'il lui a expédié prouve à quel point il peut se montrer cruel.

Bon, j'avoue. Je me sentais trop paumée pour y voir clair. Je leur ai donc montré le texto que Dorian m'a envoyé afin d'avoir leur avis. D'après Jody, Dorian était furieux contre moi et sa réponse avait pour but de me faire enrager. Amanda, quant à elle, était plus mitigée. Et moi je me dis que s'il était furieux, ça peut vouloir dire que je l'ai blessé quelque part. Certes, c'est tordu comme raisonnement. Mais on a bien le droit de rêver quand on a que dix-huit ans, non ?

Après ce débat d'où personne n'est sorti vainqueur, je finis par accepter de porter la tenue sexy que Jody m'a proposée, sous le regard réprobateur d'Amanda qui campe sur sa position.

D'un certain côté, je me dis que je n'ai plus grand-chose à perdre, mis à part ma dignité. C'est à peu près la seule chose qu'il me reste en stock actuellement.

Nous arrivons toutes les trois dans nos tenues sexy. Mes copines en jupe courte et haut moulant, moi dans une robe noire, fendue sur le côté gauche jusqu'en haut de la cuisse et à l'échancrure dans le dos aussi vertigineuse que les chutes du Niagara. Le contraste entre l'étoffe sombre et ma peau claire est si saisissant qu'il fait ressortir l'encre noire et le rouge sang de mon tatouage.

— Redresse-toi, me souffle gentiment Amanda en me filant un coup de coude dans les côtes. Tu as fait un choix, ma belle. Assume et va au bout de ta décision, me dit-elle avec un sourire sévère et les sourcils froncés.

Je redresse les épaules fièrement. Alors que deux secondes plus tôt, je me tassais sur moi-même, cherchant à disparaître dans le sol.

— C'est mieux, me dit Jody sur un ton sec. N'oublie pas, Marlow

que l'idée est d'attirer les regards sur toi et de faire tourner les têtes. Pas de passer inaperçue.

— D'accord, je souffle, exaspérée. Je vais faire un effort.

— Et arrête de tirer sur cette robe, Marlow ! râle Amanda. Il n'y a aucune chance de faire apparaître du tissu sur les parties dénudées de ton corps. Tu vas seulement finir par la déchirer et te retrouver à poil au milieu d'une bande de mecs en rut.

Ça me calme direct.

— Au fait, rappelez-moi pourquoi on est amies toutes les trois ?

Elles rient en m'attrapant chacune par un bras.

— Parce qu'on se soutient et qu'on s'aime beaucoup, répondent-elles en chœur.

— Merci de me rafraîchir la mémoire, les filles. J'avais un doute, là.

Elles se marrent de plus belle.

Encadrée par mes deux amies, je respire un grand coup lorsque nous traversons la cour qui sert de parking à des dizaines de voitures. Plus j'avance, plus l'idée de faire demi-tour pour m'enfuir en courant devient tentante. Toutefois, je résiste et décide d'affronter la foule et, surtout, l'homme qui trouble mes pensées. Je plaque un sourire de façade sur mon visage et tente de garder l'équilibre sur mes talons hauts. Mais dans le fond, j'ai peur de me retrouver en face de lui.

— C'est bien, me complimente Jody. Tout va bien se passer, cette fois-ci.

Je lui adresse un sourire sceptique.

— On verra si tu as raison.

Nous entrons toutes les trois dans la maison et aussitôt mon regard tombe sur Dorian, magnifique dans son jean et son T-shirt blanc qui souligne à la perfection chaque muscle de son torse. C'est comme si mes yeux étaient équipés d'un radar capable de le détecter n'importe où, même dans une foule compacte.

Lui aussi m'a remarquée et il ne me lâche pas des yeux. Une vingtaine de mètres nous séparent, pourtant je peux sentir la brûlure de son regard sur ma peau. Je frissonne de la tête aux pieds.

Je le contemple et constate qu'il n'a rien à envier aux statues grecques de l'antiquité. Avec son physique de rêve, il parvient à effacer tous les autres hommes présents, les rendant fades et insignifiants. Exception faite de ses deux frères qui sont les seuls à pouvoir soutenir la comparaison. Et comme si ça ne suffisait pas, Dorian possède en plus un magnétisme très puissant qui le rend irrésistible et captivant au point de ne laisser personne indifférent.

Me voilà donc à peine arrivée, et déjà sous son emprise. C'est à ce moment-là que je comprends qu'Amanda avait raison. Seulement, il est trop tard pour faire machine arrière.

Même si je sais à présent qu'il est inutile de lutter contre Dorian, parce qu'il est trop fort pour moi dans bien des domaines. Même si j'ai conscience que pour préserver ma santé mentale, je devrais m'enfuir en courant. Et même en sachant que je n'ai aucune chance de m'en sortir indemne lorsque je vais devoir l'affronter. Je décide quand même de rester.

Tout simplement, parce que je veux savoir s'il ressent quelque chose pour moi ou pas, malgré le danger qu'il représente, plutôt que de vivre avec des regrets toute ma vie. Pour ça, je suis prête à vendre mon âme au diable et lui offrir mon corps en prime si c'est vraiment ce qu'il souhaite.

CHAPITRE 44

Marlow

Adossé contre une colonne à l'autre bout de la pièce, un verre à la main, Dorian ne me lâche pas des yeux. Même d'aussi loin, je peux voir l'expression glaciale qui fige ses traits. Le contraste entre sa froideur et l'ambiance torride qui règne autour de nous est frappant. Les couples, qui se sont formés sur la piste, ont entamé une danse érotique qui me met mal à l'aise. À tel point que je ne sais plus où poser mon regard pour éviter celui de Dorian.

Je comprends soudain que c'est ce spectacle décadent qu'Aïden voulait m'épargner. Qui se résume à une débauche de sexe, d'alcool et de drogue.

Tandis que j'observe deux filles en tenue ultra-sexy à paillettes en train de grimper sur une table, la musique change et les basses s'amplifient. Surplombant la foule et au milieu des cris hystériques, elles se mettent à se trémousser sur leurs talons aiguilles d'une hauteur vertigineuse et à bouger leurs fesses en rythmes sur un morceau de *Nickelback* dont le titre est S.E.X. Le refrain dit à peu près ceci :

S est pour le simple besoin.

E est pour l'extase.

X est pour marquer l'emplacement.

Je fixe d'un œil halluciné les deux filles qui se déhanchent en relevant leur minijupe. Puis elles retirent leur T-shirt, exposant leur poitrine nue à une foule masculine en délire. Certains garçons les filment avec leur smartphone. Il y a donc de fortes chances pour que leurs exploits soient rapidement diffusés sur la toile. Je me demande comment des étudiantes peuvent se comporter de cette manière sans craindre les conséquences.

Une voix masculine répond à ma question, sans que j'aie eu besoin de l'énoncer à voix haute. Je dois être comme un livre ouvert.

— Ne sois pas choquée, Marlow. Ces filles sont des strip-teaseuses. Aïden et Declan les ont embauchées pour chauffer l'ambiance.

Je me tourne vers mon interlocuteur, les yeux écarquillés, et suis soulagée de voir Jason. Je lui souris.

— Merci pour l'info ! je lui crie pour me faire entendre.

— Regarde, me dit-il d'une voix forte en m'indiquant les deux danseuses. Elles n'ont pas encore terminé leur show et la fin va être torride.

Je ne suis pas certaine d'avoir envie de voir la suite. Pourtant, malgré moi, mes yeux se reportent sur les deux danseuses qui, juste à ce moment-là, font sauter leur jupe qu'elles jettent ensuite dans la foule en criant *S.E.X.*, *S.E.X.*, *S.E.X.* Les garçons se les arrachent et les deux bouts d'étoffes finissent en morceaux. Un des étudiants porte un lambeau de tissu à son nez et se met à le renifler comme un animal en rut. Je détourne la tête écœurée.

Je dois être trop prude pour ce genre de chose, car je suis sous le choc.

Vêtues d'un minuscule string à paillettes, les deux strip-teaseuses se penchent en avant les jambes écartées, offrant leurs fesses rebondies aux mains masculines qui se tendent pour les toucher.

— Seigneur ! je m'exclame, une main devant la bouche en voyant ça. C'est...

Je ne trouve même pas les mots.

— Excitant, me suggère Jason qui lui a l'air d'apprécier le spectacle.

— Dégradant, plutôt.

Il éclate de rire, puis se fige lorsqu'une des danseuses verse la moitié d'une bouteille de tequila sur sa partenaire et qu'elle se met à lui lécher les seins et à lui sucer les tétons tout en ondulant son bassin d'avant en arrière de manière suggestive. Tous les hommes en deviennent hystériques. Sauf un qui, le visage impénétrable, continue de m'observer.

Pourquoi ne regarde-t-il pas le spectacle au lieu de me fixer avec un regard du tueur comme si j'étais sa prochaine victime ?

Je décide que j'en ai assez vu et me dirige vers la baie vitrée qui donne directement sur le parc. Une fois dehors, je respire enfin. L'air frais de novembre me fait du bien, même s'il est aussi vicieux que tous les hommes présents et s'engouffre sous ma robe pour me caresser la peau.

Malgré le froid, je me promène, sans but, dans les allées pavées, évitant de m'aventurer hors des sentiers balisés afin de ne pas me

retrouver nez à nez avec un couple en pleine action.

Pour être franche, je déteste ces soirées. Au début, j'imaginai qu'elles étaient organisées pour danser, s'amuser et se faire des amis. Mais au bout du compte, je constate avec effarement qu'elles ne sont qu'un prétexte pour boire à outrance, prendre de la drogue et s'envoyer en l'air. Pas forcément dans cet ordre.

N'ayant pas l'intention de participer à une orgie généralisée, je décrète que la fête est finie pour moi et décide de me rendre dans l'appartement d'Aïden dont la clé est toujours en ma possession.

Je contourne la maison et me dirige vers la porte de derrière qui donne accès aux appartements privés. Parvenue au premier étage, j'emprunte le long couloir face à moi et longe une enfilade de portes pour rejoindre le second escalier du deuxième. Je m'immobilise soudain lorsque j'entends le rire grave d'Aïden et celui de Declan et aussitôt m'oriente vers la pièce d'où provient leur voix. Un sourire flotte sur mes lèvres.

Sitôt le battant ouvert, mon sourire s'efface et je me pétrifie devant le spectacle d'Aïden et Declan en jean et torse nu en compagnie d'une fille entièrement dévêtue qui se trouve prise en sandwich entre leur corps d'Apollon. Aïden, qui se trouve face à la jolie blonde, a une main entre ses cuisses, tandis que Declan, placé derrière elle, lui caresse les fesses.

Je plaque ma paume sur mes lèvres pour étouffer mon cri de surprise et reste là sans bouger, à les observer toucher, caresser et embrasser cette femme qui s'offre sans retenue à deux hommes en même temps.

Sur le moment, ce qui me frappe le plus, c'est l'expression d'abandon total qui se reflète sur le visage de cette femme. Comme si elle se laissait porter par les sensations qu'elle éprouve. Et bien que je trouve cette scène obscène et dérangeante, je me surprends à l'envier d'être capable de prendre du plaisir sans la moindre inhibition.

Pendant que la main d'Aïden s'active entre ses cuisses, sa respiration devient saccadée et sa peau se laque de sueur. Elle ferme les paupières en gémissant et l'arrière de sa tête vient se poser sur l'épaule de Declan, drapant son bras de mèches ensoleillées. Il sourit en pinçant la pointe de ses seins entre ses doigts. Aussitôt, un feulement de plaisir s'échappe des lèvres de la jolie blonde. J'imagine que ce doit être le signal pour passer à l'étape suivante, parce que Declan fait subitement glisser son jean et son caleçon le long de ses cuisses musclées, dévoilant une splendide érection.

Oh la vache !

Soudain, un troisième homme apparaît dans mon champ de vision. D'emblée, mon cœur fait une chute vertigineuse dans ma poitrine. La douleur que je ressens sur le moment est aussi fulgurante

qu'une balle en plein cœur. Dorian est encore habillé. Mais les pans de sa chemise déboutonnée qui flottent autour de son torse musclé et ses cheveux décoiffés ne laissent nulle place au doute quant à ce qu'il s'apprête à faire.

Et il m'est impossible d'accepter ça.

Le dégoût m'envahit et une remontée acide me brûle l'œsophage, me donnant envie de vomir. Je suis tellement bouleversée et furieuse que mes jambes se mettent à trembler et je manque de perdre l'équilibre. Aïden en m'apercevant me sourit et me fait un clin d'œil, alors que Declan m'adresse un vague signe de tête. Comme si tous deux étaient sous l'empire d'une drogue.

Je suis toujours figée sur le seuil de cette maudite chambre, lorsque Dorian s'approche de moi et déclare d'une voix forte en me fixant d'un regard sombre :

— Cette pièce est interdite aux moins de vingt-et-un ans ! Alors tu dégages !

Et il me claque la porte au nez. N'en croyant pas mes yeux ni mes oreilles, je reste prostrée devant le battant fermé durant quelques secondes, incapable d'esquisser le moindre geste. Je suis encore sonnée quand je sors enfin de ma léthargie, me précipite vers l'escalier et traverse le parc en courant pour finalement atterrir dans la grande salle où le spectacle qui m'est offert n'est guère plus engageant que celui auquel je viens d'assister. Voir tous ses couples en train de baiser dans tous les coins me fait me sentir mal.

Je rase les murs et parviens dans la cuisine, ne sachant pas encore ce que j'ai l'intention de faire, mon cœur venant d'être lacéré puis piétiné par l'homme que j'aime. La douleur dans ma poitrine ne cesse de croître, m'empêchant de respirer. Je suis au bord de l'étouffement et proche de la crise de nerfs.

Sur la table, je remarque un grand saladier contenant des friandises. Le sucre étant le seul moyen que je connaisse capable de me réconforter, je me gave de sucrerie jusqu'à l'écoeurement. Je me stoppe net lorsque je tombe sur un bonbon à la menthe forte qui m'emporte le palais. Je le recrache immédiatement et ouvre l'immense frigo en inox qui se trouve devant moi pour m'emparer d'une petite bouteille d'eau. J'en bois plusieurs gorgées, mais le goût puissant de la menthe persiste.

À ce moment-là, un couple bien éméché pénètre dans la cuisine, tirant chacun sur les vêtements de l'autre tout en s'embrassant à pleine bouche, se fichant royalement d'avoir une spectatrice.

Mais où suis-je tombée ?

Comme je n'en peux plus de tout ça, je décide de me rendre dans le patio, emportant la bouteille d'eau avec moi. L'accès à cette zone étant interdit aux invités, je suis certaine que personne ne viendra me

déranger. Ce qui me permettra de laisser libre cours à ma peine, ma colère et mon immense déception.

J'ai tellement la haine que pendant un instant je songe à faire cramer cette baraque de merde avec tous ces occupants. Il me suffit d'un briquet, d'un peu d'alcool, et le tour est joué. L'alcool n'étant pas ce qu'il manque ici.

Mais une petite voix me murmure qu'il serait plus sage de quitter la ville pour ne plus jamais y revenir. La solution serait donc de demander mon transfert à Berkeley dans les plus brefs délais.

Je vais prendre le temps d'y réfléchir.

En même temps que mes pas me conduisent en direction de mon havre de paix, mon cerveau ne cesse de me repasser en boucle la scène à laquelle j'ai assisté, sans oublier de me renvoyer l'expression dure et impitoyable de Dorian lorsqu'il a refermé la porte sur moi. Une image qui restera collée à mes rétines un bout de temps.

Dorian voulait me briser. Et il a réussi.

CHAPITRE 45

Marlow

Je m'adosse à la baie vitrée qui cerne le magnifique jardin d'intérieur au centre duquel se dresse un palmier géant. Je pourrais m'asseoir sur le banc qui se trouve en face de moi, mais j'ai bien trop peur de ne plus pouvoir me relever par la suite. Je préfère accuser le coup debout pour ne pas m'effondrer.

J'ai mal dans la poitrine. C'est une douleur lancinante qui ne me lâche pas une seconde. Je ferme les yeux pour retenir mes larmes, refusant de pleurer pour un homme qui ne le mérite pas. Quand je pense avoir réussi à consolider la digue qui menaçait de se fissurer, je rouvre les paupières et mes yeux tombent directement dans ceux de Dorian. Il reste silencieux, se contentant de me scruter avec un éclat sauvage dans le regard.

— Qu'est-ce que tu fous, là ? je lui demande avec hargne.

— Jusqu'à preuve du contraire, je suis ici chez moi, me répond-il, froidement.

J'acquiesce d'un signe de tête, me décolle de la vitre et amorce un premier pas en direction de la sortie.

— Où vas-tu ?

— Le plus loin possible de toi et de TA propriété de merde, je rétorque sans me retourner.

Il me saisit le poignet et m'oblige à faire un demi-tour sur moi-même, me faisant presque décoller du sol, puis il me plaque contre la paroi de verre. Mon corps vibre sous l'impact et mes os craquent.

— Laisse-moi partir, Dorian, je lui crie d'une voix stridente, presque désespérée. J'en ai assez de toi.

Ses épaules se crispent, il fronce les sourcils et serre les dents. Dorian est tellement contracté que toute la tension nerveuse qui l'anime se déverse en moi comme une coulée de lave. Il me fixe d'un

regard effrayant tandis que ses mains viennent se poser de chaque côté de mes épaules, m'emprisonnant entre ses bras. Puis il presse son corps contre le mien, m'étouffant pratiquement.

— Pourquoi m'as-tu envoyé ce message, Marlow ? me demande-t-il sur un ton glaçant, les dents toujours serrées. Qu'est-ce que je t'ai fait, bordel, pour que tu ne veuilles plus me revoir ?

— Ça n'a plus aucune importance maintenant, je lâche dans un souffle.

— Ça en a pour moi, me contre-t-il.

Un rire ironique sort de mes lèvres.

— Tu n'éprouves rien et tu te fous de ce que les autres peuvent ressentir, Dorian. Tu n'es qu'un monstre sans cœur.

Ses doigts s'enroulent autour de ma gorge, ne me laissant plus qu'un filet d'air pour respirer. Je plonge mes yeux apeurés dans ses prunelles bleu nuit, assombries par la colère. La noirceur que j'y décèle me terrifie. Et je prends soudain conscience de sa dangerosité.

— Tu trouves que je me suis mal comporté avec toi Marlow, m'assène-t-il d'une voix glaçante. Pourtant, je peux t'assurer que tu n'as encore rien vu.

Des larmes me montent aux yeux. Mais même lorsqu'il est furieux contre moi, je n'arrive pas à le détester. Et bien que ses doigts exercent une forte pression autour de ma gorge, j'ai la certitude qu'il ne me fera aucun mal. Dorian utilise le seul moyen d'expression qu'il connaisse : l'intimidation. Il faut juste que je lui fasse comprendre qu'il ne peut pas se comporter comme ça avec moi.

— Tu... me fais peur, Dorian. Je t'en prie, arrête.

Il se fige et relâche aussitôt la pression autour de mon cou. Mais son corps puissant et musclé vient s'écraser plus fort contre le mien, comme s'il voulait me prouver que je lui appartiens.

— Tu ne partiras pas tant que je n'aurais pas obtenu toutes les réponses à mes questions. J'ai besoin de savoir pourquoi tu ne voulais plus me revoir.

Le ton qu'il emploie est incisif, aussi tranchant que des lames de rasoir. Je tremble tandis que sa main qui enserrait mon cou me libère pour venir se poser à plat sur la vitre, pile à la hauteur de ma joue. En sentant la tension extrême qui l'habite, je comprends que si je veux qu'il me rende ma liberté, au moins celle de respirer, je ne peux pas faire l'impasse sur un éclaircissement. D'autant plus qu'en y réfléchissant bien, ma réaction n'était pas vraiment justifiée. Les mots que je lui ai fait parvenir, ce soir-là, n'étaient dictés que par la peur qu'il ne puisse jamais m'aimer autant que je l'aime et qu'il me fasse souffrir à cause de cela.

Je baisse la tête, tente de rassembler mes idées et me lance un récit décousu d'une voix tremblante.

— Je venais de... passer une soirée pourrie avec... Bref,... et je voulais...

Te le faire payer.

Heureusement que je me stoppe à temps. Je ne peux pas lui dire ça, il me tuerait.

Comme mon silence ne lui plaît pas, il frappe la vitre du plat de la main. Je sursaute tandis que la vibration se répercute en écho dans le patio.

— Qu'est-ce que tu voulais prouver ?

— J'en... j'en sais rien en fait, je mens, me mettant à pleurer.

Il n'a aucune réaction. C'est assez énervant de voir que mes sanglots ne lui font ni chaud ni froid et qu'il continue à m'observer avec sévérité.

Il me met tellement la pression que je tente de le repousser à deux mains pour lui échapper. Mais il résiste et je ne parviens même pas à le faire bouger d'un millimètre.

— S'il te plaît, Dorian, je veux m'en aller, je le supplie encore une fois.

Mais il n'en démord pas.

— Pas question, réplique-t-il d'un ton cassant. J'aimerais savoir pourquoi lorsque tu m'as aperçu dans cette chambre avec cette femme, tu étais si bouleversée. Parce qu'aux dernières nouvelles c'est toi qui m'as rejeté. Sans compter que toi, tu ne te gênes pas pour sortir avec d'autres mecs comme l'autre soir.

En fait, il ne supporte pas le rejet, encore moins d'avoir un rival. Avec Dorian, il faut vraiment apprendre à lire entre les lignes.

Je suis étonnée.

— Tu... m'as vue avec Kevin ? Tu m'espionnes ?

— Oui, je t'ai vue. Et non, je ne te surveille pas. J'ai autre chose à foutre de mes journées. Et pour info, il ne s'appelle pas Kevin, mais Thomas Jenkins.

Comme j'ai la tête qui tourne, il m'est de plus en plus difficile de soutenir cette conversation. Mais le nom qu'il vient de prononcer m'interpelle quand même.

— Jenkins ? C'est...

— Le frère d'Alicia, oui. Et c'est un sacré connard.

Malgré moi, j'esquisse un sourire.

— Je confirme, en effet.

Dorian fronce les sourcils, l'air surpris. On dirait que ma remarque l'a un peu radouci. Mais j'hésite à me fier à cette impression.

— Maintenant, dis-moi, commence-t-il sur un ton plus posé, pourquoi tes yeux m'ont supplié de ne pas coucher avec cette femme.

Je le fixe, stupéfaite.

— C'est pour ça que tu es ici ? Parce que tu pensais que ça me faisait souffrir de te voir avec une autre ?

Je formule ma phrase de manière à ne pas trop lui en dévoiler sur mes sentiments. Je dois absolument le laisser dans l'ignorance. Je commence à cerner sa personnalité et je sais que s'il perçoit la moindre de mes faiblesses, il ne pourra pas s'empêcher d'exercer sa domination sur moi. Dorian est un prédateur. C'est dans sa nature de soumettre les autres à sa volonté.

Son corps se tend à nouveau tandis que ses prunelles sombres et intrigantes fouillent et sondent mon âme. Il semble y avoir trouvé ce qu'il cherchait parce que son expression se fait moins dure.

— Oui, me confirme-t-il en m'effleurant la joue du bout des doigts. J'ai cru comprendre que tu ne me laisserais plus jamais te toucher et que tout serait fini entre nous si j'allais voir ailleurs. Je me trompe ?

Je baisse la tête. Je ne peux pas lui dire oui sans qu'il se doute de ce que je ressens. Ce serait lui donner trop de pouvoir sur moi. Mais il me relève le menton et me force à lui répondre.

— Non. Tu as raison, je murmure.

Aïe, je crains de lui en avoir trop dit !

Il me sourit et me caresse la joue. Sa paume chaude sur ma peau m'électrise.

— D'accord, me dit-il simplement. Pas d'autres femmes. Seulement, toi et moi.

Les gestes tendres et les mots qu'il prononce sont tellement inhabituels chez lui que je suis sidérée. Ils me redonnent aussi un peu d'espoir. En définitive, il n'est pas impossible que Dorian m'aime... à sa façon bien sûr.

J'aurais dû prendre l'option psychologie dans mon cursus. J'en aurais eu bien besoin pour le décrypter.

— Tu m'avais dit qu'il n'y aurait jamais de nous. Ce n'est plus le cas ou j'ai mal compris ?

Il laisse échapper un petit rire mystérieux.

— Disons que la situation a évolué.

Dorian ferme les yeux et soupire. Lorsqu'il soulève les paupières, son regard bleu a radicalement changé. Il n'y a plus aucune dureté ni cruauté dans ses prunelles. Il n'y a plus aucune trace de l'homme qui veut tout détruire sur son passage.

— Ce que je t'ai dit à ce moment-là n'a plus cours aujourd'hui. Oublie ça, ma furie.

Alors que je m'apprête à lui répondre, une douleur fulgurante me transperce le crâne pour disparaître aussi vite qu'elle est apparue, me laissant étrangement étourdie.

Dorian, à qui rien n'échappe, me contemple d'un air soucieux.

— Tu es très pâle, Marlow. Tu ne te sens pas bien ?

— Ne t'inquiète pas, ça va. Juste un léger mal de tête.

Il semble perplexe.

— Si tu le dis. Je t'ai sûrement un peu trop brusquée. Mais tu t'attendais à quoi en m'expédiant ce message ?

Je comprends qu'il n'a pas l'intention de mettre fin à son interrogatoire. Et comme je ne me sens pas très bien, je décide d'en finir au plus vite en lui donnant les réponses qu'il attend.

— Ça faisait des jours que tu ne me donnais plus de nouvelles. J'étais en colère contre toi. En t'envoyant ce message, je voulais te faire réagir. Mais pas comme ça.

Il s'écarte de moi et passe ses paumes sur son visage en soufflant d'exaspération. Toutes les expressions qui passent sur son visage, à cet instant, reflètent toutes les émotions contradictoires qui le traversent. Frustration, colère, incompréhension...

Lui qui d'ordinaire paraît si froid si détaché, il a l'air contrarié.

— Me faire réagir ! s'exclame-t-il. Putain, mais tu t'imaginais quoi ? Que j'allais ramper à tes pieds en te suppliant de ne pas me quitter. Ne rêve pas, Marlow. Je ne suis pas le genre d'homme qui se met à genoux devant qui que ce soit, me prévient-il en écartant les bras. Je ne connais que la contre-attaque.

— Je sais, je chuchote, intimidée par cet homme fier dont je suis follement amoureuse.

Sa voix se fait tout à coup plus douce.

— Tu aurais dû m'appeler pour en parler. Je suis en mesure de comprendre certaines de tes angoisses, ma furie. Mais il faut que tu saches que tu ne peux pas agir de cette façon avec moi. Pour la simple raison que le chantage aux sentiments ne marchera jamais avec moi. Je ne ressens pas les choses comme tout le monde et je ne suis pas quelqu'un de gentil, Marlow. Alors à l'avenir, ne t'avise plus de jouer à ce jeu-là avec moi, parce que tu seras toujours perdante. Ne prends pas ça comme une menace, mais comme une mise en garde pour te préserver. Tu sais ?

Il est convaincu d'agir dans mon intérêt. Mais le plus intéressant, c'est qu'il me confie des indices sur sa manière de fonctionner qu'il n'a sans doute jamais révélés à personne. Je lui prête donc une oreille attentive pour en savoir un peu plus.

— J'ai saisi, je murmure dans un souffle.

— En m'attaquant de front, tu t'exposes à une riposte dont tu n'imagines même pas l'ampleur. Je peux rapidement devenir impitoyable et te faire souffrir malgré moi. Et bien au-delà de tout ce que tu pourrais imaginer. J'ai l'esprit très créatif quand il s'agit de terrasser un ennemi. Ce n'est pas non plus dans ma nature de faire des concessions, de me plier aux contraintes ou aux exigences de qui que

ce soit.

Il marque une pause, un petit sourire au coin des lèvres. Son comportement change brusquement et passe en quelques secondes d'autoritaire à charmeur. D'instinct, mes mécanismes de défense s'enclenchent aussitôt, et je deviens méfiante.

— Mais avec toi c'est un peu différent, me dit-il d'une voix caressante. Je dois tenir compte de ton âge, de ton inexpérience et du fait que tout cela est nouveau pour toi. Je ferai donc en sorte de ne plus m'emporter à chaque fois que tu me feras un plan foireux. Quant à toi, tu y réfléchiras à deux fois avant d'agir sur un coup de tête. En agissant ainsi, nous éviterons que les choses deviennent trop explosives entre nous.

Vous ne le sentez peut-être pas venir, mais moi, je peux vous affirmer qu'en cet instant, Dorian cherche à me manipuler. Sous le couvert d'un ordre et d'une menace, il veut m'imposer sa manière d'envisager notre relation. Il est malin, seulement je ne marche pas. Je n'ai pas l'intention de devenir une femme docile. Ce n'est pas dans mon tempérament. De plus, je sais qu'il se laisserait très vite.

Je rigole.

— Serais-tu en train de me proposer un compromis, Dorian ?

Il rit à son tour, ce qui le rend diablement sexy.

— Non ! Je viens de t'accorder une trêve. Nuance.

Je le savais !

— OK, pas de compromis. C'est noté.

Il se marre et confirme d'un signe de tête. Dorian est très intelligent. Il a parfaitement conscience que je vois clair dans son jeu. Du moins, en partie. Je le soupçonne même d'apprécier le fait que je parvienne à le déchiffrer. Mais je n'en suis pas certaine.

Après cette conversation, je pense que j'aurais bien besoin de consulter un psy. Parce que Dorian avec toute sa complexité va finir par me rendre folle.

À la fin de cette mise au point, il m'adresse un vrai sourire qui cette fois finit par atteindre ses yeux. Voyant que sa colère est retombée, je pose mes mains sur ses hanches et l'attire tout contre moi pour me blottir dans ses bras et sentir sa chaleur. Je l'ai bien mérité après tout. Il marque une seconde d'hésitation, comme s'il n'était pas habitué à ce genre de marques d'affection, avant de m'enlacer étroitement.

Il penche la tête vers moi et lorsque je croise son regard, je remarque que ses prunelles se sont assombries de désir. Un désir identique au mien. La tension sexuelle qui nous lie l'un à l'autre depuis le premier jour se met à nouveau à crépiter autour nous. Comme si nous étions plongés au cœur d'un champ magnétique.

Il frotte son nez dans mes cheveux, puis souffle dans mon cou et

je me mets à rire. J'aime le Dorian joueur. C'est une facette de lui que je découvre peu à peu. Je serai curieuse de savoir quel genre de petit garçon il était, avant de devenir cet homme impitoyable.

— Mon insupportable petite furie. Que vais-je bien pouvoir faire de toi ?

Comme il est beaucoup plus grand que moi, je lève la tête pour le regarder et lui adresse un petit sourire coquin.

— J'ai bien une petite idée, si ça t'intéresse.

Pour bien illustrer mes propos, je plaque mon bassin contre le sien et me frotte contre son érection.

Dorian me dévore du regard et j'adore ça.

— C'est une idée qui me plaît. Mais dorénavant, on va prendre notre temps. On va apprendre à se connaître et à s'approprier, mon ange.

Je le fixe d'un air ahuri. Mais alors que je m'apprête à protester, mon mal de tête revient en force et me coupe littéralement la respiration. Quand je sens que mes jambes sont sur le point de me lâcher, je m'agrippe à son T-shirt pour ne pas m'effondrer à ses pieds. Il me soutient avant de me soulever dans ses bras.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Marlow ?

— Sais pas, je lui réponds d'une voix pâteuse.

Il respire fort tout près de mon visage et s'exclame :

— Bordel, tu sens l'alcool ! Tu as bu ?

— Non ! je proteste en lui montrant du doigt la bouteille d'eau qui gît au sol.

Dorian m'allonge sur le banc avec précaution avant de m'abandonner un instant pour saisir la bouteille. Il porte le goulot à ses narines, inspire fortement, grimace puis se tourne vers moi :

— Où as-tu pris ça ?

Sa voix me parvient de très loin tandis que son visage devient flou.

J'arrive tout juste à articuler les mots suivants :

— Cuisine... frigo.

— C'est pas de l'eau, mon ange. Mais de la tequila.

— Bonbon... menthe...

J'ignore si Dorian a vraiment compris mon charabia, toutefois, il acquiesce d'un signe de tête. Dans un état somnolent avec une migraine carabinée en prime, qui semble vouloir expulser mes yeux hors de mes orbites, je le vois s'emparer de son téléphone et ordonner à son interlocuteur sur un ton sec et une maîtrise parfaite :

— Envoyez immédiatement une équipe de secours à la résidence Price, quartier résidentiel des Cyclades. Si vous n'êtes pas là dans les cinq minutes, votre directeur pourra dire adieu aux subventions que lui verse chaque année Price entreprise.

Il revient vers moi, s'accroupit près du banc et me caresse les cheveux.

— Marlow, tu m'entends ?

Je perçois une forme d'angoisse dans sa voix, mais je suis incapable de le rassurer.

— Reste avec moi, ma furie.

Les mots se mettent subitement à flotter dans l'espace. La voix de Dorian s'éloigne peu à peu. Puis la lumière s'éteint d'un seul coup, me plongeant dans l'obscurité.

CHAPITRE 46

Dorian

Marlow, allongée sur le banc en position latérale, est toujours inconsciente. Elle est un peu trop pâle à mon goût, mais toujours aussi magnifique.

Je ne parviens pas à la réveiller. Je crois que je suis en train de devenir cinglé, là. J'ai soudain peur. Peur de la perdre. Peur de la voir disparaître de ma vie. Je ne peux pas concevoir un monde où Marlow n'existerait pas. Impossible.

Elle a réveillé en moi des instincts primaires dont j'ignorais l'existence. L'envie de la protéger en est un.

Je dégaine mon téléphone. Quand je frôle l'écran, je remarque que ma main est agitée de tremblements. Moi qui ne tremble jamais d'ordinaire et qui ne crains rien ni personne, voilà que je flippe comme un malade.

La voix d'Aïden résonne à mon oreille.

— Qu'est-ce qu'il y a, Dorian ? Tu...

Je le coupe.

— Marlow a eu un malaise. Rejoins-moi dans le patio. Dis à Declan de descendre pour orienter les secouristes.

— J'arrive !

Deux minutes plus tard, mon frère débarque au pas de course dans le jardin d'intérieur, le visage défait. Il est pieds nus, en jean et T-shirt, les cheveux en bataille. Il se précipite vers moi et tombe à genoux devant le banc où Marlow est couchée, sa tête reposant sur mes cuisses.

— Que s'est-il passé ?

— Elle a bu de la tequila, je lui réponds calmement.

J'ai recouvré mon sang-froid. L'azote liquide qui me permet de garder la tête froide et de résister à toute forme de pression circule de nouveau dans mes veines. À présent, je ne ressens plus rien et me sens

maître de la situation.

Aïden me fixe d'un regard accusateur et pointe un doigt menaçant dans ma direction.

— C'est de ta faute, Dorian. Tu l'as blessée et elle a voulu noyer son chagrin dans l'alcool pour t'oublier.

Je secoue la tête avec vigueur.

— Non. Elle est bien trop intelligente pour faire une connerie pareille. Elle ne s'est tout simplement pas rendu compte de ce qu'elle absorbait.

— Tu me prends pour un con ! Tu comptes me faire gober, ça, hurle-t-il.

— Elle m'a parlé d'un bonbon à la menthe.

Aïden réfléchit. Puis soudain un éclair de compréhension passe dans son regard.

— Je vois de quoi tu veux parler, me dit-il sur un ton radouci, oubliant ses soupçons. Ces saloperies à la menthe poivrée sont une horreur. Le goût te reste des heures dans la bouche. Comment va-t-elle ?

Je hausse les épaules dans un geste d'impuissance.

— Je n'en sais rien. Elle respire, mais ne répond à aucun stimuli. Comme si elle était plongée dans le coma.

Il passe ses deux mains sur son visage, comme moi quand un évènement me dépasse ou m'énervé. La tristesse envahit ses traits et ses yeux deviennent brillants.

— Je ne peux pas la perdre maintenant, Dorian. Je ne lui ai même pas encore dit ce qu'elle représentait pour moi.

Mon assurance vacille et pour la première fois de ma vie, je ne sais pas quoi lui répondre. Alors je lui mens avec aplomb.

— Tu ne la perdras pas. Les médecins vont s'occuper d'elle. Ensuite, je veillerai personnellement à ce qu'aucune bouteille d'alcool ne franchisse le seuil de cette maison. J'instaurerai de nouveau la prohibition dans l'état de la Californie s'il le faut. Mais je te jure que Marlow n'aura plus jamais accès à une seule goutte d'alcool à l'avenir.

Aïden sourit tristement.

— Tu l'aimes, hein ? À ta manière, bien sûr.

Je garde le silence tandis que ses yeux me scannent. Je crois savoir ce que j'éprouve pour Marlow. Et ce n'est pas de l'amour. C'est quelque chose de beaucoup plus puissant : une obsession.

Elle fait partie de mes fantasmes les plus fous. Je veux la faire mienne. Qu'elle soit exclusivement à moi. Je veux prendre possession de son âme, de son esprit. M'approprier son corps comme l'on s'empare d'un territoire encore vierge. Marlow est pour moi comme une citadelle imprenable. Elle attise et excite mes plus bas instincts de guerrier. Et le seul moyen que je connaisse pour étancher ma soif de

domination qu'elle m'inspire est de l'assujettir à mes désirs.

C'est étrange, n'est-ce pas ? Fou peut-être ?

J'ai conscience que si j'expose de vive voix mes projets concernant Marlow à Aïden, il m'obligera à quitter la ville pour la protéger. Et il aura raison.

Je m'efforce donc de masquer les émotions qui se bousculent en moi. Mais l'angoisse que j'éprouve, à l'idée de perdre ma prochaine proie, me comprime la poitrine. Comme je ne supporte pas l'échec, cette angoisse devient trop intense pour être totalement dissimulée.

— Je m'en doutais, ajoute-t-il à mi-voix en esquissant un sourire.

S'il lisait dans mes pensées, il ne se réjouirait sans doute pas autant. Je tente de faire diversion.

— Où est Declan ?

Aïden n'est pas dupe, mais il me répond quand même.

— Il fout tout le monde dehors en attendant que les secours se pointent.

Aïden vient à peine de terminer sa phrase que des ambulanciers, un médecin urgentiste et une infirmière déboulent dans le patio comme des boulets de canon, Declan sur leurs talons. Le connaissant j' imagine qu'il les a obligés à courir sous la contrainte. Lui aussi peut être effrayant parfois.

Le médecin oblige Aïden à s'écarter. Les poings serrés mon frère recule pour aller s'adosser à la paroi vitrée, surveillant chaque geste du médecin d'un œil méfiant. Declan est à ses côtés, essayant de le reconforter.

— Que s'est-il passé ? m'interroge le médecin en me regardant avec attention.

— Elle souffre d'une intolérance à l'alcool. Par inadvertance, elle a bu plusieurs gorgées de tequila.

Il arque un sourcil puis acquiesce, s'abstenant de tout commentaire.

C'est un bon choix de sa part, parce que je ne suis vraiment pas d'humeur à supporter la moindre critique.

À cause de notre angoisse et de notre défiance, il règne dans le patio une tension presque palpable qui rend l'atmosphère oppressante.

Le médecin me demande de m'éloigner pour pouvoir ausculter, Marlow. Comme je le trouve un peu jeune pour un toubib, je m'informe :

— Êtes-vous certain de savoir ce que vous faites ?

Sous-entendu, si tu commets la moindre erreur, mec, tu ne ressortiras pas vivant de chez moi.

Il fronce les sourcils, vexé que je puisse douter de ses compétences. Un peu inquiet aussi de la menace qu'il perçoit dans mon intonation.

— J'ai dix ans de pratique, Monsieur Price. Ce qui fait de moi la personne, ici présente, la plus qualifiée pour soigner cette jeune femme.

Je soupire et lui confis la prune de mes yeux.

C'est moi qui viens de penser ça ?

Quelques secondes plus tard, le médecin pose son diagnostic :

— Coma éthylique. Chute de la tension artérielle.

Il fait appel à l'infirmière afin qu'elle fasse une injection dans le bras de Marlow avant de placer la perfusion servant à la réhydrater. Les premiers soins effectués, le médecin la recouvre lui-même d'une couverture de survie, puis ordonne aux secouristes de l'installer sur une civière et de la transporter dans l'ambulance.

— Nous l'emmenons à l'hôpital, m'informe-t-il. Si tout se passe bien, elle devrait recouvrer ses esprits dans les prochaines quarante-huit heures.

— Et dans le cas contraire, s'inquiète Aïden, devant ma question.

Le médecin soupire.

— Si l'éthanol contenu dans son sang ne s'évacue pas correctement, nous devons envisager une épuration rénale. Mais il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Je ne pense pas que nous aurons besoin d'en arriver, là.

Là, je deviens vraiment fou !

CHAPITRE 47

Dorian

Ça fait maintenant deux heures que j'arpente les couloirs de ce putain d'hôpital. J'ai harcelé tout le personnel soignant et administratif pour qu'ils se bougent le cul. À présent, plus personne n'ose m'approcher. Je crois qu'ils ont délimité un périmètre de sécurité autour de ma personne.

Cent vingt minutes ! Autant dire une éternité que je n'ai plus aucune nouvelle de Marlow. Je vais faire un massacre si quelqu'un ne se pointe pas pour me dire ce qu'il se passe.

Declan et Aïden, assis dans les fauteuils en plastique moulé de l'hôpital, ne m'adressent plus la parole. Ils ont l'air encore plus angoissés par mon attitude que pour le sort de Marlow.

— Tu veux boire un café ? me propose le plus jeune de mes frères sur un ton hésitant.

— T'es fou ! s'exclame Aïden. Il est déjà surexcité. Ce sont plutôt des tranquillisants qu'il lui faudrait. Il me rend dingue à vouloir trucidar la terre entière.

Le soupir qui s'échappe de mes lèvres, ressemble presque à grognement bestial.

— Fermez-la ! Et puisque tu tiens tant à jouer les serviteurs, Declan. Rapporte-moi, une bouteille d'eau minérale.

Je vois les épaules de mon frère s'affaïsser, puis il secoue la tête d'un air blasé et se dirige vers le distributeur. J'y suis allé un peu fort. Mais mon contrôle, ma maîtrise et mon sang-froid ont foutu le camp. Je reprends mes allées et venues dans le couloir. Quand j'aurai fini de marcher de long en large, le carrelage sera irrécupérable. Au bout d'une demi-heure supplémentaire, une femme en blouse blanche s'avance vers moi avec prudence.

— Monsieur Price ?

Je hoche la tête et la fixe d'un regard noir. Elle me dévisage à son

tour et esquisse un petit sourire hésitant.

— Je suis le docteur Gardner, me dit la jolie femme brune d'une cinquantaine d'années qui me fait face. C'est moi qui me suis occupée de Marlow.

— Vous en avez mis du temps, je grogne entre mes dents. Comment va-t-elle ?

Le médecin ne tient pas compte de ma remarque et me sourit.

— Bien. Elle est hors de danger.

Vous avez certainement déjà vu un ballon de baudruche se dégonfler d'un seul coup et lorsqu'il s'échappe de vos doigts se mettre à partir dans tous les sens. Eh bien, c'est exactement ce qu'il se passe en moi en cet instant précis. Mes pensées, mes émotions partent dans toutes les directions. Le soulagement que j'éprouve est si intense que mes genoux manquent de céder sous mon poids. Je n'ai jamais ressenti une telle émotion. Jamais !

Et pour la première fois de ma vie, je fais un geste spontané, irréfléchi et non calculé. J'attrape le médecin par les épaules et la serre dans mes bras.

— Merci, doc, je lui murmure à l'oreille.

Elle me tapote doucement le dos en se raclant la gorge.

— De rien Monsieur Price, me dit-elle avec un petit rire gêné. Euh, pourriez-vous me libérer à présent ?

Je m'écarte d'elle, passe la main dans mes cheveux et secoue la tête. Je me sens comme un con, tout à coup.

— Oui, bien sûr.

J'entends mes deux frangins exploser de rire derrière moi. S'ils continuent, je crois bien que je vais les encastrer dans le mur.

— Marlow lui a retourné le cerveau, commente Declan.

Aïden, lui, prend un air absorbé, comme s'il cherchait à résoudre un problème métaphysique.

— À mon avis, le problème se situerait plutôt dans la région du cœur. Je n'aurais jamais imaginé qu'un psychopathe puisse tomber amoureux. Putain, ça craint !

Je lui jette un regard glacial.

— Je ne suis pas un psychopathe ! Arrête avec ces conneries.

— Il y a une autre possibilité, rétorque Declan en ricanant. Il est peut-être possédé par un démon ? On devrait faire appel à un prêtre pour le faire exorciser.

Aïden secoue la tête.

— Tu oublies que le diable ne peut pas être possédé puisque c'est un être démoniaque. Et donc il ne peut pas être exorcisé, Declan.

— Tu as raison, soupire mon plus jeune frère, affichant une mine faussement désespérée. C'est mort, alors ?

— J'en ai bien peur, conclut Aïden avec une expression dépitée.

Le médecin se met à rire, puis tape dans ses mains comme si elle avait affaire à des gamins de cinq ans un peu trop turbulents.

— On se calme les garçons.

— On peut la voir ? je demande avec impatience en fusillant mes frangins du regard.

Le docteur Gardner me sourit à nouveau.

— J'allais y venir. Mais il faut d'abord que je vous parle. Suivez-moi tous les trois dans mon bureau. Et soyez sages. Plus question de traumatiser les infirmières. Déjà que nous allons devoir faire appel à un psychologue pour le stress post-traumatique qu'elles ont subi, il est inutile d'en rajouter, plaisante-t-elle.

Cette dernière phrase s'adresse à moi, comme vous pouvez vous en douter. Aïden me donne un coup de poing dans l'épaule en ricanant. Nous suivons donc *gentiment* le docteur Gardner jusqu'à son bureau.

En chemin, Aïden en profite pour me chambrer.

— Je savais que tu étais taré. Mais à ce point, ça en devient flippant.

Je le bouscule. Il me pousse.

— Je t'ai dit de la fermer, je grogne.

Il se marre et lève son majeur. Je lève les yeux au ciel, en souriant. Nous entrons dans l'antre du médecin, encombré de toutes sortes d'objets hétéroclites. Qui vont du dinosaure en pâte à sel, à la boîte de camemberts décorée de coquillages et aux colliers de nouilles... Les dessins enfantins crayonnés par des mains malhabiles qui tapissent les murs sont du même ordre que le reste. Des soleils, des nuages, des maisons, des arcs-en-ciel, des personnages et des animaux multicolores parsèment les murs. J'ai l'impression d'être dans une école primaire et m'attends à voir débarquer une bande de bambins surexcités.

Cette pensée m'arrache un nouveau sourire. J'adore faire peur aux gosses.

Le médecin s'enfonce dans son fauteuil et disparaît derrière les piles de dossiers entassées sur son bureau. Tandis qu'Aïden et moi, nous nous installons en face d'elle dans les deux seuls sièges disponibles, Declan se cale contre le mur, les bras croisés, en marmonnant :

— C'est toujours moi qui suis obligé de rester debout !

— Honneur aux anciens, je lui balance en me marrant.

Il me fait un bras d'honneur et Aïden éclate de rire.

Le docteur Gardner secoue la tête d'un air consterné. Toutefois, un petit sourire étire ses lèvres.

— Je vous demande d'être sérieux cinq minutes. Vous pensez pouvoir y arriver ou est-ce trop vous demander ?

Nous nous composons une expression attentive et hochons la tête en même temps. Le médecin a du mal à garder son sérieux.

— Marlow ne doit pas s'ennuyer avec vous trois, nous dit-elle en souriant.

Puis elle soupire et reprend sur un ton plus professionnel :

— Pour que vous compreniez bien ce que je vais vous dire, il faut d'abord que je vous explique mon rôle en tant que médecin. Ma spécialité est la pédiatrie et la psychiatrie. Je soigne Marlow depuis l'âge de cinq ans. Je connais donc son parcours et son dossier médical sur le bout des doigts. Cette jeune fille a subi de graves traumatismes durant toute son enfance et son adolescence.

Je reçois cette information comme un uppercut. Des scénarios tous plus ignobles s'immiscent dans mon esprit et me percutent de plein fouet.

— De quels types de traumatismes parlez-vous, Docteur ?

Elle déglutit avant de me répondre.

— D'après les multiples blessures et lésions que nous avons constatées sur son corps, il est évident que Marlow a été frappée à de nombreuses reprises. En revanche, nous ignorons qui lui a fait du mal. Quand je dis nous, j'inclus les services sociaux et la police.

— Frappée, je répète, hébété. Pourtant, d'après son comportement, je n'ai décelé aucun signe de maltraitance. Elle me donne plutôt l'impression d'aller bien. Je n'avais d'ailleurs encore jamais vu quelqu'un avec une telle joie de vivre.

Sur la fin, ma voix est à peine plus audible qu'un murmure.

— Vous l'avez dit vous-même, Monsieur Price. Elle donne l'impression d'aller bien. Mais la réalité est tout autre. Comprenez-moi bien, je ne dis pas que Marlow est dépressive, triste ou malheureuse. Bien au contraire. C'est une jeune femme pleine de vie comme vous l'avez si justement souligné. Mais elle garde enfouie au plus profond d'elle-même des souvenirs qui pourraient lui être fatale. Comme vous me semblez tous les trois très attachés à Marlow, j'ai pensé qu'il était important que vous connaissiez un peu son histoire afin d'adapter votre comportement. Étant tenu par le secret professionnel, je ne peux rien vous révéler de précis sur le plan médical. En revanche, sur le plan psychologique, je peux vous dire que son équilibre mental est fragile. Elle ne dort pas assez et son état de fatigue est très préoccupant. Le repos est la seule solution qui s'offre à nous. Il faut qu'elle dorme des nuits complètes. Pour y parvenir, et croyez-moi ce n'est pas gagné, il est indispensable qu'elle se libère de son passé afin que les cauchemars qui l'empêchent de dormir cessent de la tourmenter. En vous voyant tous les trois, je me suis dit qu'avec un peu de chance vous pourriez réussir là où nous avons échoué. Marlow est une jeune femme têtue et obstinée. Cela fait des années qu'elle

refuse catégoriquement de se confier au personnel médical, à la police ou à l'assistante sociale qui s'occupe d'elle depuis le décès de sa mère. Vous êtes ses amis. Elle a confiance en vous. Vous êtes donc les mieux placés pour la faire parler des événements qu'elle a vécus dans son enfance et son adolescence. Messieurs, j'espère que vous réalisez à quel point l'enjeu est important ?

Aïden hoche la tête, la mine grave.

— Tout à fait, Docteur. Toutefois, j'aimerais savoir une chose. Quand vous dites qu'il faut que nous adaptions notre comportement, qu'entendez-vous par là ?

Le médecin paraît méditer sur cette question et durant plusieurs secondes son regard se perd au loin.

— Sincèrement, je ne sais pas quoi vous répondre, soupire-t-elle. Peut-être que je me suis un peu trop avancée et qu'il vaut mieux ne rien changer à votre façon d'agir puisqu'elle semble lui convenir.

Le médecin nous fait signe que l'entretien est terminé. Avant de nous laisser partir, elle nous remet une carte avec ses coordonnées personnelles.

— N'hésitez pas à me contacter en cas de problèmes. Ou si vous avez des questions.

Nous lui serrons la main chacun à notre tour, la remerciant avant de prendre congé.

Puis en silence, chacun de nous étant absorbé par ses pensées, nous suivons le long couloir en direction de la chambre de Marlow que le médecin vient de nous indiquer.

Pendant que je réfléchis au meilleur moyen de faire parler Marlow, je constate que mes deux frères sont encore bouleversés par ce qu'ils viennent d'apprendre. Dominés par leurs émotions, ils sont incapables de prendre une décision concernant la marche à suivre.

C'est essentiellement cela qui nous différencie tous les trois : la rapidité avec laquelle je peux m'adapter à une situation. À condition qu'il y ait une récompense à la clé, bien sûr. Sinon, je ne vois pas l'intérêt de se fatiguer. Là, en l'occurrence ma récompense sera une belle jeune femme qui finira dans mon lit.

D'habitude, il n'y a que l'argent ou le pouvoir qui me motive. Ce changement me plaît beaucoup.

Plus précisément, Marlow me plaît vraiment !

Mon cerveau commence donc à élaborer tout un tas de stratégies pour l'obliger à se confier à moi. Et croyez-moi, j'ai plus d'une carte dans ma manche.

Après tout, entrer par effraction dans la tête des gens et violer leur esprit pour découvrir leurs pensées les plus intimes n'est pas très difficile. Il suffit de bien les observer et de les écouter parler.

Bon, il est vrai qu'avec ma furie ce ne sera sans doute pas aussi

aisé. J'ai remarqué qu'elle avait le don de deviner mes intentions.

Mais pas toujours !

Vous me trouvez ma machiavélique ? Vous ne m'aimez pas tellement ? Ça n'a aucune importance. Je me fous de ce que les gens peuvent penser de moi. Mais si ça peut vous rassurer, sachez que je ne ferai aucun mal à Marlow. Ni physiquement ni moralement. Au contraire, je vais l'aider à se hisser au sommet de la chaîne alimentaire.

Parce que, croyez-le ou non, Marlow possède toutes les qualités requises pour devenir une redoutable prédatrice. Seulement, elle l'ignore encore.

CHAPITRE 48

Marlow

Lorsque je vois Dorian apparaître dans l'encadrement de la porte, mon muscle cardiaque fait une envolée spectaculaire dans ma poitrine. Je me demande si à force de faire des montagnes russes, mon cœur ne va pas finir par me lâcher.

L'infirmière qui était à mon chevet fronce les sourcils. Je la fusille du regard, prête à la mordre si elle tente encore de m'approcher.

Aïden et Declan entrent à leur tour. Dorian vient s'asseoir sur le bord de mon lit, juste à mes côtés, comme s'il établissait un périmètre de sécurité autour de moi. Ses deux frères attrapent des chaises remisées contre le mur et les tirent jusqu'à moi avant de s'y installer. Je remarque qu'ils ont tous les trois le sourire.

Un sourire qui pour chacun d'entre eux, exprime quelque chose de différent. Pour Declan ce serait plutôt de l'amusement. Celui d'Aïden reflète clairement le soulagement. Dorian quant à lui, il est... Oh, mon Dieu ! Je n'en sais rien. Il reste fidèle à lui-même, beau, énigmatique et... diablement sexy.

Ne me jetez pas la pierre, je sais que mettre les mots dieu et diable quasiment dans la même phrase, ça ne se fait pas. Mais il faut me pardonner, parce que là, je n'ai plus toute ma tête. Je ne contrôle plus ni mes gestes ni mes émotions. D'après les explications de l'infirmière, buveuse de sang ici présente, ce serait dû à l'ivresse. Je vous laisse imaginer les conséquences qui peuvent en résulter.

D'ordinaire, quand je suis dans mon état normal, je suis obligée de surveiller mon langage en permanence pour ne pas commettre une bourde. Ce qui ne donne pas toujours de très bons résultats, mais cela me permet de limiter les dégâts.

Soûle, c'est une tout autre histoire. Je n'ai plus aucun filtre qui fonctionne. Le sens du ridicule, le sentiment de honte, la sensation de gêne, la pudeur tous ces sentiments qui me servent de garde-fous sont

tous noyés dans l'alcool. Certes, pour moi c'est quelque chose de très libérateur de pouvoir dire et faire tout ce qui me vient à l'esprit. Mais je ne peux en dire autant concernant ceux qui font les frais de mes écarts de conduite et de langage. Car jusqu'à présent les infirmiers et les aides-soignantes ne m'ont pas paru très emballés par mes propos.

Peu importe. Pour l'instant, je me complais dans la sensation de torpeur proche de l'euphorie qui m'étourdit et neutralise tout le reste.

En étudiant les trois hommes regroupés près de mon lit, je remarque que leur sourire s'est effacé et que leurs traits sont tous chiffonnés. La nuit a dû être courte pour eux, ou trop longue. Pourtant, malgré la fatigue qui marque leur visage, ils restent toujours aussi séduisants. C'est injuste.

— Vous faites une de ces têtes d'enterrement. On dirait que vous êtes ici pour ma veillée funèbre.

J'éclate de rire en rejetant la tête en arrière, levant les bras au ciel.

— Souriez ! Je suis vivante.

— Ça promet, fait Declan, s'adressant à Aïden.

— On a déjà du mal à la tenir en temps normal. Là, je crains le pire.

Dorian esquisse un petit rictus moqueur en entendant les commentaires de ses frères tout en me scrutant avec attention. Il essaie de percer mes pensées. Je lui souhaite bon courage.

L'infirmière, qui a tenté en vain de me prélever du sang, remballer son matériel de torture avec des gestes brusques qui trahissent son énervement.

— Vampirella, je lui dis en pointant mon doigt dans sa direction. Vous n'aurez pas une seule goutte de mon sang. Sortez de ma chambre !

Et je me remets à rire. Une moue dépitée s'affiche sur ses traits. Alors que Dorian, Aïden et Declan me dévisagent, stupéfaits. Ou consternés. Difficile à dire.

— Je vous souhaite bien du courage, Messieurs, leur dit-elle sur un ton acerbe en prenant la direction de la sortie. Cette jeune femme est aussi hargneuse qu'un pitbull et plus têtue qu'une mule.

— Pas la peine de nous énumérer toute l'encyclopédie animalière, on a compris ! je râle, croisant les bras sur ma poitrine comme une gamine.

Aïden me fixe les yeux ronds. Declan se marre en secouant la tête.

Dorian fronce les sourcils.

— Marlow, comment tu te sens ? me demande-t-il sur un ton soucieux.

— Super ! La forme, vraiment. Bon, et si on s'en allait, maintenant ? Je déteste cet endroit.

Je balance mes jambes hors du lit. Et soudain, les murs se mettent à ondoyer et le sol à onduler comme des vagues sur l'océan.

— Putain, c'est pas vrai ! Y a encore un tremblement de terre.

Ne soyez pas étonnée. Nous sommes dans l'État de Californie où des séismes de petite et moyenne amplitude sont monnaie courante. En effet, toute une multitude de fractures longe la faille de San Andréas, formant un véritable réseau de fissures souterraines. La première fois où j'ai senti la terre trembler sous mes pieds, j'ai eu la peur de ma vie. Là, je m'en fous. La terre peut bien s'ouvrir en deux, moi, je rigole.

— Marlow, il n'y a pas de tremblement de terre, me dit Dorian de sa belle voix rauque qui me remue les sens. Ce que tu vois et ressens ce sont les effets de l'alcool sur ton cerveau qui brouillent tes perceptions.

Je me tourne vers lui.

— Ouais, ben ça bouge grave quand même !

Mon langage laisse à désirer, j'ai l'impression, non ?

Je ferme les yeux pour stopper le tangage, car si ça continue, je vais finir par vomir. Les paupières closes, je pose mes pieds par terre et essaie de me lever.

— Reste assise ! m'ordonne Dorian. Tu risques de tomber.

Je soupire, pivote la tête et tente de le fixer droit dans les yeux. Mais mon regard ne parvient pas à faire le point correctement.

— Ce que tu peux être autoritaire par moments, je grogne en remontant sur le lit.

Declan, les yeux agrandis, émet un petit hoquet de surprise. Il n'a jamais dû entendre quelqu'un parler à son frère de cette manière. Aïden explose de rire. J'avance à quatre pattes sur le matelas pour me rapprocher de Dorian qui me scrute en se mordillant la lèvre inférieure. Visiblement curieux et intrigué de voir ce que je vais bien pouvoir inventer. Quand je suis face à lui, je me hisse sur les genoux, passe mes bras autour du son cou et viens nicher mon visage au creux de son épaule.

— Qu'est-ce que tu fais, Marlow ? m'interroge-t-il en riant.

— Je te montre à quel point, tu m'as manqué, je lui réponds en respirant son parfum masculin. Hum, tu sens bon. Est-ce que je t'ai déjà dit que j'adorais ton odeur ?

Il m'enlace étroitement. Nos corps sont si proches que je peux sentir les battements de son cœur.

— En effet, tu ne me l'avais jamais dit, s'esclaffe-t-il. Mais je note, ma furie.

Quand il dit qu'il note, je sais qu'il le fait vraiment.

Je rigole encore.

— Tu voudrais bien remettre ta main dans ma culotte comme la

dernière fois.

— Putain, Dorian ! s'exclame Aïden, indigné. Tu n'as quand même pas osé...

L'intéressé arque un sourcil et le coupe en pleine phrase.

— Je t'ai dit que je lui avais offert un avant-goût, réplique-t-il sur un petit ton ironique. Tu n'étais pas censé connaître tous les détails.

Puis Dorian, me tenant toujours contre lui, se recule légèrement pour me regarder. Un sourire canaille vient étirer ses lèvres.

— Je te donne un baiser, à condition que tu te taises, mon ange.

L'énergie qui règne dans la pièce se modifie peu à peu.

— Tu le sens, toi aussi, ce truc entre nous ? je lui demande en plongeant mes yeux dans les siens.

Il ferme les paupières un instant. Quand il les rouvre, ses iris sont d'un bleu profond, à la fois intense et brûlant.

— Oui, me chuchote-t-il à l'oreille. Je le ressens aussi.

— C'est quoi à ton avis ?

Il m'adresse son sourire diabolique.

— Du désir, j'imagine.

Son regard devient hypnotique et il me maintient sous l'emprise de son charme magnétique.

— Si tu m'embrasses, Dorian, je deviendrai muette comme une tombe.

Il part d'un rire franc.

— Tu ne pourras jamais tenir ta part du marché, Marlow.

Je tente de réfléchir. Mais c'est dur.

— J'essaierai. Promis. En plus, je viens de me brosser les dents.

Declan est plié en deux. Aïden, pareil. Moi je ne vois pas ce qu'il y a de drôle.

— Je vais t'embrasser, Marlow. Parce que j'en ai envie.

Quand ses lèvres se posent sur les miennes, je fonds littéralement entre ses bras et mon corps se moule instinctivement au sien. Je réponds à son baiser avec une ferveur que je ne me connaissais pas. En réponse, Dorian insinue sa langue dans ma bouche et trouve la mienne qu'il caresse divinement. Ses grandes mains se posent sur mes fesses. Les miennes se glissent sous son T-shirt, décidant d'elles-mêmes de partir à la conquête de sa peau, pareilles à deux missiles à têtes chercheuses. Je deviens de plus en plus audacieuse et frotte mes seins contre son torse dur comme de la pierre, alors que mes doigts dessinent le contour de chaque muscle de son dos. Sa peau est ferme, douce et chaude sous la pulpe de mes doigts. J'ai soudain envie de le mordre, je ne sais pas pourquoi.

Dorian, tout comme moi, semble, lui aussi, pris dans ce tourbillon d'émotions qui nous submerge. Le monde se dissout peu à peu autour de nous. Nos langues entament un ballet érotique indécent. Mes mains

finissent par abandonner son corps pour empoigner ses cheveux et le rapprocher encore plus près de moi. Tout mon être le réclame, voulant que nous ne fassions plus qu'un.

Tandis que je me perds dans mes sensations, quand la bouche de Dorian vient butiner mon cou et que ses dents mordillent ma chair, comme si lui aussi voulait me dévorer, en plus de me marquer.

C'est officiel, on est aussi cinglés l'un que l'autre.

Je renverse la tête en arrière et pousse un gémissement. Aussitôt Dorian se fige, mettant fin à notre baiser qui, en définitive, s'est transformé en une étreinte sensuelle et torride chargée de passion. Comme ce baiser ne m'a pas rassasié, mais qu'au contraire, il m'a laissé sur ma faim, je le lui fais savoir.

— S'il te plaît, Dorian, ne t'arrête pas. Je veux que tu me fasses l'a...

Pour me faire taire, il écrase sa bouche sur la mienne, puis me glisse à l'oreille avec un sourire :

— Ne dis plus rien, ma furie. On y viendra plus tard, sois-en sûre.

Le timbre de sa voix et son regard contiennent des promesses tellement enivrantes, qui me promettent des moments d'extase inoubliables, que j'en ai des frissons partout.

— Mouais ! Eh bien si tu voyais l'état de ma petite culotte en ce moment, tu ne dirais pas ça !

Dorian me fixe avec un étonnement incrédule, puis éclate de rire.

— Dommage que tu ne puisses pas boire d'alcool. Parce que, franchement, j'adore quand t'es bourrée !

Ses frères, eux, me dévisagent, sidérés. Je crois que j'ai réussi à les choquer.

Aïden finit par se manifester.

— T'es conscient que nos règles habituelles ne s'appliquent pas en ce qui concerne Marlow. Va falloir que tu éclaircisses la situation, Dorian, le prévient-il.

Ça sonne comme une menace, il me semble.

— J'en avais l'intention figure-toi, déclare froidement Dorian.

Aïden fixe son frère avec un petit sourire malicieux. Je devine qu'il a obtenu la réponse qu'il espérait. Dorian l'ignore et me sourit d'un air satisfait. Pour lui c'est une victoire. Il sait, à présent, à quel point j'ai envie de lui.

Mais je ne suis pas la seule à éprouver cela. La lueur sauvage qui brille encore dans ses pupilles me prouve que lui aussi me désire. Je le dévisage fascinée par toutes les réactions que j'ai provoquées en lui rien qu'en le touchant. Ébahie d'avoir ce pouvoir. Un léger rictus vient tout à coup ourler ses lèvres. Il colle son front contre le mien et prend mon visage entre ses mains. Le frisson qui s'enroule, tel un serpent, autour de ma colonne vertébrale, se répand lentement dans toutes mes

terminaisons nerveuses, diffusant une chaleur intense dans mon bas-ventre.

— Dorian..., je murmure.

— Chut, ma furie ! Écoute-moi, bien. Il faut que tu comprennes que tu m'appartiens désormais. Que tu es à moi.

Dorian n'est pas du genre à dire : je t'aime, ma chérie, mon amour ou autres mièvreries du même acabit qu'on trouve dans certains romans. Ce genre de discours ne correspond pas à sa personnalité sans affect.

Quand il m'appelle mon ange dans son esprit ce n'est pas un mot affectueux. Mais l'image qu'il se fait de moi, en opposition à ce qu'il est. C'est à dire un être diabolique et pervers. Alors que moi je représente la pureté et l'innocence à ses yeux.

Quand je vous disais qu'il me fallait des cours de décryptage, vous comprenez mieux pourquoi à présent.

Bref, Dorian est un homme qui revendique ce qu'il estime être à lui. Conclusion, je suis devenue sa propriété. J'ignore quand et comment d'ailleurs. Ayant grandi sans amour et sans protection, je peux à la limite m'en contenter, mais pas sans condition.

— La vache !

C'est Declan qui vient de s'exprimer, là. Mais je ne lui prête aucune attention, mes yeux sont rivés à ceux de Dorian.

— Et toi, est-ce que tu m'appartiens ? je lui demande.

Je bloque mon souffle en attendant sa réponse.

— Ça me paraît évident, non ?

Je penche la tête sur le côté et scrute les traits de son visage pour être certaine d'avoir bien compris. Mais Dorian reste impénétrable.

— Ça signifie qu'il y a un nous ?

— Je te confirme qu'il y a un nous.

Je lui adresse un large sourire. Mais j'ai besoin de plus de clarté. Dorian le perçoit et explicite son propos.

— Toi et moi, Marlow formons un couple à présent.

— Non d'un chien ! s'exclame Declan.

— Je le savais, je le savais ! s'écrie Aïden en bondissant de sa chaise, les bras écartés. Declan, file-moi mes cent dollars !

Sourcils froncés, Dorian se tourne vers ses frères.

— Vous avez parié sur nous ?

En guise de réponse, ils opinent du chef, puis Aïden ajoute une petite précision :

— Enfin, on a parié sur Marlow. T'es foutu, frangin.

Dorian ricane, puis reporte son regard sur moi, ses frères ayant fini de l'intéresser. Toujours à genoux sur le lit, je m'agrippe à sa nuque et je plaque mon corps contre son torse musclé.

— Tu veux bien m'embrasser encore, s'il te plaît ?

Il repousse mes cheveux en arrière et secoue la tête.

— Je ne peux pas.

— Mais pourquoi ? je demande d'une toute petite voix plaintive.

— Ça ne serait pas raisonnable, ma furie.

— Raisonnable ? Mais on s'en fout d'être raisonnable, je m'insurge. Je veux pouvoir t'embrasser tout le temps, moi.

— Tu es ivre, Marlow. On en reparlera lorsque tu auras dessoûlé. Parce que je ne suis pas certain que tu me tiendras le même discours quand tu seras sobre.

— Mais si... Je ne changerai pas d'avis.

Il ricane

— Je te rappelle que tu changes tout le temps d'avis à mon sujet Marlow.

— C'est faux. Enfin, c'est peut-être vrai. Mais pas, là... Tu as encore quelques heures devant toi, alors tu ferais bien d'en profiter.

Il me fixe et me sourit.

— Marlow, mon ange. Je me demande vraiment ce que je vais bien pouvoir faire de toi.

Je me mets à rire.

— Je te donne un indice pour te mettre sur la voie ou tu préfères deviner tout seul ?

Cette fois-ci, il part dans un grand éclat de rire. Je me fige pour pouvoir le contempler. Le voir détendu et presque heureux, le rend encore plus séduisant.

Je vois soudain l'armure d'homme d'affaires dur et impitoyable qu'il s'est forgé se fissurer, laissant apparaître pour la première fois le jeune homme de vingt-six ans qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être. Malheureusement, cet instant fugace ne dure que quelques secondes.

Quand ma main effleure sa joue, ses yeux se sont de nouveau assombris. Je regarde, impuissante, les petites étincelles dans ses prunelles s'éteindre une à une, laissant place au vide et à la froideur. Je comprends qu'il a de nouveau érigé cette muraille de protection qui le coupe du monde extérieur. Plus aucune émotion ne s'agite dans son regard.

Attention, il faut être très attentif pour ne pas louper ses instants éphémères où Dorian communique avec ses yeux. Ce sont les rares moments où il en dit bien plus avec son regard qu'avec des mots.

Domage, moi, je les aimais bien ces petites lucioles qui brillaient dans ses ténèbres.

Mais c'est fini. Dorian a déjà repris le contrôle de lui-même. L'homme inflexible et impitoyable est de retour.

Même si j'admire la façon dont il parvient à se dominer et que je trouve cela incroyablement fascinant, je suis certaine que le bonheur lui conviendrait beaucoup mieux.

Vous vous doutez bien que ma prochaine mission va être de le tirer vers la lumière. De le hisser parmi les vivants. Je sais que Dorian possède une part d'humanité en lui qui ne demande qu'à s'exprimer. Même si je ne me fais aucune illusion. Dorian ne sera jamais très doué pour éprouver des sentiments profonds. Tout simplement, parce qu'ils lui sont étrangers.

Demander donc à un aveugle de vous décrire un paysage dans le détail qu'il peut appréhender par le toucher. Il lui sera impossible de vous le décrire avec précision. Parce qu'il n'en connaîtra que les contours, les reliefs, la texture. Il en résultera une maquette issue de son interprétation mentale, bien loin de la réalité.

— Tu devrais rire plus souvent, je lui dis en souriant. J'aime bien. Il hoche la tête, puis décide d'ignorer ma remarque.

— Es-tu prête à rentrer à la maison ?

— À la maison ?

— Tu vas t'installer chez Aïden.

J'ouvre la bouche pour protester, mais il me devance.

— Non, Marlow ! me dit-il d'une voix autoritaire qui n'admet aucune contradiction. Ce n'est pas négociable.

Je soupire longuement.

— T'es dur en affaire, toi, je me plains.

Il émet un rire bref et penche la tête sur le côté, amusé.

— En même temps, c'est un peu mon métier.

— Ce n'est pas une raison pour imposer ta loi à tout le monde, je marmonne.

Dorian me fixe les froncés les sourcils.

— Marlow !

Je lève les paumes à la verticale.

— D'accord, d'accord. Pas la peine de t'énerver. Je m'installerai chez Aïden.

Il semble satisfait. Mais comme il m'est impossible de ne pas avoir le dernier mot, je rajoute :

— Pour quelque temps, seulement.

— Tu es en train de me rendre fou, là. Tu sais ça ?

Je hausse les épaules et prends un air innocent.

— Tu l'es déjà, Dorian. Fou de moi, seulement tu ne le sais pas encore, c'est tout.

Il me fixe, l'air de réfléchir, puis secoue la tête pour me faire comprendre que cette éventualité n'était pas envisageable. Sachant qu'il ne cherche pas à être blessant, je ne le prends pas mal. Je dois l'accepter tel qu'il est.

Ses frères s'avancent vers lui la mine faussement contrite et lui tapent dans le dos.

— On compatit. Crois-moi, lui dit Aïden sur un ton compréhensif,

se faisant le porte-parole de Declan.

— Tu ferais mieux de t'apitoyer sur ton propre sort, lui balance Dorian avec un large sourire. Parce que je te signale que c'est dans ton appart qu'elle va s'installer.

Aïden se fige un instant.

— Vu sous cet angle, c'est vrai que...

— Tu es dans la merde ! complète Declan dans un grand éclat de rire.

Je laisse les trois frangins s'envoyer des vannes et se chambrer tout en se bousculant pour mesurer leur force. On se croirait dans une cour d'école. Mais j'avoue que c'est agréable de les voir s'amuser comme des gamins. Surtout, Dorian et Aïden qui doivent assumer de lourdes responsabilités et supporter les contraintes que leur impose leur père.

Jusqu'à quel point celui-ci les maintient-il sous son joug ? Je l'ignore.

En revanche, ce dont je suis certaine, c'est que le fait d'être sous l'autorité de leur père leur est intolérable. Connaissant un peu mieux le caractère des trois frères, je ne serais pas étonnée de découvrir qu'ils cherchent un moyen efficace pour se sortir des griffes paternelles.

Et s'il est bien le tyran qu'ils laissent entendre et que j'imagine, je suis prête à leur prêter main-forte pour creuser sa tombe.

Tandis que mon cerveau reprend ses marques, se mettant à réfléchir, comme à son habitude, selon des concepts et des notions parfois étranges, je constate que la terre est redevenue stable. Soulagée, de pouvoir enfin sortir de mon lit, mes vêtements sous le bras, je disparais dans la salle de bains pour prendre une douche et me changer.

Une heure plus tard, je signe les papiers, récupère mon ordonnance et nous quittons l'hôpital, ravis de nous retrouver enfin à l'air libre. Loin de toutes ses odeurs de détergents, de produits pharmaceutiques et de cette ambiance malade.

Je hais les hôpitaux. Ils me rappellent trop la mort de ma mère ainsi que toutes les saloperies qui me sont arrivées par la suite.

CHAPITRE 49

Dorian

Pour rentrer à la villa, c'est Aïden qui prend le volant. Je me suis installé à l'arrière avec Marlow. En chemin, elle s'est endormie dans mes bras. Durant tout le trajet, je l'ai observée. Ses traits étaient loin d'être détendus.

Depuis, l'entretien avec son médecin, mon cerveau tourne à plein régime et des tas de questions se bousculent dans ma tête. Marlow ayant chamboulé mon univers, elle est en permanence dans mes pensées.

Quand je l'ai déposée dans sa chambre, qu'Aïden lui a attribuée, j'ai constaté que son sommeil était très agité. Toutefois, j'ai préféré ne pas la réveiller, sachant qu'elle est à bout de forces et estimant que quelques heures de repos lui feront le plus grand bien, malgré les cauchemars qui la hantent.

Je rejoins mes frères dans la cuisine. Nous grignotons un morceau dans un silence de plomb avant de nous retrancher chacun dans notre appartement. Trop épuisés pour entamer une conversation sérieuse et prendre des décisions qui ne seront pas sans conséquence pour notre avenir.

Je ne me fais aucun souci, je sais que Marlow est entre de bonnes mains avec Aïden. Il veillera sur elle comme à la prunelle de ses yeux.

De mon côté, sachant que je ne pourrai jamais fermer l'œil avec tout ce qui me trotte dans la tête, je décide que la meilleure chose à faire est de m'abrutir de travail. Je me rends donc dans mon bureau pour terminer de finaliser le contrat de rachat de deux start-up en pleine expansion dans le domaine de l'innovation, que je souhaite acquérir pour mon propre compte. Mon père, étant de la vieille école, investir dans les techniques de pointes ne l'intéresse pas. Ce qui me laisse le champ libre pour investir personnellement dans ce secteur sans que cela lui pose de problèmes.

Au bout de deux heures, j'ai épluché en détail les différentes étapes de la fabrication d'un composant pour smartphone qui devrait révolutionner le monde de la téléphonie. Quand quelqu'un frappe doucement à la porte de mon bureau, je devine immédiatement de qui il s'agit.

— Entre, Marlow.

Je vois aussitôt son joli minois apparaître dans l'entrebâillement. Je lui souris et attends intrigué de découvrir ce qu'elle va faire.

— Salut ! me dit-elle timidement. Je ne te dérange pas ?

— Non.

Elle me regarde, les yeux pétillants de malice et pouffe dans sa main.

Qu'est-ce qu'elle va me sortir cette fois ?

Je m'attends à tout avec cette jeune femme effrontée.

— Tu portes des lunettes ?

Je secoue la tête, amusé.

— Apparemment !

Elle se plante au milieu de la pièce, mains sur les hanches, et soupire.

— Tu n'es donc pas parfait ?

Je me marre.

— Non. Je ne suis pas parfait.

Assis dans mon fauteuil en cuir, je range mes lunettes dans un tiroir, puis lui tends la main.

— Approche, mon ange.

Un immense sourire se peint sur son visage, tandis qu'elle court vers moi et grimpe sur mes genoux, positionnant ses jambes de chaque côté des miennes.

Seigneur !

Elle porte une robe bleue boutonnée sur le devant qui met en valeur ses seins ronds et fermes. Je suis certain qu'elle n'a pas prémédité son coup. Loin d'imaginer qu'avec son corps voluptueux et avec une robe pareille, qu'il suffit de déboutonner l'avant, je fantasmerai comme un malade. En sentant son corps tiède se blottir contre mon torse, mon rythme cardiaque augmente et ma chaleur corporelle explose. J'éclate de rire.

— Doucement, Marlow.

Ses bras s'enroulent autour de mon cou.

— Pourquoi m'as-tu abandonné dans cette chambre ?

Je l'embrasse sur le front. Ce qui n'est pas dans mes habitudes. J'ai beaucoup de mal à me reconnaître quand Marlow est dans les parages.

— Tout d'abord, ce n'est pas CETTE chambre, mais TA chambre, je rectifie parce que je veux qu'elle se sente ici chez elle. Ensuite, tu

avais besoin de te reposer parce que tu ne dors pas suffisamment.

Elle se mord la lèvre, en se tortillant sur mes cuisses. Une vague de désir me réchauffe instantanément et ma queue se met aussitôt au garde-à-vous.

— Oh ! s'exclame Marlow en s'immobilisant, les yeux ronds.

Je ris de plus belle.

— Tu es assise sur ma bite, là, Marlow. Qu'est-ce que tu croyais ? Que sentir ta petite chatte tout contre moi, me laisserait indifférent ?

Elle pique un fard. Elle est vraiment à croquer quand elle rougit de cette façon. À chaque fois qu'elle est gênée par mes propos salaces, ses yeux se mettent à briller et elle s'humecte les lèvres. Une manie qui la rend encore plus sexy et désirable. L'effet est immédiat et je suis encore plus excité.

J'observe la moindre de ses réactions. Elle est tellement naturelle et spontanée qu'on ne peut pas savoir ce qu'elle va bien pouvoir inventer. J'adore l'impulsivité dont elle fait preuve. J'aime aussi la voir troublée par mes mots, mes gestes et ma manière de me comporter dans nos moments d'intimité. J'apprécie également toutes les fois où elle déverse sa colère sur moi, sans jamais se démonter. Ce sont de grands moments de réjouissances. Je m'étonne d'ailleurs qu'elle ose m'attaquer de front et qu'elle n'ait pas peur de moi.

Quand je pose mes mains sur son cul divin, son souffle se bloque. Je lui adresse un sourire carnassier, parce que j'ai vraiment très envie de la dévorer toute entière. Là, tout de suite. Maintenant. Sur mon bureau.

Elle suit mon regard et écarquille les yeux.

Marrant qu'elle est devinée mes pensées.

— Toi, tu n'aurais pas une idée cochonne derrière la tête, par hasard ? je lui dis, pour la taquiner et la provoquer un peu.

Elle fronce les sourcils.

— Dorian, je...

— Dis-moi quels sont tes désirs, je la coupe en l'embrassant dans le cou. Et je les exaucerai.

Ne faites pas attention. Je me prends parfois pour le génie de la lampe.

Sa respiration s'accélère et des frissons parcourent son épiderme. Je me régale de l'effet que je produis sur elle. Je glisse une main derrière sa nuque, tandis que de l'autre je pétris ses fesses rebondies.

— Dis-le-moi, Marlow, je murmure en lui mordillant le lobe de l'oreille. Avoue que tu crèves d'envie que je te prenne sur ce bureau.

Elle renverse la tête en arrière tandis que ses lèvres me murmurent :

— Oui, j'en ai envie.

C'était le feu vert que j'attendais. D'une main, je déplace mon

ordinateur, déplace mon fauteuil, attrape Marlow par la taille et la soulève pour l'asseoir sur mon bureau.

Le souffle court, elle me fixe de ses grands yeux noisette élargis par la surprise. Ses iris brûlent de désir comme les miens, j'imagine. Je lui adresse ce sourire de convoitise qui en dit long sur mes intentions. Je pose ma paume au creux de son épaule en exerçant une légère pression.

— Allonge-toi, Marlow.

Elle hésite un instant, puis s'exécute. Je suis fasciné par le spectacle qu'elle m'offre. Couchée sur la surface de mon bureau avec les jambes écartées, les pieds reposant sur les accoudoirs de mon fauteuil, elle est splendide. Divine même !

Je pose mes mains juste au-dessus de ses genoux, puis caresse l'intérieur de ses cuisses en retroussant sa robe en même temps. Quand mes doigts atteignent l'élastique de sa petite culotte, je m'immobilise.

— Je continue ou j'arrête ? je lui demande, la voulant pleinement consentante, mais surtout à ma merci.

— Continue, gémit-elle entre deux respirations saccadées.

Mes paumes effleurent son sexe alors que mes doigts crochètent la dentelle noire que je fais glisser lentement le long de ses cuisses, ses mollets, puis ses pieds. Je range le morceau de lingerie dans ma poche et lui souffle en me levant de mon fauteuil pour me pencher au-dessus elle, les mains de chaque côté de son visage :

— Pour ma collection personnelle, Marlow. C'est la deuxième.

Elle hoche la tête en me fixant de son regard embrasé, tandis que ma main s'immisce entre ses cuisses.

— Oh, mon Dieu ! gémit-elle.

La surplombant, je lui adresse un sourire de prédateur et l'observe, tandis que deux de mes doigts écartent ses petites lèvres et que l'un d'entre eux pénètre en elle, effectuant de légers va-et-vient dans son vagin serré. J'imagine déjà le pied que je vais prendre lorsque ma queue pénétrera pour la première fois dans son fourreau étroit. J'en rêve !

— Tu es déjà trempée pour moi, mon ange, je lui dis, ébahi.

Je porte mon doigt à ma bouche et le suce avec avidité.

— Délicieuse. J'aime ton goût, Marlow. Je pourrai te savourer à l'infini.

Elle me fixe d'un air halluciné, mais aussi très excitée. J'aime ce que je vois dans ses prunelles et me réjouis d'être le premier homme à avoir eu droit à ce regard-là, voulant aussi être le dernier. Je me rassois et remonte sa robe jusqu'à sa taille. Je ne l'ai jamais vue entièrement nue. Je me réserve cette découverte pour le jour J.

À présent, mes yeux sont à la hauteur de son intimité. Je prends

le temps d'étudier sa petite chatte en détail. Elle est rasée de près. Son clitoris est niché dans un halo sombre et soyeux en forme de cœur. Magnifique. Comme mon examen la met mal à l'aise, elle redresse la tête et tente de resserrer les jambes, mais je les bloque en posant mes mains de chaque côté de ses cuisses.

— Pas de ça avec moi ! je la gronde sèchement. Je veux pouvoir t'admirer aussi longtemps que je le désire. Si tu pouvais te voir avec mes yeux, tu saurais à quel point tu es belle et excitante. Bandante même !

Elle se détend un peu.

— Dorian, s'il te plaît, me supplie-t-elle.

Je souris, impitoyable et souffle sur son intimité. Elle tressaute et je ne l'ai pourtant pratiquement pas touchée.

— Il n'y a rien de plus naturel qu'un homme désirant une femme et inversement, Marlow, je lui susurre à la manière d'un charmeur de serpent. Es-tu prête à t'offrir à moi ?

Pour la convaincre, je caresse sa fente humide du bout de mon index. Elle se met aussitôt à haleter, sa merveilleuse bouche en cœur légèrement entrouverte.

— Alors ?

— Oui, me souffle-t-elle, perdue dans les sensations que je lui fais ressentir.

Sans la prévenir, je lui saisis les jambes et les place sur mes épaules.

— Bien.

Et je plonge aussitôt mon visage entre ses cuisses grandes ouvertes pour moi. Ma langue part à la conquête de sa moiteur. Je lèche, suce et aspire son clitoris. Elle se cambre en gémissant, puis crie mon prénom quand un de mes doigts s'enfonce profondément dans son intimité. Marlow gémit plus fort quand il fait des allers-retours en elle. Ce qui augmente encore mon excitation.

Je la prépare à me recevoir dans un avenir proche, sans pour autant la déflorer avec mes doigts.

Quand elle empoigne mes cheveux à pleines mains pour me rapprocher d'elle, là, je deviens carrément fou. Savoir que je suis le seul à lui avoir fait un cunnilingus, flatte mon ego de mâle.

Je continue à la lécher, la baisant avec ma langue durant dix bonnes minutes. Son liquide est savoureux et je m'en délecte. Ses gémissements augmentent de manière exponentielle tandis que mes doigts accélèrent la cadence et que ma langue intensifie la pression sur son clitoris gorgé de plaisir. Quand je sens qu'elle est proche d'atteindre la jouissance, je lui murmure :

— Je veux t'entendre jouir, mon ange.

Son corps se cabre et ses jambes se contractent autour de mes

épaules, alors que l'orgasme la submerge. Je poursuis mes va-et-vient avec mes doigts, tandis que mes coups de langue deviennent frénétiques.

— Oh putain, Dorian. Ouuuuuuii !!!

Puis ses muscles se relâchent d'un seul coup et un cri d'exaltation qui n'en finit plus s'échappe de ses lèvres. Quand je relève la tête, je vois l'extase que je viens de lui faire vivre imprimée sur son visage.

Fantastique.

J'ai failli jouir moi aussi, rien qu'en la regardant et en l'entendant décoller. Résultat, j'ai une trique d'enfer. Mon sexe est tellement dur et tendu dans mon jean que je crois que la couture va exploser.

Marlow est toujours allongée sur mon bureau les cuisses écartées, la robe retroussée et son intimité luisante exposée à ma vue. Aucune actrice porno ou strip-teaseuse ne pourra rivaliser avec la femme que j'ai sous les yeux. Impossible.

À cet instant, je ne rêve que d'une chose : m'enfoncer en elle et la prendre sauvagement dans toutes les positions. Mais elle n'est pas encore prête pour ça.

Alors, au lieu de lui ôter sa virginité, je la tire à moi pour la ramener sur mes genoux. Quand elle atterrit dans mes bras, elle est toute tremblante et aussi molle qu'une poupée de chiffon. Je la serre contre moi et fourre mon nez dans sa chevelure soyeuse pour m'enivrer et me repaître de son odeur. Son parfum mélangé à celui du sexe est enivrant. Je ne m'en lasserai jamais. J'en ai la conviction.

Marlow dodeline de la tête, encore plongée dans une torpeur que seul un orgasme sans précédent peut provoquer. J'en éprouve une grande fierté.

— C'était tellement...

Elle ne termine pas sa phrase, alors je la complète pour elle.

— Incroyable, génial, je lui suggère en riant.

Elle me fixe avec des paillettes plein les yeux, un petit sourire extatique étirant ses lèvres pulpeuses et bien dessinées. Je me retiens de croquer dedans à pleines dents, pas certain qu'elle apprécierait le geste. Plus tard, peut-être. Si je veux faire de Marlow ma partenaire sexuelle à la hauteur de mes attentes, je sais que j'ai tout intérêt à me montrer patient. Il est donc urgent d'attendre.

— Mieux que ça, me souffle-t-elle, haletante. Mais et toi ?

Je rigole.

— Te voir prendre ton pied est ma récompense. Je pourrais te manger jusqu'à la fin de ma vie.

Ses yeux brillent et ses joues deviennent écarlates.

— Je peux peut-être te faire... enfin. Comme l'autre fois... Tu vois...

Pendant une seconde, j'ai cru qu'elle allait me proposer de me

tailler une pipe. J'aurais été tout à fait partant. Mais sa suggestion me fait sourire. Et bien qu'elle soit très tentante, je décline son offre, non sans la titiller un peu.

— Tu veux me branler, Marlow ? C'est ça le mot que tu cherches ?

Elle baisse les yeux, alors je la force à me regarder en lui soulevant le menton.

— Euh, oui... me répond-elle d'une toute petite voix.

— Ce serait avec joie. Mais pas cette fois. Pour l'instant, je veux que tu profites de ces instants que je t'offre. Rien d'autre.

J'omets volontairement de lui préciser que lorsque je l'aurai possédé, dans tous les sens du terme, je ne lui laisserai plus une minute de répit. J'espère seulement qu'elle sera en mesure d'y survivre.

— Tu es sûr ?

Elle est adorable avec sa compassion.

Ai-je l'air de souffrir d'un manque quelconque ?

— Certain.

Aussi sec, sa tête retombe sur mon épaule. J'enlace étroitement son petit corps tout chaud, en songeant à un truc de dingue.

Marlow n'est-elle qu'un nouvel instrument servant à assouvir l'un de mes fantasmes ou représente-t-elle quelque chose de plus vaste ?

Sachant que chez moi *le plus vaste* est assez limité.

Je me poste cette question parce qu'habituellement la réalité est loin d'être aussi parfaite que mes fantasmes. Or avec Marlow c'est tout le contraire. C'est beaucoup mieux. Chaque seconde passée avec cette délicieuse créature étant de véritables moments d'anthologie.

Comme je ne parviens à aucune réponse satisfaisante et, finalement, ne voyant pas quel serait l'intérêt ni ce que cela pourrait me rapporter d'élucider ce mystère, je décide de remiser cette interrogation dans un coin de ma tête.

CHAPITRE 50

Dorian

Quand je libère Marlow de mon étreinte qui l'emprisonne entre mes bras, elle en profite pour désertier mes genoux. Je ne la lâche pas des yeux lorsqu'elle se dresse devant moi, magnifique avec sa chevelure brune retombant sur ses épaules, ses yeux encore brillants et ses lèvres gonflées par mes baisers. Je devine à son petit air mutin qu'elle me réserve une surprise de son cru. Chacun de ses faits et gestes étant imprévisible, je m'attends à tout. Et j'adore ça. Quand je la vois se diriger vers la porte, je suis un peu déçu.

— Où vas-tu ? je lui demande.

Ma déception doit être perceptible dans ma voix parce qu'elle s'immobilise un instant au milieu de la pièce avant de revenir sur ses pas. D'une démarche féline et ses yeux rivés aux miens, elle contourne mon bureau, laissant courir ses doigts sur sa surface. Lorsqu'elle est tout près de moi, elle attrape les accoudoirs de mon fauteuil et le fait pivoter face à elle. Aussitôt un sourire s'étire sur mon visage et ma curiosité refait surface. Penchée en avant de cette façon, elle m'offre une vue imprenable sur ses seins emprisonnés dans un soutien-gorge de dentelle noire qui contraste de manière prodigieuse avec sa peau blanche et nacrée.

Elle sait parfaitement ce qu'elle fait, ayant compris comment susciter le désir chez un homme comme moi. Je constate qu'elle apprend vite et me demande si je dois m'en inquiéter.

Ses lèvres se fendent d'un large sourire, alors que son visage n'est plus qu'à quelques centimètres du mien. Ses cheveux soyeux et sa peau douce effleurent ma joue, provoquant de petites impulsions électriques à la surface de mon épiderme qui finissent par se transformer en courant continu dans mes veines. J'exhale son parfum féminin et ferme les paupières pour savourer chaque sensation étrange que Marlow me fait ressentir. Des sensations que j'inaugure.

Sa bouche tout près de mon oreille me renvoie son souffle tiède qui, en s'écrasant sur ma peau, ravive mon désir de la posséder. Ses lèvres se mettent à effleurer mon cou. Lorsqu'elle cesse de me tourmenter, j'ouvre les yeux et tombe sur son sourire enjôleur, découvrant avec stupéfaction qu'elle sait exactement comment attiser mon appétit sexuel. Ce qui me laisse songeur.

— Je vais mettre une petite culotte, me murmure-t-elle tout bas à l'oreille d'une voix sensuelle. Pour que tu puisses me l'enlever et glisser de nouveau tes doigts magiques en moi.

J'écarquille les yeux et manque de m'étrangler.

Mes doigts magiques. Oh putain !

Quand elle se redresse, je suis foudroyé par son regard embrasé. Ma température corporelle et les battements de mon cœur atteignent subitement des niveaux records.

Incroyable !

Se rendant compte de l'effet qu'elle produit sur moi, elle rejette la tête en arrière et part d'un grand éclat de rire.

— Il faut bien compléter ta collection, Dorian, me dit-elle sur un ton provocateur. Varier les plaisirs et les couleurs, le rouge me paraissant bien plus torride que le noir. Qu'en penses-tu ?

Elle me rend fou, là !

Toujours assis dans mon fauteuil, je rigole.

— Reviens un peu par-là, ma furie. Je vais te montrer ce que j'en pense.

Je tends les bras pour la saisir par les hanches et la ramener sur mes genoux. Mais elle fait un bond en arrière avec une agilité déconcertante, puis secoue la tête en souriant sans me quitter des yeux.

— Plus tard, Dorian. Ou pas, ajoute-t-elle sur un ton aguicheur en se léchant les lèvres.

Mes yeux s'écarquillent tandis que ma queue tressaille dans mon jean devenu trop étroit. Je la regarde sortir de la pièce et m'abandonner avec une trique d'enfer.

Je n'en reviens pas !

Assis à mon bureau, je me marre comme un con. Je n'ai jamais connu une telle connexion avec une femme. Marlow possède ce petit quelque chose qui manquait à ma vie. Ce grain de folie capable d'égayer mon existence.

Le constat est sans appel. Il me faut cette femme dans ma vie.

Une heure plus tard ne la voyant pas revenir, je sors de mon bureau avec l'intention de me rendre chez Aïden. Dans le couloir, je me fige en entendant une mélodie interprétée au piano. L'insonorisation de nos appartements étant très performante, aucun son ne nous parvient de l'extérieur tant que les portes sont fermées.

Je souris en reconnaissant le titre *Escape de Ravenscode*. Un des morceaux que j'ai enregistré dans le téléphone que j'ai offert à Marlow.

Je descends l'escalier à la hâte pour rejoindre la pièce principale. Je m'immobilise un instant sur le seuil, saisi par le spectacle qui s'offre à moi. Avec son pantalon noir, son chemisier blanc et ses cheveux relevés en une queue-de-cheval, révélant sa nuque gracieuse, elle est belle à tomber.

Assis devant son piano, ses doigts agiles courant sur les touches, ses yeux perdus au loin, elle est encore plus désirable que d'habitude. Sa beauté et sa grâce me coupent le souffle. Je crois n'avoir jamais rien vu de plus sexy de toute ma vie.

De peur de briser le charme, je me faufile à pas de loup jusqu'au canapé et m'y installe, me laissant transporter par les notes de musique qui s'élèvent dans les airs.

Sans me vanter, je suis un excellent pianiste. Mais rien de comparable avec ce que Marlow est en train de réaliser en ce moment. Je peux vous assurer que c'est une musicienne accomplie qui n'a rien à envier aux virtuoses du XXI^e siècle.

Bon, sang, j'ignorais à quel point elle était douée pour la musique. C'est un véritable choc et une sacrée prise de conscience.

Mais que fout-elle dans la section business, alors que sa place est derrière un clavier ?

Aïden vient soudain d'apparaître dans mon champ de vision. Il s'immobilise et me fixe d'un air abasourdi. Sans doute se pose-t-il la même question que moi.

Marlow change tout à coup de registre, interprétant un morceau de musique classique. Ses doigts volent littéralement au-dessus des touches à une vitesse hallucinante tandis que la mélodie de *Silence* de Beethoven se répercute dans la pièce. Declan surgit à son tour et nous dévisage à tout de rôle, Aïden et moi, les yeux ronds avec une expression de totale incompréhension plaquée sur la face. En voilà un de plus qui pense que ma furie fait fausse route.

Pourquoi est-elle la seule à ne pas voir où se trouve sa voie ? Alors que cela paraît évident pour nous autres.

J'observe son profil délicat et ses traits détendus comme si la musique avait des vertus thérapeutiques ayant le pouvoir d'apaiser ses tourments. Son sourire radieux et son expression extatique me confirment cette impression. Son jeu et sa maîtrise pianistique sont d'une remarquable précision pour autant que je puisse en juger. Chaque morceau, même les plus complexes comme le grand galop de Liszt, est exécuté à la perfection.

Mais notre attention est tout à coup détournée par le bruit d'une berline luxueuse se garant dans l'allée. Quand nous reconnaissons

l'occupant du véhicule, nous nous figeons mes frères et moi avant de sauter sur nos pieds, mus par un sentiment d'urgence. Les sens aux aguets nous nous dévisageons avec inquiétude.

De son côté, Marlow, imperméable à tout ce qui l'entoure, n'a pas perçu le changement d'atmosphère qui s'est subitement opéré dans la pièce, et continue de jouer. Aïden se précipite vers elle, lui empoigne le bras et l'arrache de son tabouret. Remarquant l'expression de panique qui fige les traits de mon frère, elle se pétrifie et le fixe d'un air affolé. De mon côté, je me suis statufié tandis qu'une coulée froide envahit mon organisme. C'est Declan qui me ramène à l'instant présent.

— On a intérêt à trouver une explication convaincante pour justifier la présence de Marlow, dit-il sur un ton alarmant. Sinon, on est tous morts.

— Conduis Marlow à l'étage, je lui réponds d'une voix glaciale.

— Trop tard, intervient Aïden. Il pousse déjà la porte et sera là d'une seconde à l'autre.

Il a raison. Si notre paternel voit mon frère et Marlow s'enfuir dans l'escalier, cela ne ferait qu'aggraver la situation en déclenchant ses instincts de chasseur. En d'autres termes, Marlow deviendrait sa cible.

Je dois agir pour empêcher ça.

En même temps que je m'approche de Marlow pour lui expliquer la marche à suivre, j'évalue le nombre de pas que mon géniteur doit encore parcourir pour parvenir jusqu'à nous.

Trente-cinq !

Arrivé près de ma furie, je lui murmure à l'oreille tout en continuant de compter :

— Tu dois jouer les idiots.

Vingt-huit !

Tandis qu'elle me dévisage avec anxiété, je sors sa chemise de son pantalon, puis défais les boutons du haut jusqu'au creux de ses seins. Ensuite, je lui détache les cheveux et les regarde retomber en vagues souples sur ses épaules, pendant que Marlow me laisse faire sans broncher. Comme j'estime que ce n'est pas encore suffisant, j'ébouriffe sa splendide chevelure afin de donner l'illusion qu'elle vient de s'envoyer en l'air. Comme elle a les yeux brillants et les joues colorées, ça devrait marcher. Il faut que ça marche !

Vingt !

— Tu es la copine de Declan. Alors laisse-le parler. D'accord ?

Marlow me fixe avec inquiétude puis hoche la tête. Pour lui faire comprendre la gravité de la situation, je la saisis par les épaules et plante mes yeux d'une froideur extrême dans les siens. Elle me scrute avec attention et soudain son regard change. Avec stupéfaction, je

décèle cette froide détermination, que je connais bien, envahir ses prunelles ambrées. Une détermination que seuls ceux ayant vu la mort de près ont en eux. Marlow n'a pas peur. Son instinct de préservation vient de s'activer. Elle sait parfaitement comment réagir dans un contexte de danger, comme quelqu'un qui en aurait l'habitude. En un sens, c'est assez inquiétant.

Je me demande ce qu'elle a bien pu vivre pour détenir une telle aptitude ?

Il ne reste que dix pas !

— Les idiots du style pétasse ? s'informe-t-elle.

— Oui. C'est important. Il ne doit pas savoir que nous sommes ensemble. Il est rusé. Alors s'il t'interroge, tu en dis le moins possible.

— D'accord ! me répond-elle avec assurance.

En revanche, je n'ai pas besoin d'expliquer à Declan ce qu'il doit faire. Il l'a compris par lui-même.

Lorsque mon père entre dans la pièce, aussitôt l'air se raréfie et la température chute d'une dizaine de degrés. Nous arborons tous une expression de circonstances et adaptons notre comportement à la situation. Aïden et moi prenons une apparence froide et distante. Declan, lui, adopte l'attitude du joueur de foot typique qui n'a rien dans la cervelle et qui ne pense qu'à baiser. J'ignore comment mon jeune frère parvient à blouser mon père depuis si longtemps. Celui-ci étant loin d'être un homme facile à berner.

Mon cadet s'est posté à côté de ma furie, la tenant serrée contre lui, un bras enserrant sa taille. Il lui parle discrètement à l'oreille et je vois Marlow glisser une main sous son T-shirt. J'ai beau savoir que c'est du bluff, j'enrage tout de même.

Cependant, je ne laisse rien filtrer et mes traits restent aussi inexpressifs que s'ils avaient été sculptés dans un bloc de marbre.

En entrant, mon père émet un rire rocailleux en écartant les bras, tel un toréador pénétrant dans une arène. Il porte un costume gris bleu de grand couturier qui rehausse le bleu glacier de ses yeux, une cravate en soie assortie, une chemise blanche et ses cheveux bruns ornés de fils blancs sont soigneusement ramenés en arrière. C'est un bel homme d'une cinquantaine d'années, paraissant facilement dix ans de moins, au charisme indiscutable et au regard pénétrant et hypnotique.

— Salut mes fils !

Ses yeux tombent immédiatement sur Marlow. Il se fige puis se met à la détailler de haut en bas d'un regard lubrique comme si elle était son prochain encas. Immédiatement, je devine qu'elle est à son goût, ce qui n'arrange pas nos affaires. Étant à fleur de peau, je serre les poings. Aïden me file un coup de coude pour me rappeler à l'ordre.

Je me maîtrise et affiche une profonde indifférence. Mon

expression favorite quand le vieux est à proximité.

Mon géniteur s'avance vers ma furie. Declan la tient toujours contre lui. Notre paternel se plante devant mon petit frère et lui file une petite claque sur la joue.

— Eh bien, il y en a un qui ne s'emmerde pas ici, à ce que je vois ! Qui est ce joli petit lot que tu nous as dégoté, dis-moi ?

Declan, qui joue les abrutis, se tourne vers Marlow.

— Euh, c'est quoi déjà ton petit nom, poupée ?

Ma furie met une main sur ses hanches en arborant un sourire stupide.

— Molly, chéri, lui répond-elle en gloussant. T'as déjà oublié ? Remarque, on n'a pas vraiment pris le temps de causer toi et moi. Pas vrai ?

Elle ponctue sa phrase d'un rire bête et Declan ricane à son tour.

— Faut dire qu'on avait mieux à faire, ma belle, réplique-t-il en lui mettant une petite tape sur le cul.

Mon frère, là tu viens de signer ton arrêt de mort ! Dès que le vieux se sera tiré, je vais te couper la bite avec un sécateur, puis te dépecer avec un cure-dents !

Tandis que je suis en plein délire, Declan reporte son regard sur notre paternel, un rictus niais placardé sur la figure.

— Père, je vous présente, Molly donc.

Le vieux se marre avant de s'adresser à *ma petite amie*, la reluquant sans vergogne.

Putain de vicelard !

Chaque infime cellule de mon être vouant à cet homme une haine viscérale, je dois mobiliser toute ma volonté pour ne pas me jeter sur lui et lui défoncer la tronche à coups de poing. Je parviens à repousser au plus profond de mes entrailles les pulsions meurtrières qui me viennent uniquement en sa présence et à préserver les apparences.

Quand il reluque Marlow d'un œil lubrique, j'imagine immédiatement les fantasmes qui lui traversent l'esprit et mes pensées funestes remontent illico à la surface. J'ai si bien appris à jouer la comédie que, vu de l'extérieur, l'on pourrait penser que je suis d'un calme olympien et d'une parfaite impassibilité. Mais à l'intérieur, je bous littéralement de rage.

— Alors ma jolie, quel âge as-tu ? lui demande mon paternel en la fixant de manière obscène.

— Vingt ans, m'sieur ! dit-elle en écartant les bras, se déhanchant outrageusement.

Quand j'en aurai fini avec mon frère, faites-moi penser à l'étrangler pour son petit numéro de poufiasse écervelée !

Mon père soupire.

— Dommage. T'es un peu trop vieille pour moi.

Il a presque soixante ans, mais bon, passons.

Fier de sa plaisanterie, qui n'amuse que lui, il éclate de rire. Marlow, jouant les bécasses à la perfection, glousse à son tour. Declan la pousse un peu vers mon père pour lui prouver qu'il s'en fout. Ce moment est décisif. Car si ce salopard ne gobe pas l'histoire que nous tentons de lui faire avaler, il voudra emmener Marlow chez lui afin de la soumettre à ses jeux sexuels pervers et déviants.

Dans l'hypothèse où la tactique de mon frère ne fonctionnerait pas, je réfléchis déjà à l'endroit où nous pourrions enterrer le corps.

— Je m'en suis déjà servi, ajoute Declan d'une voix détachée. Alors si le cœur vous en dit, Père, je vous laisse en profiter ?

Mon géniteur déshabille une nouvelle fois Marlow d'un œil salace. Soudain, une expression de dégoût vient obscurcir ses traits. Des traits presque identiques aux miens, malheureusement. La perspective de ressembler à ce sadique dans trente ans me donnerait presque envie de m'ouvrir les veines.

Mais cette ressemblance s'arrête là. Mon père est un homme séduisant, un orateur hors pair qui sait se montrer charmant et attentif avec les femmes pour obtenir ce qu'il veut, bien qu'il n'en ait rien à foutre. Ce n'est qu'une fois qu'il les a prises dans ses filets, qu'il tombe le masque. Et quand elles finissent par découvrir quelle immonde pourriture se cache derrière ce physique agréable, il est souvent trop tard.

Mon géniteur est un maître dans l'art de la manipulation. Un homme totalement dépourvu de sentiments, d'émotion et d'empathie qui se délecte de la souffrance d'autrui. Celle des femmes en particulier, parce que ce sont des proies faciles.

Sa voix méprisante me sort de mes réflexions, me hérissant le poil.

— Tu m'offres de passer après toi, fiston, dit-il à mon frère d'une voix glaciale. Tu me prends pour qui ? Aurais-tu oublié que je n'aime que la viande fraîche ? Avec celle-là et un cul pareil, il n'est pas difficile de deviner que tout le campus lui est passé dessus. Même un aéroport international doit avoir moins d'affluence.

Ses propos vous choquent, vous révoltent ? Ce n'est rien à côté de ce qu'il est capable de faire.

Declan ricane, faisant comme s'il ne comprenait pas pourquoi le vieux est offusqué.

— C'est vrai, admet-il. Mais c'est quand même un bon coup, vous savez. Bien que j'aie connu mieux, conclut-il sur un ton désinvolte en haussant les épaules.

Voyant Marlow écarquiller les yeux et ouvrir la bouche pour parler, je décide d'intervenir avant qu'elle ne dise une connerie qui pourrait nous coûter très cher.

— Vous aviez quelque chose d'important à nous dire, j'imagine ? je demande en balayant l'air de la main, comme si la présence de Marlow et de Declan était d'une insignifiance exaspérante.

Il me scrute, puis arque un sourcil. Ses yeux bleus aussi expressifs qu'un morceau de quartz se fixe sur moi. Ayant droit à toute son attention, je soutiens son regard sans ciller.

— En effet, me répond-il, durement.

Puis il fait signe à Declan et à celle qu'il considère comme un vulgaire objet sexuel de s'en aller, tous deux ayant fini de l'intéresser. Declan obéit et entraîne Marlow à l'étage, sans précipitation pour ne pas éveiller les soupçons du monstre.

Même si je n'en montre rien, je suis soulagé que mon frère soit parvenu à écarter Marlow du danger que représente notre paternel. Si celui-ci l'avait placée dans sa ligne de mire, il nous aurait fallu nous interposer, avec comme unique moyen de le rayer de la surface de la Terre. Et je ne plaisante pas. Mais le meurtre de notre paternel n'étant pas au programme, aucun d'entre nous ne tient à en arriver là.

Nous avons d'autres projets le concernant.

CHAPITRE 51

Dorian

Aïden et moi attendons donc, dans un silence pesant, que Marlow et Declan aient disparu à l'étage, avant d'entamer une discussion sur les affaires en cours.

Price sénior finit par secouer la tête, feignant d'être navré.

— Un véritable imbécile ce gamin, soupire-t-il. On ne pourra rien en tirer. C'est un cas désespéré.

Il agrafe son regard à celui d'Aïden qui reste stoïque.

— Il est bon au foot, au moins ? s'informe-t-il auprès de mon frère.

— Il se débrouille pas trop mal.

— C'est déjà ça. Et en ce qui concerne ses résultats scolaires où en est-il ?

Résultats scolaires ! Putain, il le croit encore à l'école primaire.

Il faut dire que Charles Price n'a jamais mis les pieds dans une université, hormis pour parader lors de la remise de nos diplômes. Il s'est fait tout seul comme il le dit lui-même. Mais attention, même s'il a le niveau d'étude d'un cancrelat, il possède, en revanche, un don inné pour les affaires et un QI assez élevé.

— C'est très moyen, lui répond Aïden qui joue le rôle de médiateur entre les deux. J'ai pourtant tout essayé pour l'aider à rattraper son retard. Mais je crains qu'il n'y ait rien à faire. Ça ne veut pas rentrer dans sa cervelle de poisson rouge.

Notre paternel ricane et soupire à nouveau.

— Sa mère n'était pas une lumière non plus. On ne pouvait donc pas s'attendre à des miracles. Bref, on ne va pas s'éterniser sur ce sujet. J'aimerais savoir où tu en es Dorian avec Blackwood ?

Je le fixe droit dans les yeux qui doivent avoir, en cet instant, un éclat de glace pilée.

— Le contrat de rachat vient d'être signé, je l'informe. Tous les

documents vous parviendront demain en fin de matinée.

Il pose sa main sur mon épaule qu'il presse un peu fort pour me montrer qui est le chef. Affirmer sa supériorité et son autorité envers moi est son passe-temps favori.

Je l'inquiète parce qu'il n'arrive pas à me cerner. Et comme je ne suis pas lisible pour lui, il ne sait pas comment s'y prendre avec moi. Mais ça n'a pas toujours été le cas.

C'est à force de me prendre des branlées qui me laissaient souvent sur le carreau que j'ai fini par comprendre que si je voulais survivre, il me fallait devenir plus fort que lui. Aussi bien mentalement que physiquement. Alors durant des années, je me suis entraîné de manière intensive à tous les sports de combat de la planète : arts martiaux, boxe, kick-boxing... Au fil du temps ma musculature s'est considérablement développée. Et à l'âge de dix-sept ans, je me savais enfin prêt à l'affronter.

Alors le jour où il est entré dans la chambre d'Aïden dans l'intention de lui foutre une correction avec un club de golf, je me suis interposé. Lui faisant face, bien campé sur mes jambes, les mains dans les poches, je l'ai laissé s'avancer vers moi tout en le défiant du regard.

Je n'avais pas peur, j'étais déterminé à mourir s'il le fallait.

Avec son sourire arrogant épinglé sur sa face de dégénéré et son assurance sans faille, il m'a d'abord jaugé puis il a brandi son club et l'a l'abattu sur moi comme il en avait l'habitude. J'ai saisi le manche à la volée d'une seule main, tandis que nous nous mesurions du regard. J'avais rassemblé toute ma haine et toute ma puissance dans mon geste afin de le faire lâcher prise.

C'était la première fois que nous nous mesurions d'homme à homme. Lui avec le désir de me dominer en me foutant à genoux avec son putain club de golf, moi avec la ferme résolution de lui montrer qui était le plus fort de nous deux à présent.

Je lisais dans son regard qu'il voulait me fracasser le crâne et rêvait de voir mon sang couler. Seulement, je n'étais plus un gamin apeuré, mais un adversaire de taille. Du coup sans le moindre effort et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, je lui ai arraché son arme des mains. Il n'a pas sourcillé. Il s'est contenté de me regarder froidement droit dans les yeux, un petit sourire suffisant au coin des lèvres.

Cependant, durant une fraction de seconde, j'ai pu apercevoir une lueur d'inquiétude traverser ses pupilles avant que la dureté et la froideur ne reviennent les habiter. Puis, sans un mot, il est sorti de la pièce en claquant la porte derrière lui.

J'avais peut-être eu le dessus sur lui cette fois-ci, mais j'étais assez lucide pour savoir que je n'allais pas m'en tirer aussi facilement.

J'avais la conviction profonde que les dés étaient jetés et que sa vengeance serait terrible. D'un autre côté, je refusais de passer le reste de ma vie sous la domination de mon père avec pour seules alternatives ma mort ou la sienne.

À cette époque Aïden n'était encore qu'un gamin chétif de quatorze ans, incapable de se défendre. Et mon père l'avait tellement fait flipper qu'il s'était réfugié derrière un meuble de sa chambre. Recroquevillé sur lui-même, il n'osait plus en sortir. Je me suis approché de sa cachette, me suis accroupi devant et lui ai déclaré sèchement :

— À partir de maintenant, il faut que tu apprennes à te défendre, Aïden. Parce que quand je ne serai plus là, tu devras prendre ma place et protéger Declan.

À ce moment-là, j'étais persuadé que je n'en avais plus pour très longtemps. Mais mon paternel me réservait un sort bien différent de celui auquel je m'attendais. Il avait compris qu'en tirant parti de mes capacités, je lui étais bien plus utile vivant que mort.

L'avantage c'est qu'après cet épisode notre paternel n'a plus jamais levé la main sur nous. L'inconvénient c'est qu'il m'a tout de même fait payer très cher mon audace, nous menaçant de nous foutre dehors tous les trois, si je refusais de travailler pour lui. Comme je n'avais pas le choix, mes frères étant encore trop jeunes pour subvenir à leur besoin, j'ai accepté.

À partir de là, mon géniteur ne m'a plus laissé une seconde de répit. Raison pour laquelle je croule sous les dossiers, n'étant toujours pas libre de mes mouvements.

Le comble dans tout cela, c'est qu'en définitive, ma tentative de rébellion est devenue une affaire très juteuse pour lui. Car depuis qu'il m'a confié la direction de la succursale de Palo Alto, le chiffre d'affaires a doublé en deux ans.

Bref, à la suite de ce fameux jour où je l'ai désarmé avec une facilité déconcertante, mon paternel se méfie de moi et me surveille comme si j'étais une bombe à retardement. Appliquant le concept de prudence qui consiste à garder ses ennemis au plus près de soi. Il a raison. Car nous savons l'un comme l'autre que dans le conflit qui nous oppose, il ne peut y avoir qu'un vainqueur.

En ce moment, il m'observe de son regard inquisiteur pour tenter de fouiller mon esprit. Un regard que je soutiens sans que rien ne filtre.

— Je savais que je pouvais compter sur toi, finit-il par dire. Tu recevras dans la semaine deux nouveaux dossiers à traiter en priorité. J'exige que tu m'obtiennes le meilleur accord possible. Je veux savoir ce que tu as dans le ventre.

Moi, je pense qu'au contraire, il ne tient pas vraiment à le savoir.

Mais laissons-lui ses illusions.

Je hoche la tête en affichant le même air de tueur en série que lui. Celui qu'il utilise quand il cherche à intimider ses adversaires. À force de l'observer, j'ai appris à imiter chacune de ses expressions. Devenant ainsi au fil du temps le parfait reflet de lui-même comme s'il se regardait dans un miroir. Ça le rassure. Mais l'idée, en fait, est plutôt de l'amener à baisser sa garde.

— Aucun problème.

Je lui adresse un sourire de squalo qu'il me rend, ravi d'avoir un clone pour lui succéder.

S'il savait...

Un bruit à l'extérieur attire soudain notre attention et nous nous retournons tous les trois en même temps, face à la baie vitrée. Un autre véhicule vient de franchir le portail et se range à côté de celui de mon père.

Le vieux se fend d'un sourire carnassier. Et d'emblée, je vois qu'il est passé en mode prédateur.

— C'est Bennett, nous dit-il comme si nous ne le savions pas, alors que ces deux-là sont inséparables.

— Nous partons en virée, nous précise-t-il. Si ça vous tente les garçons, vous pouvez vous joindre à nous.

À part Ted Bundy ou un tueur en série du même acabit, je ne vois pas qui pourrait avoir envie de se joindre à leur partie de jambes en l'air.

Aïden lui sourit froidement.

— J'ai des cours sur lesquels je dois plancher. J'ai deux examens dans la semaine et je veux obtenir les meilleurs résultats.

Voilà un argument qui va plaire au paternel. Qu'un de ses fils soit excellent, va le remplir d'orgueil et alimenter son ego surdimensionné. Il pourra ainsi s'attribuer les mérites de la réussite d'Aïden.

— Parfait ! Et toi, Dorian ?

— Je me vois contraint de refuser également. À regret, croyez-le. Mais j'ai encore quelques détails à finaliser concernant le dossier Blackwood pour que tout soit parfait.

— Dommage. On avait des petites chattes toutes fraîches à vous proposer. Mais j'apprécie que vous vous donniez à fond dans ce que vous faites.

— Mettez-les-nous de côté pour la prochaine fois, suggère Aïden, faux jeton jusqu'au bout des ongles.

— Tu plaisantes ! ricane mon père. Tu sais très bien que je ne peux pas résister à des petits culs tous frétilants.

Il me donne envie de vomir. Pas vous ?

Au moment où Bennett traverse la cour, un cri de femme retentit dans toute la baraque, faisant vibrer les fenêtres. Je me raidis et Aïden se crispe. Nous savons que c'est Marlow qui vient de pousser ce

hurlement. Mais il nous est impossible de nous précipiter à l'étage pour savoir ce qu'il se passe, sans éveiller les soupçons de notre père et de son associé.

Mon frère rigole.

— Je ne sais pas ce que Declan lui fait, mais elle a l'air d'aimer ça en tout cas.

Notre père qui s'était figé lui aussi, se détend et esquisse un sourire satisfait.

— Il a au moins hérité d'une de mes qualités.

Son orgueil et son narcissisme qui n'ont d'égal que son cynisme me répugnent.

Nous partons tous les trois d'un grand éclat de rire, simulé de notre côté. En réalité, chaque mot qui s'échappe de la bouche de ce monstre nous révolte.

Quand Bennett pénètre dans la pièce, mon sang se glace et tous mes sens se mettent instinctivement en alerte maximale. Pourtant, c'est un homme charmant, jovial, à l'allure débonnaire qui plaisante tout le temps et a le rire facile. Ted Bundy aussi semblait être un homme sympathique et inoffensif. Ça ne l'a pas empêché de tuer une trentaine de femmes dans des circonstances atroces.

Mais vous savez ce qu'on dit : seuls les prédateurs sont capables de se reconnaître entre eux.

En sa présence, je flaire le danger.

Mon père est un monstre, mais Bennett est encore plus dangereux. C'est une brute avec pas mal de sang sur les mains, d'après ce que j'ai cru comprendre. Sa mâchoire carrée, son menton volontaire et son regard aiguisé m'ont toujours incité à la prudence. Je me méfie de lui comme s'il était porteur du virus Ebola.

Avec Bennett, il est plus prudent de peser chaque mot, et surveille le moindre de ses gestes, car il est toujours à l'affût. C'est un prédateur au sens strict du terme. Observateur, fourbe et malin, il vaut mieux éviter de lui tourner le dos et rester aussi prudent que si l'on maniait de la nitroglycérine.

Ce qu'il faut savoir sur Bennett, c'est qu'il se fout de tout. Il n'y a que l'argent, le sexe et le pouvoir qui l'intéressent. Vous me direz que je suis comme cela aussi. Certes, sauf qu'aucune pulsion meurtrière ne me tараude. Sous le coup de la colère, ou plutôt de la frustration, il peut m'arriver d'avoir un coup de sang, mais je ne ferai certainement pas de mal à une femme. Physiquement j'entends.

Il nous gratifie de son sourire factice et vient nous serrer la main.

— C'était quoi ce cri de gonze ? demande-t-il à mon père sur un ton suspicieux.

— Mon abruti de fils est en train de dresser une pouliche, lui répond-il en ricanant.

L'autre taré émet un petit rire sans joie.

— Ça alors ! Le simplet aurait-il des dons innés pour le sexe ?

J'ai envie de lui faire avaler ses dents, mais à la place je reprends les mots de mon père. Enfin, dans l'esprit.

— Ça prouve qu'il a au moins reçu un de nos gènes familiaux.

Bennett approuve d'un signe de tête, me signifiant d'un regard que le sujet est clos. Declan ne méritant pas qu'on lui porte davantage d'intérêt, selon ses critères. Toutefois, le sachant d'une curiosité malsaine, je suis étonné qu'il ne cherche pas à savoir avec qui mon jeune frère s'envoie en l'air et tenter de se joindre à lui. Croisant brièvement le regard d'Aïden, je peux y déceler une lueur de soulagement. Tous les deux conscients d'avoir évité de commettre un double homicide ou d'y laisser notre peau, suivant la manière dont les choses se seraient présentées. Bennett et mon père sortant toujours armés.

La tension qui m'habitait jusqu'alors se relâche peu à peu.

Bennett pose un bras sur les épaules de mon paternel en ricanant.

— Très cool cette petite réunion familiale, mais il est temps d'y aller, Charlie ! Parce que, bordel de merde, j'ai vraiment les couilles pleines, là. Sans compter que nous sommes attendus. Il serait très indélicat de notre part de faire patienter davantage ces charmantes demoiselles qui rêvent de nous avoir entre leurs cuisses.

Tout en prononçant ces mots, il se caresse l'entrejambe et mon père ricane.

Ce connard n'a aucune éducation. Mon géniteur fait mine de se masturber lui aussi avant de déclarer :

— C'est parti mon pote ! Allons montrer à ces femelles ce que des gars dans notre genre valent au pieu.

Moi, je reste convaincu que cette planète pourrait parfaitement se passer d'hommes comme eux. Le monde ne s'en porterait pas plus mal.

Mon père nous gratifie, mon frère et moi, d'une accolade virile. Son complice et ami d'enfance d'une poignée de main réfrigérante.

— À plus les mecs, nous dit Bennett en nous dévisageant avec une insistance marquée qui ferait presque froid dans le dos. Et ne déconnez pas les garçons ! N'oubliez pas qu'on vous a l'œil.

C'est un avertissement qu'il ne faut pas prendre à la légère. Bennett est non seulement l'associé de mon père, mais également son bras droit. Tous deux sont amis de longue date et sont aussi soudés que des frères siamois.

Dès que leurs voitures ont quitté l'allée, nous nous ruons vers l'escalier que nous grimpons à toute vitesse, pressés de savoir pourquoi Marlow a poussé ce hurlement. La porte de l'appartement de Declan est grande ouverte, nous y entrons en trombe et fouillons au pas de charge chaque pièce de fond en comble. Personne !

Après avoir passé tout l'étage au peigne fin, nous finissons par découvrir Declan et Marlow dans la salle de bains attenante à ma chambre.

Tous deux sont assis à même le sol, mon frère tenant ma furie dans ses bras, une main plaquée sur sa bouche pour l'empêcher de crier. La première chose qui me frappe dans cette scène, c'est le regard terrorisé de Marlow. La seule fois où j'ai vu une telle frayeur dans les yeux d'un être humain, c'était au journal télévisé du 11 septembre 2001 quand les tours jumelles se sont effondrées.

Mais lorsque nous apprenons la raison de cette terreur qui fige les traits de Marlow, j'avoue qu'aucun de nous n'était préparé à recevoir un tel choc.

CHAPITRE 52

Dorian

Mon frère et moi restons pétrifiés un instant, puis finissons par nous avancer dans la pièce avec prudence afin de ne pas effrayer Marlow davantage.

— Que s'est-il passé ? demande Aïden à Declan qui semble décontenancé.

Declan retire la main qui obstrue la bouche de Marlow. Il la relâche puis se relève, le visage défait.

— Aucune idée, lui répond-il. Elle regardait par la fenêtre quand soudain elle s'est mise à hurler avant de s'enfuir en courant pour venir se réfugier ici. Comme elle était au bord de l'hystérie, il a fallu que je l'empêche de crier pour ne pas que le vieux et l'autre connard rappliquent.

Je pose mon regard sur Marlow qui semble en état de choc. Livide, elle tremble comme une feuille. Sa respiration est hachée, bruyante comme si elle faisait une crise d'asthme. Elle fixe un point invisible en face d'elle, les yeux écarquillés, donnant l'impression qu'elle est en train de visionner un film d'épouvante. Les larmes qui ruissellent sur ses joues viennent s'échouer sur ses jambes repliées contre elle.

Aïden s'agenouille devant elle et tente de lui saisir les mains, mais elle les rétracte brusquement et recule dans l'angle du mur, se recroquevillant sur elle-même pareil à un animal blessé.

— Eh, ma puce, qu'est-ce qui t'arrive ? lui murmure mon frère, impuissant face à la peur qui s'est emparée de Marlow.

Je m'approche et pose une main sur l'épaule de mon frère.

— Laisse-moi faire, je lui dis.

Il lève la tête vers moi, le regard triste et désespéré. Puis il soupire et s'éloigne pour me céder sa place à contrecœur. À la tension qui crispe ses muscles, je devine l'inquiétude et l'angoisse qui l'anime.

Mais j'ai la conviction d'être le seul à pouvoir ramener Marlow dans le royaume des vivants grâce à cette alchimie mystérieuse qu'il y a entre nous.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? me demande-t-il.

— Il semblerait que quelque chose lui ait fait peur.

La détresse d'Aïden fait peine mais c'est à lui de la gérer. Moi j'ai un autre défi qui m'attend.

Je m'accroupis à mon tour pour étudier le visage effrayé de ma furie et sonder son regard. Ses pupilles sont dilatées et son regard fixe. Elle est en état de choc. Dans ses conditions, je sais qu'il est inutile de tenter d'instaurer un dialogue. Il faut d'abord sortir Marlow des ténèbres qui l'ont engloutie afin de la ramener vers la lumière.

Lorsque je lui caresse les cheveux, elle se raidit instinctivement. Je réalise que la tâche ne va pas être aussi simple que je le pensais.

— C'est Dorian, mon ange, je lui souffle à l'oreille. Et personne ne te fera du mal. Maintenant, on va sortir d'ici.

Voyant que mes paroles glissent sur elle comme des gouttes de pluie sur une surface vitrée, je passe d'autorité un bras sous ses genoux et l'autre derrière ses épaules puis l'arrache du sol. Elle émet un petit gémississement plaintif et je la sens se contracter contre moi.

J'ignore sa réaction et l'évacue hors de la salle de bains pour la transporter dans un autre décor plus approprié afin de rétablir notre connexion au plus vite. Misant tout sur ce pouvoir d'attraction qu'il y a entre nous.

Je traverse le couloir jusqu'au salon et vais m'asseoir sur le canapé, gardant Marlow dans mes bras. Je la serre contre moi pour lui communiquer ma chaleur. Mais elle me repousse violemment et se réfugie à l'autre bout du canapé, les jambes repliées contre sa poitrine, les bras enserrant ses genoux. Je me rapproche et la prends dans mes bras. Elle tente de s'écarter de moi mais je tiens bon. Toutefois le doute s'installe en moi. Peut-être que notre lien n'est pas aussi fort que je le pensais ?

Marlow ne m'ayant pas habituée à m'opposer une telle résistance, j'admets que je suis un peu destabilisé.

Aïden et Declan qui m'ont suivi à la trace prennent chacun un fauteuil et s'installent en face de nous, leurs regards perdus rivés sur Marlow et moi, visiblement dépassés par les événements. C'est donc à moi qu'incombe la responsabilité de faire front.

Parfaitement, conscient qu'avec sa force de caractère hors du commun Marlow ne se mettrait pas dans un état pareil pour des broutilles, je sens que la situation est en train de nous échapper et que nous allons au-devant de sérieux problèmes.

Je me penche vers ma furie qui exprime toujours cette frayeur incommensurable et lui murmure à l'oreille :

— Reviens vers moi, mon ange.

Je la berce tout en lui parlant avec une infinie douceur, lui délivrant des mots réconfortants. Comme ce n'est pas dans mes habitudes de me montrer compatissant, mes frangins me dévisagent bouche bée.

Marlow est pour moi ce petit grain de sable dont tout le monde part qui vient enrayer une machine bien huilée.

Alors que je pensais tout maîtriser, ce petit bout de femme a réussi à balayer dix ans d'efforts, remettant en question la plupart de mes certitudes et foutant une pagaille monstre dans mon existence. Mais grâce à elle depuis quelque temps, je me sens plus vivant.

Attendant que mes paroles trouvent un écho en elle, je continue à lui distribuer des paroles apaisantes en la berçant comme une enfant. Au bout de dix bonnes minutes, je finis par percevoir un léger changement. Ses épaules se décrispent et son corps se détend.

Bien que je veuille connaître l'origine de ses tourments, je m'efforce de ne pas la brusquer.

Lors de notre entrevue avec le docteur Gardner, nous avons appris que Marlow avait subi de nombreux traumatismes. Mais je crois que nous l'avions compris bien avant cela, simplement nous nous étions voilé la face. Pensant que Marlow possédait un moral d'acier à toute épreuve. Qu'elle avait en elle les ressources nécessaires pour affronter ses démons. Mais il y a des limites à ce qu'un être humain peut enduré J'espère seulement que Marlow n'a pas atteint son point de rupture. Car je sais que derrière, c'est une descente aux enfers qui l'attend.

Declan nous sert à boire, tandis qu'Aïden me fixe d'un air désespéré. Tout en sirotant notre verre de scotch, nous attendons que Marlow soit prête à nous expliquer ce qui l'a mise dans cet état.

Quand ses doigts s'agrippent à mon T-shirt et qu'elle grimpe à califourchon sur mes genoux, je sais que le moment de vérité est venu. Je le redoute, car j'ai l'intuition que ses révélations vont avoir des répercussions profondes sur nos vies.

— Mon ange, je lui chuchote. On est là.

Aïden déserte aussitôt son fauteuil pour venir s'asseoir à mes côtés. Il lui prend la main. Marlow le fixe les yeux noyés, puis elle reporte ses yeux sur moi avant d'éclater de nouveau en sanglots, le corps parcourut de tremblements.

— Je... l'ai reconnu, lâche-t-elle tout à coup dans un souffle. Oh mon Dieu ! C'est lui, Dorian...

Sa voix se brise sur les derniers mots.

— De qui parles-tu, Marlow ? je demande, anxieux.

Elle se plaque contre moi et enfouit son visage dans mon cou. Quand je la serre dans mes bras, je l'entends prendre une profonde

respiration. Puis soudain elle se recule pour me fixer droit dans les yeux. Son regard me fait l'effet d'un coup de couteau en plein cœur. Il n'y a plus de larmes dans ses yeux mais une haine profonde. À cet instant, j'ai l'impression qu'une ombre menaçante plane au-dessus de nos têtes. Marlow finit par lâcher :

— L'ami de ton père, Dorian, est l'homme qui a tué ma mère.

Mon cœur s'arrête net, mon sang se fige dans mes veines et des aiguilles se plantent sous ma peau. Aïden, lui, devient livide et peine à respirer. Nous comprenons immédiatement de qui il s'agit. Mais à ce stade, le doute est encore permis.

— Tu en es sûre ?

Sa main saisit la mienne et son regard devient encore plus intense.

— Certaine. Je l'ai reconnu quand il a traversé la cour, me répond-elle avec conviction.

Là, tout part en vrille et je ne contrôle plus rien. Fou de rage, Aïden bondit sur ses jambes. Sentant qu'il n'est pas loin de péter un câble, Declan se redresse à son tour, se préparant à intervenir.

Je tente de minimiser l'impact de cette nouvelle pour calmer mon frère.

— Les faits remontent à plus de quinze ans, Marlow. Comment peux-tu en être aussi sûre ?

Ma question a sur elle l'effet d'un électrochoc. Elle se lève du canapé pour nous faire face. Il n'y a plus aucune trace de la jeune femme abattue que j'ai vue dans la salle de bains tout à l'heure. Elle nous fixe tous les trois droit dans les yeux, le regard aussi aiguisé qu'une lame.

— Je n'oublierai jamais son visage, nous affirme-t-elle d'une voix pleine de colère.

— Il se peut qu'il lui ressemble ? je suggère.

— Dorian a peut-être raison, surenchérit Declan.

Mais tout comme moi, il n'y croit pas une seconde. Nous savons de quoi Bennett est capable.

Marlow secoue la tête avec vigueur.

— C'est lui qui a tué ma mère. J'en ai la certitude, nous annonce-t-elle sur un ton catégorique. Il a un tatouage représentant une croix inversée sur le poignet. Et je me souviens qu'à plusieurs reprises, maman l'a appelé Ben.

Ben est le diminutif de Bennett et le tatouage existe bel et bien. Sans conteste, c'est bien lui.

— Là, on est vraiment dans la merde ! je soupire.

Aïden perd l'équilibre et Declan le soutient. Mais Marlow n'en a pas fini avec ses révélations et nous achève en déclarant :

— En plus, ce sale type est mon père !

Mes frères et moi nous nous regardons comme si nous venions de recevoir un coup sur la tête. Si cette information est vraie, si Marlow est bien la fille de Bennett ça change absolument tout. Nous savons qu'il voudra la récupérer et Dieu seul sait ce qu'il lui fera.

— Je vais le tuer ! hurle Aïden.

Je vois l'incompréhension s'inscrire sur les traits de Marlow. Normal, puisque Declan et moi sommes les seuls à connaître le secret d'Aïden. Il nous a fait promettre de ne rien dire. Mais aujourd'hui, à mon sens, cette promesse n'a plus lieu d'être.

— Maintenant je comprends pourquoi elle est partie. Pour fuir cette ordure !

Marlow me dévisage, les yeux écarquillés.

— Mais de quoi parle-t-il ?

Aïe, ça se corse un peu plus, là.

Mon regard converge vers Declan pour savoir s'il pense la même chose que moi.

— Il faut lui dire, me confirme-t-il.

Cette nouvelle aura peut-être le mérite d'atténuer le premier choc. Enfin, je l'espère.

Devant notre mutisme qui s'éternise, les prunelles de ma furie sautent de l'un à l'autre avant de s'adresser à moi :

— Qu'est-ce que vous ne me dites pas Dorian ? me demande-t-elle avec fermeté.

On dirait bien que la jeune femme volontaire que nous connaissons est enfin de retour. Je n'y vais pas par quatre chemins et lui balance de but en blanc :

— Aïden est ton frère.

La surprise fige ses traits et elle porte ses deux mains à sa bouche, les yeux agrandis par la stupeur.

— Oh, putain ! Mais pourquoi vous ne me l'avez pas dit plus tôt ? s'énerve-t-elle, sortant les griffes. Vous êtes... Merde, je ne trouve même plus mes mots...

Elle se met à tourner en rond dans le salon en marmonnant.

— J'ai envie de vous étrangler tous les trois, dit-elle en nous fusillant du regard. Depuis l'âge de cinq ans, j'étais persuadée que je n'avais plus de famille. Mis à part...

Elle se coupe net et secoue la tête pour chasser les idées sombres qui l'envahissent.

— Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que cela représente pour moi d'avoir un frère. Pour quelqu'un qui avance seul dans la vie, avoir une famille, ça équivaut à posséder tout l'or du monde.

Aïden tente de l'approcher. Elle tend la main et le foudroie du regard.

— Si tu tiens à la vie, t'as pas intérêt à m'approcher ! Laisse-moi

le temps de digérer cette information.

Elle nous engueule encore quelques minutes, nous assénant nos quatre vérités. Et pour finir :

— J'ai envie de vous étrangler tous les trois ! Chacun pris séparément, on sait à quel point vous pouvez être cons par moments. Mais quand vous vous y mettez tous ensemble vous explosez toutes les statistiques sur l'échelle de la connerie.

J'avoue que ce n'est pas la réaction à laquelle je m'attendais. Mais Marlow ayant un tempérament volcanique, j'aurais dû m'en douter. Elle nous a tous remis à notre place que cela nous plaise ou non.

Quand elle est furieuse comme maintenant, ses yeux prennent un éclat mordoré comme si des flammes dansaient dans ses iris et ses joues prennent une légère teinte rosée.

Je la trouve tellement belle et excitante que j'ai envie de la coller contre un mur et la prendre sauvagement.

Bon sang, ce n'est vraiment pas le bon moment de penser à ça.

Entre-temps Aïden s'est resservi un verre qu'il avale d'une traite. Il est extrêmement tendu, mais en même temps il paraît soulagé de ne plus avoir à lui mentir. Le fardeau était sûrement trop lourd à porter.

— On ne pouvait pas te le dire, lui explique-t-il sur un ton grave. À cause de notre père. Si lui ou son associé découvre qui tu es vraiment, ils te feront vivre un enfer. À la fin, tu ne seras plus qu'un jouet entre leurs mains. Bref, la situation était déjà délicate avant. Mais bordel, maintenant c'est encore pire, Marlow ! soupire-t-il en se passant la main dans les cheveux avec nervosité. Tu es ma petite sœur et je ne veux pas que ces deux cinglés te fassent du mal.

Dire que toute cette histoire nous dépasse serait un euphémisme.

Elle fronce les sourcils, l'air de réfléchir. Tandis que nous sommes tous trois suspendus à ses lèvres, attendant sa réaction, ses traits s'adoucissent et un petit rictus vient étirer le coin de ses lèvres. Après avoir rencontré notre père, elle doit forcément comprendre notre position.

— Te maintenir dans l'ignorance était une façon de te protéger, j'ajoute sur un ton pragmatique.

Elle prend soudain un air horrifié.

— Attends une seconde. Ça veut dire que... que toi aussi tu es mon frère, Dorian ?

Je ris en me rapprochant d'elle, puis lui caresse la joue, mes yeux plantés dans les siens.

— Techniquement non ! Puisque nous n'avons aucun lien de parenté.

Soulagée, elle hoche la tête et un léger sourire se met à flotter sur ses lèvres.

— OK, donc en résumé, Dorian. Je sors avec le frère de mon frère.

Mon père est un meurtrier. Qui se trouve être le meilleur ami de ton père qui lui est un psychopathe et un tordu.

— Bien résumé, je lui dis en rigolant.

Son sourire s'efface et elle prend un air catastrophé.

— Putain, mais comment allons-nous gérer cette situation ?

— On a un peu été pris de court là, vois-tu. Donc on n'a pas encore vraiment eu le temps d'y penser, je lui rétorque.

— Ouais et bien va falloir y penser très sérieusement !

Aïden la contemple avec adoration. Je le comprends. Parce que Marlow a un sacré cran.

— Ça n'a pas l'air de te réjouir tant que ça d'avoir un frangin ? lui dit-il pour la taquiner.

Elle sourit plus franchement puis lui saute dans les bras. Aïden explose de rire en la réceptionnant.

— Bien sûr que si ! s'exclame-t-elle en riant. Et je comprends mieux maintenant pourquoi je t'ai aimé dès le premier jour, lui confie-t-elle en l'embrassant sur la joue.

Je soupire bruyamment.

— Tu devrais être satisfait, Aïden. En ce qui me concerne, je ne peux pas en dire autant.

Je crois que je suis jaloux.

Elle se tourne vers moi et me dévisage avec une pointe d'amusement dans le regard.

— Dorian, toi c'est différent. Tu le sais, non ?

Je hoche la tête.

— J'espère bien. Parce que je ne te considère pas comme ma sœur, c'est certain.

Declan ricane.

— Et moi dans tout ça, tout le monde s'en fout !

— Mais pas du tout ! proteste ma furie avec tendresse. On fait tous partie de la même famille à présent. Mais surtout on est tous embarqués dans la même galère.

Le sang froid et l'objectivité dont fait preuve Marlow me sidèrent.

Aïden lui prend la main et l'entraîne sur le canapé pour discuter. Declan et moi restons en retrait, sachant qu'ils ont beaucoup de choses à se dire et des années à rattraper.

— Si tu savais comme je suis heureux de t'avoir retrouvé, lui murmure mon frère, ému.

Elle penche la tête sur le côté, réfléchissant.

— Depuis quand connaissais-tu mon existence ?

— Depuis toujours. Quand maman a appris qu'elle était enceinte d'une fille, elle a préféré s'enfuir pour te protéger. Avant de partir, elle m'a promis de revenir me chercher pour que je fasse la connaissance de ma petite sœur. Elle m'avait aussi annoncé qu'elle t'appellerait

Marlow en souvenir de son frère mort dans un accident de voiture. Alors quand Campbell m'a fourni ta fiche, j'ai immédiatement fait le rapprochement et entamé des recherches sur tes origines. C'était d'ailleurs relativement facile, puisque des filles qui portent le prénom de Marlow il n'y en a pas des masses. Mais c'est aussi à ce moment-là que j'ai découvert que ma mère était morte. J'avoue que le coup a été rude.

— Tu savais que nous n'avions pas le même père ?

— Non. Ce sont les tests ADN qui me l'ont révélé.

— Faut pas avoir un échantillon sanguin pour ça ?

Il lui sourit.

— Quand tu t'es blessée à la main, j'ai conservé les morceaux de coton sur lequel il y avait quelques gouttes de ton sang. Ensuite, je les ai confiés à un ami qui bosse dans un labo. Les résultats me sont parvenus quelques jours plus tard. Il me fallait une preuve irréfutable confirmant notre lien de parenté. J'espère que tu ne m'en veux pas.

Elle secoue la tête.

— Non, je ne t'en veux pas. Au contraire même, je suis contente que tu l'aies fait. Comme ça le doute n'est plus permis.

Aïden lui saisit les mains et plonge son regard dans le sien. Je devine ce qu'il va lui demander et je retiens mon souffle.

— Je sais à présent qui a tué notre mère, Marlow. Maintenant ce qui m'intéresserait de savoir c'est de quelle façon notre mère est morte. Il faut que tu me le dises. C'est très important pour moi.

Marlow se referme comme une coquille d'huître et baisse la tête.

— Laisse-moi encore un peu de temps, s'il te plaît, Aïden. Je ne suis pas encore prête. Je n'y arrive pas. C'est trop dur. En parler, c'est comme si je revivrais le drame auquel j'ai assisté. Tu comprends ?

Aïden hoche la tête d'un air compréhensif.

— Oui, je comprends. Mais il faudra bien que tu partages cette histoire avec moi. Ça fait bien trop long que tu la traînes derrière toi, ma puce. De plus, en la partageant avec moi tu pourras enfin t'en libérer. N'oublie pas qu'elle était ma mère à moi aussi et que je l'ai aimé autant que toi.

Touchée par les paroles de mon frère, ma furie relève la tête et plonge ses yeux emplis de chagrin dans les siens.

— Je sais. Mais c'est un souvenir qui est encore trop douloureux pour moi.

Mon frangin lui adresse un sourire indulgent.

— OK. Mais essaie de garder à l'esprit que j'ai besoin de savoir pourquoi ma mère est morte à l'âge de vingt-six ans.

Des larmes perlent sur les cils de Marlow.

— Bientôt, je te dirais tout. Je te le jure, Aïden.

Puis elle se lève.

— Ne m'en veux pas, lui dit-elle d'une voix éraillée, mais là, j'ai besoin d'être seule et de me reposer.

Je la dévisage et comprends qu'il lui faut s'isoler pour encaisser tout ça.

— Tu peux aller dans ma chambre, si tu en as envie.

Ma proposition n'est pas sans arrière-pensée. Elle me fixe puis m'adresse un petit sourire coquin accompagné d'un clin d'œil.

J'ignore comment c'est possible, mais cette femme a le don d'attiser mon désir.

— D'accord. Je vais faire ça, me répond-elle en sortant.

Si l'on regarde dans notre rétroviseur, il est évident que nous sommes tous passés par des moments difficiles. Mais je pense que ce n'est rien à comparer de ce qui nous attend.

CHAPITRE 53

Marlow

Une fois réfugiée dans la chambre de Dorian, je referme la porte et m'appuie contre le battant, les yeux clos. Mon cœur bat toujours aussi fort tandis qu'un étau me comprime la poitrine à m'en briser les côtes. Ma gorge est tellement serrée que c'en est douloureux. Comme si quelqu'un avait noué une écharpe autour de mon cou et cherchait à m'étrangler.

Je sais que tous ces symptômes ne sont que le contrecoup du choc psychologique que mon cerveau tente d'absorber. C'est pourquoi j'ai besoin d'être au calme quelques minutes pour dissiper les pensées parasites qui encombrent mon esprit.

Pour l'instant, elle ne cesse de tourner en boucle, me repassant inlassablement le visage de l'homme qui a tué ma mère. Quand je l'ai vu sortir de la maison, j'ai replongé dans mon passé et fait un bond de quatorze années en arrière et revécu la scène terrifiante de mon enfance dans laquelle ma mère se faisait violer et massacrer par mon propre père.

C'était horrible. Je n'arrivais plus à m'extraire de cette scène et à respirer. Je repousse toutes les images qui me percutent encore et encore pour focaliser toute mon attention sur le décor blanc, froid et austère qui m'entoure. Pas vraiment le lieu idéal pour vous réchauffer le cœur ni vous changer les idées. Pourtant, curieusement, cette pièce à l'atmosphère aussi aseptisée qu'un bloc opératoire m'apaise. J'imagine que c'est à cause du parfum de Dorian qui flotte dans l'air. J'aime son odeur très masculine. J'inspire à pleins poumons pour m'en imprégner. Comme si je pouvais l'inhalier, lui, tout entier.

Le dos toujours contre la porte, mes yeux se promènent sur les murs, les deux tables de nuit, les meubles laqués blancs, et la console. Tout est d'une propreté immaculée. Je m'attarde un instant sur le couvre-lit, les rideaux et l'épais tapis qui eux sont d'un noir profond.

Le blanc et le noir étant les seules teintes dominantes. Aucune couleur. Aucun bibelot, photo ou objet personnel. L'ordre impeccable qui règne dans cette chambre donne l'impression qu'elle est inhabitée. Pas la moindre poussière. Et rien ne traîne. À part moi.

Je me décolle du battant et m'avance vers une commode. Dévorée par la curiosité, je tire sur l'un des tiroirs qui la composent, à la recherche d'une once d'humanité ou d'une trace de vie, même extra-terrestre qui sait. Je constate qu'elle est vide. Intriguée, j'inspecte les autres meubles. Tous vides. Pas de photos, de documents, de factures... Que du néant. J'ai sous les yeux un décor sans âme, reflétant la personnalité de son occupant.

À moins que ce soit simplement l'image qu'il veut donnée de lui. Voilà qui a le mérite de me faire oublier mes préoccupations. À présent, je veux en savoir plus. Comprendre qui est l'homme qui m'a fait chavirer.

Je m'approche du dressing et tire sur les deux battants. Une lumière jaillit aussitôt d'une rampe de spots accrochée au plafond. Je suis éblouie et cligne des paupières le temps que mes yeux s'accoutument avant de les écarquiller.

Sur ma gauche, pendue sur des cintres, se trouve une rangée de costumes et sur ma droite, des chemises assorties. Parfaitement alignés et classés du plus clair au plus foncé. Là encore, pas de couleur et aucune fantaisie. Juste un dégradé partant du gris clair au noir profond. Dans les différents tiroirs, je découvre cravates, chaussettes, caleçons, ceintures, ordonnés de la même manière. Idem pour les dizaines de paires de chaussures. C'est trop parfait à mon goût. Je déplace les sous-vêtements. Intercalle les vestes de costume et les chemises dans un ordre aléatoire. Quand j'estime que j'ai bien fichu le bazar, je souris.

Voilà qui est mieux.

Dans le fond du dressing, je remarque une double porte juste à côté d'un grand miroir qui tapisse le mur. Je m'avance, agrippe les poignées et tire sur les deux battants. Je fais, aussitôt, un pas en arrière.

— Je le savais, je lâche pour moi-même.

J'ai devant moi un second dressing qui n'a rien à voir avec le premier. Il y a des jeans dont certains sont délavés et troués aux genoux. Des piles de T-shirts blancs, noirs certains à l'effigie de groupes de rock ou arborant des têtes de mort. Je remarque que certains sont usés jusqu'à la trame. Je découvre également des bottes et des blousons de motos.

Ma conscience danse en levant les bras en l'air. Dorian aurait-il été un bad boy dans sa jeunesse ?

— Aurais-tu l'intention de dormir dans mon dressing ?

Je sursaute en entendant la voix de Dorian dans mon dos.

Et merde !

Je n'ose pas me retourner et affronter sa colère.

— Marlow, tu veux bien me regarder.

Je prends une grande inspiration et fais un demi-tour sur place. Main dans les poches, une épaule appuyée de manière désinvolte contre le chambranle, il m'observe. Ses yeux ont pris une teinte bleu nuit. Ils ont un éclat sauvage, profond et hypnotique qui les rend encore plus perçants que d'habitude. Je me mordille la lèvre et lui souris.

Il esquisse un sourire énigmatique.

— Je t'ai déjà dit de ne pas faire ça.

Il n'a pas l'air furieux, mais amusé. Je baisse quand même les yeux, comme si je cherchais à me repentir de mes péchés. En réalité, il n'en est rien.

— Je suis désolée, je mens.

Dorian émet un rire bref.

— Faux. Tu n'es pas désolée, Marlow. Juste emmerdée d'avoir été surprise en train de fouiner dans mes affaires.

Tout en parlant, il s'avance vers moi. Il a quelque chose d'inquiétant dans sa manière de se mouvoir. Il me fait penser à un prédateur s'apprêtant à dévorer sa proie. Je recule et me retrouve aussitôt acculée contre le mur à proximité du miroir. Ça me rappelle la fois où il m'a fait sa proposition dans le parc. Dorian sourit comme si la situation lui plaisait.

Il n'est plus qu'à quelques centimètres de moi à présent. Je retiens mon souffle. Il repousse une mèche de cheveux de ma joue et la cale derrière mon oreille. Je frissonne et baisse la tête.

— Regarde-moi, ma furie.

Je relève le menton et accroche son regard. Son sourire s'élargit pour devenir carnassier.

— Tu as peur de moi ?

— Non.

— Alors pourquoi tu recules ?

Je ris.

— Simple réflexe de survie.

Son regard s'embrase.

— Je pensais que nous avions dépassé ce stade.

Sa main descend lentement dans mon cou. Des frissons me parcourent et j'ai de plus en plus de mal à réfléchir.

— Avec toi, il est difficile de savoir.

Son rire résonne dans la pièce. C'est un son que je ne me lasse pas d'entendre. Dorian a un rire grave très masculin et très sensuel. Tout en lui est un appel au sexe et à la luxure.

Il colle son front au mien. Son souffle mentholé balaie mon visage. Son corps musclé est collé au mien et je peine à respirer.

— Tu es un vrai mystère pour moi, Marlow.

Je le fixe surprise.

— Tu trouves ?

Il se mord la lèvre en souriant, la tête légèrement inclinée sur le côté, comme s'il réfléchissait à ce qu'il allait faire. Il est tellement craquant que j'ai envie de lui sauter dessus. Alors je me hisse sur la pointe des pieds et presse ma bouche sur ses lèvres, plaquant mon corps contre le sien. Affamée, je l'embrasse sauvagement. J'ai tellement faim de lui qu'une douleur crisper le bas de mon ventre. Il me serre dans ses bras et répond à mon baiser avec une ardeur qui me fait fondre littéralement.

Il m'embrasse dévastant ma bouche, nos langues s'entremêlant. Ma température grimpe de plusieurs crans tandis que mes mains s'aventurent sous sa chemise. Sa peau est douce et ferme. Mes doigts dessinent les reliefs de ses muscles.

Seigneur, il est si parfait que je pourrais jouir rien qu'en le touchant.

Mon bassin part à la rencontre du sien et je sens son sexe se dresser fièrement entre nous.

Mes mains sont soudain prises de frénésies. Je tente d'ouvrir sa chemise et comme c'est trop long, je tire dessus violemment. Les boutons s'envolent aux quatre coins de la pièce.

J'ai enfin accès à son torse. Je le caresse puis détache mes lèvres des siennes pour faire courir ma bouche dans son cou, descendre le long de sa clavicule jusqu'à ses pectoraux. J'ai enfin accès à mon terrain de jeu favori.

Je le lèche et le goûte comme une friandise. J'entends Dorian pousser un gémissement, tandis qu'il me tient par la taille, la tête rejetée en arrière et les yeux fermés. C'est la première fois que je le vois s'abandonner à ses sensations. J'ai soudain besoin de le sentir en moi. J'attrape la ceinture de son pantalon et commence à faire glisser la fermeture éclair, mais il arrête mon geste.

— Marlow, non !

Le timbre de sa voix est rauque et un peu éraillé. Je le dévisage surprise, ne comprenant pas pourquoi il me repousse. Il m'attire contre lui et me serre très fort. Ma joue est collée à sa peau brûlante et je peux percevoir les battements rapides de son cœur. Je ne le laisse donc pas indifférent.

Confirmation : Dorian a un cœur.

— Pas comme ça. Pas maintenant, me murmure-t-il en me caressant les cheveux.

— Pourquoi ? je demande d'une voix plaintive.

— C'est trop tôt.

— Ça fait des mois que j'attends ce moment.

Son rire résonne dans mon oreille.

— Ah bon, des mois ? Et tu m'avais caché ça.

Je m'écarte un peu pour voir son visage.

— Il faut d'abord que je te parle, me dit-il d'une voix grave.

— Je n'aime pas quand tu dis ça.

Il rit, m'attrape sous les cuisses et m'arrache du sol. Mes jambes s'enroulent automatiquement autour de sa taille et je noue mes bras autour de son cou. Lorsqu'il me porte à l'extérieur du dressing, il remarque les petits changements que j'ai apportés et ricane.

— Tu n'aimais pas ma manière de ranger ?

— J'ai apporté ma petite touche personnelle.

Il éclate de rire et quelques secondes plus tard je me retrouve allongé sur le lit Dorian au-dessus de moi.

CHAPITRE 54

Marlow

Le regard de Dorian est si pénétrant que j'en ai le souffle coupé et me perds dans un océan de bleu.

— Des changements vont intervenir, Marlow me dit-il.

Je comprends que la conversation prend un tour sérieux. Il nous fait basculer sur le lit de façon que nous nous retrouvons allongés face à face.

— Je m'en doute, je lui souffle le cœur battant. Je suppose qu'il n'est plus question pour moi de vivre ici.

Il fronce les sourcils, l'air surpris.

— En effet. Si mon père ou Bennett découvrent qui tu es, ils se serviront de toi pour nous obliger à entrer dans leurs combines. Pour l'instant, nous avons réussi Aïden et moi à nous tenir à l'écart de leurs magouilles. On ne peut pas leur laisser de prise sur nous, tu comprends.

Mon cœur se serre.

— Je ne voulais pas devenir un fardeau pour vous.

Il m'effleure la joue et me sourit.

— Tu n'es pas un fardeau, mais la plus belle chose qui nous soit arrivée.

Le cœur battant, je lui souris.

— Qu'avez-vous décidé, alors ?

Son sourire s'élargit.

— J'ai un appart en ville où tu iras t'installer. Mais en attendant, on va profiter des vacances de Thanksgiving pour partir une semaine tous les deux.

Je crois que mon cœur est en train de me lâcher.

— Partir tous les deux ? je répète, hébétée. Rien que toi et moi. J'adore cette idée.

— Attends, ne t'emballe pas. Je ne peux pas m'absenter du

bureau. Je viendrais te rejoindre tous les soirs, mais la journée tu seras seule. Je t'achèterai une voiture pour que tu puisses te déplacer.

Je pouffe.

— Tu veux m'acheter une voiture, je m'esclaffe. Mais je n'ai même pas le permis, Dorian.

Il fronce les sourcils et je crois entendre les rouages de son cerveau se mettre en branle.

— Tu passeras ton permis. Je t'apprendrais à conduire.

— Avec ton Aston Martin. Tu n'as pas une voiture plus puissante. Genre formule un, par exemple.

Il plisse les yeux.

— Ouais. C'est peut-être un peu trop sportif pour commencer.

— Tu comptes vraiment m'acheter une voiture ?

— Oui. Tu vas passer une semaine dans une maison isolée. Il faut que tu puisses te déplacer si tu en as envie.

N'est-il pas adorable ?

— Tu n'as donc pas l'intention de me séquestrer pour me garder rien que pour toi, alors ?

Il rit.

— Crois-moi, si je le pouvais je le ferais. Mais Aïden m'en empêcherait.

— Je me disais bien aussi.

Il me fait un clin d'œil en souriant. En fait, il serait vraiment capable de m'enfermer.

— Si tu me rejoins le soir, je n'aurai pas besoin de me déplacer, Dorian. Si j'ai besoin de quoi que ce soit, je t'enverrai un message et voilà.

Dorian semble réfléchir.

— Bien. Nous ferons ça. Mais tu passeras quand même ton permis. Je prendrais les dispositions nécessaires. Tu as une semaine pour apprendre le Code de la route.

J'écarquille les yeux.

— Une semaine ! C'est tout.

— Tu es surdouée, non ? Ça ne devrait donc pas te poser de problème.

— Je ne suis pas surdouée. Et apprendre par cœur n'est pas évident pour moi.

— Démerde-toi, Marlow, me dit-il sur un ton sans réplique.

Je soupire.

— OK.

Ce salopard m'adresse un sourire satisfait.

— J'aime quand tu es obéissante, ma furie.

Il m'énervé, là.

— Je ne suis pas un objet, Dorian. Ne l'oublie pas. Et ne te fais

pas non plus d'illusion. Si cette maison où tu as l'intention de m'emmener ne me plaît pas, je m'en irais. À pied, s'il le faut.

Il frôle ma joue du bout des doigts.

— Je sais. Mais ça va te plaire. C'est la maison de ma mère. Je n'y ai pas remis les pieds depuis qu'elle est morte. J'avais neuf ans. Tous mes souvenirs d'enfance sont entreposés là-bas.

Je le regarde ébahie.

— Tu n'as pas peur que je fouine partout ?

Il ricane.

— Je n'ai pas peur. Je sais que tu vas fouiner partout. Mais c'est le meilleur endroit pour garantir ta sécurité. Mon père a vendu cette maison après le décès de ma mère. Et c'est moi qui l'ai racheté sous le nom d'une société écran. Il ne sait pas qu'elle m'appartient. Tu y seras en sûreté.

— Quand on sera seuls tous les deux que va-t-il se passer ?

Il m'adresse un sourire à embraser ma petite culotte.

— Je te ferai l'amour pour la première fois. Sans protection, Marlow.

Je le dévisage bouche bée. Il prend ma main et la fait progresser jusqu'à son érection.

— J'ai envie de toi à en crever, ma furie. Mais je veux que ce soit un moment unique pour toi comme pour moi. Aucune barrière entre nous. Pour la première fois de ma vie, je ne mettrais pas de préservatif pour te faire l'amour. Tu n'as rien à craindre de mon côté je suis clean. En revanche, je voulais savoir si tu prenais la pilule.

Je le regarde.

— Oui.

— Bien.

— Es-tu toujours obligé de tout planifier ?

Il se marre.

— Avec toi, il y a bien longtemps que j'ai renoncé à planifier quoi que ce soit. On va passer du temps ensemble et nous verrons bien ce qu'il se passera.

Je noue mes bras autour de son cou.

— Dorian promets-moi de ne pas me faire de mal.

Il me serre contre lui.

— Je te promets d'essayer, Marlow. Mais je ne peux pas te le garantir. Il se peut qu'après avoir couché avec toi mon fantasme soit assouvi. Je n'aurais peut-être plus envie de renouveler l'expérience. Je suis un homme qui se lasse vite. Je n'y suis pour rien.

Houla ! Ai-je bien entendu ?

— Tu veux dire que...

— Qu'il se peut qu'après avoir obtenu ce que je veux tout soit fini entre nous. Je n'en sais rien.

Je me serre contre lui pour y puiser du réconfort. Je sais que Dorian ne cherche pas à me blesser. Il tente seulement de m'avertir. Mais c'est quand même douloureux.

— Je n'ai jamais désiré une femme comme je te désire, Marlow, me confie-t-il. La plupart du temps, je me sers de leur corps pour concrétiser les images que j'ai en tête, c'est tout. Je n'éprouve aucun désir pour elles. Elles ne sont que l'instrument de mes fantasmes. Rien d'autre. Avec toi, c'est différent. Mais je souhaite que tu sois pleinement consciente de ce que tu risques en t'engageant avec moi sur ce terrain.

Je ferme les yeux pour écouter son cœur battre. Je me sens chez moi dans les bras de Dorian. Mais je sais aussi quel genre d'homme il est.

Sa franchise me fait du mal. Et je ne sais pas si je dois en rire ou en pleurer.

— Je pense que je vais quand même courir ce risque. J'ai confiance en toi.

— Tu ne devrais pas Marlow.

— Tant pis.

— Très bien. Maintenant au moins tu sais à quoi t'attendre.

Il m'embrasse, me serre contre lui. Je me love dans ses bras, parce qu'il n'y a que là, que je me sente à ma place et en sécurité.

Nous restons silencieux parce qu'il n'y a plus rien à ajouter. Mon destin est à présent entre les mains de Dorian. J'espère que cette part d'humanité en lui, dont je soupçonne l'existence, est bien réelle et qu'à sa façon il m'aime un peu. Sinon, il se pourrait bien que Dorian me brise le cœur.

L'avenir nous le dira...

À suivre...

REMERCIEMENTS.

Remerciements.

Tout d'abord, je tiens à remercier ceux qui m'ont soutenue lors de l'écriture de ce premier tome. Ma petite maman que j'embrasse très fort, mon homme toujours prêt à me soutenir et mes amies de notre atelier d'écriture qui ont été très emballées par ce livre. Bien entendu, elles sont responsables de la publication de ce roman... C'est donc à elles qu'il faut vous en prendre et à elles qu'il faut vous plaindre si vous trouvez ça nul, pas à moi.

En tout cas, merci les filles pour tous ces fous rires lors de nos séances de relecture. Des moments inoubliables qui n'ont pas de prix. Je vous adore les miss, vous le savez, non ?

Quoi qu'il en soit, ce fut une sacrée aventure durant laquelle je me suis beaucoup amusée et que je compte poursuivre.

Ensuite et surtout, c'est à vous lectrices ou (lecteurs s'il y en a) à qui je tiens tout particulièrement à adresser mes remerciements. Car sans vous rien n'est possible.

Si vous êtes arrivés au bout de cette première partie, je suppose que c'est parce que ce récit vous a plu. Du moins, je l'espère.

N'ayez crainte, le deuxième tome est en cours d'écriture. Je vous demande un peu de patience. Sachez toutefois que cinq tomes sont déjà prévus. L'histoire s'achevant par les aventures d'Aïden et de Declan.

Nos héros n'ont pas fini d'en baver, croyez-moi.

En attendant, j'ai moi aussi hâte de vous lire. De recueillir vos impressions. Savoir si vous avez aimé ou pas les personnages. La manière dont vous les avez perçus. Si l'histoire vous a plu...

Bref, n'hésitez pas à me laisser un commentaire sur Amazon ou sur ma boîte mail ici : **melody.jane.iris@gmail.com**. Ce sera une joie pour moi de vous lire et de vous répondre.

Et encore mille fois merci.

À très bientôt.

Mélody Jane-Iris